L LIBRARY

g

Library of

Wellesley College

NON MINISTRARI SED MINISTRARE

Purchased from

Dean Fund

No 172071

ue

7 Ode

RÉFLEXIONS D'UN SOLITAIRE

BUSTE DE GRÉTRY
dit « de Pajou ».

ŒUVRES COMPLÈTES DE GRÉTRY
PUBLIÉES PAR LE GOUVERNEMENT BELGE

RÉFLEXIONS
D'UN
SOLITAIRE

PAR

A.-E.-M. GRÉTRY

MANUSCRIT INÉDIT

PUBLIÉ PAR LES SOINS DE LA COMMISSION POUR LA PUBLICATION
DES ŒUVRES DES ANCIENS MUSICIENS BELGES

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES
PAR
LUCIEN SOLVAY ET ERNEST CLOSSON

TOME II

BRUXELLES & PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, ÉDITEURS

1920

37

ML
410
.G83
A5

Cet ouvrage a été tiré à 425 exemplaires
sur papier de Hollande à la cuve Van Gelder Zonen,
numérotés 1 à 425.

Le numéro de cet exemplaire
est indiqué au tome I de l'ouvrage.

172071

NOTE SUR LE BUSTE DE GRÉTRY

REPRODUIT EN TÊTE DE CE TOME

L'iconographie de Grétry est abondante et les œuvres évoquant la figure du maître liégeois sont encore légion. Il en fut et il en est encore de nombreuses, signées des plus grands noms : Mme Vigée-Lebrun, Houdon (1), Pajou, Isabey, Moreau le Jeune, Pierre Adam, Flatters, David d'Angers, Stouf, Robert Lefèvre, Ruxthiel, etc., exposées pour la plupart aux Salons de Paris de l'époque en 1781, 1783, 1810, 1812.

La « Maison Grétry », à Liége, possède toute une collection de miniatures et de dessins, de gravures et de lithographies, de pastels et de peintures.

Le buste reproduit en tête de ce deuxième tome exista en marbre; il n'en subsiste que le plâtre, qui appartient au Musée des Beaux-Arts de Liége, où il est communément dénommé : le « buste de Pajou », comme le porte le catalogue de ce Musée. Un moulage existe à la Maison Grétry.

Or, cette œuvre n'est pas de Pajou, à qui cependant elle avait été commandée pour être placée « sur l'avant-scène du théâtre de la ville », le 23 septembre 1780. Ce buste serait du sculpteur liégeois Evrard, ainsi que nous le savons par le discours prononcé, lors de la cérémonie d'inauguration, par Fabre d'Eglantine, vantant notamment « les charmes du ciseau » de l'auteur. Et pourtant, au Salon de Paris de 1781, était exposé, de Pajou, un « Grétry, buste-marbre pour les États de Liége, patrie de ce célèbre musicien, pour être placé sur le théâtre de la ville ». L'envoi du sculpteur n'était toutefois qu'un plâtre, comme nous l'apprend une brochure anonyme du temps !

Que faut-il croire? Il y a lieu de penser que le buste de Pajou ne fut pas livré, pour une raison ou une autre, et que la municipalité de Liége commanda à un artiste liégeois un buste en marbre qui n'aurait été que la réplique ou

(1) Commandé pour le foyer de l'Opéra (1785).

plutôt la copie de l'œuvre du célèbre statuaire français, étant donnée l'identité à peu près absolue des deux bustes, identité constatée par M. Henri Stein, historiographe de Pajou.

Au reste, quoique l'ensemble, l'allure générale et les détails matériels des deux bustes soient en effet semblables, l'œuvre française donne une impression plus âprement vivante que le buste d'Evrard, qui ne serait donc qu'une copie. Une gazette de l'époque, la *Gazette de Liége,* écrivait d'ailleurs, le 25 septembre 1780, au surlendemain de la fête de commémoration en l'honneur de Grétry : « Ce buste est exécuté d'après l'excellent modèle fait à Paris par le sieur Pajou. »

Au « Salon de la Correspondance », en 1783, le buste de Grétry par Pajou réapparaissait.

Cette œuvre est encore, actuellement, à Paris, et fait partie de la Collection David Weill, à Neuilly s/Seine.

Le buste ici reproduit serait donc le « buste » de Pajou... par Evrard.

J. H.

DEUXIÈME VOLUME

DU MANUSCRIT DE GRÉTRY (1)

(1) La division par volumes est celle de Grétry. Mais elle ne correspond pas nécessairement avec les tomes de la présente publication. Au tome I seul correspond le premier volume de Grétry. Le tome II comprend le deuxième volume et ce qui a pu être recueilli du troisième.

CHAPITRE PREMIER

DONNONS LE VRAI POUR VRAI, LE DOUTEUX POUR DOUTEUX ET LE FAUX POUR CE QU'IL EST

Malgré l'étonnement qui prévient même l'homme instruit en faveur des choses extraordinaires, il est en nous un pressentiment avertisseur du bien, du mal, comme du vrai, du douteux et du faux; le vrai rassérène l'homme bon et trouble le méchant. Ce qui est un baume consolateur pour l'un est un poison dévorant pour l'autre. Hâte-toi, homme pervers, de recourir à la vérité, là est la médecine universelle; hors d'elle, point de joie, point de bonheur, point de salut (1).

Les faits douteux, soit au physique, soit au moral, sont ceux qui ont besoin de plus d'expériences pour être constatés. Ils ne sont point mensongers, tant s'en faut; mais ils sont encore mal éclairés par le crépuscule de la vive lumière qu'ils attendent. Attendons, doutons, expérimentons, et croyons ensuite. Nous avons de grandes obligations aux doctes qui ont instruit le monde. L'homme dans l'ignorance, c'est le

(1) Nous ne nous étendrons pas ici davantage sur un sujet que, dans un autre ouvrage et autant que notre intelligence nous l'a permis, nous avons examiné sous toutes ses faces. Après avoir lu mon livre *De la Vérité*, un philosophe anglois me dit que son vrai titre étoit : *Religion de l'homme de bien*. Puissé-je avoir mérité cet éloge ! (G.)

monde sans soleil : tout est mort. Mais il falloit, comme dit l'intitulé de ce chapitre, donner le vrai pour vrai. le douteux pour douteux et le faux pour ce qu'il est : cette observance morale étoit d'obligation. C'est un bien mauvais service qu'on a rendu aux hommes en les jetant dans les allégories, qui d'abord ne sont pas des faussetés, mais qui finissent par en être. L'algèbre est la moins dangereuse des allégories. Ajoutons l'apologue, qui ne trompe personne, pas même les enfans. Mais que de maux sont sortis des allégories mystiques! Que de bien nous fera celui qui saura fermer à jamais cette boîte fatale! Nous devons des remarques précieuses aux anciens observateurs des astres; mais que d'abus, que d'erreurs religieuses sont partis de la même source! Que de milliards de cadavres anticipés pour soutenir la prépondérance d'un culte sur un autre! Quand on jette les yeux sur la société et sur la multiplicité des crimes qu'elle engendre : « Aux bois! aux bois! » est-on tenté de crier à l'homme civilisé. Comment ose-t-on dire encore (et on le répète aujourd'hui plus que jamais) qu'il faut tromper les hommes pour les conduire à une situation tranquille? Les erreurs pieuses ont leur source dans les hiéroglyphes, et ceux-ci dans les signes célestes. Les douze signes du Zodiaque, que parcourt le soleil d'été et d'hiver, ressemblent, si l'on veut, à ce qu'on dit qu'ils ressemblent; du moins y ressemblent-ils plus qu'à autre chose, qui y ressembleroit moins. Cependant, s'il étoit possible de se transporter dans leurs régions, il est bien sûr que le signe d'une vierge qui enfante, et qui paroit dans les cieux le 25 décembre; que le serpent qui se montre à l'entrée de l'hiver; que l'agneau ou le bélier qui se montrent au commencement du printemps... n'existent pas plus dans le ciel que sur ma main. S'il étoit possible, dis-je, d'aller là-haut, les deux groupes d'étoiles qui ressemblent à deux poissons, sont toutes à de grandes distances. Cette centaine d'étoiles ou de soleils que nous prenons pour deux carpes frites sont loin d'y ressembler. Disons, de plus, que si l'on eût divisé l'année en mille parties au lieu de douze, on eût trouvé autant de signes célestes qu'on eût voulu : c'est l'imagination qui crée quand

on voit de si loin; l'astrologie s'enrichit aux dépens de la vérité (1).

Il y a sur notre terre un hiver et un été : l'un vaut mieux que l'autre sans doute. Pourquoi des allégories mensongères? Pourquoi comparer ces deux saisons bien naturelles à un bon et à un mauvais principe ou génie qui se combattent? Nous savons bien que l'hiver chasse l'été et que l'été chasse l'hiver. Le dieu soleil ou le dieu du jour, qui a pris mille noms chez diverses nations, le dieu Typhon ou des ténèbres, qui en a autant, sont la source de mille maux; ce ne sont au fait que des chimères, mais qui ont produit, qui produisent et qui produiront des maux réels; et, en disant bonnement la chose comme elle étoit, il n'en résultoit que la vérité et du bien. Maudits soient les prêtres égyptiens qui les premiers, pour paroître des sorciers, des savans, nous ont jeté dans un conflit fabuleux d'où nous ne pouvons encore sortir. Je crois que le génie des Orientaux, vif et chaud, étoit porté à tout personnifier, sans conséquence pour eux; c'étoit un besoin provenant de leur climat; mais que nous, gens du Nord, qui sommes si froids en leur comparaison, nous donnions dans les fagots (2) brillans de ces peuples scintillans d'esprit! Nous adoptons leurs rêves, et nous nous égorgeons pour en soutenir la réalité.

Le peuple, dit-on, croit plutôt aux fables surnaturelles qu'à la vérité. Erreur détestable que cette doctrine; mais ce qui n'est pas une erreur, c'est le profit des prêtres sur leurs dupes. Quoi! si les prêtres de tous les pays avoient dit au peuple : « Quand au printemps vous verrez, à tel endroit du ciel, le bélier ou l'agneau, c'est-à-dire un groupe d'étoiles qui y ressemble, le soleil va reprendre sa force, et faire mûrir vos

(1) Lisez les ouvrages de Boulanger, de Dupuis, et remercions ces deux savans érudits d'avoir déchiré le voile fabuleux des histoires anciennes. (G.)

N.-F.-J. Boulanger, né vers 1765, mort vers le début du XIXe siècle, auteur de quelques ouvrages pédagogiques d'histoire.

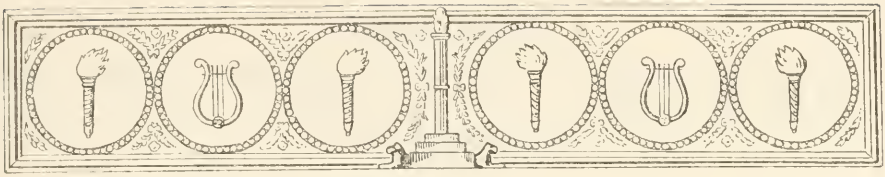
Ch.-Fr. Dupuis, littérateur, philosophe, membre de l'Institut, ami de Lalande (voir vol. V, ch. I); auteur d'un ouvrage fameux, l'*Origine des Religions ou Religion universelle*, où il cherche à prouver que tous les cultes, y compris le christianisme, ne sont que la représentation symbolique des astres ou des forces naturelles (1742-1809).

(2) Sornettes, bourdes. Il arriva qu'un marchand de fagots suivit, pendant quelques heures, le vendeur de la *Gazette de France*. On remarqua leurs cris alternatifs : *Gazette!* — *Fagots!* — *Gazette!* — *Fagots!* On en rit : de là l'usage d'appeler les nouvelles apocryphes des *fagots* (Larousse).

moissons. Venez alors avec nous dans les temples des dieux, nous remercierons le grand Etre de l'abondance qu'il nous promet. » Croyez-vous les hommes assez peu intéressés pour se refuser à cet acte de reconnaissance? Les croyez-vous assez peu intéressés pour qu'en priant Dieu ils obtiennent, en récolte, le double des autres années?

Ce seroit bien mal connoître les hommes que de les croire si peu susceptibles d'égoïsme. Les poètes aussi, qui ne savent rien désigner sous son véritable nom, sous peine de n'être plus poètes, ont augmenté les erreurs populaires. Les premiers poètes qui imaginèrent les divinités de l'Olympe ne croyoient pas qu'un jour elles seroient révérées dans toute la Grèce et l'Italie. Leurs personnages, d'abord allégoriques, furent ensuite réalisés et divinisés par le peuple. La poésie se plaît dans la fiction. Faire simplement des vers, ce n'est pas encore être poète; il faut allégoriser, mentir à peu près, pour être vraiment poétique et piquer la curiosité du lecteur.

Disons donc encore que pour mériter l'assentiment unanime des hommes en tout ce qui est vrai, il faut donner le douteux pour douteux, et le faux pour ce qu'il est. Une belle femme qui ne dissimule pas son léger défaut nous fait croire à cent qualités voilées; si elle le cache (toujours mal) nous supposons qu'elle sait dissimuler d'autres défectuosités. N'est-il pas assez de mystères réels dans la nature : faut-il, pour se distinguer, les multiplier à plaisir? Il semble que le mal doit un jour sur cette terre se résoudre en bien; car faire des dupes, c'est les forcer de s'instruire pour ne pas l'être encore. Les trompeurs seuls sont dupes à la fin du compte. Lisez l'histoire du monde, cette vérité y est constatée. Les Néron, les Socrate, les Marc-Aurèle, les pyramides d'Egypte... tout atteste que les fourbes ont été punis; que Socrate fut le plus vrai des hommes; Marc-Aurèle le plus juste des princes, et que les monumens les plus solides, les plus somptueux ne subsistent que pour attester la vanité des hommes oubliés qui les élevèrent.



CHAPITRE II

IL FAUT S'ENTENDRE

Une espèce d'illuminé *swedenborgiste* étoit chez moi lorsqu'on annonça un philosophe de la nature. Je dis, en deux mots, au premier quel homme c'étoit. « Eh bien! me dit-il, je veux le convertir (1). » Il saisit le premier fait pour amener la conversation sur sa doctrine éthérée. L'autre écoutait avec un doux sourire, comme s'il eût été à la comédie. Voici la substance de leur dialogue :

L'ILLUMINÉ

Oui, monsieur (2), Swedenborg nous a révélé les merveilles du ciel et de l'enfer (3).

LE PHILOSOPHE

Où les a-t-il appris, monsieur?

L'ILLUMINÉ

De la bouche même des anges, avec lesquels il conversoit journellement et familièrement.

(1) C'est l'homme exaspéré qui veut opérer des conversions; l'homme simple vit tranquille et laisse vivre chacun à sa manière. (G.)

(2) En l'an XII, l'usage étoit changé, on ne se donnoit plus en France le titre honorable de citoyen. (G.)

(3) *Arcana cœlestia* (1749-1756), *Apocalypsis revelata* (1766).

LE PHILOSOPHE

Il étoit bien heureux d'avoir plus que les sens communs. Avez-vous aussi ce bonheur-là, monsieur?

L'ILLUMINÉ

J'espère y parvenir.

LE PHILOSOPHE

Je vous en félicite. Mais comme je ne puis m'élever à vos hautes conceptions, nous ne pouvons nous entendre.

L'ILLUMINÉ

Peut-être ne croyez-vous pas que des agens intermédiaires entre le ciel et la terre soient nécessaires?

LE PHILOSOPHE

Je vois la nature qui opère ce prodige.

L'ILLUMINÉ

Elle n'est qu'un résidu grossier dont je ne fais aucun cas.

LE PHILOSOPHE, *serrant la main de l'Illuminé.*

Vous y tenez, monsieur, convenez-en de bonne foi.

L'ILLUMINÉ, *retirant sa main.*

Eh! monsieur! Vous m'estropiez.

LE PHILOSOPHE

Pardon.

L'ILLUMINÉ

Swedenborg a parcouru toutes les planètes. Il en décrit la forme, celle des habitans, et jusqu'à leurs usages domestiques.

LE PHILOSOPHE

J'ai lu le *Phédon* de Platon par Socrate (1), qui est de beaucoup antérieur.

(1) Confusion assez plaisante. Il s'agit du dialogue célèbre dans lequel Platon retrace la mort de son maître Socrate.

L'ILLUMINÉ

Avez-vous lu Swedenborg ?

LE PHILOSOPHE

Oui, ses livres de minéralogie.

L'ILLUMINÉ

Et les quinze volumes, au moins, de philosophie céleste ?

LE PHILOSOPHE

Je ne veux point les lire.

L'ILLUMINÉ

Pourquoi ?

LE PHILOSOPHE

Je n'y comprendrois rien et je ne veux pas perdre mon temps.

L'ILLUMINÉ

Quoi ? quand un homme instruit et d'une probité pure, vous dit : j'ai vu...

LE PHILOSOPHE

Alors je crois au délire de la raison exaspérée.

L'ILLUMINÉ

Permettez-moi de procéder avec ordre.

LE PHILOSOPHE

Volontiers.

L'ILLUMINÉ

En voyant un pauvre monde tel qu'est le nôtre, ne devez-vous pas supposer qu'il est d'autres mondes plus parfaits ?

LE PHILOSOPHE

Si j'y avois été, je le saurois. Je ne suppose rien ; je crois ce que je vois, ce que je sens, c'est le plus sûr.

L'ILLUMINÉ

En voyant une créature aussi misérable que l'homme, ne supposez-vous pas aisément qu'il est dans l'univers une gradation d'êtres plus corrects que nous, et qui par leurs perfections se rapprochent de la divinité ?

LE PHILOSOPHE

C'est-à-dire que parce que je vois des fous ici-bas, il faut que je croie que là-haut on est plus sage. Cela peut être, cependant, mais je ne suis point du secret.

L'ILLUMINÉ

De quel secret êtes-vous donc, monsieur ?

LE PHILOSOPHE

Je vis, je marche avec la nature, dont je fais partie. Je fais le bien afin qu'on me le rende. Je le ferois même sans cela et pour le seul plaisir de le faire. Il me faut très peu pour vivre, ainsi je ne fais ombrage à personne ; on ne me recherche pas comme intrigant utile, mais on m'estime comme philanthrope.

L'ILLUMINÉ

Quel dommage qu'une âme aussi pure...

LE PHILOSOPHE

Où donc est le dommage, monsieur, puisque je suis heureux sans nuire, et sans déplaire à qui que ce soit ?

L'ILLUMINÉ

Vous m'attendrissez.

LE PHILOSOPHE

Je ne vois pas pourquoi ; à moins que vous ne soyez mécontent de votre sort, et que vous ne désiriez le mien. Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

L'ILLUMINÉ

Un mot encore, Monsieur. Remerciez-vous l'Etre suprême de vous avoir donné l'existence ?

LE PHILOSOPHE

Je ne l'ai point sollicitée.

L'ILLUMINÉ

Mais enfin, vous croyez en Dieu.

LE PHILOSOPHE

Comme vous, qui ne le comprenez point, j'admire et je me tais, de crainte de dire des sottises.

L'ILLUMINÉ

Il étoit bien inutile que je vous parlasse.

LE PHILOSOPHE

Je vous l'ai dit d'abord.

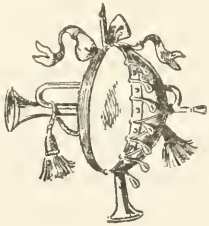
L'ILLUMINÉ

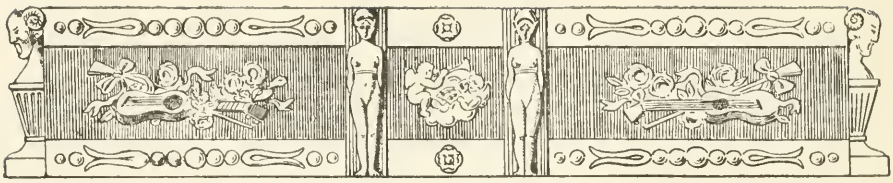
Que je vous plains!

LE PHILOSOPHE

Que je vous plains!

Pendant cet entretien, je comparois le philosophe et le prétendu illuminé à deux hommes qui ne peuvent s'entendre parce que leurs idiomes, et jusqu'aux caractères de leurs alphabets, sont différens. « Voilà, me dit l'Illuminé, un terrible homme. » — « C'est un enfant, » lui dis-je. — « Oui, de Belzébuth! » — « Non, de la nature; croyez-moi, ne damnez point, c'est un emploi impie. Vivez et laissez vivre. » Il sortit en colère, et plus illuminé que jamais.





CHAPITRE III

RECOURS POUR LES CONSCIENCES TROP TIMORÉES

Il est des âmes timorées qui s'abandonnent à l'excès des vertus, et dont la moralité trop susceptible ne laisse point de repos à la conscience. On ne peut trop recommander la pratique des bonnes œuvres, parce qu'on ne les exerce pas assez; mais il faut éviter tous les excès, même ceux des vertus.

Rien n'est crime pour le scélérat; tout est crime pour l'âme trop délicate qui ne croit jamais avoir assez complété ses obligations ou rempli ses devoirs envers Dieu et les hommes. Ce qui manque à l'un est de trop dans l'autre; et si le brigandage est le fléau visible des sociétés en général, la conscience trop timorée est le fléau secret des âmes vertueuses, leur tyran. Faut-il donc toujours quelque excès dans les actions humaines, et des extrêmes, presque toujours blâmables? Ne pouvons-nous constituer un juste milieu? Rien sans doute de ce qui appartient au vice n'est du ressort des vertus; néanmoins, les extrêmes se rapprochent, et l'on remarque que les hermites, les anachorètes, les Trappistes sont d'ordinaire des pécheurs devenus pénitens et inutiles à la société, et que les grands attentats sont souvent les fruits du fanatisme religieux. Une trop grande sensibilité physique a des rapports avec une conscience trop timorée; cette

dernière doit être souvent l'effet, dont la première est la cause. Que faut-il pour fortifier l'être trop faible et trop sensible au physique? Un exercice gradué. L'apologue dit qu'il faut chaque jour porter le même veau, d'abord très jeune, pour parvenir à le porter quand il sera bœuf. C'est le rebours qu'il faut pratiquer avec l'homme déchiré de ses illusions scrupuleuses. Il faut lui montrer les vrais criminels, le vice dans toute sa laideur, pour qu'il compare et sente la dignité de son être, que trop d'humilité dégrade, et qu'il sache, pour se soustraire au bigotisme, mesurer la bassesse du vice à l'apogée de sa vertu. Je l'ai dit et le répète volontiers : on ne peut assez nous montrer la vertu heureuse et triomphante; si elle se montre souffrante, elle perd ses attraits et ses prosélytes. On aura beau dire que le juste ne doit attendre de récompense que dans un autre monde : cette supputation machiavélique est l'ouvrage d'illustres fripons qui, tout en nous léguant un héritage céleste, se gorgent à plaisir des biens de ce monde. Ici comme ailleurs, l'homme vertueux mérite récompense : d'abord, celle qu'il tire du fond de sa conscience et que nul ne peut lui ôter; puis, celle que lui accorde la voix publique, qui ne ment point quand elle se soutient constamment. Si les dispensateurs des biens résistent à cet indice sûr, c'est parce que l'homme délicat ignore, ou veut ignorer, les chemins des courtisans vulgaires; c'est encore parce que les dispensateurs craignent, en exaltant l'homme de bien, de donner trop d'éclat aux vertus qu'ils n'ont pas.

Qu'est-ce que la conscience? Est-ce un mot abstrait, ou existe-t-elle réellement? Si elle existe, qu'est-elle, d'où provient-elle? Ceux, je ne dis pas qui n'en ont plus, mais qui l'étouffent, prétendent que ses reproches ne sont que des habitudes interrompues : la nature qui veut et l'éducation qui défend. « Conduisez, disent-ils, une colonie d'hommes dans une île déserte, donnez tout à tous, qu'il n'y ait d'autre loi que celle du plus fort, toute conscience est effacée du cœur de l'homme. Donc, la conscience est un mot abstrait comme mille autres, tous enfans des sociétés. » Voilà sans doute une belle supposition gratuite pour annuler la conscience, car si l'on demande ce que deviendra cette société d'insulaires seulement au bout de trois ans, on peut croire que leur île ne sera qu'un vaste cimetière, et que s'il y

reste quelques familles, c'est parce qu'elles se seront retranchées pour être à l'abri du pillage général, et qu'entre elles il se sera établi un ordre, une conscience publique qui aura dit aux enfans d'obéir à leurs pères et, par imitation de ce précepte, aux jeunes d'obéir aux vieux. La conscience est donc aussi naturelle à l'homme en société que le pillage ou le brigandage l'est à l'homme vivant sans loix. « Vous voyez, diront nos antagonistes, que la conscience est l'ouvrage des hommes et nullement celui de la nature. » Un moment; nous n'avons pas encore parcouru cette face de la question et, comme nous ne connoissons point de bande humaine vivant librement et sans loix, il faudra, selon la coutume ordinaire, recourir aux bêtes, demander ce qu'elles font pour savoir ce que nous devons faire. Est-il chez elles quelque conscience naturelle? Oui, sans doute, car le mâle est chef de sa famille; le père et la mère ont l'empire sur leurs petits; ils sont punis s'ils manquent à l'ordre. Si l'un des petits gloutons veut tout dévorer à lui seul, on voit le père l'éloigner pour laisser aux autres le temps de se nourrir. L'instinct des bêtes est si impérieux qu'il remplace et surpasse peut-être nos études en médecine. Au moins leur but est sûr, le nôtre est souvent conjectural. J'ai vu ma chienne de l'hermitage enfouir sous le fumier un de ses petits mal portant; nous le sortions chaque matin du fumier, où nous le retrouvions toujours. Il n'est point d'homme de campagne ou de ville qui ne puisse ajouter quelques remarques à celles que je viens de faire. Je dis donc que s'il est un ordre constant, physique et moral parmi les animaux, il est une conscience de cet ordre.

Peut-être sont-ils consciencieux sans réflexion; mais chez l'homme, la conscience est une espèce de divinité dont il ressent la présence.

Le mot conscience veut dire preuve, ou contre-épreuve de ce qui est. Si le mot inconscience existoit, il voudroit dire désordre. — Il est donc deux espèces de conscience, dira-t-on; une provenant du physique, l'autre du moral? — Oui, sans doute; et, pour preuve de leur existence, je dirai que ni l'une ni l'autre ne peuvent être violées sans punition ou remords de notre part.

Il est même une troisième conscience, et celle-là factice, qui consiste à vouloir faire croire aux autres qu'on ne se reproche

rien, ayant tout à se reprocher. Mais ni l'esprit ni l'adresse ne servent en pareil cas; la parole est leste, mais le cœur est gros. Je vis un jour un homme criblé de désordres répandre quelques larmes en embrassant un joli enfant; je me contentai de lui dire : « Vos pleurs ne sont pas pour lui, il est heureux et pur comme le ciel. » Revenons. On se fait une conscience factice en jouant les vertus, en affichant les dehors du bonheur par les richesses, on en impose à tous, excepté à soi-même. On est courtisé, caressé, fêté par tous, quelquefois même par l'homme honnête qu'on tient sous sa dépendance : que manque-t-il donc à cet homme? D'être heureux par lui, et non par l'opinion des autres. Avec ses richesses, il peut acheter une province, que n'achète-t-il le repos de l'âme! On a traité les sujets les plus immoraux; pour prouver les ressources de son esprit, l'homme a été poussé à ce délire insensé. Cependant, il n'osera composer le livre intitulé : *Moyens d'éviter les reproches de sa conscience, ou manière de se rendre heureux dans le crime* (1). Les plus grands coupables ont senti l'inutilité des efforts de leur logique. La logique des passions est véhémente, elle peut tout; mais celle du crime est sans force. Pour traiter un pareil sujet, il faudroit, malgré soi, descendre dans sa conscience, en développer les replis, creuser jusqu'à la source des idées provenant des sensations, et partout le coupable trouveroit un mur d'airain qui l'arrêteroit en lui criant : « Esclave, tu secoues en vain ta chaîne, tu veux en vain être libre. Ton mal est dans toi, tu ne peux te guérir qu'en changeant d'être. Ecoute ta conscience, repens-toi, réforme-toi. » Ce n'est que par des suppositions pires que le mal qu'on peut avancer certaines maximes impies. Plusieurs propositions de Machiavel sont dans ce cas; elles manqueront toujours d'apologistes; le mur d'airain, la conscience, est là.

Que l'homme taré souffre les reproches intérieurs de sa conscience, soit; rien ne doit le distraire absolument. Si la dissipation, le bruit continuel lui sont favorables, gare l'instant du réveil : c'est le lion qui dort pour augmenter ses forces meurtrières. Cet homme seroit possesseur du monde, tous les genoux

(1) Un écrivain français du XIXe siècle devait, jusqu'à un certain point, relever (sans le connaître) le défi de Grétry, — Barbey d'Aurevilly, dans un des plus beaux contes de ses *Diaboliques*, le *Bonheur dans le Crime*.

fléchiroient devant lui, que le ver rongeur, le ver qui ne meurt point (c'est l'Ecriture qui l'appelle ainsi), le remords enfin suffiroit seul pour le désoler. Les fausses combinaisons sont dans le cœur de l'homme comme deux sons en dissonance; si l'un ne descend ou si l'autre ne monte, ils sont en souffrance. Mais que l'homme pur, autant qu'on peut l'être (vu la foiblesse de notre nature et la complication matérielle des substances dont notre être est formé), se laisse tyranniser par des reproches imaginaires, des scrupules puérils, des arrière-pensées chimériques dont il ne se croit pas coupable tout-à-fait, mais qui néanmoins l'occupent quelquefois, voilà qui est impardonnable, et qu'il doit regarder comme une suite d'idées machinales, que les organes de l'esprit et de la mémoire produisent en lui comme les vents produisent quelques sons phrasés en traversant les roseaux ou nos vitres.

La confession auriculaire a cela de bon chez le catholique, qu'un homme comme nous prend sur lui notre coulpe. Au reste, toutes les religions ont leur moyen d'apaiser les remords secrets de leurs ouailles, moins dangereux pour l'Etat que celui des catholiques. Un des indices qui prouve le plus que nous sommes assujettis à notre conscience, c'est le besoin qu'on éprouve tôt ou tard de révéler le secret qui pèse et tourmente. C'est la pire condition de l'homme, à laquelle les animaux ont le bonheur d'échapper : ils oublient tout en peu de temps, jusqu'à leur progéniture. Ils recommencent toujours sur nouveaux frais; le besoin et l'instant décident de leurs actions heureuses ou malheureuses, qu'ils oublient incontinent. L'humanité est loin de cette constante félicité : l'homme fait l'homme, le présent seul occupe les animaux. L'avenir, le présent et le passé se disputent le cœur de l'homme. Il vaudroit mieux être et finir comme le dernier des animaux que d'être déchiré comme l'est le coupable, ou d'être seulement tyrannisé par les scrupules du bigotisme. Le bigotisme ôte à l'homme toute espèce d'énergie, surtout à la fin de sa vie. Chez les catholiques, on se sert trop des morts pour épouvanter les vivans ; l'appareil mortuaire y est trop sensible; les réformés chrétiens l'ont supprimé en partie, ils ont bien fait. Chez eux, le ministre qui visite le mourant semble ne remplir qu'un devoir d'amitié ; chez

le catholique, c'est un jugement dernier plus effrayant que consolant. On souffre de voir même de grands hommes terminer, dans notre religion, une vie pure dans les remords et l'effroi. Il ne faut que lire le récit de la vie et de la mort des philosophes français, depuis Pascal et Corneille jusqu'à Voltaire, et depuis ce dernier jusqu'à nous, pour être convaincu des effets cruels et tyraniques du bigotisme ou des secours de la philosophie, *in extremis*. Pascal, dont la vie est pure comme celle d'un enfant, voit un abîme à ses côtés; on est obligé de se poster entre lui et l'abîme prétendu pour le rassurer. Il n'est sorte de scrupule qui n'affecte cet homme de bien, que ses amis ont la cruauté d'abandonner, au lieu de l'entretenir de sa gloire et des bienfaits dont il honora l'humanité. Il est repentant, pénitent (eh ! de quoi ?) au point de vouloir quitter son lit de mort pour aller expirer à l'hôpital. Corneille, Racine font amende honorable et se repentent d'avoir été de grands hommes. La Fontaine, qui semble n'avoir composé quelques contes trop libres que pour déniaiser sa conscience enfantine, se jette aussi dans les remords. Cette bonne pâte d'homme étoit cependant si aisée à manier, à conduire ! Celui qui devina les secrets de la nature, ou plutôt qui fut lui-même un de ses secrets, se repent d'avoir pensé, d'avoir écrit, d'avoir été ce qu'il fut, au lieu d'en retirer toute sa consolation (1). Que d'imposteurs apostoliques avoient pratiqué ce qu'il s'est contenté de dire avec tant de grâce ! Tel est l'effet du zèle outré des ministres de la religion ; l'homme qui en a édifié dix-mille par ses mœurs; qui en a consolé et qui en consolera cent et cent mille par ses écrits est abandonné à sa faiblesse physique au terme de sa vie. Cette cruauté est plus que barbare : elle étoit néanmoins celle du temps dont je parle. Parcourez, au contraire, l'histoire de la mort des Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Helvétius, D'Holbach (2), d'Alembert, Buffon, Diderot... Exempts de remords inutiles aux belles âmes, ils terminent doucement leur vie dans les bras de l'amitié. La mort est le dénouement de la vie; aucune

(1) On me forçoit un jour de choisir entre La Fontaine et Molière. Je dis que la rose et l'œillet étoient également dans la nature; que sous le rapport des sciences, Molière savoit qu'il étoit philosophe, et que La Fontaine l'étoit sans le savoir. (G.)

(2) Voir tome I, chapitre XLIII.

action n'est complètement bonne si elle ne se termine heureusement. Préparons donc notre fin prochaine en faisant le bien, mais ne nous croyons pas coupables pour avoir négligé quelques occasions de le faire. La nature veut qu'on pense à soi avant de s'occuper des autres ; ceux qui disent le contraire se trompent. *Nous* est toujours avec *nous*, *les autres* ne sont que ses rapports : quelquefois si chers, à la vérité, que *nous* se sacrifie pour *eux*. Alors, c'est la sublimité de la vertu qui viole la nature ; et de tels exemples sont si rares, qu'on est convenu de les admirer.

CHAPITRE IV

TOLÉRANCE

§ 1.

La tolérance est fille de l'instruction et de la sagesse. Tout ce qui est au-dessus de notre conception nous rend aisément intolérans, superstitieux, si nous nous y attachons trop fortement. Il est dangereux de vouloir obtenir de force ce que la raison refuse d'accéder librement. Pour devenir plus sage, il faut déjà être sage, comme il suffit d'être fou pour engrener de folie en folie.

§ 2.

L'astronomie, dont les preuves matérielles sont si loin de nos sens; la médecine, dont les connoissances varient autant qu'il y a de malades à traiter; la religion, qui n'est qu'une, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui agrée également tous les cultes, pour lesquels nous ne cessons de combattre; la poésie, la musique, qui sont le langage de l'imagination exaltée... doivent être vues, par nous, un peu à la façon de Démocrite. Prendre trop au sérieux les choses dont nous n'avons que des idées incomplètes, c'est faire rire le sage dont nous parlons.

§ 3.

Dans le chapitre précédent, nous avons cherché à rassurer ceux dont la conscience est trop timorée et qui se font des monstres qu'ils n'ont pas le courage de combattre et de vaincre. A ce que nous avons dit, ajoutons quelques réflexions. Dans la force comme dans la foiblesse de l'âge, l'homme est sujet à la fièvre. Celle produite par la force motrice des humeurs en fermentation et en désordre est combattue et vaincue par cette même force. C'est le calme après l'orage, mais la fièvre de la caducité est le dernier effort de la nature expirante. Tels que le printemps et l'automne, dans le premier âge on combat pour vaincre; dans le dernier, on se débat pour mourir. C'est dans ce moment extrême, avons-nous dit, que la raison mourante a besoin d'une force secondaire et amicale; le moribond n'eût-il fait qu'une bonne action pendant sa vie, c'est de ce peu de bien qu'il faut l'entretenir. — Ils servent d'exemples à ceux qui restent, dira-t-on. — Oui, s'ils sont sincères et non arrachés. Laissons, laissons en paix les mourans. Nous savons que mourir est un pas inévitable; apprenons aux vivans à ne pas le redouter : savoir mourir est preuve de sagesse. Malheur à celui dont la mort est une prospérité publique, mais, en mourant, qu'il se console encore, s'il est possible de se voir bientôt séparé d'élémens hétérogènes avec lesquels il n'a pu se mettre en harmonie. Le grand laboratoire n'est jamais oisif; le soleil enlève, la gravitation fait ou laisse retomber, les substances se cherchent et s'unissent, il y a vie partout. La nature marche comme elle a toujours marché; nous marchons de compagnie, puisque nous sommes dans elle. Dans sa sublime indépendance, elle engouffre nous et nos systèmes.

§ 4.

Je veux souvent le répéter : on a violé la nature en formant de vastes sociétés. Par besoin, les hommes se rapprochent, par politique on devroit les disséminer. Partout où ils sont en petit nombre et riches, la bienveillante hospitalité subsiste; on donne volontiers son dîner pour se faire un ami.

Partout où les hommes sont accumulés et pauvres, la fourberie et son infâme cortège remplacent l'hospitalité.

Cette règle est universelle. Les hommes, en se pressant dans un endroit, dessèchent un vaste cercle environnant; tout afflue au centre ou au cœur, qui étouffe par des amalgames surabondans et incohérens jusqu'à ce que la nature y jette la peste ou la discorde, qui diminuent la masse. Tels les ruisseaux vont dans les rivières et les fleuves, ceux-ci dans la mer, où les eaux resteroient stagnantes si le soleil ne les pompoit, pour former les nuages qui retombent en pluie et recommencent la marche.

§ 5.

Mais puisque grande société nous voulons, évitons les écueils qui désorganisent la morale publique. Aimons Dieu sans nous égorger. Respectons les loix du pays que nous habitons, ou transportons-nous ailleurs si nous ne pouvons nous y soumettre. Chérissons l'instruction, détestons l'ignorance; l'une est lumière, l'autre est ténèbres; l'une est présent du ciel, l'autre notre tombeau. Celui qui déclare la guerre aux sciences est le frelon qui vit aux dépens de l'abeille. Montrez-nous un de ces ennemis, instruit, pauvre et désintéressé? Il n'en est point; Rousseau aimoit la science, il n'en condamnoit que la popularité. Se donner une grande aisance ou se venger de n'être pas parvenu à une haute réputation furent toujours les ressorts secrets qui aigrirent les Zoïles de tous les temps. Combien il importe de conduire la jeunesse dans le bon chemin : l'amour des sciences et de la sagesse! L'homme vaniteux veut une réputation, il en veut une à quelque prix que ce soit; s'il ne l'obtient bonne, il se fait Zoïle ou Mandrin pour qu'on parle de lui. En ce sens, réprimer l'amour-propre, ce serait affoiblir le germe du mal moral. C'est le système des tyrans. Mais la nature est là, elle crie « liberté » dans le cœur de tous; le temps use les chaînes les plus dures, on redevient libre, on abuse de la liberté et par là on se forge de nouvelles chaînes : c'est encore ici une marche morale que l'expérience semble démontrer inévitable et qui prouve qu'un parfait gouvernement est introuvable.

§ 6.

Aucun ne fut stable; aucun ne le sera, parce que l'homme est né libre, qu'il voudroit encore être tel après avoir aliéné sa liberté pour vivre sociétaire (1), ce qui est impossible. Je dis donc encore que subjuguer l'homme dans son amour-propre est le délit capital de la tyrannie. Car si l'amour-propre est la source de presque tous les maux, il l'est absolument de tous les biens. Après avoir passé par la filière des siècles, il est reconnu que sagesse est bonne à tous, ignorance à quelques-uns. La balance de Thémis gît dans l'histoire. Pas un fourbe oppresseur, pas un conquérant inique, pas un Zoïle perfide n'y sont déposés que pour faire tache, que pour servir de contraste aux vertus. Celui qui se rend répréhensible envers les loix fondamentales de son pays doit, comme nous l'avons dit, être exilé, s'il ne s'exile lui-même.

§ 7.

« Aimons Dieu sans nous égorger », avons-nous dit encore. Trois dogmes bien observés pourroient suffire pour établir le calme en fait de doctrine religieuse : liberté des cultes ; défendre l'exercice public de toutes les controverses; forcer les prêtres d'être citoyens pour donner l'idée d'un culte unique. Pour tous les religionnaires, je dirois : Elevez un temple vaste, consacré, non à tous les dieux comme l'étoit le Panthéon de Rome antique, mais *au créateur de l'univers;* telle seroit son inscription. Là, les citoyens de tous cultes, les hommes qu'on dit être sans religion iroient volontiers adorer l'Être suprême. Au printems de l'année, les autorités s'y rendroient en grande pompe. Dans cette vaste enceinte, de forme ronde, sans aucun ornement, ni autel, éclairée par le haut... seroit un orgue invisible, quoique formidable. Trois coups frappés sur une grosse cloche annonceroient la cérémonie. L'orgue préluderoit dans un style vague et noble; un refrain, amené plusieurs fois dans ce prélude, rappelleroit au peuple la prière qu'il va chanter sur ces paroles et avec cette musique. Après un silence, la cloche frapperoit un coup, signal du chœur.

(1) En société.

Lentement

DESSUS

A - do-rons tous le Dieu de l'u-ni - vers.

HAUTES CONTRE

A - do-rons tous le Dieu de l'u-ni - vers.

TAILLES

A - do-rons tous le Dieu de l'u-ni - vers.

BASSES

A - do-rons tous le Dieu de l'u-ni - vers.

L'orgue continueroit de préluder, et, deux fois encore, pendant l'espace d'une demi-heure, le chœur répéteroit l'hymne sainte : *Adorons le Dieu de l'univers.* Cette cérémonie solennelle, ce culte simple autant que noble, qui n'exige des hommes que leur reconnoissance envers un Dieu créateur, n'entraîneroit ni disputes ni effusion de sang; le mahométan, le juif, le quaker, le chrétien réformé ou non réformé... tous iroient se rappeler, une fois l'an, qu'ils sont frères, vivant par la puissance du même Dieu. Après un siècle d'exercice de ce culte, il seroit, peut-être, le plus cher aux hommes.

CHAPITRE V

TROIS EN UN

§ 1.

Si l'on plaçoit une gravure à cet endroit de mon livre, elle devroit représenter un homme nu, armé d'un bâton noueux, combattant un homme superbement vêtu et décoré, se défendant avec son épée. Entre eux deux, et sur un plan un peu éloigné, on verroit la sagesse sous la forme de Minerve qui, le bras tendu, interposeroit son autorité.

§ 2.

Le chapitre V du premier volume de cet ouvrage porte : *Nécessité de revenir à un*. Cette proposition intéressante avoit besoin d'être developpée, c'est pourquoi nous y revenons. *Nécessité de revenir à un*, disons-nous, et cependant aucun être dans la nature n'est formé d'une seule substance, ce qui présuppose l'impossibilité de l'unité dans les causes et les effets physiques et moraux d'aucun individu. Dieu est un, sans doute, et, comme tel, il est éternel, parfait, tout-puissant, sans mélange ni contrariété de principes. Les bêtes, comme nous l'avons déjà dit, sont abandonnées à leur instinct, mais l'homme se montre

sous trois grands rapports : bon, mauvais ou médiocre; voilà pourquoi ce chapitre porte l'intitulé *Trois en un*. L'homme social combat pour pouvoir vivre avec d'autres hommes. Le sage décide.

§ 3.

Le nombre trois semble être le plus parfait des nombres. *Omne trinum perfectum. Numero deus impare gaudet*, ont dit nos anciens. Deux, c'est déjà contestation. Trois décide; en se rangeant d'un côté ou de l'autre, il établit une majorité. S'il ne décide pas, ajournons.

§ 4.

C'est avec prudence qu'il faut combattre l'instinct rebelle : la folie a ses instans; attendons; la réflexion aura son tour. L'instinct crie dans l'homme naturel; l'homme policé dissimule; le sage observe et agit. L'homme naturel fait tout pour lui; l'homme social, tout pour les autres en apparence, mais pour lui; le sage aime l'ordre général. Les besoins sont la source des vices et des vertus. Le premier homme se satisfait de plein droit; le second cherche à se satisfaire sans violer ou en violant les loix; le troisième résiste par vertu : pour lui, se priver, c'est jouir. L'amour-propre est si puissant, même dans l'homme perfectionné, que celui-ci est plus heureux en se privant qu'en possédant : par effort vertueux, il parvient à se persuader que se priver, c'est jouir.

§ 5.

Trois en un n'est qu'un. L'homme physique, c'est l'enfance absorbée dans ses passions, c'est l'homme sociétaire; rendu aux vertus, c'est l'âge mûr ou celui de la sagesse. I° la nature; II° l'homme civilisé; III° la sagesse.

§ 6.

Les besoins, avons-nous dit, sont la source des vices et des vertus. Les besoins font naître les désirs, mauvais ou bons, et les désirs multipliés augmentent les besoins. L'habitude de la

jouissance les change en passion ou en dégoût. Souvent aussi, l'on désire ardemment un objet qu'on ne connoît pas et qu'on cesse d'aimer en le connoissant mieux. Notre premier désir pour une chose est modéré, parce que nous n'en avons pas joui. Si nous désirons plusieurs fois une même chose sans l'obtenir, dans les âmes foibles (et c'est le grand nombre) le désir s'affoiblit parce que, chez elles, l'espérance diminue par la peine d'un désir qui leur semble inutile. Dans les âmes fortes, au contraire, les désirs augmentent par la contrariété. L'amour-propre s'en mêle. Le désir est double. L'homme sage rejette les désirs qui ne sont pas adoptés par sa raison.

§ 7.

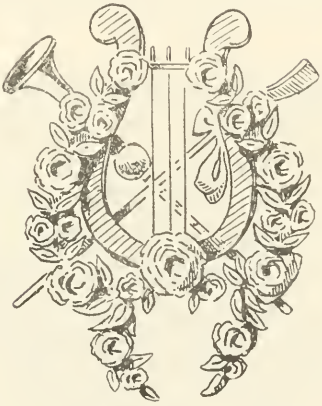
Il faut distinguer les désirs provenant du physique ou du moral, ou de tous les deux. Les désirs physiques sont un besoin réel, une attraction entre choses qui s'attirent : c'est l'instinct le plus général de la nature, avec lequel elle semble avoir tout fait. L'harmonie entre les substances ou entre les sons a plus de rapports qu'on ne croit. Voyez le chapitre VIII de ce volume : *Unité de création*. Les désirs moraux sont souvent factices : par exemple, personne ne veut de cette fille pauvre et mal vêtue ; elle hérite, devient brillante, chacun la désire.

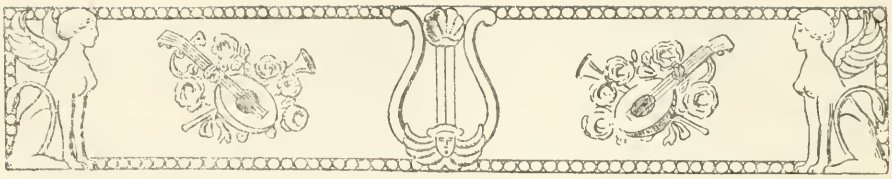
§ 8.

Les désirs souvent répétés pour un objet qu'on n'obtient pas engendrent aussi la haine envers cet objet : les passions haineuses ont cette source. C'est ici que la philosophie morale consiste à modérer les désirs nuisibles au désireur comme à l'objet désiré. Nos désirs sont bons, médiocres ou mauvais : utiles, inutiles ou nuisibles. Bons, suivons-les ; inutiles ou mauvais, rejetons-les. Notre premier jugement sur nos désirs est presque toujours bon ; le second provient d'une nature contrainte ou factice ; le troisième n'appartient guère qu'aux passions, souvent trompeuses. Je ne dis point qu'il ne faille pas analyser ses désirs ; mais, en ceci, le jugement doit précéder l'analyse ; l'examen

doit être subordonné au vœu de la conscience. — Et si notre conscience nous trompe ? — Nous trompons notre conscience, elle ne nous trompe jamais (1).

(1) Tout n'est pas dit sur ce chapitre. *Trois en un* se rapporte à beaucoup d'objets; ce titre a des ramifications infinies, sur lesquelles nous reviendrons probablement plusieurs fois encore. (G.)





CHAPITRE VI

MARCHE MORTUAIRE

Les Romains appellent un pulmonique au troisième degré *tisico-marcio*, ou *tisica-marcia*. Ils donnent aussi le nom de *marcia* à l'humeur qu'expectorent les pulmoniques en toussant. « J'aime mieux mourir de mon plaisir que de vivre sans lui. » — « En ce cas, je vois votre tombe ouverte. » Tel fut le court dialogue que j'eus avec une demoiselle que j'avais perdue de vue étant en pleine santé, et que je retrouvois mourante. La santé est dans l'équilibre. Si le poids des mauvaises habitudes l'emporte, il faut travailler en sens contraire. Ce n'est pas tout d'un coup qu'on peut vaincre les habitudes meurtrières ; il faut gagner un jour, puis deux, puis trois... Quand on parvient à l'équilibre, il ne faut plus d'efforts pour aller au bien.

La jeunesse est intéressante jusqu'au tombeau ; ses penchans sont décidés, ou plutôt, sa force vitale la décide dans toutes les actions. La vieillesse, quoique décidée, n'offre pas le même intérêt : il semble que c'est par dureté physique qu'elle est invariable au moral. Oui, c'est la force vitale des esprits et de la matière qui agit en nous et nous donne la vie. On a beaucoup disputé sur les attributs de la matière : non, la matière ne sent point, à moins qu'elle ne soit incorporée avec l'individu fait pour sentir. Est-ce alors la matière qui sent ? Non, c'est un corps

organisé, plus ou moins parfaitement, qui a reçu l'ordre de sentir. Qui lui a donné cet ordre et communiqué cette faculté? Je n'ai pas besoin de le répéter pour la centième fois. Qu'est-ce que le plus grand homme mort ou désorganisé? Du fumier. Qu'est-ce qu'un moucheron qui vient de naître? La matière organisée, vivant de toute sa force. Selon les qualités des substances contenues dans le germe, l'animal, après qu'il est né, a besoin de plus ou moins de temps pour parvenir à sa maturité. Il est tant d'animaux qui n'ont pas le temps d'attendre! Ceux-là se pressent d'être parfaits dans leur genre pour mourir bientôt. L'homme, doué d'un esprit autre et supérieur, se forme lentement : il prend le plus long chemin du cimetière, voilà tout.

CHAPITRE VII

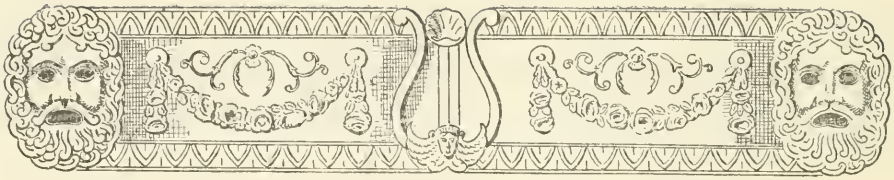
OBSTINATION

L'obstination vient de la mauvaise éducation, ou de la solidité des principes. Un homme bête est aussi obstiné que l'homme d'esprit est décidé, avec cette différence que l'un tire à gauche, l'autre à droite. Rien de plus difficile à vaincre dans la brute que l'instinct. L'empreinte des premières impressions est presque aussi tenace dans l'homme. L'instinct est l'effet immédiat de l'organisation des substances et de l'habitude continue de génération en génération. La raison lui résiste par vertu sociale. L'harmonie de l'instinct n'est que force contre force ; celle sociale est convention morale ; c'est renoncer aux trois quarts à l'instinct que de se ranger sous les loix générales : c'est une force factice qu'on oppose à une force réelle, mais la première n'en doit pas être moins respectée, quoique purement conventionnelle. C'est par esprit de domination que les hommes se soumettent et consentent à vivre entre eux. Les bêtes ne vivent isolées que parce qu'elles sont sans amour-propre. Quel courage prodigieux, ou plutôt, quel prodigieux amour-propre on peut supposer à l'homme pour qu'il sacrifie sa liberté native à la vaine gloire de dominer son semblable pendant quelques années, quelques jours, quelques instans !

Est-il permis de tromper les obstinés quand c'est pour leur

bien ? Oui, car vaincre l'obstination par force ouverte seroit tyrannie. Où le raisonnement ne peut rien, la force détournée semble permise. La nature ainsi donne un hiver rigoureux pour préparer la terre printanière.

Un médecin, voyant l'obstination d'une fille charmante qui périssoit d'une maladie de poitrine et qui refusoit absolument les secours d'un cautère qui eût fait dévier l'humeur, usa d'un singulier moyen pour sauver sa belle malade. Invité à prendre le thé, il feint de vouloir se rendre utile, il sort la bouilloire du feu. En passant, il fait un faux pas et la répand sur les jambes de la demoiselle. Grand bruit, grand tapage dans la maison. Il se confond en excuses, fait appeler un chirurgien, lui dit deux mots à l'oreille. Les plaies ne guérissent point et suppurent beaucoup. Au bout de quelque temps, la poitrine se dégage, la toux cesse, la belle obstinée revient à la vie et reprend toutes ses beautés. Alors le médecin avoue son artifice; on l'appelle méchant, cruel, mais on l'embrasse.



CHAPITRE VIII

UNITÉ DE CRÉATION

Il n'est probablement qu'un système de création dans toute la nature, mais il est modifié d'autant de manières qu'il y a d'espèces.

C'est par homogénéité que les substances s'attachent les unes aux autres : cette loi de nature est autre, à ce qu'il paraît, que celle de la gravitation ou de l'attraction ; si l'attraction a lieu entre corps hétérogènes, il n'est plus de doute que ces deux loix ne soient distinctes. Homogénéité physique, c'est accord entre les substances, comme nous formons accord entre les sons, entre les couleurs. C'est aussi par accord des pensées que s'engendre l'harmonie morale.

Le système harmonique des êtres, ou matériels, ou doués d'instinct ou de raison, est lié entre ses parties. Il est des végétaux intermédiaires entre le règne minéral ou végétal. Il est des polypes qui tiennent du végétal et de l'animal. Il est des animaux bruts, d'autres remplis d'instinct et de malice. Un éléphant a plus de sens que les notables de certain village. Enfin, l'homme instruit est autant au-dessus de la brute que l'éther est supérieur à la fange (1). La qualité des substances

(1) Quelle distance immense, tant physique que morale, il y a entre l'être éthéré, s'il est (et il doit être), et le crapaud de nos marais fangeux ! (G.)

employées dans la composition des germes divers montre toujours, dans son développement, un animal différent. La chimie, qui se plaît à décomposer et recomposer (ce qu'on nomme synthèse), nous donnera quelque jour l'échelle des substances dont les animaux sont composés et la gradation de leur instinct, plus ou moins supérieur en raison de la qualité et de la force de leurs substances. L'homme, par sa supériorité, sera toujours sur la terre le *nec plus ultra*, le *maximun* des productions terrestres. Son esprit inventif, son génie laisseront toujours croire qu'il n'est qu'une préparation à de plus hautes destinées.

Son amour-propre seul, trop souvent imbécile, le dégrade; sans celui-ci, l'homme seroit une créature charmante, estimable, mais trop passive pour viser au grand... Laissons-le ce qu'il est et ne nous écartons pas, ne nous perdons pas dans cet immense souterrain. Si les voix naturelles sont comme nous venons de le dire, tout s'engendre harmoniquement, et les dissonances sont des maladies physiques ou morales. Alors, il y a de grands rapports entre l'harmonie des sons et celle de tous les êtres. Cette idée n'est pas neuve; Pythagore, le plus grand partisan des nombres, a voulu soumettre l'univers aux unités diversement combinées. Et comme la musique est la partie que j'entens le mieux, parce que je m'en suis occupé toute ma vie; que la science musicale est absolument soumise aux nombres, enfin, que c'est toujours par ce qu'on sait le mieux qu'il faut chercher ce qu'on sait le moins... nous allons examiner (plus par curiosité que par prétention d'endoctriner les autres) s'il est des rapports entre l'arrangement des sons numériquement représentés pour former harmonie, et le système des êtres.

Un, c'est Dieu, qui est parce qu'il est. Le corps sonore aussi est un, mais il a deux aliquotes, trois et cinq, qui résonnent avec lui (1). Ces trois sons qui ne font qu'un sont assez semblables à la Trinité des Chrétiens. 1, 3, 5, ou *ut, mi, sol* est en

(1) On compte beaucoup plus de sons par la division du monocorde; ne seroit-ce pas les aliquotes des aliquotes dont je parle, qu'il nous donne? (G.)

Les aliquotes, ou sons harmoniques, sont des sons supérieurs accompagnant la résonance d'un son fondamental quelconque. Grétry limite les harmoniques à la fondamentale, à la tierce et à la quinte, et se demande si les autres notes de l'échelle diatonique sont des harmoniques dégagés à leur tour des trois précédentes. En réalité, tous ces sons représentent une même série harmonique dégagée par la résonance du son fondamental.

musique l'accord parfait; tous les nombres ajoutés à ces trois nombres sont de l'invention des hommes. En remplissant les vides qui sont entre 1, 3, 5, ils ont dit : 1, 2, 4, 5, puis 5, 6, 7, 8, qui, d'après la division reçue de notre gamme, ressemble à 1, 2, 3, 4, mais une quinte plus haut. Voilà donc la gamme de huit sons : *ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut*, ou 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, y compris la réplique du premier son ou son octave. Je n'examine pas si l'on devoit diviser la gamme autrement que la nôtre; si les Grecs chantoient par quarts de ton (1); je pense que si l'on parcouroit la terre pour recueillir les airs nationaux, le système de notre gamme seroit souvent compromis (2).

Le corps sonore n'est qu'un; tout est physique en lui et tout est moral dans les sons ou les nombres dont nous l'avons accompagné. Il est trois sons générateurs dans l'harmonie; de même, dans l'homme, le cœur, la tête, les organes génitaux se montrent les premiers dans la formation du fœtus. Le reste de l'individu semble n'être que le complément, le remplissage de ces trois organes principaux. En musique (3), plus un air est composé dans le corps sonore, mieux on le retient; plus il s'en éloigne, plus il est difficile à retenir. De même dans l'homme; s'il pèche par un de ses trois organes capitaux, sa vie est en péril; pour qu'il existe solidement, il faut que 1, 3, 5, soient intacts et purs. Les maîtres de musique qui, pour affermir l'intonation de leurs élèves, commencent par leur faire chanter la gamme, ont tort; c'est par le corps sonore (4) qu'il faut les exercer d'abord. On voit aussi d'ignorans médecins qui attaquent

(1) Cette division répond, en effet, au genre enharmonique des Grecs, qui, à la vérité, ne fut jamais très pratiqué.

(2) Quoique toutes les langues qu'on écrit se ponctuent de même, l'accent est différent; le turc, le juif, le russe, le suédois, l'allemand n'interrogent pas, n'affirment pas, ne suspendent pas les uns comme les autres; c'est une autre musique. Je dis ceci pour prouver que hors le corps sonore, qui est partout le même, les intervalles qu'il contient sont des *ad libitum*, comme la peau de l'homme, noire ou blanche, et les autres différences extérieures du corps humain, sont aussi des *ad libitum*, qui n'empêchent pas les organes principaux d'être essentiellement les mêmes. (G.)

L'ethnographie musicale moderne, en constatant l'existence des systèmes musicaux les plus variés, a confirmé les intuitions de Grétry concernant l'infinie diversité des échelles modales.

(3) Quoique nous ne parlions que du corps sonore, [notons que] le même système de trois unités que l'homme a multipliées se retrouve dans beaucoup d'autres objets; par exemple trois couleurs doivent engendrer les quatre autres par leur mélange. Voyez le chapitre V de ce volume, qui a pour titre : *Trois en un*. (G.)

(4) Les trois notes de la triade majeure, dite accord parfait.

la localité malade; les bons voient [d'abord] si 1, 3, 5, sont en bon état; s'il y manque quelque chose, c'est là le siège du mal, et non le bout du doigt, qui se guérit tout seul quand la source est sanifiée. Mais le corps sonore est une machine existante, sans vie. Les trois organes capitaux du corps humain subsistent par nutrition. Si les alimens manquent, s'ils ne sont pas analogues, les organes dépérissent avec l'individu. Le corps sonore est aussi une musique bientôt parcourue, mais le produit de ses aliquotes en fait une branche des mathématiques; mille combinaisons harmoniques et mélodiques en font une science infinie pour le calcul, et un langage sentimental qui reproduit tous les accens des passions. Par ses immenses produits, le corps sonore devient un être physico-moral, qui agit presque sur tous les sens de l'homme par le sens de l'ouïe. Nos nerfs sont tendus harmoniquement quand nous sommes en bonne disposition; ils sont en dissonance quand nous souffrons. Un fluide nerveux les parcourt avec la rapidité de l'éclair. Ce fluide n'est pas reconnu par tous les médecins : qu'est-ce donc que cette chaleur ou ce froid qui parcourt en un instant tout notre être, si ce n'est un fluide? D'ailleurs, tout ne semble-t-il pas être dépendant des fluides? Fluide pour les sons, qui est autre et plus subtil que l'air, à ce qu'on prétend (1); fluide rayonnant qui colore les objets; fluide aérien que nous respirons; fluide *ignis* qui vivifie tout et donne la vie, fluide qui presse les globes répandus dans les cieux et les force d'aller toujours en tournant, parce qu'ils sont ronds. Fluide électrique, magnétique, galvanique... Fluide universel, encore peu connu, sans lequel rien n'agiroit et resteroit *in statu quo* (2). Oui, l'univers est une grande unité qui n'a qu'une loi, par laquelle tout s'opère; unité de création semble écrite par tout. Si j'étois physicien autant que musicien, beaucoup de rapports encore s'offriroient à mon esprit; mais en les poussant trop loin, on se jette dans les abstractions inintelligibles (3). C'est donc ici que je finis ce qui regarde le monde physique, comparé avec l'harmonie des sons. Quant au monde

(1) On sait que le son n'est autre chose que le résultat de vibrations aériennes.

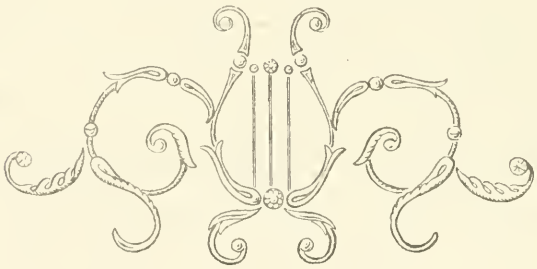
(2) Je serois peu étonné si un jour on reconnoissoit trois fluides, 1, 3, 5, ne font qu'un comme le corps sonore. (G.)

(3) Newton disoit : « O physique, préserve-toi de la métaphysique ! » (G.)

moral, monde composé de dissonances préparées, sauvées ou non sauvées (4), il a tant de rapports avec le système compliqué de l'harmonie de nos jours, qu'on diroit que l'un n'est que l'image de l'autre.

(Voyez le chapitre XXVI du Premier volume de cet ouvrage, qui a pour titre : *Y a-t-il des rapports entre l'harmonie sociale et celle des sons?)*

(4) Dans le langage musical d'aujourd'hui : dissonances préparées, résolues ou non résolues.

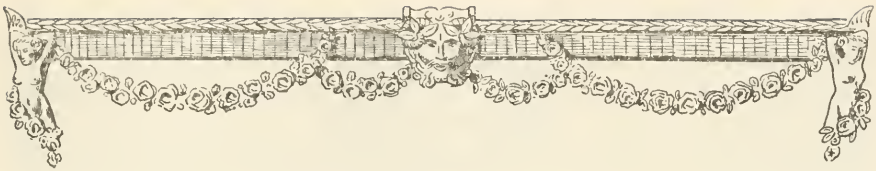


CHAPITRE IX

OBSERVATIONS SUR LES MOUCHES

Il falloit être musicien pour avoir fait l'observation suivante : tout autre n'y eût peut-être pas pensé. En général, les insectes n'ont qu'un son nuancé. Pendant l'automne, j'entendois les mouches bourdonnant à mes oreilles et s'accouplant sur ma table. (Elles semblent dire : « Vivons encore un instant, puisque nous allons mourir. ») Je remarquai diverses mouches; mais ce qui me parut singulier fut de voir que celles qui étoient en rapports harmoniques, 1, 3, 5, se recherchoient avec plus de ténacité et que celles qui étoient en rapports dissonans s'éloignoient les unes des autres au lieu de s'accoupler. Dans ce cas, le son que donne l'insecte est-il cause ou effet? Cette explication à part, ceci me semble difficile à résoudre. Il ne faut que des oreilles et des yeux pour confirmer cette expérience singulière. Entre-temps, je n'y ajoute qu'une croyance débile, mais si elle est confirmée, elle peut s'appliquer à bien d'autres individus que les mouches; elle peut être d'une grande importance en physique et en morale. Du reste, nous savons que les animaux en chaleur se reconnoissent à la voix. Il n'est pas difficile de distinguer, par leurs accens, la femme amoureuse et l'homme amoureux. Les amans qui se conviennent sont-ils en rapports harmoniques dans les sons de leurs voix comme ils sont en tant

d'autres rapports? Je ne sais. En tout cas, je ne conseille pas à l'homme qui a la voix fausse de chanter devant la femme qui a la voix juste et à laquelle il veut plaire. Toute harmonie serait bientôt détruite, si quelques préjugés d'intérêt ou d'amour-propre ne rétablissoient un équilibre factice.



CHAPITRE X

LA LUNE (1)

Je ne parle pas ici des influences de la lune sur notre globe et sur ses habitans (2) ; je vais seulement rapporter un fait qui me paroit singulier, et qui peut donner à réfléchir aux médecins.

Pour n'être pas absolument seul, j'ai bâti à côté de mon hermitage d'Emile-Montmorency, deux maisonnettes. L'une, comme je l'ai dit, est déjà louée au petit-fils du docteur Franklin (3), l'autre, je l'ai prêtée à une famille de pauvres gens qui habitent cet endroit l'hiver et l'été, ce qui donne du voisinage à mon jardinier pendant la mauvaise saison. Une petite fille de cette cabane est demeurée sourde à la suite de la petite vérole naturelle. Cependant, sa surdité suit les phases des lunes ; l'enfant entend passablement quand il n'y a pas de lune ; la nouvelle lune l'assourdit un peu ; le premier quartier davantage ; à la pleine lune elle est absolument sourde et au dernier quartier sa surdité diminue. Ce fait est remarqué chaque mois par cinq ou six de ses parens.

Maîtres ! expliquez ce rapport de nos organes avec les phases des lunes ; il y a longtemps que les femmes semblent être assujetties à ses influences, surtout pour ce qui touche à la génération.

(1) L'observation qui suit est plus sûre que celle sur les mouches. (G.)
(2) Voyez à ce sujet le chapitre XXXVII du 4e volume. (G.)
(3) Voir sur ce personnage la note du tome I, p. 146.

CHAPITRE XI

OU EST LA VIE? QU'EST-CE QUE LA VIE?

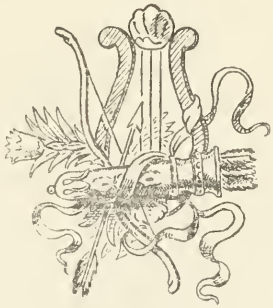
La réponse à ces questions est partout dans cet ouvrage; néanmoins, si l'on veut quelques mots plus péremptoires, nous dirons qu'elle est répandue dans toute la nature. La vie, c'est le fluide *Ignis*, fluide vital, l'âme du monde qui agit dans tous les êtres qui nous semblent inanimés; qui souffle le feu des narines du cheval et du taureau; qui rugit dans le lion; qui enflammoit Homère et qui échauffe tous les hommes de génie. Mais, en ne considérant que l'animal, qui donne des preuves de sensibilité non équivoques, il semble que la vie est ce feu dont nous venons de parler, et que les nerfs en sont les conducteurs. Il ne manque, peut-être, que des nerfs pour régulariser la vie et la sensibilité dans les créations les plus brutes. En ne considérant que la longévité et la force de la vie; en remarquant quelle espèce de fracture donne plus promptement la mort, il semble que le centre ou le cœur est le réceptacle et, par conséquent, le viscère le plus imprégné de vie. Mais quoique l'homme soit doué d'une longue et double vie (vie, celle spirituelle), beaucoup de reptiles, tels que les serpens, les anguilles, les vers, sont doués d'une vie plus universelle, plus répandue dans tout leur individu. Il semble même que plus l'animal est parfait, plus la vie est concentrée seulement dans quelques parties de son corps.

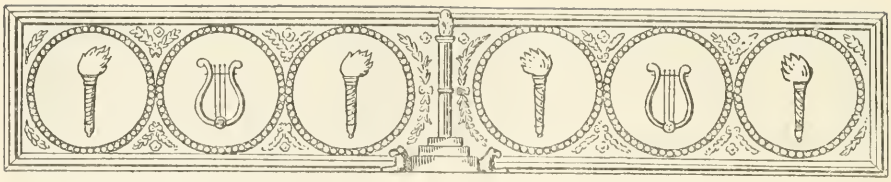
Les parties du serpent divisées ou celles du ver se rejoignent, à ce qu'on dit. L'anguille vit dans tous les points de son corps. Les tronçons remuent encore vitalement dans la poële bouillante. Une mouche sans tête s'envole et se débat plus longtemps qu'un homme décapité. Il semble, dis-je, que moins l'être a de perfections, plus sa vie est banale (1). On ne peut tuer promptement un serpent, un ver, une anguille, une mouche si on ne l'écrase. L'homme, au contraire, a des points si mortellement susceptibles qu'il suffit d'y introduire un camion (2) pour lui ôter la vie. Que l'anatomie se garde d'apprendre aux peuples quels sont ces points vitaux. Trop de chagrins accablent l'humanité, elle abuserait de cette facilité de cesser de vivre. Les amans malheureux, les plaideurs condamnés, les auteurs sifflés, les joueurs ruinés (3) descendroient journellement au tombeau.

(1) Dans le sens de résistante ?

(2) Petite épingle.

(3) *Bravo, bravo, signor Pilato* ! s'écrioit un joueur désespéré, en regardant un tableau de la flagellation du Christ. (G.)





CHAPITRE XII

L'HOMME D'ESPRIT EST-IL PARTOUT DE MÊME ?

Il lui faut l'occasion de briller, une confiance qui l'anime. Cette confiance, il ne la tire presque jamais de lui-même, on la lui communique. O amour-propre, le premier et le plus vil des dons que nous fit la nature, que ta puissance est vaste ! Vrai caméléon moral, tu empruntes toutes les formes, toutes les couleurs et tous les tons. Socrate condamné est fort de l'amour de ses amis en pleurs. Rousseau, fuyant le décret qui le condamne, lui et son *Emile*, n'éprouve pas la moindre appréhension, parce qu'il fut baigné des larmes des grands de la Cour, même de celles des femmes ; il fuit dans la voiture d'un grand seigneur, la France le suit dans sa route, la France s'occupe de lui : que peut-il lui manquer ? Il n'eut jamais, dit-il, plus de sérénité ni plus d'aptitude au travail (1). J'ai vu les hommes de lettres de l'ancien régime donnant le ton dans les sociétés de Paris. Je les ai vus aussi à Versailles, en présence du maître ou seulement du ministre tout-puissant; ce n'étoient plus les mêmes hommes. Ils avoient raison de se conformer aux mœurs et au ton de la Cour ; le contraire n'eût été qu'une déraison condamnable. En observant l'étiquette qui soumet tout à la puissance, on voit clairement pourquoi les philosophes n'aiment pas les grands et

(1) Voyez ses *Confessions*, tome IV, page 332. (G.)

pourquoi ceux-ci n'aiment les philosophes qu'autant qu'ils veulent bien cesser de l'être en leur présence. Mais, placez un homme d'un esprit solide au milieu d'un monde qui l'apprécie, il devient l'oracle qui rétablit l'ordre partout. Agit-il ainsi par amour-propre? Il est toujours un intérêt qui pousse les hommes dans leurs actions. La pieuse recluse lit dans les yeux de ses consœurs combien elle est révérée. Le richard voit qu'on lui fait place pour ne pas le coudoyer. Après l'avoir ainsi traité plusieurs fois, allez hardiment lui demander un peu de sa bourse. L'homme en place voit que le peuple admire son costume, et lui qui est dessous. Excepté dans les corps militaires, je n'aime pas les costumes; voici pourquoi. L'homme se décèle dans la manière de se vêtir, et c'est un bien. Les costumes uniformisent trop les hommes, on ne voit plus si bien ce qu'ils sont et ce qu'ils valent. L'homme d'esprit agit, comme nous l'avons dit, par amour-propre. Mais ajoutez-y le plaisir de faire le bien, d'être estimé, d'être révéré. Il faut se garder de briser le pourquoi qui nous conduit au bien; sans lui, nous ne tiendrions rien de bon dans ce monde. J'ai dit que l'homme d'esprit est un oracle quand il se sent porté par l'opinion. C'est le médecin des âmes et des esprits. « Par sa jalousie, lui dit une jeune femme (en causant avec son amour-propre), mon mari trouble le repos de ma vie et celui de toute sa maison. » — « Soyez moins coquette, lui répond-il, et, surtout, ne vous apercevez pas qu'il est quelquefois galant avec d'autres femmes que vous. » « Ma fille, lui dit une bonne mère, est triste et rêveuse. » — « Menez-la dans le monde, dans les bals, dites-lui de préparer ses habits, mettez-la à même de se trouver un mari; c'est ce qu'elle cherche sans oser vous en faire confidence. » L'homme d'esprit a le courage de faire quelquefois un peu de mal pour procurer un grand bien. Voici à ce sujet une anecdote assez singulière. Un homme de lettres, voyant que, malgré ses remontrances et ses conseils, son ami se disposait à publier un grand ouvrage auquel il désirait qu'il donnât une autre marche, s'avisa d'éparpiller par toute sa chambre plus de deux mille pages, toutes séparées (c'était sa manière d'écrire, et c'est aussi

la mienne) (1). Notre auteur poussa des cris en voyant ce désordre dans la plus chère partie de lui-même. Il en accusa un coup de vent et se mit à l'ouvrage pour rassembler les pages. Cependant, chemin faisant, il se souvint des conseils de son ami et donna à son ouvrage la marche que le malin confrère lui avait suggérée. Il est beau d'être méchant de cette manière.

(1) On peut, par cette manière, retrancher ou ajouter des pages en ne cotant l'ouvrage qu'au moment de le donner à l'imprimeur. (G.)

CHAPITRE XIII

DESTRUCTION

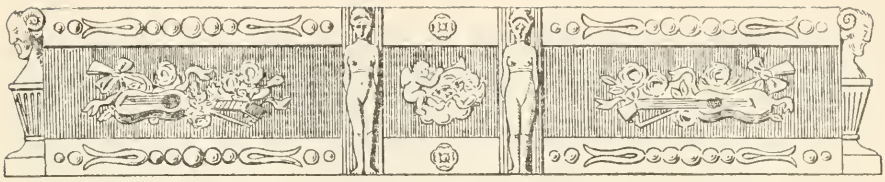
Pythagore et bien d'autres philosophes trouvent mauvais que les espèces se dévorent mutuellement; que tout rentre l'un dans l'autre pour subsister. C'est cependant là le système des êtres; tous sans pitié semblent dire aux autres : « Meurs, pourvu que je vive. » — « Aimez-vous », dit la saine morale; « Mangez-vous », dit le besoin d'exister; et pour l'homme même, les antropophages prouvent cette loi d'existence. — Si les espèces ne se mangeoient point, qu'arriveroit-il? C'est comme si l'on disoit : Si le monde n'étoit pas ce qu'il est, que seroit-il? Il est des espèces si productives qu'elles couvriroient le globe de leur progéniture, si elles ne servoient de pâture les unes aux autres. On dit avoir calculé que si l'on restoit vingt ans sans faire une omelette et sans manger un œuf, le globe seroit couvert de poules. Si d'un côté la nature est prodigue et ordonne, par l'instinct, aux animaux de se dévorer, si d'un autre côté elle est avare d'espèces gigantesques et voraces qui consommeroient une trop forte somme d'alimens, et si les masses inanimées, les pierres dures, qui ont besoin d'un laps considérable de siècles pour se former et se détruire, étoient communes..., elles annihileroient le monde (1). Mais cela n'est

(1) On dit avoir remarqué qu'un aigle ne s'établit qu'à dix lieues d'un autre aigle, pour ne point manquer de subsistances. L'instinct des animaux grands carnassiers leur indique sans doute la même précaution (G.)

pas à redouter : plus la matière d'un corps est dure, plus il lui faut du temps pour se former. Il faut peut-être mille ans à la nature pour faire et confectionner un diamant, que l'alchimiste voudroit contrefaire en huit jours. Enfin, si la race humaine étoit parfaite, si les races d'animaux ne se dévoroient, si les corps les plus durs n'étoient usés par le temps (que je nommerois volontiers le grand usurier), le monde seroit autre, et pas du tout ce que nous le voyons. Quand on dit : Tout est bien tel qu'il est, on peut répondre : Sans doute, puisque tout est ainsi, et qu'il n'est pas en notre puissance que rien soit autrement.

On peut tourner au moral les propositions que nous n'avons envisagées que sous leurs rapports physiques; car le moral naît du physique, comme le jour du soleil, ou l'ombre du corps qui la produit.

Si les hommes de génie étoient communs, il n'y auroit plus d'homme de génie : c'est la rareté qui fait le prix des choses. Si l'or étoit commun, si les pierres précieuses étoient abondantes, ces trésors cesseroient de l'être. Si tous les hommes étoient de grands hommes et de même force en tout, supériorité seroit un mot inconnu ou de la plus obscure abstraction. ce ne seroit qu'avec d'autres conventions sociales que les hommes pourroient vivre ensemble. J'aperçois cependant un grand bien dans cet autre monde : ils ne pourroient plus mentir. Le mensonge, cette maladie infâme des trop foibles ou des trop forts, n'existe que parce que les forts trompent les foibles; et comme « un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire », de même un foible trouve toujours un plus foible qui se laisse duper. Il seroit curieux de calculer combien de fois (selon les circonstances) un menteur peut mentir impunément, après quoi il devient forcément le plus vil des êtres. Ce calcul d'arithmétique... morale, affiché aux coins des rues, seroit pour les peuples le plus profitable des sermons.



CHAPITRE XIV

PROMENADE

« Je monte avec plus de facilité que je ne descends », me disoit un vieillard avec lequel je me promenois dans notre vallée.

— Tant au physique qu'au moral, vous dites vrai, lui dis-je, pour nous et pour tous les hommes.

— Asseyons-nous, me dit-il, et raisonnons un instant sur ce sujet.

Au physique, il est plus aisé de monter que de descendre si la saillie n'est pas trop rapide, car alors, monter est impossible sans moyens secondaires, et descendre est une chute naturelle. Pour monter on a le temps de prendre son aplomb, de préparer ses muscles, ses leviers ; tout dépend de nous et de notre force et nous pressentons, dans un instant, s'il nous est possible ou non de franchir telle saillie. Quand nous ne pouvons monter, c'est parce que nos forces sont au-dessous de notre poids (1).

(1) Un hâbleur parlait un jour de la force surnaturelle d'un homme. « Rien n'est comparable à la force de M. de Saint Georges (*), riposta quelqu'un; il s'enlève lui-même avec la main par ses cheveux et se tient ainsi suspendu à deux pieds de terre. » (G).

(*) Le chevalier de Saint Georges (1745-1799), un mulâtre, fils d'un intendant général des finances, personnage très répandu dans la société française du temps. Il était renommé pour son adresse et sa force physique. Violoniste habile, il s'essaya également dans la composition musicale et produisit notamment des concertos qui furent très goûtés.

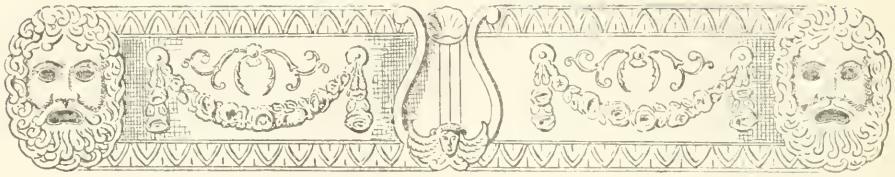
Si en nous l'esprit étoit en équilibre avec la matière, nous ne *chuterions* plus; si l'esprit étoit prédominant, il nous enlèveroit : ces expériences ont été répétées par les aéronautes de nos jours. Mais dans les descentes et les montées praticables, l'homme le plus doué de l'esprit de vie semble être respectivement à son matériel comme dix est à mille : il a beaucoup de quoi tomber, peu pour s'élever : voilà l'homme. Notre propension à descendre est donc toute physique; c'est la matière en moins qui se précipite vers la matière en plus qui l'attire. Or, il faut résister à cette force attractive pour descendre doucement, et, comme nous l'avons présumé, si les deux forces descendantes et montantes sont comme dix est à mille, nous avons 990 fois plus de propension à tomber qu'à monter, et pour éviter une chute dangereuse, notre résistance nous fatigue plus que nos efforts pour monter une saillie praticable. Enfin, toute chute à pic est possible, tandis que monter à pic est impossible, si on ne nous porte. Ce n'est pas en comparant ces deux mouvemens inverses qu'on peut dire que l'un est à l'autre comme dix est à mille : il y a une incommensurabilité; la chute totale est à l'ascension totale comme le possible est à l'impossible.

— Nous raisonnons peut-être physique comme les aveugles parlent des couleurs, dis-je à mon compagnon, qui étoit cultivateur, mais, hors les causes finales que nul ne comprend, il est permis de s'amuser des effets, chacun à sa manière.

— C'est surtout au moral qu'il est plus aisé de monter que de descendre. L'esprit, le courage et surtout la persévérance vers un même but nous poussent. Ajoutez à cette force celle réunie des foibles admirateurs, qui imposent autant à l'homme fort qu'il en impose lui-même aux foibles par ses succès. Mais l'esprit, le courage qui donnent la persévérance finale sont des effets et non des causes, et si les causes s'affoiblissent par l'âge, les revers ou la satiété, les effets s'oblitèrent d'autant; et si la force et le courage manquent au prédestiné, tous, forts et foibles, conspirent à sa ruine, les uns par jalousie, les autres par découragement. Voilà pourquoi l'échelle double de la fortune nous présente d'un côté les grimpans, de l'autre les tombans, culs par-dessus têtes. Encore, là, il est plus facile de monter que de

se maintenir au faîte; et quand nous sommes à l'apogée, il faut descendre. Dans la jeunesse, des esprits vifs et peu de poids matériel à soulever nous rendent lestes ; dans l'âge avancé, c'est le contraire.

Mais voilà la cloche de l'Hermitage qui sonne : allons déjeûner.



CHAPITRE XV

CHAQUE FEMME VEUT ÊTRE AIMÉE A SA MANIÈRE

Voltaire, à ce que dit l'histoire du café *Procope* (1), écoutant les doléances d'un jeune homme que sa maîtresse désespéroit, lui répétoit sans cesse (mais en un seul mot énergique) : « Soyez homme. » Quant aux femmes ordinaires, Voltaire avoit raison. Peut-être aussi son jeune homme étoit-il un Philinte trop langoureux, qu'il s'amusoit à persifler. Est-il en effet rien de si niais que l'homme qui sollicite auprès d'une femme les travaux qu'il ne peut exécuter? Mais revenons. Il ne suffit pas d'être homme robuste pour captiver les belles ; s'il en étoit ainsi, les forts de la Halle seroient les seuls favoris de Vénus. La femme préfère l'homme fort, à la vérité ; mais, outre la santé, c'est la force d'âme qu'elle aime par-dessus tout, parce qu'elle donne à l'homme un caractère déterminé ; c'est aussi la force de l'esprit, qui donne les talens supérieurs. D'ailleurs, elle est sûre que si l'une ou l'autre de ces deux forces n'est pas accompagnée de forces majeures au physique, le possesseur sait y suppléer par une magie sentimentale qui épure le plaisir même. Elle préfère donc le moins au plus, parce qu'au premier se

(1) Le café Procope, où se rencontraient, peu de temps auparavant, Voltaire, Jean-Jacques, Marmontel, Sainte-Foix, etc., était encore dans toute sa gloire.

joint l'aplomb moral, la grâce et l'esprit, et qu'au second, une grossière réalité détruit toute illusion ; que l'un est suivi de souvenirs délicieux, l'autre d'une satiété dégoûtante (1).

Dans la catégorie des amours, il est des femmes vives, des tendres, des spirituelles, des anges, des furibondes... Le même homme ne peut convenir à toutes.

Si l'inconstance dément les rapprochemens que nous allons faire entre les êtres des deux sexes qui se conviennent plus ou moins, c'est qu'alors une moitié cherche l'autre. L'inconstance est souvent la preuve de la difficulté de trouver, pour l'aimer uniquement, l'objet plus que parfait d'une imagination exaltée. Avant d'entrer directement en matière, nous demanderons si, entre femme et homme, de grands rapports entre les éducations sont nécessaires pour bien s'aimer ? Je les crois plus essentiels pour s'estimer. L'amour est ami des contrastes piquans, dont il se nourrit ; il meurt dans la monotonie des unissons, à l'exception d'un seul, qui tôt ou tard finit encore par le tuer. Une religieuse est plutôt séduite par un grenadier que par un moine ; elle trouve son excuse dans la violence du guerrier. Les mœurs, les costumes, les habitudes, les langages divers plaisent à l'amour. Une belle française à Pékin, une belle chinoise à Paris, conservant leurs costumes et leurs accens natals, sont sûres de tourner les têtes. Oui, je dirois, au rebours de La Fontaine dans la fable des *Deux pigeons* :

> Filles qui cherchez des amans,
> Montrez-vous aux rives lointaines.

Nous le répétons, c'est dans les dissonances que l'amour cherche l'unisson et s'il le trouve trop parfait, gare la monotonie de l'ennui !

§ 1.

La danse qu'on nomme valse, qui a pris naissance dans le Nord, est aujourd'hui naturalisée en France. C'est en tournant sans cesse que nos maîtres de ballet de l'Opéra font danser les vents personnifiés. Passe encore pour cela ; mais que tout un

(1) C'est la thèse qu'a défendue M. de Curel dans sa pièce l'*Ame en folie*, représentée en 1920. *Nil novi sub sole.*

peuple de jeunes gens s'amuse de cet exercice aussi incommode que peu décent, c'est ce qui est inconcevable. Nos Françaises n'ont pas besoin de ce plaisir tournoyant, elles sont assez volages.

Si la danse favorite d'un peuple quelconque lui étoit inspirée par ses besoins d'agir avec plus ou moins de vélocité, la valse seroit restée dans le Nord, la légère contredanse et la gavotte en France et le grave menuet en Espagne (1). Mais la mode ne consulte pas souvent la raison et, dût-on faire un bon gros paradoxe, on pourroit dire que les hommes lourds et légers ont besoin de danses opposées à leurs caractères pour en diminuer les excès. C'est l'amour qui préside aux yeux de la belle jeunesse ; il aime les contrastes, avons-nous dit. Ajoutons les contre-temps et les contre-sens; il tire parti de tout pour en venir à ses fins, c'est-à-dire au grand résultat de la nature.

La femme vive et légère dans ses goûts comme dans ses manières est difficile à fixer : c'est une puce qui échappe sous le doigt. Sera-ce l'homme frivole comme elle qui sera son amant? On verroit alors tourbillonner ce couple volage et, tel que deux papillons, effleurer toutes choses en voltigeant toujours. Sera-ce le jeune homme posé que nous associerons à la pétulance de la jeune folle? Ce seroit claquemurer l'esprit-de-vin dans l'argile glutineuse; il n'y resteroit qu'en faisant des efforts pour s'échapper. Quel homme lui donnerons-nous donc? Ma foi, celui qui voudra bien se charger d'elle et courir les risques de payer trois beaux jours par une vie remplie d'amertume.

Au reste, la légèreté passe avec l'âge et la fille la plus folle a souvent, moins que d'autres filles, plus réservées en apparence, le goût des intrigues. Laissez-la jouer, folâtrer, valser, faire des pirouettes à la Duport (2), des roulades à la Martin (3); ne la contrariez pas, ou à l'instant vous êtes un monstre effroyable, timpanisé dans les boudoirs. Si elle a reçu de l'éducation, peut-être retrouverez-vous à trente ans une femme charmante qui ne vous aura jamais manqué, quoiqu'elle en ait couru les risques

(1) Le menuet est au contraire d'origine française.

(2) Danseur et chorégraphe, rival de Vestris à l'Opéra (1781-1853).

(3) Jean-Blaise Martin, chanteur de l'Opéra-Comique, puis professeur de chant au Conservatoire de Paris (1768-1837).

cent fois, une femme qui vous chérira par reconnoissance de vos bons procédés, qui aimera ses enfans, parce qu'une mère est toujours mère (1), et qui vous payera vos périls et risques par une arrière-moitié de la vie la plus aimable.

§ 2.

La femme douce et tendre, fatiguée de sa quiétude, sera peut-être tentée de se choisir un aimable étourdi sur lequel sa prudence aura le dessus, et avec lequel elle sera forcée de sortir de ses rêveries sentimentales. Cependant, il ne lui convient pas plus que le petit-maître libertin. Quand l'étourdi aura ce qu'il cherchoit, il deviendra prudent, et notre belle prêcheuse n'aura plus de quoi moraliser, ou peut-être trop pour oser se plaindre. Je ne dis pas qu'il lui faille un Philinte soupirant, il n'y auroit nul contraste entre eux; par égards et à force de procédés, ils s'ennuyeroient à la mort. Toujours du miel est trop fade, l'aigre-doux est préférable. La femme dont nous parlons est d'une difficulté horrible à pourvoir, et c'est cependant celle qui est le plus selon la nature de son sexe, et telle qu'en général devroient être les femmes. Mais cela n'est pas, et voilà peut-être pourquoi les unions exemplaires sont si rares. Il n'y a pas plus d'unité de caractère chez la femme que chez l'homme. Dans l'une on ne voit que mélange de foiblesse et de coquetterie; dans l'autre, mélange de force et d'orgueil. Veulent-ils se contrefaire? Ce n'est plus que grimaces. Quand l'homme, par habitude et par envie de plaire, prend le caractère souple d'une femme, celle-ci se fait homme par opposition, et quand la femme s'est *virilisée*, l'homme n'a plus qu'à prendre la quenouille. C'est un bien sot ménage que celui où ce renversement de l'ordre est devenu habituel! Je crois que la femme douce et tendre a besoin de l'homme d'un esprit cultivé qui la laisse agir en souveraine; en retour, il recevra pour récompense les précieux effets des plus tendres sentimens. Ne craignons pas l'ennui dans une telle

(1) Dans la scène la plus intéressante de l'opéra *Œdipe à Colonne*, où Polinice dit : « Un père est toujours père », j'ai entendu mon voisin dire : « Cela n'est pas sûr » Voilà bien le Français. (G.)

société; les petites contrariétés ne manqueront jamais à la femme douce et tendre, qu'un cheveu blesse. Mais l'homme, plus solide et plus profondément instruit, en adorant cette sensibilité divine qui s'exerce presque toujours pour lui ou par rapport à lui, saura néanmoins en modérer l'excès par quelques remontrances caressantes; et si elles font couler une larme, il la séchera d'un baiser. C'est ici où l'on peut demander si l'éducation de la femme doit être la même, et aussi étendue, que celle de l'homme. Non. La nature veut que la force soit d'obligation, même dans les procédés et dans les productions les plus délicates. La finesse a son genre d'énergie qui lui est propre; et celle de l'homme fin est plus pénétrante, plus loin de l'affectation que celle de la femme la plus fine.

§ 3.

La femme spirituelle ne l'est pas quand elle ne sait pas établir le bonheur dans son intérieur. Qu'importe qu'elle compose des romans, ce sont des enfans bien élévés qu'elle doit nous montrer. Quel homme lui donnerez-vous? Un benêt? Elle n'en voudra pas. Un homme d'esprit? Il l'écrasera. Si elle est véritablement spirituelle, elle se contentera d'être la lune de son soleil, et tout ira bien. Si elle écrase son mari, c'est un pensionnaire qu'elle a chez elle et qui fait la plus triste figure. En France, on dit « chez madame Une Telle » et pas « chez monsieur »; c'est très bien quand l'homme est imposant, il cède ses droits à sa femme. Mais si réellement l'homme n'est rien et qu'on ait raison de dire « chez Madame », Monsieur n'est plus que le fournisseur, le premier laquais de sa maison : sot ménage que cela! Donnerons-nous à la femme spirituelle un homme d'un gros bon sens, s'occupant de son commerce ou de ses terres? Il rira de la manie de sa femme et notre auteur femelle n'aura pour son mari qu'une estime conditionnelle. Elle croira honorer le nom qu'elle porte à regret parce que jadis les journaux auront annoncé quelques fadaises sous son nom primitif. Il est si peu de contact entre la femme à prétention et le bon et honnête homme qu'on est forcé de conseiller à celle-ci de vivre avec les Muses dans sa première et seconde jeunesse

et, comme Sapho, d'éterniser sa gloire dans ses amours surannés et désespérés. Mais ce parti est courageux, déterminé, il est grec enfin; nos femmes rougiroient d'un tel abandon; et, de toutes les chutes possibles, celle du rocher de Leucade (1) leur sembleroit la plus indécente.

§ 4.

Lisez, étudiez l'Agnès de Molière dans l'*Ecole des Femmes*, vous verrez ce que c'est qu'une innocente qu'on élève à la brochette pour être gobée par le premier vautour entreprenant. Quand vous moralisez une Agnès, vous trompe-t-elle par ses réponses ingénues? Elle fait mieux, elle bâille en disant vrai, parce que vous parlez un langage qui lui est étranger.

La morale n'est de saison qu'avec ceux qui ont failli, ils cherchent le remède à leurs coulpes; mais chez l'Agnès, où le chaos des sensations n'est pas débrouillé, mettre la réprimande (même supposée) avant la faute, c'est lui indiquer d'avance des erreurs qu'elle commettra, quitte à s'en repentir après; et, toute Agnès qu'elle est, elle préfère (dans ses petits voyages imaginaires) la douleur d'un repentir intéressant et mérité aux tristes résultat de vos leçons.

La fleur de l'innocence est si délicate qu'elle ne souffre les approches que du soleil et du zéphir. « C'est le désir dans sa naissance, c'est le plaisir dans sa fleur » a dit Marmontel dans l'*Ami de la maison*. C'est ainsi que Cliton, poussé par l'intérêt de ses désirs amoureux, se peint la candeur d'Agathe, qui est loin d'être une Agnès (2).

(1) Rocher d'où l'on précipitait les condamnés à mort, dans une des îles Ioniennes; d'où le « saut de Leucade ».

(2) Un mot d'un homme habile en son art ne s'oublie point. Je me rappelle qu'étant à côté de Préville (*) à une représentation de l'*Ami de la maison* dans sa nouveauté, il me dit, en écoutant l'air :

Si quelquefois tu sais ruser,
Amour ! apprends-moi l'art de feindre,
Tu n'auras jamais à t'en plaindre,
Je ne veux point en abuser...

« L'espiègle avoit besoin de nous dire cela. » (G.)

(*) Pierre-Louis Dubus, dit Préville, comédien français (1721-1799).

« La nature et l'art, dit Dazincourt (*Mémoires*, un vol. in-8°, 1809), sembloient s'être réunis pour former dans Préville l'acteur parfait et le grand comédien. Nul, avant lui,

La fille qui rêve au moyen de se soustraire à l'autorité n'est déjà plus Agnès. Trois jours suffisent pour lui ouvrir l'intellect, quand elle est parvenue à ce point de maturité. « La sagesse d'une fille qui aime est plus mûre qu'il ne faut », dit Sedaine. C'est au moment de la crise virginale que Molière nous montre son Agnès. C'est aussi cet instant critique que choisit Favart dans sa *Chercheuse d'esprit* : d'abord niaise au dernier point, puis tout à coup très dégourdie sans s'en douter.

L'aurore de la nubilité de la femme est donc bien précieuse à l'homme, puisque cet instant est l'objet continuel de ses pensées, de ses désirs et de ses chants. « Oui, tous les hommes sont chasseurs de ce gibier-là », disoit Montaigne. Dès le premier rayon du jour, ils courent aux armes, précédés de Vénus et de l'Amour; les prières, les cris des victimes enflamment encore leurs transports; c'est dans le sang qu'ils les apaisent et la vie des êtres est le prix de ces nombreux sacrifices.

Ne cherchons point le mari qui convient à l'Agnès qui ne l'est plus; c'est une femme comme une autre et qui rentre dans la catégorie de celles que nous cherchons à établir avantageusement. Si l'on demande ce que [celle qui] fut Agnès dans son enfance deviendra dans son adolescence, nous dirons qu'il faut être bien hardi pour le dire. Soit moyen de fortune ou d'instruction, l'art des développemens des choses non-avenues est fort conjectural et le sera toujours. Par exemple, on veut sur le champ faire de l'or pour s'enrichir, et la nature emploie peut-être des milliers d'années pour confectionner la mine. Pourquoi ne pas faire quelque chose de plus aisé? Des truffes, par exemple, qui sont chères et qui paroissent se former annuellement à la surface de la terre. Pourquoi ne pouvons-nous dire, avec certitude, de quel sexe une femme est grosse? Voilà deux moyens de fortune qui sont plus près de nous que le grand secret

n'avoit présenté au public plus de variété dans les personnages à crispins, manteaux, financiers, amants, tuteurs, valets; tous ces caractères ont été embellis par son génie créateur. Doué de beaucoup d'esprit naturel, d'une mémoire prompte et fière, d'une taille charmante, d'une figure aimable, d'une physionomie expressive, plein de grâce dans tous ses mouvements, Préville fut le comédien le plus vrai, l'acteur le plus exact, le plus varié, le peintre le plus fidèle. » Pendant trente-trois ans (1753-1786), Préville fut le premier comédien du Théâtre-Français. Il était membre de l'Institut (Voir vol. V, ch. 34 et note).

de l'alchimie. Revenons à notre affaire. Si les indices d'un caractère futur n'étoient souvent remplacés par d'autres indices qui se vérifient ; si dans le développement des passions la gaieté d'une fille ne se changeoit en mélancolie et la mélancolie en gaieté, la malpropreté en coquetterie et celle-ci en malpropreté, l'étourderie en prudence, la fille niaise en spirituelle et la spirituelle en bête..., nous dirions ce que sera notre Agnès ; mais, nous l'avons dit ; passons à la furibonde.

§ 5.

Rien ne se fait de rien. La nullité est la source du mal, comme la force est le principe du bien. Si la force sert pour opérer le mal, c'est par abus ; mais il n'est pas moins vrai que force et foiblesse sont les deux points opposés de l'existence et de la non-existence des choses : par la force on se relève d'une chute ; sans force on reste anéanti. Mais sortons des abstractions : trop de gens n'admirent que ce qu'ils n'entendent pas ; ne donnons pas matière à leur stupide admiration.

La femme est souvent furibonde ou furieuse parce que son état physique est contrarié par son état moral. Une femme d'une complexion forte, à passions vives, ayant reçu une bonne éducation, qui aime à faire en elle respecter son sexe..., si telle femme est unie à l'homme peu étoffé de toutes manières, que peut-elle ? Dominer, direz-vous. Elle dédaigne l'ascendant qu'il est trop aisé de prendre sur une bête. Elle souffre en silence, avec hauteur et chagrin, de se voir à la fois en puissance et en impuissance de mari. Besoin d'aimer et d'être aimée d'un côté, amour-propre humilié de l'autre, obligation de se taire et de se contrefaire devant le monde... Tout assiège la malheureuse, faite pour honorer son sexe, si elle étoit à sa place. Quand on voit une femme en souffrance, il ne faut souvent qu'un coup d'œil pour en dévoiler la cause. Dans cet être fort et sensible, prédestiné pour une chose, c'est le physique satisfait qui régularise le moral. Quand la femme se livre avec dégoût au malheur d'être épouse et mère adorée, croyons que son union est mal assortie, ou que sa vie est en danger. Nous donnons,

dira-t-on, l'avantage à la femme qui a raison de se révolter; mais la furibonde qui manque d'éducation et d'esprit, n'est-elle pas commune parmi le peuple? Cela peut être; mais là, les préjugés d'éducation ne comptent point. Le plus fort entre les époux s'empare de l'autorité, et l'autre se soumet. Le mari foible, fier de la possession de sa femme forte, jure par elle, comme la femme par son mari s'il jouit de la prépondérance. C'est entre eux une convention irréfléchie qui n'enorgueillit et qui n'humilie ni l'un ni l'autre : le plus foible cède comme l'eau descend. Au contraire, le monde plus poli n'apprécie son bonheur que dans l'opinion des autres : c'est là le miroir où il cherche le résultat de son heureuse ou malheureuse étoile. « Qu'en dit-on » ou « qu'en dira-t-on » est le régulateur suprême des gens du bon ton; c'est lui qui décide des dix-neuf vingtièmes de leurs peines et de leurs plaisirs.

Savoir au juste ce qu'il nous faut seroit le *maximum* de la science humaine; mais comment oser former des désirs, quand nous ignorons même ce qui nous convient? Avançons néanmoins. A quel homme associerons-nous la femme violente, qui ne l'est plus, dirons-nous, dès qu'elle est classée selon ses vœux et son être? Ce n'est ni l'homme trop formidable, ni l'homme débile qu'il lui faut; l'un est trop près, l'autre trop loin d'elle. C'est encore l'homme d'esprit, destiné à la femme douée et tendre, que nous lui donnerions. Et dans toutes les liaisons que nous venons de former, cet homme ne seroit déplacé nulle part, tant il est vrai que l'esprit, joint à la santé, sert à tout. L'homme d'esprit seul saura apprécier la vertu presque mâle de cette compagne. Il saura la dominer (car toute femme doit l'être) par la force de sa raison; et la progéniture de ce mariage doit réunir les deux espèces de forces, de corps et d'esprit, qui constituent les véritablement bons sujets. D'où vient donc cette difficulté d'établir une concordance matrimoniale entre deux êtres faits l'un pour l'autre? Nous le savons tous, mais, par décence d'un côté, par honte de l'autre, on feint de l'ignorer. Nous tirons le rideau sur ce qui nous importe le plus savoir. Osons le dire cependant : tout ne va-t-il pas bien quand on s'aime, et qu'on a une envie réciproque de se le prouver? Mais voici le mal, voici le

nœud : satiété, maladie, vieillesse d'un côté; force, besoins mal satisfaits ou vertu acariâtre de l'autre. Au physique, je défie le chimiste le plus expert de rapprocher les causes de ses contraires, je défie le moraliste le plus subtil d'en faire ressortir quelque chose de bon.

Quoique ce soit un auteur d'opéras-comiques, écoutons Dhell (1) dans le *Jugement de Midas* (2). Voici comment ce penseur fait dialoguer Pan et Palémon :

PAN.

Ne devez-vous pas convaincre votre femme? lui prouver, lui persuader?

PALÉMON.

Moi lui prouver, lui persuader... Ah! mon ami! Cela ne m'est plus possible.

Puis il chante :

Dans mon jeune âge,
Ah! qu'il n'en étoit pas ainsi.
Quand ma moitié faisoit tapage,
Je lui prouvois que j'étois son mari.
Soudain plus calme et plus tranquille,
Elle écoutoit, elle cédoit
D'un air docile.
J'étois un roi dans ma maison,
J'avois, j'avois toujours raison.
Ce temps n'est plus, et la vieillesse
A son tour m'a rendu plus doux.
Soit indolence, soit foiblesse,
J'ai de la peine à me mettre en courroux.

(1) Thomas d'Hèle, en réalité Hales, qui se prononçait Hèle (d'où l'on fit D'Hèle, d'Hel ou Dhell), auteur dramatique français, originaire du comté de Glocester en Irlande (vers 1740), mort à Paris en 1780. Sa collaboration avec Grétry dans le *Jugement de Midas*, puis dans l'*Amant jaloux* et les *Evénements imprévus*, le rendit célèbre du jour au lendemain; un petit acte, *Gilles ravisseur*, nous a conservé, plus encore, sa mémoire d'excellent dramaturge. Le maître liégeois, qui l'estimait beaucoup, parle longuement de lui dans ses *Mémoires* (t. I, chapitre *Le Jugement de Midas*); voir aussi plus loin, volume V, chap. 10 (*Sur d'Hèle*) des *Réflexions*.

(2) Comédie mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois à la Comédie italienne le 27 juin 1778.

Quand par ses cris elle m'excède,
Je laisse agir,
Aller, venir,
C'est moi qui cède,
Ou, si je veux crier plus fort,
J'ai toujours tort (1).

Voilà l'histoire naïve des quinze vingtièmes des maris, en contradiction d'âge et de force avec leurs femmes. Si c'est l'homme, encore gaillard, qui prolonge son existence *probante*, après le terme fort limité des amours excitatifs de la femme, aura-t-elle le courage de se voir préférer une maîtresse? Non, elle voudra que les privations soient réciproques, et le carême général. En ceci, les gens riches du beau monde ont une tactique morale plus commode. Entre époux, chacun a son vaste appartement, son carrosse, ses gens, ses maîtresses et ses amans. Les enfans sont mis de côté, soi-disant pour qu'ils n'incommodent ni la mère ni le père. Quand ils sont grands, ils entrent dans le monde, on les marie, et ils font comme leurs parens. Mais les pauvres gens n'ont qu'une petite maison ou une seule chambre; ils font comme Palémon et sa femme, ils se querellent pour passer le temps sans s'ennuyer, ou en s'ennuyant.

Plus on y réfléchit : Réunir pour la vie deux êtres dissemblables, c'est vouloir créer une unité factice. Hors le temps où ils sont nécessaires au grand œuvre, qu'ont-ils à se dire? Entre ces deux êtres, désirer de même, de même force et pendant le même laps de temps est impossible. Désirer, c'est aimer : n'aimer plus, c'est absence de désirs. Entre deux individus des deux sexes les plus en rapports, une balance exacte des facultés physiques et morales est chimérique. Je dis de plus : il faut qu'il y ait entre eux mouvement contradictoire; car si le mouvement est unigène ou semblable, toute passion cesse, le repos s'établit, jusqu'à ce qu'une fermentation quelconque ramène le mouvement.

(1) Ce couplet n'étoit pas aisé à mettre en musique. Dans ces sortes de cas, quand la musique n'exprime rien, elle est foible ; quand elle dit trop, elle est indécente. J'ai lu dans un journal du temps que j'avois répété cinq fois de suite, et à dessein : *Je lui prouvois*. Je n'y avois pas pensé en composant, mais c'étoit peut-être la seule manière d'expliquer en totalité l'idée de l'auteur des paroles, sans rien dire de choquant pour la décence. (G.)

CHAPITRE XVI

MÉTAPHYSIQUE

Les ouvrages légers de littérature, quoiqu'aussi agréables que la crème fouettée, ne sont plus guère du goût du siècle. Mais on relit les lettres de Pline, de Cicéron, de Montesquieu, parce qu'elles sont pleines de substance. Celles de Mme de Sévigné peuvent servir d'eau sucrée, quand on a quelqu'indigestion de métaphysique ; cependant, on y trouve une foule de mots précieux et des faits historiques intéressans, surtout ceux qui regardent les hommes qui ont conservé de la réputation.

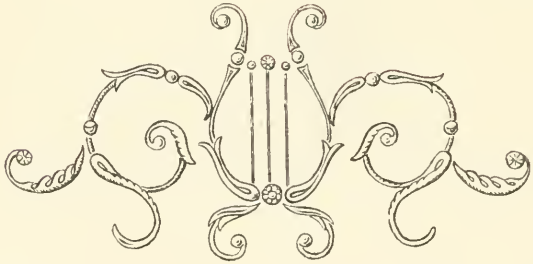
Il fait beau, aujourd'hui, entendre dire à J.-J. Rousseau, dans ses *Confessions*, qu'il eut bien de la peine d'engager son libraire à payer douze cents livres à Condillac pour un de ses meilleurs ouvrages, tant on prisoit peu la métaphysique. Alors, c'étoit donc Rousseau qui protégeoit Condillac ? On auroit peine à décider actuellement lequel de ces deux auteurs a le droit de protéger l'autre. En tout cas (et ceci arrive souvent dans le monde), Rousseau, à qui l'on reproche d'être paradoxal, a aidé à faire connaître l'homme qui nous enseigne le mieux à être conséquens dans nos idées.

C'est surtout en Allemagne que la métaphysique fleurit actuellement. Nous n'admirons pas encore le philosophe Kant,

qui a, dit-on, des milliers de disciples enthousiastes (1), parce qu'en France on n'estime, on n'admire rien sur parole, mais d'après une persuasion intime. La partie sémillante et véritablement françoise vit des systèmes nouveaux qu'elle n'entend pas, mais toujours sans aigreur et avec grâce. Ses hommes studieux lisent à mesure qu'on traduit un étranger; ils se familiarisent petit à petit avec le néologue et l'idéologue allemand; ils consultent, confèrent avec leurs amis sur ce qu'ils aperçoivent de bon ou de hazardé et attendent qu'une masse d'opinions ne forme qu'une opinion décisive. C'est parce qu'ils sont difficiles à enrôler qu'on prise, dans l'étranger, l'assentiment de nos littérateurs. Il faudra que quelques-uns des plus forts disciples de Kant s'établissent ici pour nous faire connoître à fond leur métaphysicien encore nébuleux. Alors eux-mêmes, épurés par l'esprit d'analyse et le goût naturel des François, ensemble on assignera (2) la place que le patron des philosophes allemands conservera probablement dans la postérité. Aristote, Descartes, Newton, tous ces chefs de sectes, ont fait aussi leur noviciat avant d'avoir été proclamés. En récapitulant l'histoire des temps antérieurs, on est étonné de voir combien de systèmes la mode a parcourus et dévorés. Tantôt c'est le paganisme qui tourne les têtes dans un pays, tandis que dans un autre on adore un vil animal ou un oignon. Tantôt on ne parle que religion; c'est à force d'en disputer, ergoter sur tous les dogmes que, de guerre lasse, on passe à quelqu'autre manie. La superstition naît de l'exaltation de l'esprit, et par conséquent aussi de la religion. Alors la philosophie, qui redoute les excès, demande un culte simple, plus digne de la divinité que les massacres homicides. « Ecrasez l'infâme », a souvent répété Voltaire; l'infâme superstition, c'est d'elle qu'il parloit et jamais de la religion, qu'il a toujours respectée quand elle contribue au bonheur des humains. Tantôt c'est la politique des gouvernemens, l'art le moins connu des hommes, qui les occupe; son action est terrible, parce que ses influences nous touchent de près. Fatigués d'excès révolutionnaires, qu'allons-nous devenir? Ce qu'il plaira au temps et à ses influences incalculables. Mais

(1) An XII. (G.)
(2) C'est-à-dire les disciples de Kant unis à leurs élèves français.

ne redoutons plus la hideuse ignorance et le despotisme perfide; l'imprimerie et l'instruction ont subjugué ces deux monstres dangereux. Pour vingt sous, l'ignorant qui s'ennuie achète un bon volume; c'en est fait, le chaos de sa tête se débrouille; c'est un autre homme, qui de sa vie ne peut plus rétrograder. Il donne d'abord dans l'excès scientifique; puis revient sur ses pas et se fixe dans la région raisonnable que nous ont montrée les héros des sciences et de la littérature; et ne nous y trompons pas, tout cela est de la métaphysique pour l'homme borné qui se fatigue de tout et cherche toujours son mieux, sans trouver ce qu'il désire.



CHAPITRE XVII

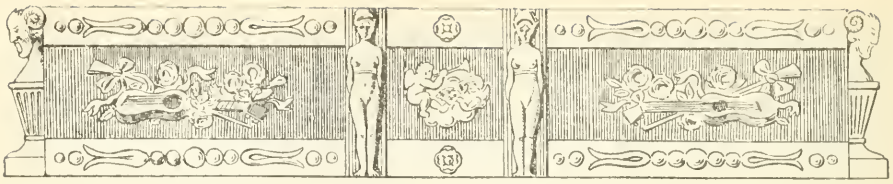
LECTURE

Est-ce parce que je vieillis? Est-ce parce que la matière de cet ouvrage s'épuise que j'incline à faire plutôt six petits chapitres qu'un long? C'est peut-être par ces deux causes. En tous cas, c'est se conformer à la foiblesse humaine que d'épargner aux hommes les plus studieux la fatigue de longues divisions dans un grand ouvrage. Quel est le lecteur le plus dévoué qui a pu sans interruption achever les œuvres de Plutarque, Montaigne, surtout de Charron (1) et de Pascal?... Il est dans cet ouvrage-ci quelques chapitres sur lesquels je reviens volontiers, notamment ceux intitulés : *Différence entre la sensibilité et l'irritabilité; Trois en un...* Rien de si aisé que de joindre ensemble la matière contenue dans plusieurs chapitres qui traitent d'une même chose; mais, encore un coup, on profite plus en revenant, en insistant plusieurs fois sur un même objet. Je préviens le lecteur sur cet article, afin qu'il ne prenne pas pour négligence de ma part ce que je regarde comme une méthode convenable, surtout pour les François. Un livre, où il y a des idées, rédigé en courtes divisions, fatigue difficilement le lecteur.

Je ne sais si d'autres l'ont expérimenté comme moi.

(1) Pierre Charron, philosophe, écrivain et moraliste, auteur du fameux *Traité de la Sagesse*, dont le scepticisme dogmatique dut impressionner Grétry (1541-1603).

J'expédie un ouvrage médiocre; je le lis, comme on dit, avec le pouce, pour m'en débarrasser, et je lis, je savoure lentement un bon livre, de peur de le voir finir. Pour être lu avec fruit, chaque ouvrage comporte une méthode différente. Les œuvres substantielles veulent être prises et digérées en petites doses; on peut galoper en lisant des romans et d'autres ouvrages de pur agrément; mais les plus intéressans ne sont pas les plus utiles, tant s'en faut; tel ouvrage peut occuper vivement, retarder notre coucher et ne nous rien apprendre en définitive.



CHAPITRE XVIII

DU REPENTIR QUI SUIT LES GRANDES PASSIONS

L'imagination court la poste; la raison marche à pied. Eviter l'excès de ces deux puissances, l'une folle, l'autre sévère, c'est être sage, dira-t-on? Oui. Troubler son repos et celui des autres par des austérités déplacées est une des plus grandes marques de foiblesse. L'homme sage prend son temps pour opérer le bien; c'est comme une pluie salutaire qui arrive dans la sécheresse. L'homme passionné outre mesure est ordinairement un maniaque qui veut tout entraîner. Pour en imposer, il aime à inspirer la terreur, soit mondaine ou céleste, mais, quelle qu'elle soit, c'est une tyrannie punissable. Quand le sage voit un engoué de sa passion, il sourit de pitié, comme s'il voyoit un dogue menaçant d'étrangler le monde pour défendre son os. L'ambition, l'orgueil, la domination lui semblent des maladies de cerveau. Les grandes richesses (toujours plus ou moins mal acquises) lui présentent un contraste souvent si bête avec le possesseur indigne... Le richard lui-même aperçoit tant de gens d'un mérite réel qui n'ont que le strict nécessaire, qu'il est plus souvent honteux que fier de ses possessions. Il est flatté, caressé, mais par qui? Par une vile canaille qui ne sait dire que : « Il faut bien que je vive. » Esclave! meurs plutôt de la honte d'avilir on être!

Les dons de la sagesse sont des vertus. Ceux que l'imagination enfante ont le goût du terroir qui les a produits : ils enivrent et ne laissent après eux que le mal de tête. Oui, le produit chimérique des passions exaltées ressemble à nos rêves, que nous trouvons extravagans quand nous sommes éveillés. Les vrais trésors de l'homme sont la santé, la liberté et l'aisance. Les trésors factices ont leur source dans les passions exagérées, telles que l'orgueil, la domination, les richesses et la volupté sans mœurs. L'issue des passions fortes nous laisse dans l'abattement. On se promet de les éviter; on a recours à la sagesse, à la modération; il est rare que la même personne retombe deux fois dans le même piège.

C'est surtout l'amour qu'inspire un objet méprisable qui laisse des regrets indélébiles. C'est le délire le plus complet de l'homme, et qui n'appartient qu'à lui dans la nature, parce que les prestiges de son imagination prennent la place de l'instinct et de la raison. — « Qu'importe, dira-t-il, je jouis. » Non, tu divagues, et, bientôt désabusé, guéri de ta fièvre, il ne te restera que le repentir. Bientôt... Ceci m'a été conté par un jeune homme sorti de son délire amoureux : « Une lettre timbrée de l'hôpital, au nom de celle que j'avois aimée plus que ma vie, me demandoit quelques secours. Je vole près d'elle, je dis son nom, on m'indique la salle et le numéro de son lit; je la fixe, elle me regarde : moment affreux pour elle! Je m'enfuis sans lui parler, et j'assure la sœur qu'elle s'est trompée, que ce n'est pas là la personne que j'ai nommée. La sœur sourit et me dit de lui parler pour me convaincre. Oui, c'étoit elle; quoiqu'affoiblie, je reconnois cette voix qui tant de fois avoit fait tressaillir mon cœur. C'est tout ce qui restoit d'elle; ses traits étoient bouleversés, sa bouche si touchante, ses yeux jadis si puissans distilloient l'impureté des mœurs. « Oh! me dit-elle, qu'on paye cher l'oubli de la décence! » Je lui laissai ma bourse et lui promis de ne point l'abandonner. »

CHAPITRE XIX

LE MOT DE LA CHOSE

Avoir sur chaque objet le mot de la chose, c'est posséder l'essence même de l'esprit humain. On reconnoît par le mot propre ou impropre, fort ou foible, décisif ou indécis, si la chose dont on parle a été assez longuement discutée, analysée et fixée par des experts de chaque science, art ou métier, et surtout par le grand maître qu'on nomme le Temps.

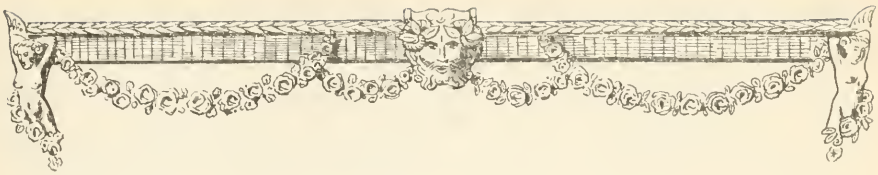
Ce n'est pas dans un seul pays qu'il faut aller récolter les mots de chaque chose ; il n'y peuvent être tous. Il semble que l'aptitude à chaque perfection soit donnée (par division) à chaque pays selon son climat, et selon qu'il a été politiquement traité par ses gouvernemens antérieurs et actuel. La Grèce est muette après avoir si bien parlé. L'Espagne nous donneroit le mot sur l'amour, l'Italie sur l'amour et les beaux-arts, la France sur toutes choses, mais un peu hazardé par la majorité, et ensuite remis à sa place par les sages. Le Nord semble n'avoir que les idées des pays chauds, d'où elles arrivent, néanmoins, un peu trop refroidies. L'Angleterre, par son amour pour le commerce, par sa longue habitude des richesses et sa facile fréquentation avec tous les peuples, donne le ton et le mot sur toutes les côtes maritimes, et aux négocians en général, pour tout ce qui a trait au commerce. Les arts mécaniques y sont tellement

perfectionnés que dans le moindre objet, ne fût-ce qu'un tire-bouchon, une paire de bottes, on voit qu'ils ont subi toutes les épreuves et les gradations du pis au mieux. Excepté les dons de l'imagination, les grâces de l'esprit et du corps, on voit aussi que toutes choses y ont été assujetties à une sanction épuratoire et décisive. Si on excepte le commerce et l'art militaire et maritime, ils [les Anglais] comptent peu de savans et d'artistes célèbres, mais ceux qui s'y montrent et qui y sont adoptés font type pour toutes les nations du globe. Le vrai mot d'une chose est souvent difficile à trouver. J'ai entendu dire à un homme d'esprit qui vouloit faire une demande à un ministre : « Je n'ai pas encore trouvé le mot de la chose que je voudrois obtenir, et mon succès en dépend, pour que je puisse bâtir dessus. » Je gage que ce précieux mot, il l'eût trouvé en Angleterre ou ailleurs. Nous sommes en guerre avec cette puissance (Fructidor, an XII); apprenons-lui, s'il est possible, à être moins égoïste sur mer, mais ne la saccageons pas, ce seroit détruire un de nos meilleurs dictionnaires.

Il semble que les choses dépendantes du génie nous arrivent de là-haut (des pays chauds) et de là-bas, si elles sont matérielles; et que tout ce qui a besoin de l'épurement du bon goût doit nécessairement faire son tour de France, comme je l'ai déjà dit. Depuis sa Révolution, la France, plus qu'aucun autre pays, est et sera encore longtemps sans préjugés enracinés : elle a vu de près comme on défait et refait les puissances. Ce seroit une mission bien précieuse pour des membres d'Académie, d'aller recueillir dans les quatre parties du monde le *mot de la chose de toutes choses*. Chacun rapporteroit un petit livre bien précieux. Ce seroit la prose dorée (1). Il se garderoient bien de voyager en juges ; ils devroient au contraire s'adresser aux plus forts de chaque partie et prendre leurs mots sur l'objet qui les concernent. Si l'un de ces messieurs vient à Paris et qu'il me demande ce que c'est que la vraie musique, je lui dirai : « C'est celle qu'on retient comme les beaux vers. » Si, de plus, il me demande si la même musique peut servir à tout exprimer, je lui dirai : « C'est comme si vous me demandiez si l'homme caressé

(1) Cf. t. I, p. 66, « *loi dorée* ».

ou battu a les mêmes accens. » Chacun, selon son être, croit posséder le bon mot des choses. Oui, mais cela n'est pas vrai. Je sais que l'Anglois dira que s'enrichir par le commerce est l'affaire principale ; que l'Espagnol et l'Italien diront que c'est l'amour des femmes et des beaux-arts. Leurs mots sur les choses différeront donc autant que leurs passions seront primordiales ou secondaires. Le mot du négociant sera que l'amour et les beaux-arts sont le passe-temps du riche ; celui des hommes à passions sera que la volupté est l'élément des âmes nobles, sensibles, passionnées, et qu'elle s'évanouit dans les calculs mercantiles. Concluons. N'allons pas prendre sur un arbre quelconque le mauvais fruit qu'il porte à regret ; cueillons-le en bon lieu, bien cultivé et bien mûr ; tout autre moyen ne serviroit qu'à augmenter l'*imbroglio* des préjugés humains, que nous cherchons à démêler. Sur quel objet faudra-t-il prendre le mot des femmes ? — Sur la plus solide faculté de l'homme : elles ne sont savantes que sur ce point ; l'homme qui sait le mieux leur plaire est, à coup sûr, leur héros ; sans ce majeur avantage, les plus brillantes beautés de l'âme et de l'esprit ne sont vues par elles qu'avec le dépit secret d'une mère qui est forcée d'admirer les qualités étrangères que ne possèdent pas ses enfans.



CHAPITRE XX

MÉTEMPSYCOSE

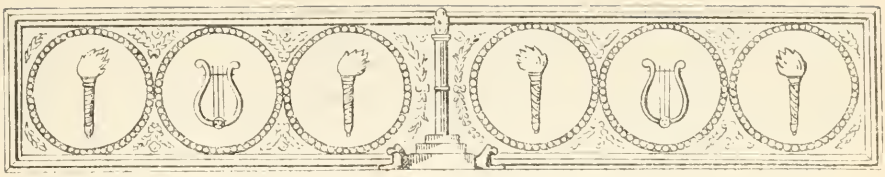
C'est la physique la plus ancienne, la chimie la plus naturelle, et celle qui se présente à l'imagination de tous les peuples. Sous nos yeux, nous voyons le fumier rempli de germes se métamorphoser en fleurs, et le plus infect fait naître celles douées des plus doux parfums. A nos yeux, tout change de forme et d'existence ; la mort sert à la vie, comme la vie à la mort... et nous ne croirions pas à la métempsycose ? Il n'y a que le porc d'Epicure (1), qui vit pour manger, qui nage dans l'indolence, qui n'y rêve jamais, parce qu'il est tout en lui, tout entier dans son estomac.

L'esprit anime, pousse, fait fermenter la matière. La matière est jetée dans l'espace, elle s'y fixe, car il faut bien qu'elle s'arrête et prenne l'équilibre quelque part, soit que l'attraction des autres corps célestes la tienne en respect, soit que les fluides aériens la portent comme les eaux soutiennent un corps. Mais l'esprit qui anime cette matière, d'où vient-il ? D'en haut ? Et comment descend-il ? S'approche-t-il de la terre, puisque son instinct est de s'en échapper et de n'y rester qu'autant qu'il y est retenu ? Tout est compréhensible, hors ce point qu'il faut néan-

(1) *Epicuri de grege porcum* (Horace, liv. 1er).

moins franchir en disant : Que les rayons du soleil ou des milliers de soleils sont projetés dans ce qu'on appelle le vide, qui ne l'est pas; que ces rayons sont eux-mêmes l'esprit de vie, ou qu'ils servent de tubes-conducteurs à l'esprit qu'ils contiennent. Mais comment, encore une fois, comment l'esprit peut-il descendre sur la terre, puisque son instinct est de monter? — Monter et descendre sont des mots abstraits, puisque monter d'un côté, c'est descendre de l'autre.

En plaçant des boules de matière dans l'espace, et ces boules étant environnées en tous sens par des milliers de soleils que nous nommons étoiles, qui dardent leurs rayons, il faut de toute nécessité que ces rayons rencontrent les boules et les soutiennent en l'air ; alors, le soleil principal du système planétaire, frappant les boules sur une seule face hémisphérique, les fait tourner, car tout ce qui est rond, ou à peu près, ne peut marcher qu'en tournant et, soit sur terre. dans les eaux ou dans les airs, tout ce qui marche sans être rond le devient à la longue par le frottement. Par ce système aussi clair que « bonjour », rien n'empêche que l'âme ou l'esprit ne rejoigne son Créateur : il faut même qu'il le rejoigne forcément. Si les esprits voyagent des cieux sur la terre, ou sur quelqu'autre planète, et de là dans les cieux; s'ils montent et descendent plusieurs fois, c'est ce que nous ignorons, mais c'est ce qui peut être, et alors la métempsycose existe ; les mêmes combinaisons d'esprits, de matières et de circonstances peuvent recommencer le même être, ou à peu près le même, sauf quelques modifications locales. On m'a fait l'honneur de me dire que j'étois le Pergolèse d'Italie, rejeté dans le Nord un siècle après la mort du premier : cela est possible. L'esprit d'Alexandre est peut-être descendu encore pour créer le génie de Bonaparte. Cela est encore possible. Tout ce qui est possible est possible à Dieu, il n'y a que l'impossible qui ne lui appartienne pas; il n'y a que lui qui soit impossible à faire et à concevoir comment il est fait. Il est l'éternité ou l'éternel; il est parce qu'il est : s'il n'étoit pas, nous ne serions point.



CHAPTIRE XXI

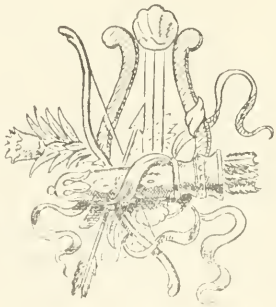
PRÉDESTINATION

La prédestination n'est autre chose que notre manière d'être réalisée selon nature, qui va, qui chemine, et qui doit aller et arriver où elle arrive, parce qu'elle ne peut aller autrement, ni ailleurs. Pour rendre la chose plus claire et plus brève, disons que la prédestination est le résultat final et *nécessité* de ce que nous sommes. Si en route, quelqu'événement change notre volonté et notre direction, alors le résultat de notre conduite n'est plus ce qu'il eût été : la cause ayant changé d'allure, l'effet a dû changer aussi. Quand on met une plume en l'air, avec vent arrière, on ne peut encore s'assurer de son exacte direction. Ainsi sommes-nous dans nos opérations morales ; nous allons d'abord selon nous, ensuite selon les autres, parce que chacun nous pousse et nous conseille ; nous changeons vingt fois de direction avant le terme du voyage ; enfin, nous arrivons plutôt autre que nous-mêmes : on nous a changés en route comme l'enfant en nourrice.

Un comité de confesseurs, gens d'esprit qui ont souvent préjugé le futur par le passé et le présent, connoissant le fort et le foible de leurs pénitens, sachant, par les femmes et les enfans, les secrets que les maris ont la force de taire... seroit, à coup sûr, un comité de sorciers, capable de prédire l'avenir, qui

est tout entier dans le présent, comme le poulet est dans l'œuf ou le fruit dans sa graine : sauf néanmoins les contremarches qui surviennent, et les endommagemens qui peuvent survenir à l'œuf et à la graine.

Il est aussi facile de prédire à celui qui agit à rebours de la volonté générale qu'il est prédestiné à être pendu, qu'il est aisé d'annoncer à l'homme de Dieu qu'il triomphera de ses ennemis par sa douceur, sa patience et ses bons procédés. Toutefois les sorciers se trompent quand ils prétendent à l'infaillibilité absolue. Par exemple, tel homme par son genre de vie marche droit à l'hôpital ; cependant, à la dernière marche de l'hôtel de la misère, il réfléchit, il consulte un homme de bien, change de conduite et de direction. Qui eût pu prédire ce changement inopiné ? Dieu l'a voulu, diroient les dévots, Dieu l'a voulu par sa grâce efficace. Sans doute, Dieu l'a voulu ; du moins il l'a permis, mais qu'il nous a faits mouvans, susceptibles d'erreurs et d'amendemens, susceptibles de changemens, tantôt du mieux au pis, tantôt du pis au mieux !



CHAPITRE XXII

CAUSE ET EFFET

La nature est infinie et ne produit que des infinis par le fond, quoique ses formes varient. Nous ne sentons nullement la nécessité que le monde finisse : il n'est pas plus nécessaire qu'il ait commencé. Quand nous jugeons tout comme devant finir, c'est parce que nous sommes temporaires : nous confondons l'effet avec la cause. Je me meurs, dit l'homme, quand la nature dit : je revis.

Cause, c'est ce qui est ; effet, ce qui sera, par effet de la cause.

Nous croyons tout perdre en changeant de forme ; cependant, il est bien égal à la nature de faire ceci ou cela.

Les nombres ajoutés aux nombres sont infinis ; il est autant de créations d'individus, en combinant diversement les substances.

« Le monde est fait pour mon usage », dit le bon homme. Cependant, le feu le brûle, l'air l'étouffe ou l'emporte, la terre s'écroule sous ses pieds et l'eau le noye ; quelquefois cependant il a raison, le monde est fait pour son usage, puisqu'il est lui-même une fraction de ce monde dont il parle. Il n'est point de lieu sur la terre où les productions ne soient nécessaires aux individus qui y sont nés. Le climat et les productions alimen-

taires d'un pays quelconque sont tellement homogènes avec ses habitans, que la taupe humaine qu'on nomme Lapon ne troqueroit pas son trou contre la plus belle habitation du globe : il dit aussi :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

Ainsi parle la poésie, qui exagère et embellit tout; mais le physicien, qui n'exagère point, dit qu'il est naturel de s'aimer soi-même, d'aimer les substances dont nous sommes faits. C'est assez niaisement confondre l'effet avec la cause que de croire que toutes choses ont été faites pour nous ; car elles seroient sans nous ; — mais serions-nous sans elles? La différence est totale. Que diroit-on d'un vermisseau, formé dans un fromage, qui se confondroit en remerciemens envers celui qui lui donne ce beau palais, comblé de nourritures les plus analogues à ses goûts et à son appétit? « Pauvre sot! lui diroit le fromage, sors d'ici et meurs ; je puis exister sans toi. » Tel est l'homme débonnaire. Il se pavane sur la terre qui le nourrit, qui lui appartient, dit-il, et bientôt, après avoir rendu à la terre ce qu'il nomme son individu, très divisible, son humidité aux nuages, ses esprits aux firmamens, il reste à peine de lui une poignée de mauvaise terre invégétable que le temps seul peut rebonifier. Il y a un tel rapport, un tel enchaînement entre *cause et effet*, qu'on diroit que l'effet produit par une cause connue constitue à son tour une autre cause qui produit un autre effet. Par exemple : le soleil pompe l'humidité de la terre, et avec elle les parties les plus légères, les plus spiritueuses de la matière ; elles s'accumulent dans l'atmosphère et retombent avec la pluie en produisant mille effets divers dans la végétation terrestre. Chaque objet vivant, animé ou inanimé, prend et ne peut prendre de ces substances retombantes que ce qui lui est analogue; et quoi qu'ils soient des effets de la cause dont nous avons parlé, ils produisent à leur tour des effets qui prouvent qu'ils sont devenus causes secondaires.

CHAPITRE XXIII

L'HOMME JUGÉ PAR SES TROIS PENCHANS PRINCIPAUX : LA VOLUPTÉ, LES TALENS ET L'AMOUR-PROPRE QUI LES SUIT

§ 1er. — *Par la Volupté.*

Rien ne dégrade plus l'homme qu'un penchant insurmontable à la volupté, si ce n'est l'insensibilité, qui est son contraire. Trop de sensibilité, sans énergie pour lui résister, constitue l'homme nul : il n'est pas estimé des hommes, il n'est pas aimé des femmes. S'il est préféré avant d'être connu, il pleure de plaisir ; si on ne l'aime point, il pleure de chagrin. C'est un enfant avec de vieux os ; c'est une charpente forte qui n'étale que de la guenille. La coquette s'en sert quelquefois comme d'un mannequin revêtu de ses couleurs ; la femme furibonde, comme d'un instrument de lascivité. N'attendez rien de grand de l'homme foible en amour ; il admire trop ce qui est bon ; il méprise trop ce qui est mauvais ; il n'a pas assez de force pour être juste en rien ; ce qui est vigoureux l'étonne, ce qui est mou lui ressemble trop pour qu'il puisse l'aimer : on n'aime, on n'admire que ce qu'on n'a pas et qu'on désire, ai-je dit quelque part.

§ 2. — *Par ses talens.*

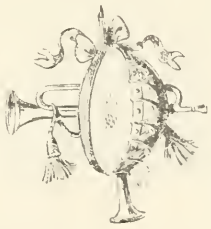
Tant vaut l'homme, tant vaut la terre, dit le vieux proverbe. En jugeant du produit par le principal, ou de l'effet par la cause, on peut ainsi juger l'homme par ses talens. Aux yeux de celui qui a beaucoup observé et surtout opéré, quelques productions d'un homme sont comme un œuf dans lequel il aperçoit le développement futur de son contenu. Dispositions ou indispositions de circonstance à part, il est impossible qu'un homme produise trois fois tel genre de beauté originale, ou commette tel genre d'ineptie, sans confesser sa force ou sa faiblesse interne, et quelquefois toutes les deux.

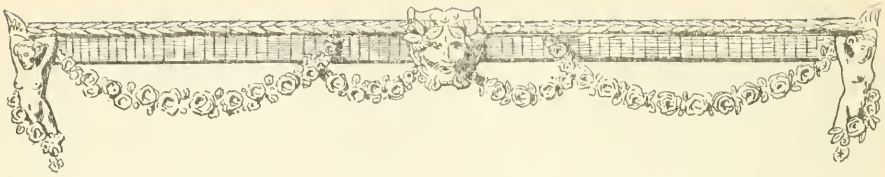
Les accusations de plagiat ou de secours reçus pendant ou après le travail m'ont toujours paru (dans les Beaux-Arts surtout) une récrimination de la presque nullité envers le talent. Si l'on excepte l'homme habile en son art, qui communique le plan qu'il est en état d'exécuter lui-même, tel homme médiocre, qui n'a rien fait de marquant dans toute sa vie, a beau dire qu'il a donné l'idée de grandes choses; puisqu'il n'a rien produit de supérieur, il a prouvé et prouve encore qu'il n'a que des idées premières, qu'il est hors d'état d'employer. C'est par paresse, vous dit-on, qu'il ne fait que des extraits d'ouvrages. Le vrai génie est paresseux. Soit encore; mais ces hommes de génie paresseux prouvent qu'ils ne peuvent rien produire qu'une bonne idée, qu'un autre a la force d'exécuter. C'est comme un bureau d'adresses pour découvrir la demeure de tel ou tel; mais une affaire est loin d'être terminée quand on a trouvé l'homme auquel on a affaire. Ne faisons pas à la paresse plus d'honneur qu'elle n'en mérite; elle a son origine dans notre naturel. Tel que l'eau stagnante, le génie a ses obstructions qui sont une vraie maladie; débarrassé de ce qui le retient captif, il couleroit de source, clair et net comme le cristal.

§ 3. — *Par son amour-propre.*

Celui qui cache le mieux son amour-propre n'est pas celui qui en a le moins. Le bonhomme qui rougit ou se fâche quand on l'offense n'a que son contingent d'amour-propre. L'homme

irascible qui sourit faussement ou pâlit sans mot dire en a souvent une bien autre dose. Les différens genres d'amour-propre humain sont autant variés que le vert des feuilles du printemps, d'été et d'automne. On peut hardiment supposer que tout le monde en a sa part et chacun de couleur différente selon l'âge, le tempérament, l'éducation et l'état de la personne. Dans l'enfance, l'amour-propre est vert tendre; dans l'âge fait, vert foncé; dans la vieillesse, le vert devient jaune. A tout âge, l'amour-propre est pitoyable aux yeux des spectateurs; dans l'enfance et la jeunesse, parce qu'il est sans fondement; dans l'âge mûr et la vieillesse, parce qu'il est inutile à l'homme de mérite et ridicule dans celui qui ne mérite pas. L'amour-propre est le vrai thermomètre des passions; rien de plus utile quand nos passions le gouvernent, rien de plus bête quand il dispose de nous. On pèse le degré des liqueurs fortes; pesons aussi l'amour-propre des hommes et soyons sûrs alors de les bien connoître. C'est un instrument de physique, une balance hydrostatique qui sert aux liqueurs; ce sont des épreuves morales qui font apprécier l'amour-propre, dont le nom de la balance n'est pas encore nommé, mais bien aisé à l'être. Tel homme que la flatterie ne décèle plus, parce qu'il y est accoutumé, se trahit dans un revers. Tel qui se maintient dans le plus grand revers se trahit, verse des larmes en embrassant, l'instant d'après, son jeune enfant qui ne prend aucun intérêt à son père... Laissons, laissons agir la nature, convenons de nos faiblesses, de notre amour-propre, qui ne peuvent longtemps se cacher; et soyons sûrs que le vrai mérite est tôt ou tard proclamé et l'ignorance déçue.





CHAPITRE XXIV

AVENIR

La matière brute indique le passé; l'animal-bête vit au présent; l'homme existe dans l'avenir. S'occuper de l'avenir est un sentiment inné en lui, qui décèle son immortalité ou son amour-propre, son immortalité réelle ou préjugée. Tout ce qui est matériel se forme et se déforme. L'esprit du troisième et du second ordre (ai-je dit ailleurs) est modifiable, c'est-à-dire qu'il peut s'épurer encore. Mais, tel que l'éternité de Dieu, l'esprit pur ne laisse point de trace, de modification ni de fin.

L'homme se flatte de posséder une étincelle de cet esprit divin; puisse sa vanité lui mériter l'apothéose! On nous dit que Dieu est parce qu'il est : c'est puissamment raisonner! La nature aussi est parce qu'elle est. Je défie tout le génie humain de concevoir sa création primitive et sa destruction finale. Mais l'ordre suprême qu'on remarque dans l'univers, est-ce un effet de la matière ou de l'esprit qui l'anime? — Intelligence veut dire esprit; esprit universel veut dire Dieu, Dieu est, puisqu'esprit intelligent règne partout. L'homme a-t-il toujours été ce qu'il est? Quel sera son avenir? Ces deux questions appartiennent pertinemment à ce chapitre, et c'est par leur examen que nous allons le clore.

La race humaine, douée d'un penchant irrésistible vers la

perfectibilité de toutes choses, a dû faire des progrès infinis par le passé comme elle en fera dans l'avenir; tout ce que l'imagination peut suggérer à l'homme peut être ou ne pas être. Mais le peu de certitude que nous avons encore sur certains objets, certaines matières, prouve, ou que ses facultés sont limitées, ou que cette race humaine fut mainte et mainte fois arrêtée dans sa course scientifique par les bouleversemens du globe. Il n'est pas nécessaire que ce bouleversement soit général pour que la science se perde : il suffit qu'il ait lieu dans la partie du globe la plus instruite. La Turquie périroit que l'instruction n'en seroit pas altérée. Mais il semble (malheureusement pour notre race) que les pays les plus anciennement habités, civilisés et instruits, doivent être bouleversés de préférence. Il semble, — je dis plus, il est constant que les plus beaux climats, où l'homme est à la source de l'abondance, où le génie lui est concédé comme aux plantes les parfums, où la propagation a une marche féconde... sont ceux où il se fixe de préférence. Alors, la masse humaine, trop multipliée, les amas successifs de ses sécrétions vitales et de ses décombres mortuaires doivent engendrer, dans le lieu même, les volcans et les tremblemens de terre (1). Il est possible aussi (quoique le monde soit bien vieux) qu'on n'ait trouvé qu'au siècle dernier l'art de conserver puissamment et de multiplier par l'impression les productions du génie. Le dépôt des sciences est plus assuré, si nous en jugeons par les hiéroglyphes et les rouleaux de feuilles en papyrus des anciens.

La présupposition de la perfectibilité humaine est une des questions qui occupe le plus notre siècle. Déjà, de l'aveu des maîtres, aujourd'hui le mathématicien encore imberbe possède plus d'acquis que le commun des vieux professeurs du siècle dernier. Il en est de même de la physique, de la mécanique, de l'histoire naturelle, de l'agriculture et des beaux-arts pour tout ce qui regarde la partie qu'on acquiert par l'usage de l'instruction perfectionnée. Et si de génération en génération l'arbre de la science et des arts fleurit de plus en plus, ne devons-nous pas prévoir son agrandissement successif? Oui et non. Oui, pour tout ce qui regarde la méthode; non, pour ce qui est du ressort

(1) C'est au physicien à calculer combien de siècles peut exister un pays, d'après sa population et ses décombres. (G.)

du génie, qui n'existe souvent qu'en s'écartant des routes communes et en bravant la méthode et la routine. Il est donc probable (à quelques modifications près) que l'homme tel qu'il est a produit tout ce qu'il peut produire, et ne peut arriver au perfectionnement que son active imagination se plaît à pressentir. — Mais, dirons-nous, la nature est loin d'être épuisée, car elle est inépuisable en combinaisons. Elle se plaît et s'amuse dans ses sublimités, qui ne sont pour elle qu'un jeu, une simple combinaison de substances homogènes. Savons-nous ce qu'elle peut? Ce qu'elle tient en réserve et ce qu'elle nous garde? Ne peut-elle pas tout à coup produire un pays nouveau, dont le climat favorable montrera des hommes doués de l'intelligence après laquelle nous soupirons vaguement? Savons-nous si elle ne peut réunir dans un même homme le génie d'Homère à la sagesse de Nestor et à la force d'Achille, pour faire un homme dont la race prédominante repeuplera la terre d'hommes autant supérieurs à nous que nous le sommes au singe imitateur? Enfin, nous croyons et avons toujours cru que les contraires physiques se rapprochent quelquefois. C'est donc à la nature d'opérer ce miracle, qui n'en sera pas un pour elle. C'est à elle à faire que la force véhémente d'Achille ne puisse nuire à la sagesse de Nestor, et que force et sagesse constituent (plus qu'elle n'a coutume de le faire) l'homme par excellence, tel que fut Homère.

CHAPITRE XXV

DE LA PARESSE

Paresse, c'est l'inaction; activité, c'est mouvement. La paresse ou l'activité sont le résultat physique des substances animales qui constituent l'individu. On peut rendre actif celui qui est paresseux et forcer à la modération celui qui est trop actif; mais si l'on n'emploie que des moyens moraux, l'état primitif reprend aisément son cours naturel. La paresse physique est une vraie maladie : c'est la nature obstruée, c'est pléthore ou détériorement des organes ou des humeurs. Néanmoins, l'homme physique est paresseux; il n'agit que par l'impulsion de ses besoins et de ses passions. Mais, en société, il est poussé, agité de tant de manières, que sa paresse est (comme nous l'avons dit) une vraie maladie.

La nature demande l'inaction quand l'individu est souffrant. La pléthore l'assoupit, tandis que le mouvement pourroit le soulager. C'est par effort qu'on obtient l'abstinence et l'exercice de ceux qui sont menacés de l'apoplexie. Il faudroit les mettre sur un cheval ou sur une machine chaotante, et à chaque quart d'heure les imprégner de liquides délayans, jusqu'à ce qu'ils fussent désencombrés. L'apoplexie mortelle est une mort anticipée; il n'est point de vice dans le sujet malade, il n'y a que pléthore et je ne doute pas que quelque jour on évite les attaques et qu'on ne fasse souvent revenir les attaqués, que trop tôt nous

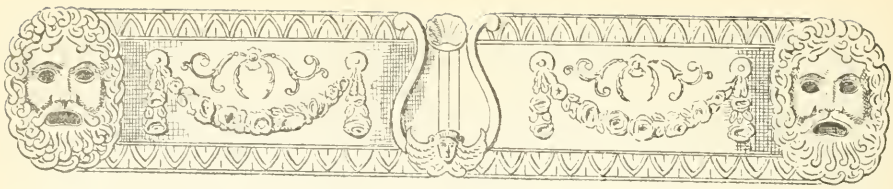
regardons comme morts. Mille noyés qu'on fait aujourd'hui revenir à la vie eussent jadis été enterrés. Un apoplectique de notre société pleuroit comme un enfant quand nous l'empêchions de manger trop et trop de mets substantiels. Ses parents, héritiers de son immense fortune, eurent pitié de lui ; ils l'entraînèrent dans leur province, et là, en quatre grands repas, il fut expédié pour l'autre monde. Quant aux malades qui pèchent par quelques vices organiques ou humorals, l'inaction est leur état naturel ; nous souffrons en les voyant agir. Je me rappelle l'abbé de Voisenon (1), homme chétif et asthmatique, quoique répandu dans la grande société, où il portoit toujours un visage riant accompagné des traces de la mort. Ce contraste me frappoit au point qu'il m'est resté dans l'imagination. Je vois encore ce pauvre abbé, adressant des complimens à un chacun et des douceurs aussi inutiles qu'infructueuses aux dames, employant dans ses propos toutes les roses de l'amour et de la galanterie la plus aimable, et s'enfuyant l'instant d'après derrière un rideau de fenêtre pour cacher l'étouffement causé d'abord par son asthme, puis par les efforts de galanterie dont il venoit d'accoucher. En l'écoutant parler, on étoit pénétré de reconnoissance et de douleur.

Au moral, quoique paresseux, on est quelquefois diligent pour se débarrasser d'une besogne déplaisante. En général, la paresse est notre partage quand on nous force à faire ce qui nous répugne. Tous les êtres passionnés sont actifs ou paresseux : actifs, quand ils nagent dans les élémens de leurs passions, paresseux, quand on les force à prendre une direction contraire à celle de leur être. Observez la jeune fille, ennuyée de tout, et cherchant la solitude pour y rêver vaguement à ce qu'elle désire et qu'on ne lui donne pas. Que diras-tu à ta fille, mère déplorable, quand, avec les yeux (les plus beaux yeux du monde), elle te dira : « Je ne sais ce que j'ai ! » Tu le sais, toi, et tu dis, avec madame Ste-Claire de la *Fausse magie* :

Quand on a je ne sais quoi,
On sait bien ce qu'on a.

(1) Littérateur, poète et auteur dramatique (1708-1775), membre de l'Académie française. Sa vie ne fut pas des plus édifiante, et la publication d'une série de contes licencieux mit quelqu'obstacle à son élection.

Ce n'est pas le malade qui souffre et qui, muni des secours de l'art médicinal, attend que son mal ait parcouru les périodes prévues pour retrouver la santé qui intéresse le plus à sa situation ; c'est l'être charmant, rempli de vie, qui est forcé de dissimuler ses forces et ses besoins. Celui-là est véritablement dans un état contre nature. Excepté lui, peut-être, chacun voit son mal, en connoît le remède et, les yeux humides, ne peut qu'y compâtir en silence. O filles infortunées ! Faudra-t-il toujours vous tuer ou vous perdre de réputation, ou vivre de privations au sein de l'abondance ? Au printemps de la vie, êtes-vous pour toujours condamnées à dissimuler les accès de la fièvre brûlante qui vous consume, sans oser recourir au fruit désaltérant que la nature vous présente ? La philosophie s'occupe de nos besoins, et le moyen de fournir au premier de tous reste inabordable. *Se perdre ou mourir* est la terrible alternative de la vertueuse moitié du genre humain, et si cette belle moitié n'est conservée forte et pure, l'autre moitié périclite nécessairement. Non, il n'est point d'institution plus favorable à l'humanité, il n'est point d'action plus louable que d'employer sa richesse ou son crédit à unir les amans infortunés ; et si les gouvernemens n'accordoient de faveurs aux riches qu'en exigeant d'eux de former tel nombre d'unions d'êtres estimables, ils agiroient sagement. Le riche célibataire n'a pas de meilleur moyen de se faire pardonner son opulence excessive que de s'unir à la beauté indigente et vertueuse. Egoïste et avare, il vit dans l'abandon. Que sa tombe aussi soit déserte ; qu'aucune fleur n'y croisse, qu'aucune larme ne l'arrose et que son épitaphe soit : *Nul ne l'aima.*



CHAPITRE XXVI

A QUOI L'ON RECONNOIT LA CESSATION DE L'AMOUR

La nature dispense sagement ses dons. Si nous étions tous amoureux, le désordre règneroit sur la terre. Le temple de l'amour est là : il en est qui y vont, d'autres qui y sont, d'autres qui en reviennent, et ceux-ci disent aux autres : « Prenez garde ! »

Faire l'amour, c'est manifester l'envie de se régénérer (1). Ceux qui donnent le mot d'ordre sans besoins commettent une impiété envers l'amour. Un coup d'œil suffit à la belle jeunesse pour faire pressentir ses désirs amoureux. Une révérence, le ton de la voix, quelques recherches dans la toilette..., tout annonce qu'on veut ou qu'on renonce à plaire et, sur cet objet, les bêtes en savent plus que les hommes ; leur instinct les conduit. C'est le moral qui nous guide : l'un est plus sûr que l'autre. Il est des coquettes qui veulent étendre leur empire sur tous les hommes, même sur les vieillards ; gardons-nous de leurs pièges : un vieillard galant, c'est un malade qui affecte de la gaieté ; c'est l'abbé de Voisenon dont je viens de parler. Agissons selon la nature : elle commande l'intérêt pour l'enfance ; l'amour à

(1) Pour : se reproduire.

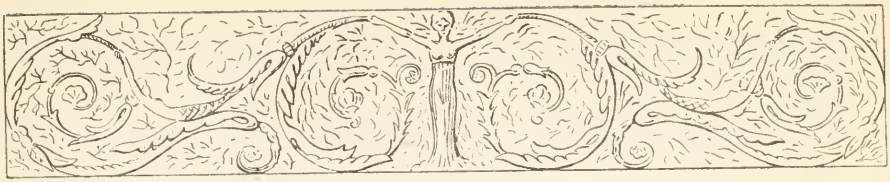
la jeunesse et à l'homme fait et le respect envers la vieillesse. Le langage mystérieux de l'amour n'est compris que des amans. Si quelque profane veut en imposer à l'initié, sa fourbe est bientôt reconnue. L'homme grimace l'amour qu'il n'est pas en état de prouver ; la coquetterie féminine est plus adroite, mais se décèle tôt ou tard.

Le code amoureux de tous les pays de la terre feroit, à coup sûr, un roman qui réussiroit ; il ne lui faudroit pour cadre que supposer un voyageur parcourant le monde pour s'instruire et nous faire part des divers modes amoureux. Si nous pouvions parcourir les autres planètes, nous saurions, peut-être, que la manière de se régénérer est différente dans chaque monde. Déjà sur la terre, les animaux se reproduisent si diversement, qu'on peut s'arrêter à cette hypothèse.

Tout est partout comme il doit être, puisqu'il est selon sa nature générale. Nous donnons volontiers au passif ce qui est à l'actif, parce que nous sommes tout au premier. Ce qui est, nous le croyons fait pour nous, tandis que nous ne sommes que l'effet dont il est la cause. Par exemple, nous disons que la bonne nature fait croître des oranges dans les pays chauds, où l'homme est altéré, et nous ne faisons guère attention que la même température, le même soleil doit nous altérer et produire des oranges pour étancher notre soif. C'est encore ainsi, c'est en prenant l'effet pour la cause, que le malade, après avoir rêvé qu'il erre de précipice en précipice, s'éveille trempé de sueur, qu'il attribue à son rêve ; cependant, l'un et l'autre ne sont que des effets ; ses poumons ulcérés ou desséchés rendent la machine chaotante et fiévreuse : c'est là qu'est la cause. De toutes choses il en est de même ; nous prêtons, je le répète, au passif ce qui est à l'actif. Comment pourrions-nous sentir, penser et faire autrement? Les organes de nos sens ne sont-ils pas de la même nature que la matière qui nous environne? Abstraction faite de notre monde et de nos sens, imaginons des êtres ayant d'autres sens que nous et environnés d'une nature différente de la nôtre ; ils diront aussi que tout est chez eux comme il doit être, et ils auront raison, puisque eux et les élémens de leur monde ne font qu'un, quoique modifiés en mille formes. Dites aux habitans de Saturne, que je suppose doués d'autant d'esprit

que nous sommes pétris de matière, qu'il est là-bas, sur cette petite lunette qu'ils aperçoivent la nuit aux reflets du soleil, des hommes qui ne vivent tout au plus que cent révolutions solaires ; qui cherchent sans cesse à découvrir les secrets de la nature sans pouvoir y parvenir, parce qu'ils n'ont aucune idée des causes-principes ; des hommes qui ne font l'amour qu'environ trente-cinq ans et dont les parties amoureuses et génératives servent d'issue aux matières intestinales et qui, malgré cet inconvénient, sont forcés de placer là leur principale volupté ; qui ont un amour-propre enragé et proportionné à leur ignorance... les grands Saturnins diroient : « Quelle différence entre eux et des êtres tels que nous, qui vivons plusieurs milliers d'années, après avoir été engendrés par l'opération de la pensée et dont la mort n'est qu'une évaporation de notre esprit !... » Homère s'est en quelque sorte emparé de cette hypothèse quand il a imaginé son Olympe mythologique. Pourquoi d'autres poètes n'imagineroient-ils pas, par hypothèse, l'existence et les mœurs des habitans des autres planètes ? C'est une mine féconde pour la poésie. — Revenons à notre sujet en le terminant. L'être qui cesse d'être propre à la génération cesse en quelque sorte d'exister utilement. Sur cet article, la nature est à tel point inexorable envers les femmes, qu'elle en fait périr la moitié à l'époque où cesse leur fécondité. Cependant, quoique nous soyons inutiles à l'amour avant d'être formés et après avoir rempli notre carrière amoureuse, la nature, à tout âge, nous dispense un bonheur différent : l'enfant espère, l'homme fait jouit, la vieillesse se repose, et tel est (si c'en est un) l'avantage de la seule humanité, tel est l'effet de son active imagination : l'enfant rêve qu'il est homme ; celui-ci triple ses bonnes fortunes, et le vieillard rêve qu'il est encore dans l'âge de la puissance (1).

(1) Voyez le chapitre LXX de ce même volume : *Où le véritable amour finit.* (G.)



CHAPITRE XXVII

COMMENT LES MÊMES ORGANES NOUS DONNENT LES SENTIMENS DU PLAISIR OU DE LA DOULEUR

Les nerfs sont les organes reconnus de nos sensations. En supposant qu'ils soient en bon état, tout dépend de la manière dont ils sont affectés, agités, tendus pour produire en nous plaisir ou peine, depuis la sensation la plus douce jusqu'à la convulsion ; plaisir ou peine, depuis le doux sourire jusqu'au hoquet de la mort (1). Les nerfs, ces réceptacles des sentimens, ces conducteurs des fluides vitaux, sont merveilleux pendant comme après l'existence de l'individu. Notre vie est là quand nous existons et, après la mort, ces cordages mystérieux rendent encore des sons plus moelleux, plus sentimentaux qu'aucune matière ductile. Si l'on disoit à une jolie femme qu'elle pince les entrailles d'un animal rangées diatoniquement sur sa harpe, elle frémiroit d'horreur.

La nature ne pouvoit employer les corps mous pour produire des sensations, ni des sons ; il falloit des corps élastiques. Le son produit par la corde à boyau a peut-être plus de rapport qu'on ne pense avec les sensations que nous éprouvons par nos

(1) Voyez le chapitre XXIX de ce volume. (G.)

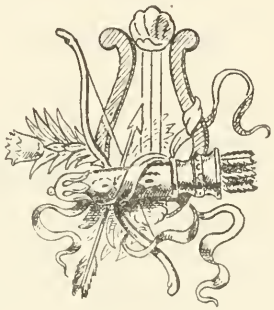
nerfs quand nous vivons. Raisonner et résonner sont deux mots différens qui semblent avoir entre eux quelques degrés de parenté.

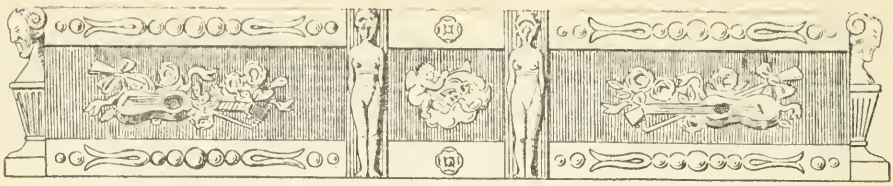
On meurt de plaisir et de douleur. Le système nerveux trop fortement et trop subitement ébranlé (quelle qu'en soit la cause) occasionne une convulsion qui peut être mortelle. Le système des nerfs peut se comparer à un instrument qui rend des sons. Depuis le grave jusqu'à l'aigu, chaque son produit une sensation différente, comme il est de même probable que nos différentes sensations, nos pensées diverses sont produites par différens nerfs, ou par les mêmes plus ou moins tendus. Les sons graves sont sévères ; ceux du medium, pâteux et aimables; ceux de l'aigu sont, en quelque sorte, pointus. N'en est-il pas de même quant aux effets des nerfs? Les plus forts, les moyens et les plus foibles ne produisent-ils pas les fortes, les moyennes ou les foibles sensations? Tout ceci sont des idées que je n'affirme point : il est si peu de choses qu'on puisse affirmer en physique! Mais, en hazardant avec circonspection, on ouvre les voies à des idées plus probantes.

Il faut toucher aux nerfs avec discrétion ; les ébranler tous ensemble, c'est produire une convulsion ou une dissonance physique ou musicale. Demander comment les mêmes organes peuvent produire en nous la peine ou le plaisir, c'est donc comme si l'on s'étonnoit qu'on pût, sur le même instrument de musique, exécuter un air pathétique qui fait pleurer, ou un air gai qui fait rire.

Finissons ce chapitre par une anecdote. La mère de Clément XIII, Rezzonico, en apprenant que son fils étoit élu au pontificat, ne dit que ces mots : « Mon fils est pape! » et elle expire de plaisir. Les années n'usent pas l'amour-propre, dira-t-on ; disons mieux, elles n'usent pas entièrement la sensibilité. Notre dernier souffle évaporé annonce seul que nous cessons d'être sensibles ; et après la mort de l'individu, les parties nerveuses peuvent encore conserver des facultés, s'agiter par l'effet du galvanisme et produire des sons, étant tendus sur un instrument de musique. Sans doute que l'amour-propre est une modification de la sensibilité; sans le premier, on n'auroit pas la seconde. Mais (témoins les bêtes et les enfans) on peut être

sensible sans amour-propre. Il semble même que quand la sensibilité est extrême chez les hommes faits, l'amour-propre se tait, peut-être parce qu'il auroit trop à dire. Mais avec une sensibilité médiocre, plus bileuse que sanguine, plus irascible que douce, il semble que l'amour-propre complète en nous ce que nous avons de moins en sensibilité.





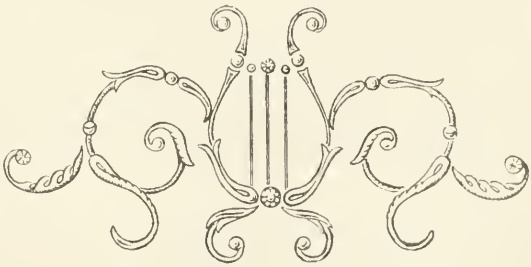
CHAPITRE XXVIII

APPLICATION DE QUELQUES PAROLES D'UN PSAUME

Le psaume 113, *In exitu Israël de Egypto*, dit ce qui suit : *Oculos habent et non videbunt. Aures habent et non audient. Nares habent et non odorabunt. Manus habent et non palpabunt. Pedes habent et non ambulabunt*... C'est en désignant les idoles que l'auteur du psaume parle ainsi. On peut attribuer la même incapacité à ceux qui ne sentent que par le secours des gens bien nés. Pourquoi donc si peu d'hommes ont-ils ce qu'il faut pour jouir de leurs sens naturels ? Pourquoi faut-il qu'il y ait tant d'êtres, tant d'esprits, tant de cerveaux obstrués, auxquels il faut montrer les choses au doigt, auxquels il faut répéter cent fois une bonne chose avant qu'ils la sentent et l'adoptent ? Le corps humain n'est-il pas encore ici dans le cas d'un instrument monté de telle ou telle manière, qui rend ou ne rend point, qui rend plus ou moins, beaucoup ou point du tout, qui rend directement ou de travers ? Non, ce n'est pas assez d'avoir des yeux, des oreilles, des pieds et des mains, il faut que ces organes distributeurs des sens soient en concordance générale avec l'individu. On ne fait que l'éloge partiel d'un homme en disant qu'il est tout cœur, tout oreilles... C'est, au contraire, annoncer qu'il n'a point d'ensemble entre ses sensations. Nous nous donnons en

société des sens surnaturels qui nuisent aux sens primitifs. Nous agissons par vanité, et nous faisons taire la nature. C'est là toute la différence qu'il y a entre les bêtes et nous ; elles marchent droit et nous raffinons. Sachons pourquoi nous avons le malheureux pouvoir de raffiner et pourquoi elles ne le peuvent pas, nous aurons, alors, fait un grand pas de plus en physique.

La vie n'est pas assez longue pour arriver au but de nos prétentions au savoir ; un homme ne vit que vingt ans en pleine puissance. Dans son temps primitif, le monde a dû être cruel et barbare. A présent qu'il est à moitié instruit, il dédaigne les sots. Le temps viendra, peut-être, où l'on demandera s'il ne vaudroit pas mieux être ignorant et heureux, qu'instruit et tourmenté de son demi-savoir. Les Ecritures disent : *Bienheureux les pauvres d'esprit.* Au reste, riches ou pauvres, de quelque manière que ce soit, il ne faut qu'un siècle pour que tout ce qui est dessus se trouve dessous. A quelques squelettes près, qui conservent encore quelques atomes de vie, de siècle en siècle, tout ce qu'il y a d'hommes sur la surface de la terre est enterré, et les vivans, en étalant leurs grâces, dansent sur les morts. O créatures humaines ! dans vos élans vaniteux, songez quelquefois que les os des hommes les plus célèbres et des plus belles femmes de l'antiquité sont réduits en poudre avec les monumens qui les contenoient. Hommes ! pensez à cela, et soyez vains si vous le pouvez.



CHAPITRE XXIX

APPENDICE A MES MÉMOIRES OU ESSAIS SUR LA MUSIQUE

C'est en lisant les *Mémoires posthumes* de Marmontel, où je suis traité avec peu de ménagement, que m'est venue l'idée de faire un supplément à mon livre intitulé : *Mémoires ou Essais sur la musique*. Dans son ouvrage, Marmontel me taxe d'ingratitude envers lui ; il n'apporte aucune preuve ; il ne dit pas ni pourquoi, ni comment je suis ingrat ; c'est donc à moi de parler (1). Il dit que je fus *d'abord* bien plus reconnaissant que dans la suite : il en doit être ainsi chaque fois que (au dire de tout le monde) le protecteur s'irrite de se trouver de niveau avec son protégé ou, ce qui est plus encore, chaque fois que l'obligeant devient l'obligé. Mais avant de rapporter les preuves de mes prétendues ingratitudes, et pour ne pas sortir du système de cet ouvrage, faisons quelques observations sur le caractère physique et moral de l'auteur des *Contes moraux* ; nous pourrons découvrir ainsi la source de ses inconséquences vraiment singulières.

(1) Les *Mémoires posthumes* de Marmontel venaient de paraître (Paris, an XIII-1805, six volumes). Grétry fait allusion à ce passage : « Le *Huron* eut un plein succès ; et Grétry, *plus modeste et plus reconnaissant qu'il ne l'a été dans la suite*, mais ne trouvant pas sa réputation bien établie, me supplia de ne pas l'abandonner. » Les appréciations qu'on lira plus loin devaient également piquer au vif la vanité du vieux maître. (Voir p. 100, note 3.)

Né d'un bon gros paysan limousin, Marmontel fut jeté dans son enfance parmi les pédans des écoles de son temps; c'est là qu'il suça son premier lait, qu'il n'a pu digérer de sa vie. Tout à la fois paysan limousin de naissance et pédant par éducation, destiné à être un curé de village ou le théologal d'une petite ville, il fut jeté dans le beau monde de Paris, parmi les courtisanes surtout, qui fleurissoient alors à l'ombre du pouvoir de la maîtresse du roi. C'est là qu'en terrible héros de boudoir (il s'en vantoit), il méditoit ses futurs traités de morale. Voilà donc l'homme que l'abbé Arnaud appeloit « long-lent-lourd » métamorphosé en petit maître. De ces contrastes palpables sont résultées les inconséquences non fortuites qu'on remarque dans notre philosophe, qui, tantôt bon homme, tantôt fier comme Artaban, tantôt moraliste sévère, tantôt galantier, et toujours lourdement léger, étoit mixte en tout et ne savoit sur quel pied danser pour être quelque chose de vrai. En parlant de lui, Champfort disoit un jour à Chantilly, et devant vingt personnes, que Marmontel ressembloit aux pommes de terre : « On a beau, disoit-il, les faire bouillir, rôtir, les arroser d'eau de fleurs d'oranger, elles sentent toujours le sauvageon. » Il s'est bien vengé de Champfort dans l'horrible portrait qu'il a tracé de lui dans ses *Mémoires*. Cependant, il n'est rien de sauvage dans ses contes, ils sont du meilleur ton; mais, en quelque sorte, ils ne sont pas de lui; ils sont de l'homme en délire heureux que la belle société de Paris avoit pour un moment rectifié, métamorphosé en homme de goût. Si l'on savait (et l'on va le savoir) avec quelle défiance hautaine il me lisoit ses premières esquisses des pièces auxquelles je devois participer! Un de ses yeux ne quittoit point ma physionomie ; quand il me voyait inquiet, souffrant : « C'est bon, c'est bon, disait-il, je sais ce qu'il faut changer. » N'avoit-il pas aussi, dans le temps qu'il fit ses contes, quelqu'être simple, quelque femme sensible qui l'avertissoit à chaque expression impropre ou de mauvais goût? Cela est plus que présumable.

C'est l'influence des sociétés qui corrompt notre vrai caractère; le hasard décide de nous quand nous entrons dans le monde. Tel qui eut excellé dans un état, poussé par l'exemple, par une direction malheureuse, en exerce un autre dans lequel

il n'est que copiste, métis et balourd : tous ses efforts se ressentent de la violence qu'il a faite à son être. Plus il fait d'efforts pour être vrai dans ce qui lui est étranger, plus il se déroute : c'est le voyageur qui bat la campagne pour retrouver son chemin. Voici donc une recette sûre. Prenez un lourdeau paysan, faites-le instruire par des pédans, lancez-le parmi les catins de tous les étages, mêlez tout cela ensemble, vous aurez un homme tel que notre philosophe soi-disant.

Je fus sans doute reconnoissant envers Marmontel quand il voulut bien me confier le poème du *Huron* (1), notre premier ouvrage ; mais quand je vis ensuite le ton protecteur qu'il prit avec moi, lorsque j'eus entendu plusieurs fois son laquais demander au mien : « Le musicien de monsieur y est-il? », jugeant un peu du maître par le valet, je dis à l'insolent : « Bury, va-t-en dire à mon poète que je le remercie des changemens qu'il m'envoie. »

C'est par ambassade, c'est un ambassadeur qui se rend exprès à la campagne d'une vieille maîtresse de Bourret, où il vivait, pour implorer ses bontés pour moi (2). Il ne dit pas que vingt fois les gens de lettres, en écoutant ma musique chez le comte Creutz (3), lui avoient dit de me faire un poëme, et qu'il ne s'en repentiroit pas. Avec quel ton emporté et méprisant il fait dire au comte : « J'ai déjà donné quelques louis à ce jeune homme qui est prêt à se pendre ; mais je ne puis faire davantage. » — Ne semble-t-il pas que je vécusse des charités du comte Creutz ? Une seule fois il m'a obligé, et je dirai comment. Je travaillois chez lui à la musique du *Huron*, j'avois l'esprit perclus et ne pouvois rien produire. « Qu'avez-vous, me dit-il, vous êtes amoureux? — « Oui, mais c'est de la gloire. » — « Bon, cela. Cependant, vous êtes préoccupé. » — « J'ai quelques dettes de traiteur que je ne puis payer. » Il prit un rouleau de 25 louis dans son secrétaire et me le donna. « Je ne serai pas toujours pauvre », lui dis-je.

(1) Comédie en deux actes, première représentation le 20 août 1769.

(2) Phrase incompréhensible.

(3) Ambassadeur de Suède en Espagne, puis en France où il séjourna pendant vingt ans et où il se lia avec Marmontel, Grétry et d'autres esprits distingués de ce temps; plus tard chancelier de l'Université d'Upsal. Grétry en parle longuement dans ses *Mémoires* (t. I, le *Tableau parlant*) (1725-1786).

Dès que j'eus touché mes premiers honoraires du *Huron*, je lui offris un même rouleau. « Non, me dit-il, je vous demande la dédicace de votre premier ouvrage, qu'il faut faire graver de suite; je devrois payer entièrement la gravure, c'est l'usage, mais je ne suis pas riche. » Voilà l'exacte vérité; je n'eus jamais d'autre sobligations pécuniaires à M. Creutz, et Marmontel, à qui j'avois tout confié, auroit dû se taire ou conter le fait avec autant de grâce qu'il raconte ses misères passées. Etant au-dessus du besoin, il n'eût pas reçu 25 louis peut-être, mais (le pauvre homme !) il acceptoit une tabatière de 50, même de 100 louis quand on la lui donnait. Je retournois donc chez moi avec 25 louis bien comptés. Je demeurois alors sur l'ancien jardin du Palais-Royal, proche le café de Foi, maison de Mme Fortier, avec un jeune peintre en miniature fort aimable et qui avoit un beau talent, M. Séné. — « Eh! bien, lui dis-je en rentrant chez nous, as-tu touché quelqu'argent chez tes belles dames? » — « Pas un écu, et ce monstre de traiteur ne veut plus nous faire crédit. » — « Tu es un maladroit », lui dis-je en jetant une poignée de louis sur la table de marbre où il peignoit et qui roulèrent par toute la chambre. Il falloit voir mon petit peintre crier de joie en sautant jusqu'au plafond (1).

Malgré quelques petites bourrasques que Marmontel sollicitoit par son ton impérieux, je n'oubliai jamais la déférence que je lui devois, vu son âge et le mien (il avoit bien à peu près 50 ans quand j'en avois 25). Ce que je vais dire le prouve. A Fontainebleau, nous cheminions ensemble pour nous rendre à une répétition de *Zémire et Azor* (2), qui promettoit et qui obtint un grand succès. « Tu m'ennuies, me dit-il, avec ton « monsieur », quand je t'appelle mon ami. » Voilà le bon homme; pourquoi ne l'étoit-il pas plus souvent! « Oui, mon père, mon ami pour la vie »; lui dis-je, en l'embrassant avec effusion de cœur. Mais je ne changeai pas de manière d'être avec lui, il ne l'eût pas souffert et, dans l'heure même, il me

(1) J'avois déjà parlé de ce don du comte Creutz dans un de mes précédens ouvrages; je me suis répété ici pour entrer dans plus de détails; l'illustre et respectable Marmontel m'y a forcé. (G.)

(2) Quatre actes de Marmontel, première représentation à Fontainebleau, le 9 novembre 1771.

l'eût fait sentir : pour ne pas descendre, je craignis de monter (1).

Quand le public m'accordoit une plus grande part qu'à lui dans nos succès dramatiques, le public avoit quelquefois tort, quelquefois raison. Le *Huron*, la *Fausse magie* (2), sont d'assez mauvaises pièces, faites avec de bonnes paroles ; mais Marmontel possédoit l'heureuse médiocrité poétique qui convient à la musique, qui n'a plus rien à dire quand la musique a tout dit (3). Il avoit remarqué la bonne coupe des airs : cette observation est mécanique. Son style aimable m'entraînoit donc, et je lui étois aisément supérieur dans le détail musical quand il avoit manqué l'ensemble dramatique. Dans *Lucile* (4), *Sylvain* (5), et surtout dans l'*Ami de la maison* (6) (excellente petite comédie et son meilleur ouvrage), le public avoit tort de m'élever au-dessus du poète ; aussi lui disois-je souvent : « Les journalistes sont gens de lettres ; si les musiciens écrivoient, ils ne m'épargneroient pas. » Quant à *Zemire et Azor*, qui partout eut un prodigieux succès, j'ai toujours cru qu'avec une musique foible, et surtout sans le tableau magique que je lui fis mettre en action, cet ouvrage ne fût pas resté au théâtre. Je n'ai pas dit un mot dans mes *Essais* des idées assez heureuses que j'ai pu communiquer à mes poètes quand je tenois leurs ouvrages sur mon piano ; elles sont nombreuses cependant. J'ai regardé cette révélation comme une bassesse entre deux artistes qui, par de mutuels efforts, cherchent à perfectionner l'ensemble de leur commun ouvrage. Mais puisque Marmontel se

(1) Il m'est impossible d'être double : quand je me trouve forcé de *révérencier* quelque grand personnage que je n'estime pas, je suis en souffrance ; heureusement qu'ils prennent mon embarras pour du respect. (G.)

(2) Deux actes de Marmontel, première représentation aux Italiens, le 1er février 1775.

(3) Il faut lire évidemment : « Quand la parole a tout dit ». — Grétry avait déjà formulé cette remarque très fine dans les *Essais* (t. II, chap. LXV, *Application*). Pour le surplus, il se montre envers Marmontel d'une sévérité injustifiée. La rigueur de son jugement ne peut s'expliquer que par le dépit que venait de lui causer la lecture des *Mémoires posthumes*, où Marmontel, de son côté, ne ménageait pas le musicien, lorsqu'il écrivait à propos de *Zémire et Azor* : « La musique de Grétry était ce qu'elle n'a été que bien rarement après moi » ; et ailleurs : « Grétry avait du goût et de l'esprit assez pour suppléer à ce qui lui manquait du côté de l'art et du génie. »

(4) Un acte de Marmontel, première représentation aux Italiens, le 5 janvier 1769.

(5) Un acte de Marmontel, créé sur la même scène le 19 février 1770.

(6) Trois actes, toujours de Marmontel, à Fontainebleau, le 26 octobre 1771.

déclare autant qu'il le peut mon ennemi, je ne lui dois plus d'égards. C'est encore ici une des inconséquences du caractère de cet homme triple (je veux dire né lourdeau, pédant par éducation et spirituel par imitation du beau monde). Il n'eut de véritable succès au théâtre qu'avec moi, et il me hait. Excepté *Didon* (1), il n'eut que des revers avec Piccini, et il l'adore, sans savoir pourquoi, car j'atteste que Marmontel étoit si peu musicien qu'il ne distinguait pas un dièse d'un bémol. Pressé par lui, combien de fois ne lui ai-je pas chanté et improvisé des morceaux de longue haleine, dont je ne m'étois nullement occupé! J'y travaillois ensuite et il ne s'apercevoit pas que c'étoit tout autre chose. Je n'eusse pas trompé ainsi mon cher ambassadeur (2), Diderot, d'Alembert, et surtout Suard et l'abbé Arnauld (3); ils avaient le tact trop fin.

Les critiques, les sarcasmes de ses ennemis ont, je crois, beaucoup contribué à m'aliéner les sentimens de Marmontel, que j'aimois malgré ses orgueilleuses boutades. L'un disoit dans les journaux que la musique de *Zémire* étoit la belle et le poëme la bête, que la *Fausse magie* étoit fausse, mais que la musique était vraie.

> Mais comme un foible enfant bronchant dans la carrière,
> Il fit choix de Grétry pour tenir sa litière,

disait Rhulière (4) dans une épître qui courut le monde. On se servoit de moi pour l'humilier et, quoiqu'il me crût innocent, il m'en vouloit malgré lui des torts de ses détracteurs. « Il est bête avec sa maîtresse comme un amoureux qui n'est pas aimé », disois-je l'autre jour en parlant de quelqu'un. C'est à

(1) 1783. Un des derniers succès de Piccini qui, déjà vaincu par Gluck, venait de voir naître un nouveau rival dans la personne de Sacchini.

(2) Le comte Creutz; voir p. 98.

(3) J.-B.-A. Suard, membre de l'Académie française (1734-1817), et l'abbé François Arnaud (1721-1784), tous deux rendus célèbres par leur active intervention en faveur de Gluck et leurs écrits enthousiastes sur ce maître, dans la querelle fameuse des gluckistes et des piccinistes.

(4) Rhulière (Claude-Carloman de), historien et poète français (1735-1791). Bien avant qu'il se fît connaître par ses travaux historiques, dont les principaux ne furent publiés qu'après sa mort, un poème, *Discours sur les disputes*, que Voltaire inséra dans son *Dictionnaire philosophique*, l'avait rendu célèbre. Il excellait dans les contes et les épigrammes.

peu près la même chose en amitié. Je voulois aimer Marmontel et quelque chose me disoit : ce n'est pas là ta place; on ne veut pas de toi J'étois gêné, contraint avec lui, comme Jean-Jacques l'étoit avec les philosophes de son temps. Il faut convenir encore que le ton impérieux de Marmontel augmentoit ses ennemis à nos répétitions. Il étoit double: bonhomme quand en particulier il parloit aux acteurs, hautain quand il leur faisoit des observations devant témoins. Il faisoit tout avec une sorte de prétention qui sentait le pathos. S'il donnoit un avis sur le théâtre ou s'il le criait des loges, il faisoit rire. A une répétition générale de *Céphale et Procris* à l'Opéra, il se fit mettre une table bien éclairée au milieu de l'amphithéâtre pour écrire ses remarques, et chaque fois qu'on faisoit une faute ou qu'on chantoit faux, on lui crioit de la salle du théâtre : « Ecrivez, greffier ! » Son expédient était bon, mais il falloit le mettre en usage dans une loge grillée, comme faisoit Monet (1) à son Opéra-comique de la foire.

Voici ce qui arriva lorsqu'il nous lut pour la première fois *Zémire et Azor*. A la fin du troisième acte, Zémire demandoit à revoir son père et ses sœurs. « Autant que je le puis, je vais vous satisfaire, disait Azor. Les voilà. » — « Ah ! mon père, mes sœurs ! Comme ils sont tristes ! » L'impatience me fit l'interrompre en disant : « Où sont-ils donc ? » — « Eh ! parbleu ! ils sont chez eux. » — « Et vous croyez que le parterre les verra parce que Zémire est censée les voir ? Oh ! que non ! » — « Il a raison, dit l'ambassadeur (2) ; montrez-les dans un tableau magique. » — « Et, ajoutai-je, faites-leur chanter un trio : « Ah ! laissez-moi la pleurer ! Qui m'aimera jamais comme elle ? » Cela fut fait, et cela n'était pas difficile à faire.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de tout ce que son ingrat musicien a pu faire pour lui. Le dénouement de *Zémire et Azor* étoit en dialogue. Je dis à Marmontel qu'il ressembloit trop à celui de la *Fée Urgèle* de Favart et je proposai un air en échos, qui étoit neuf pour la France, et qui offroit une action toute

(1) Monet (Jean), littérateur (1710-1785), a raconté sa vie d'aventures dans un *Supplément au Roman comique de Scarron*. Fut pendant longtemps directeur de l'Opéra-Comique.

(2) Le comte Creutz.

différente de la *Fée Urgèle* (1). — Dans la *Fausse magie*, « Vous auriez à faire à moi », étoit un air. J'en fis un trio, qui fut rempli avec facilité et complaisance. Après avoir nommé « la poulette et l'oison », l'auteur répétoit encore :

Ah ! Lucette !
N'es-tu pas la poulette ?
Ne suis-je pas l'oison ?

« Cela est trop cru, lui dis-je, et d'Alin est trop bête pour manquer d'amour-propre ». Mettez :

« Ne suis-je pas... non, non ! »

Enfin, le finale du premier acte n'étoit pas préparé pour la musique. Marmontel rit aux éclats quand il m'entendit chanter le dialogue qui devoit être parlé. — « Vous verrez, lui dis-je, ce que les Italiens appellent un finale, il ne me faut que quelques vers de remplissage pour les ensembles. » L'acte eût fini froidement sans ce ou cette finale. — Je ne chercherai plus, pour ne plus rien trouver. Ce détail me pèse et j'en demande pardon aux poètes qui m'ont confié leurs ouvrages : ils ne sont pas hautains, méprisans comme Marmontel. Je l'ai dit dans mes *Essais*, et j'aime à le répéter ici cent fois, l'auteur des paroles m'a inspiré mes chants par la justesse de sa déclamation.

Il dit dans un autre endroit de ses *Mémoires* : « Les musiciens ont la fatuité de croire qu'ils peuvent faire de bonne musique sur de mauvaises paroles, et Grétry, avec de l'esprit, (quelle bonté !) est plus qu'aucun autre atteint de cette maladie. » Mensonge insigne que cette assertion ! Je dis dix fois le contraire dans mes *Essais*; je dis que, sans un bon poème, le musicien n'obtiendra jamais qu'un succès médiocre.

Je vais prouver de plus en plus que je n'ai pas été ingrat envers Marmontel et que je ne l'ai quitté que forcément. Le

(1) On me fit allonger cet air à Fontainebleau pour préparer la décoration de diamans. (G.)

Les « échos » dont il est question sont produits par deux flûtes et deux cors placés sur la scène, respectivement à une certaine distance l'un de l'autre. Cet effet était d'origine italienne et remontait au XVIIe siècle, où il était produit, non par des instruments, mais par des voix. Un bel air avec double écho vocal figure dans le petit oratorio *Jephté* de Carissimi.

Connoisseur, en trois actes, fut refusé en comité, comme il le dit, mais il ne dit pas que j'en avois fait huit morceaux que je jetai au feu. Il y a de l'ingratitude à lui de ne pas l'avoir dit. Après la *Fausse magie*, qui d'abord ne réussit point, il fit les *Statues*, en quatre actes, dont le poème fut refusé après deux lectures devant toute l'assemblée des comédiens. Ne doutant pas que cette pièce ne fût reçue, j'en avois fait d'avance deux actes, que je mis encore au feu. Il fit ensuite le *Mari sylphe*, en trois actes; le *Vieux garçon*, en trois actes; le *Sigisbée*, en trois actes; il lut toutes ces pièces à Clairval (1), qui lui conseilla de n'en présenter aucune à l'assemblée. Me trouvant ainsi dépourvu de poèmes, c'est alors que je me liai avec D'Hèle et Sedaine (2), Marmontel ne cessant de répéter qu'il ne feroit plus rien pour des ingrats, des ignorans tels que les Comédiens italiens. Il se ravisa cependant. Il fit, quelques années après, le *Dormeur éveillé*, en trois actes, qui fut reçu à l'assemblée avec acclamation. Clairval dit : « Eh! quelle musique notre Grétry va faire là-dessus! » Marmontel se leva gravement et ôta ses lunettes, pour déclamer ce qui suit : « C'est le grand Piccini qui fait ma musique! » — « Tant pis pour vous », dit une petite voix de femme qui étoit derrière les rangs. On sait qu'après deux ou trois représentations, le *Dormeur* ne se réveilla plus (3). Un mauvais calembour, comme ils sont presque tous, amusa le parterre le jour et à la fin de la représentation de cette malheu-

(1) Jean-Baptiste Guignard, dit Clairval, célèbre acteur et chanteur français (1737-1795). Fut parmi les créateurs des principaux ouvrages de Grétry. Celui-ci en parle à plus d'une reprise, et avec d'enthousiastes éloges, dans ses *Mémoires*. Il créa notamment le *Huron* (l'officier français), le *Tableau parlant* (Pierrot), *Zémire et Azor* (Azor), *Richard Cœur-de-Lion* (Blondel) et les *Evénements imprévus* (le marquis).

(2) D'Hell, ou D'Hèle, voir plus haut, chap. XV, p. 61, note. 1 — Sedaine fut un des meilleurs collaborateurs de Grétry, auquel il fournit les livrets suivants : le *Magnifique*, *Aucassin et Nicolette*, *Thalie au nouveau théâtre*, *Richard Cœur-de-Lion*, *le Comte d'Albert*, *Barbe-Bleue*, *Guillaume Tell*, *Basile*. Sedaine avait débuté par quelques chansons pleines de verve; il publia ensuite un recueil de *Poésies fugitives*, puis s'orienta vers la scène lyrique, où son talent de librettiste lui valut une juste renommée. Dans ses *Réflexions*, Grétry fait de lui, à plus d'une reprise, un grand éloge; il l'appellera plus loin le Shakespeare de la France et lui consacrera le chap. 10 de son 6e volume. Avant Grétry, Monsigny avait dû à Sedaine ses plus grands succès, avec l'*Huître et les Plaideurs*, *On ne s'avise jamais de tout*, *Rose et Colas*, le *Déserteur*.

(3) Le *Dormeur éveillé* fut joué en 1783, la même année que deux autres ouvrages de Piccini, *Didon* et le *Faux lord*.

La plupart des mots relatés ici par Grétry avaient été racontés en 1805 par Hoffmann, le critique du *Journal de l'Empire*, dans une lettre rendue publique.

reuse pièce. Le prince paroissoit sous un dais superbe ; un ami de l'auteur s'écria, de bonne foi : « Oh! le beau dais ! » Et tout le parterre répéta ce mot en riant aux éclats, pendant que d'autres demandoient l'auteur. De ces cinq poèmes refusés en comité ou en assemblée, c'est le *Vieux garçon* que j'ai le plus regretté. Avec du travail, Marmontel en eût fait, je crois, une jolie comédie. Je m'en rappelle quatre vers qui peuvent servir d'apologie et de critique à notre conduite réciproque. S'il eut des torts envers moi, je pouvois les oublier, le public me vengeoit assez ; et sans le style aigre de ses *Mémoires*, pour ce qui me regarde, jamais je n'eusse nommé Marmontel qu'avec plaisir et reconnoissance; mes *Mémoires*, écrits quinze ans avant les siens, prouvent assez ce que je dis. Si je ne pus pas lui faire une cour bassement italienne, c'est que je sentois, peut-être, que les talens rapprochent les hommes. Voici les quatre vers en question :

De faire oublier la folie,
La jeunesse a l'aimable don;
Mais la vieillesse qui s'oublie
Ne mérite pas le pardon.

Pourquoi l'auteur avoit-il oublié ces quatre vers en parlant de moi dans ses *Mémoires?* (Dans sa pièce, il y a « mais un vieux coquin qui s'oublie ». J'ai changé ce vers, qui n'étoit nullement applicable à son auteur.)

Pour être exact, je dirai que je fis trois ouvrages avec d'autres auteurs, pendant que je travaillois encore avec Marmontel : le *Tableau parlant* (1), la *Rosière de Salencis* (2) et le *Magnifique* (3). Il me répétoit si souvent qu'il négligeoit pour moi des travaux plus utiles à sa gloire !... Quoi, *Lucile*, *Sylvain*, l'*Ami de la maison* ne valent pas des ouvrages moitié roman, moitié historique, tels que *Célinaire* et les *Incas*, qui furent jadis prônés par la cabale et qui sont tombés presque dans l'oubli ! Je ne croirai jamais cela. Il est quelques ouvrages posthumes de Marmontel qui ne sont pas connus : on les jugera. C'est un poème sur la musique où, sans doute, il exalte

(1) Texte d'Anseaume, représenté aux Italiens, le 20 septembre 1769.
(2) Comédie pastorale, texte de Pezai, à Fontainebleau, le 23 octobre 1773.
(3) Drame en trois actes, texte de Sedaine, aux Italiens, le 4 mars 1773.

les talens de Piccini, en parlant de moi à son corps défendant, et une *Neuvaine à Cythère* aussi lascive et moins énergique que l'*Ode à Priape*, de Piron. Je craignois donc de rester sans poèmes, et je ne croyois pas devoir toujours refuser ceux qu'on me proposoit et qui me paroissoient bons. Quoiqu'occupé de ses grands opéras de Quinault qu'il accommodoit pour Piccini(1), Marmontel ne vit pas avec plaisir mes succès avec d'Hèle. Il parla avec dérision du *Jugement de Midas* à une séance particulière de l'Académie française. D'Hèle le sut et lui dédia sa pièce. L'épître étoit très plaisante et c'est avec bien de la peine que j'en obtins la suppression. Il y avoit en tête, comme de raison :

LE JUGEMENT DE MIDAS
dédié à M. MARMONTEL

L'épître commençoit ainsi :

« Respectable Marmontel, vous dont le jugement est infaillible et qui, tel que Midas lorsqu'il se permit de juger Apollon et ses indignes rivaux... »

Tel étoit le début de cette épître dédicatoire, aussi piquante que satirique, dont j'arrêtai la publication à la tête de l'ouvrage : autre preuve de ma prétendue ingratitude envers Marmontel.

Je remarquai très bien alors que les amis de Marmontel n'étoient pas fâchés de me voir réussir avec d'autres ; mais devant lui ils se rangoeint de son bord. St-Lambert (2) me donna de l'inquiétude sur le charmant poème de *Midas*. Nous fûmes, Marmontel et moi, dîner chez lui, à Caubonne, avec La Harpe

(1) Piccini commença sa carrière à Paris avec *Roland*, sur le poème de Quinault arrangé par Marmontel ; les livrets de *Didon* et de *Atys* sont également de Quinault-Marmontel. Voici ce que dit Marmontel à ce propos : « Le sentiment de ma propre faiblesse et la bonne opinion que j'avais du célèbre compositeur qu'on m'avait donné dans Piccini, me firent imaginer de prendre les beaux opéras de Quinault, d'en élaguer les épisodes, les détails superflus, de les réduire à leurs beautés réelles, d'y ajouter des airs, des duos, des monologues en récitatifs obligés, des chœurs en dialogue et en contraste, de les accommoder ainsi à la musique italienne, et d'en former un genre de poème lyrique plus varié, plus animé, plus simple, moins décousu dans son action, et infiniment plus rapide que l'opéra italien. » (*Mémoires.*)

(2) Sans doute le marquis de Saint-Lambert, qui occupa divers grades dans l'armée. Membre de l'Académie française, et plus tard de l'Institut, il est l'auteur d'une *Lettre sur l'Opéra* réimprimée par Suard dans ses *Variétés littéraires* (1717-1803).

et les abbés Maury et Morellet (1). J'y chantoi quelques morceaux qu'on reçut assez froidement, par égard pour Marmontel. St-Lambert me demanda à lire le poème qui me servoit de partition ; il disparut un quart d'heure, revint et me dit : « C'est une chute assurée. » J'étois inquiet; je priai Sedaine de lire le poème et je lui contai mon histoire de la vallée de Montmorency; il lut, me demanda de qui il étoit : « D'un Anglois nommé *D'hell.* » — « Eh bien! cet Anglois vaut mieux que moi. Ne vous fiez pas aux faiseurs de beaux vers; le plus souvent, ils n'entendent rien à l'art dramatique. » Je n'ai pas rapporté cette anecdote dans mes *Mémoires* pour ne pas faire de la peine au bon St-Lambert, qui alors vivait encore.

En allant au dîner, je me rappelle que je dis à Marmontel : « A propos, vous me demandez souvent de vous trouver une compagne aimable; la nièce de l'abbé (en montrant Morellet) vient d'arriver à Paris, c'est ce qu'il vous faut. » Grand silence. « Je suis bien vieux pour elle, dit enfin Marmontel. » — « Je suis bien pauvre », dit l'abbé. — « Tout cela s'arrangera, dis-je, parlez-vous seulement. » Mme Marmontel qui, sans doute, ne m'aime pas plus que son mari ne n'aimoit, me doit d'avoir porté les premières paroles pour lui faire contracter un mariage qu'elle désirait : voilà encore un nouveau trait d'ingratitude de ma part. Ce n'est pas tout; ce petit voyage est fécond en anecdotes. C'est en revenant à Paris, à plus de minuit, tout le monde dormant à moitié, que Marmontel me dit que j'avois eu raison de lui faire ajouter quelques petits vers dans le duo de Sylvain :

Je tremble, j'espère
Qu'un juge, qu'un père...

(1) La Harpe, dramaturge et historien, aussi admiré que critiqué pendant sa vie, est bien oublié aujourd'hui; son principal titre de gloire consiste dans le cours de littérature qu'il donna pendant douze ans au Lycée de la rue Saint-Honoré (1739-1803). — L'abbé Maury, une des figures les plus en vue du clergé français de ce temps, prédicateur du roi, puis député aux États-Généraux, où il fut l'adversaire souvent heureux de Mirabeau; plus tard cardinal, rallié à Napoléon qui le fit nommer archevêque de Paris et se servit de lui pour tenter de fléchir Pie VII, qui mit dehors l'ambitieux négociateur (1746-1817). — L'abbé Morellet, membre de l'Académie française, collaborateur actif au Dictionnaire, auteur de Mélanges de littérature et de philosophie. Marmontel avait épousé, grâce à l'intervention de Grétry, une nièce de l'abbé Morellet (1727-1819).

« Oui, lui dis-je, il y avoit trop de longues phrases. » La Harpe, qui écoutait en dormant, imprima dans le *Mercure* que le grand duo de *Sylvain* étoit parodié (1). Je dis dans le *Journal de Paris* que c'étoit un insigne mensonge. La Harpe vint me voir. « Savez-vous, me dit-il, que dans ce pays on ne donne pas impunément un démenti à quelqu'un ? » — « J'ai lu Montaigne, lui dis-je, je connois la différence du mensonge au mentir. » — « Diable ! vous êtes savant ! » — « Assez pour vous répondre. » Soit pour m'intimider, ou par distraction, il porta la main à son épée. « Vous avez votre épée ? Voilà la mienne. » Et je lui montrai la chaise où elle étoit. « Je ne me bats qu'avec ma plume. » — « Je vous conseille même de ne pas la tailler trop fine. » — « Oh ! la diable de petite tête !... Ah ! non ! point de rancune ! Si vous vous étiez adressé à moi, j'aurois expliqué l'erreur dans le *Mercure* suivant. » La Harpe m'a bien traité depuis, on le voit dans ses œuvres ; il n'aimoit pas Marmontel, et les éloges qu'il me donna s'adressent plus à lui qu'à moi. Dans ses *Mémoires*, Marmontel parle souvent de ses amis : il n'en avoit point parmi les gens de lettres ; quelques abbés et autres le ménageoient pour entrer à l'Académie ; ce n'est pas là de l'amitié. — Dans le particulier, d'Alembert me disoit : « Il est lourd, votre Marmontel » ; et souvent Diderot m'a dit : « Ce diable d'homme n'a que les idées qu'on lui donne. » Cela n'empêche pas l'amitié, dira-t-on. Oui, amitié de gens de lettres : caresse-moi, je te le rendrai. L'abbé Morellet eût pu, en rédigeant les mémoires de son neveu, lui épargner bien des sentimens haineux que ceux et les amis de ceux dont il parle mal lui conserveront ; il en étoit le maître. Il a sans doute rayé tant de belles choses relatives à la querelle sur la musique pour ménager Suard et son ami feu l'abbé Arnaud, chefs des gluckistes ; quant à moi, il m'a regardé comme peu digne de ce ménagement. Au reste, l'abbé Morellet, homme probe, et dont je crois la conscience aussi pure que la logique, blâme Marmontel dans l'éloge qu'il a lu de lui à l'Institut, d'avoir parlé avec peu de ménagement de ses contemporains. Marmontel croyoit sans doute survivre à tous

(1) Dans le langage musical du temps, la *parodie* consiste dans l'application d'un texte nouveau sur un air ancien On écrivait de la sorte des opéras entiers. La notion de la propriété intellectuelle était encore à naître.

ceux dont il a parlé mal, mais il s'est trompé ; ce n'est pas tout de mourir, il faut encore être honnête.

Faut-il raconter encore une anecdote qui regarde Sedaine, le Shakespeare de la France ? Un déjeûner d'hommes de lettres et d'artistes avoit lieu chez l'abbé Morellet chaque premier dimanche du mois. Chacun y faisoit part à la société de quelques fragmens de ses travaux du mois précédent, et les aspirans à l'Académie cherchoient à y être admis. Je composois alors la musique du *Magnifique* et je chantoi l'air :

Ah ! c'est un superbe cheval
Je n'ai point vu de plus fier animal !

Tout le détail anatomique du cheval est dans cet air, qu'on trouva bon ; mais comme le pauvre auteur des paroles fut maltraité ! « De qui est ce poème ? » me dit d'Alembert ? — « De Sedaine. » — « Ah ! c'est son portrait qu'il a fait mettre en musique ! » — « Jeune homme, me dit l'abbé Arnaud, tu t'amuses trop souvent à confire des étrons. » L'abbé me parloit assez bas pour me dire cette énergique saleté ; mais Marmontel l'entendit. « Trop souvent » lui déplut ; il fit une grimace de possédé et, selon sa coutume quand il étoit fâché, il fit remonter un de ses sourcils jusque dans sa perruque. « Eh bien ! jeune homme, reprit d'Alembert, me demanderez-vous encore pourquoi Sedaine n'est pas de l'Académie ? » — « Sans doute ; c'est un homme de génie que vous auriez parmi vous ; le génie ne s'apprend point, mais, en vous fréquentant, il écriroit mieux. » — « C'est un homme de génie que nous aurions parmi nous ! répéta-t-il. Vous êtes un peu méchant. » — « Je suis musicien, Monsieur, je sais prendre le ton qu'on me donne. »

Quant au mérite réel des *Mémoires* de Marmontel, je ne puis en juger ; dès que j'eus vu de quelle manière il m'y faisoit entrer, je les lus avec dégoût. Nous ne sommes pas assez forts de justice pour rendre le bien pour le mal. C'est une vertu mystique et nullement littéraire, mais il me semble que l'esprit de l'auteur a encore fortement louché dans cette occasion et qu'il a fait une œuvre sans but, hors celui de se nuire, auquel il n'a pas pensé. Voici comment il a raisonné, à faux : « Montaigne, Rousseau et jusqu'à mon musicien ont écrit leurs mémoires. Or,

moi, qui suis un homme bien important en littérature, il faut que j'écrive les miens. » Il n'a pas réfléchi à une chose parce qu'elle étoit l'essentielle, c'est que Montaigne sort à chaque instant de lui-même de vastes et sublimes réflexions de tous genres, qui nous font retrouver dans lui. Sans cela, que serait Montaigne ? Un romancier, J.-J. Rousseau, étoit en butte à la malveillance des gens de lettres avec lesquels il étoit en opposition de mœurs et de principes, et il a cru devoir au public un témoignage de sa conscience. Je n'examine pas s'il avoit le droit de révéler la confession de chacun en se confessant lui-même ; mais son but principal étoit ce que je viens de dire, sans compter une infinité de réflexions profondes qu'il fait passer dans l'âme de son lecteur. Dans mes *Mémoires ou Essais sur la musique,* je révèle à tout instant mes secrets au jeune compositeur ; sans cela, l'histoire de ma vie eût été inutile comme celle de Marmontel, qui se contente de narrer sans réflexion et sans scruter le cœur humain. Il semble que cette puissance lui fut refusée par la nature : c'est le secret du génie. Il écrit bien, mais aujourd'hui est-ce un mérite ? Cent femmes écrivent aussi des romans. Marmontel est mort sans avoir senti la différence qu'il y a entre son siècle et le nôtre ; alors, en général, on se contentoit de bien dire ; aujourd'hui on veut des choses plus positives, plus substantielles.

On voit partout de l'apprêt et de l'affectation. Sa mère écrit comme feu Madame Cicéron. Est-il villageois ? Avec quelle gentillesse il parle du petit commerce, du petit salé, des petites saucisses de son père, et tout cela pour ne pas dire franchement, comme à sa place eût dit le naïf La Fontaine :

Et feu mon père étoit un marchand de cochon.

Quand il est à Paris, le Limousin ne fraye plus qu'avec de grands seigneurs, des ambassadeurs et leurs catins. Il adresse ses amours malhonnêtes à ses chers enfans, pour, dit-il, les préserver de la contagion morale ; mais le cher maladroit manquant toujours le but, ou plutôt n'en ayant point, raconte ses fredaines avec tant de plaisir et de sensualité qu'il leur donne envie de l'imiter. Il cite beaucoup de noms fameux qu'on aime à retrouver : mettez à leurs places des noms chinois, l'ouvrage

reste nul. Quelques portraits sont bien frappés ; ils ne sont pas le fruit de ses observations, mais ce qu'on racontoit en société, et qu'il déposoit dans son portefeuille. Quel portrait il fait, et à différentes reprises, du pauvre Jean-Jacques ! Est-il donc permis à l'amour-propre blessé par le génie et la vertu d'imaginer de telles peintures? Et c'est Marmontel, lui, l'écho de ceux qui l'entourent, qui juge en dernier ressort le seul homme qui eut un grand caractère au milieu d'une nation corrompue ! Les gens de lettres sont les soldats de Cadmus (1) ; il ne faut que les mettre ensemble et les laisser faire, ils se détruisent l'un par l'autre.

Marmontel contoit bien en société comme par écrit. « Il étoit si accoutumé à faire des contes, dit le *Journal des Débats*, qu'il nous en conte encore au bord de la tombe. » A propos de contes et de conter, un homme de lettres fit une remarque singulière : Marmontel venoit de sortir après une brillante narration (c'est le moment de s'éclipser pour laisser à ceux qui restent la liberté de s'étendre en éloges). « Voulez-vous parier, dit cet homme de lettres, que je dis d'avance ce que Marmontel contera demain au dîner de Mme Geauffrin? Il contera ceci, cela et cela. » — « Comment diable pouvez-vous le savoir? » — « C'est que ces contes sont écrits et que j'en a remarqué la marche. » On dit que le lendemain il obéit à celui qui l'avoit deviné la veille; il fit rire plus qu'à l'ordinaire, et il ne se douta pas pourquoi.

Voilà, dira-t-on, une bien ample marmontellade pour répondre à quelques mots vains et peut-être irréfléchis. Irréfléchis, vous vous trompez, lecteurs, c'est du poison longuement distillé; mots vains, haineux, injustes, oui. Il s'accuse même en n'osant dire de moi ce qu'il voudroit, soit en mal, soit en bien. La parole lui expire dans la bouche, il sent son injustice, son ingratitude à mon égard ; sa conscience le force à me nommer, sa haine s'irrite de me devoir quelque chose, de n'être rien ou peu de chose sans moi dans la carrière dramatique, et bientôt quelque expression haineuse, ou d'une fatuité insolente, apporte un correctif à ce qu'il a été forcé de dire en ma faveur. Il me traite d'ingrat, de fat, et (on le voit) c'est à lui que tous les

(1) Allusion aux hommes armés nés des dents de dragon semées par Cadmus.

journaux adressent ces épithètes. Tel est l'homme de peu de caractère ; il juge des autres à travers son cœur. C'est une âme en tourmente qui est forcée de m'estimer, qui voudroit m'aimer, peut-être. Si ses critiques n'avoient placé mon foible talent au-dessus du sien dans nos communes productions, quel courage, ou, plutôt, quelle force de lâcheté il a fallu à cet homme pour se dire au bord du tombeau : « Il lira, je lui ferai du mal, j'en ressens déjà le plaisir ! » Pourquoi n'a-t-il pu dire : « Il lira, je lui ferai du bien, et il m'aimera davantage ! » Repose en paix, s'il est possible, âme foible et trop vaine pour être juste. Après avoir ambitionné le titre de précepteur du genre humain, apprends (il est temps) que les bonnes gens savent compatir aux foiblesses humaines, qu'elles savent encore aimer les hommes malgré leurs défauts, qu'elles n'attaquent jamais, mais qu'elles savent se défendre; et que le bon La Fontaine sut tancer le florentin Lully, qu'il reconnut perfide.

POST-SCRIPTUM. — J'admire comme la plume vole quand on défend son amour-propre ! J'ai peine à couvrir quelques pages pour fournir un chapitre de ce livre ; celui-ci en aura cinquante ! O pauvre nature humaine ! Pour suivre la méthode de mes *Essais*, parlons un instant de l'art musical après cet historique moral. Ce ne sera pas tout à fait donner l'utile après l'agréable. Si quelque chose m'a coûté à écrire dans ma vie, c'est cette défense de ma conduite, défense qui, toute légitime qu'elle est, n'auroit jamais vu le jour si Marmontel n'eût attaqué que mon talent.

Depuis environ huit ans que mes *Essais sur la musique* ont paru (le premier volume pour la seconde fois, et les deux autres volumes pour la première) (1), il n'y a pas eu, à proprement parler, de révolution musicale en France. Les compositeurs, chacun selon son talent, ont essayé leurs forces sur tous les tons et dans tous les genres. Dans le flagrant de la révolution politique, la musique s'exprimoit par des accens exaspérés ; à mesure que l'orage révolutionnaire s'est calmé, la musique s'est humanisée ; le ton est descendu, la septième

(1) Rappelons que le premier volume parut en 1789 ; les deux suivants furent publiés aux frais de l'État en 1797, en même temps qu'une réimpression du premier.

diminuée a perdu de son influence; elle n'étoit employée que pour exprimer la rage, elle sert aujourd'hui à peindre la tendresse et la douleur.

On peut regarder la musique comme un assez bon thermomètre des mœurs, de même que le taux des effets de la bourse marque le degré du crédit public et le plus ou moins de confiance qui règne entre les négociants. Non seulement les dissonances les plus revêches étoient de mode pendant la crise révolutionnaire, mais le ton des orchestres et des instrumens à vent étoit monté considérablement; pour faire briller leur marchandise, les facteurs de pianos faisoient de même; l'organe humain, forcé de sortir de son diapason, eut beaucoup à souffrir de cette exaltation; les cris remplacèrent les sons; les plus beaux organes perdirent bientôt leur velouté, leur souplesse et leur justesse d'intonation. Les ouvrages de musique que j'ai composés dans ce temps sont les plus modérées des compositions de ce genre; tout en me conformant au ton du jour, je me plaisois à en montrer l'abus en saisissant autant que possible les nuances douces. Je fis *Guillaume Tell* à la demande de Sedaine; les autres ouvrages, tels que *Barra*, qui fut représenté aux Italiens, la *Rosière républicaine*, et *Denis le tyran* à l'Opéra, me furent ordonnés par les terribles autorités de ce temps. Un autre drame révolutionnaire, dont j'ai oublié le titre (1), fut mis en musique en deux jours par tous les compositeurs de Paris. Le redoutable Comité de salut public en donna l'ordre aux Comédiens; on numérota tous les morceaux destinés au chant; ils furent mis dans le bonnet rouge, et les noms des compositeurs dans un second bonnet; alors le scrutin décida du morceau que chacun devoit faire dans la journée. Cette pièce, dont la musique ressembloit assez à l'habit d'Arlequin, ne réussit pas. Une chose fit un effet extraordinaire à la première représentation. L'ouverture étoit échue à Blasius, premier violon du théâtre et bon compositeur. On sait que l'air « O Richard,

(1) Il s'agit du *Congrès des Rois*, représenté le 26 février 1794 (8 ventôse an II) sur la scène de l'Opéra-comique national (ancienne Comédie Italienne). « C'était, dit le *Journal de Paris national* du 13 ventôse an II, « une suite de caricatures sans liaison et sans motif », terminée par une Carmagnole que les rois dansaient en bonnet rouge. Les paroles étaient du citoyen Des Maillot. Ce n'est pas sans de bonnes raisons que Grétry, dont la mémoire est excellente, feint d'avoir oublié le titre de cette pitoyable production.

ô mon roi » (de ma composition) a été proscrit pendant la Révolution; cet air étoit un chant de mort pour celui qui l'osoit entonner. On arracha la tête à un innocent perroquet qui le chantoit tristement sur sa boutique dans la rue Saint-Honoré. J'ai entendu cette phrase à une séance de la Convention nationale : « Tu dis, collègue, que cet homme n'est pas aristocrate et on lui a entendu chanter l'air infâme « O Richard, ô mon roi! » Eh bien! c'est par cet air que commençoit l'ouverture de Blasius. L'assemblée frémit et se lève spontanément à ces accens réprouvés, l'orchestre s'arrête après ce début, le silence est effrayant, — et l'orchestre continue par le refrain de la Marseillaise : « Qu'un sang impur arrose nos sillons. » Alors, la salle hurle ses applaudissemens.

J'ai dit que la musique régnant dans un pays peut servir de thermomètre pour juger les mœurs d'un peuple : où il n'y a ni mœurs, ni police, il n'y a pas de musique, elle n'est que du bruit; les chants naissent avec les douces affections de l'âme dont ils sont les interprètes. La musique a fleuri en France à la suite des lettres; elle emprunta ses premiers chants à l'Italie; elle perfectionna son harmonie sur celle des Allemands. La musique en France étoit au berceau du temps de Lulli; Gluck et moi (j'ose le croire) lui firent faire des progrès réels, puisque nous fûmes scéniques. L'exaspération révolutionnaire poussa les compositeurs plus loin que Gluck; ils passèrent le but raisonnable. En général, ma musique fut abandonnée pendant la Révolution; les sentimens qu'elle exprimoit étoient trop modérés; elle n'étoit pas en harmonie avec la fougue des esprits; les mœurs de mes anciens poèmes qu'elle peignoit étoient d'ailleurs prohibées. J'ai ma revanche aujourd'hui (1). On reprend avec succès mes ouvrages; le public vient de me décerner une couronne, quand je me croyois rayé de la liste de ses élus. Tel est le sort des productions des arts, et, pour ne parler ici que de la musique, le chant et la vérité déclamatoire réunis sont le secret qu'il faut saisir à la nature. Le chant surtout, mais le chant qu'on retient forcément et avec délice, comme les beaux vers distinguent l'artiste prédestiné. Toute

(1) An XIII. (G.)

autre musique, quoique bien faite, n'est qu'un arrangement de notes estimable. On devroit écrire au frontispice des écoles de musique : *Ici l'on apprend tout ce qu'on peut enseigner, excepté l'essentiel, qui est dans la main des dieux* (1). L'art de faire entendre la déclamation des paroles en musique sans un chant qui ravit, n'est qu'un art. Le génie qui unit le chant à la parole et qui s'enfonce dans l'âme des auditeurs pour n'en plus sortir est le seul talent véritable du compositeur dramatique. De mon temps, on a laissé enfouir quatre hommes qui eussent fait de belles choses en musique. Ils n'avoient pas l'art de se produire, on ne les a pas guidés, ils n'ont pas achevé ou ont manqué leur vocation. De ces quatre artistes, deux n'ont produit que le dixième de ce qu'ils pouvoient, les deux autres ne sont pas connus. Champein (2), Della Maria (3) (ce dernier est mort misérablement) possédoient le génie musical : ils l'ont prouvé. Une mauvaise tête, nommé Linière, eût été bon musicien : il a embrassé l'état militaire. Une plus mauvaise encore, c'est-à-dire une tête chaude et bonne pour les arts, Rocas, eût été un homme distingué en musique. Notez que ces quatre hommes sont nés dans les provinces méridionales de la France. Trois sont de Marseille. C'est là, peut-être, qu'il faut aller prendre les musiciens compositeurs. Pourquoi la Révolution m'a-t-elle ôté les moyens de les aider de ma bourse? (4) Pourquoi n'ai-je pas eu assez de crédit pour faire fleurir le talent que la nature leur avoit déféré? Que mes regrets au moins les consolent, s'il est possible.

(1) Cependant, — et j'en parle ailleurs, — on peut faire prendre à l'élève une direction favorable à la mélodie; le moyen seroit d'exiger de lui de beaux chants, vrais et bien prosodiés, sans accompagnemens, avant toute autre espèce de composition : ces premières impressions ne s'effaceroient plus de sa mémoire. (G.)

(2) Stanislas Champein, compositeur dramatique français, aujourd'hui oublié, auteur de nombreux ouvrages joués aux Italiens. A la fin de sa vie, complètement dénué de ressources, il fût mort de faim sans l'intervention de François Fétis (1753-1830).

(3) Dominique Della Maria, compositeur dramatique français de l'école italienne, élève de Pergolèse. Son opéra le *Prisonnier*, avec Alexandre Duval, obtint un éclatant succès; malheureusement, Della Maria ne put tenir les promesses de ses débuts; il mourut peu après (1768-1800).

(4) La situation de Grétry sous l'ancien régime avait été très brillante; le Roi, à lui seul, lui avait assuré une pension annuelle de 6,000 livres. La Révolution le priva subitement de tous ses bénéfices. Toutefois, le gouvernement républicain ne tarda pas à mettre un terme à sa gêne en lui assurant une modeste pension de 2,400 livres.

CHAPITRE XXX

PLAISIR ET PEINE

Le plaisir et la peine ont, comme nous l'avons dit, leur source dans les nerfs. Ils frissonnent et nous donnent des sensations, comme la corde sonore, en vibrant, produit un son, ou répond à l'unisson d'une autre corde sonore.

Le plaisir physique est le seul véritable. Tout ce qui contribue au bien-être actuel de l'individu est un plaisir, même quand il tue : les ivrognes, les libertins se tuent avec sensualité; en cheminant vers la tombe, ils sacrifient leur existence future au plaisir présent. Je crois avoir dit quelque part que le plaisir est une douleur qui commence, provenant des mêmes organes; le plaisir et la peine se confondent à tel point, et la nature veut tellement ce qu'elle veut, que le pulmonique même éprouve, momentanément, un plaisir sensuel dans l'irritation de sa toux mortuaire (1), dont il attend et espère la cessation. On diroit que le chatouillement et l'irritation ne sont qu'une même chose, dans l'âge le plus tendre et dans l'âge avancé.

Il y a deux plaisirs dans le plaisir : celui qu'il donne et celui qu'il rappelle quand déjà on l'a ressenti, et qu'on nomme réminiscence. C'est surtout dans les plaisirs factices ou moraux que les réminiscences jouent un grand rôle.

(1) Pour : mortelle.

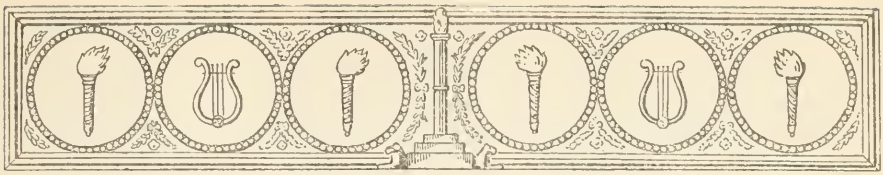
La musique, plus que les autres agens de nos sensations, fait réunir les sensations passives et actives en une seule sensation. Il est peu d'hommes qui sentent la musique dès la première fois. Tels ont besoin d'entendre deux, trois fois, le même beau morceau pour en jouir pleinement : c'est une véritable addition de plaisir au plaisir : un plus un qui font deux, plus un qui font trois. La réminiscence des sensations pénibles est positivement le contraire de celle du plaisir. C'est encore ainsi que l'amour, cette passion suprême, nous enchaîne à un objet unique. Cent réminiscences délicieuses qui ont rapport à lui ne forment qu'une seule sensation, qui nous captive à tel point qu'elle nous rend presque insensible aux charmes du sexe en général. Il est cependant quelques êtres privilégiés auxquels les sensations arrivent promptement, et assez complètes. Voici ce que j'écrivois un jour à un amateur de musique (M. de Livry, le cadet) (1) : « Je vous regarde comme une sensitive musicale ou mélodique. Dès qu'on touche certaines notes, vous êtes affecté, vos nerfs vous disent : cela est bon. Que je suis heureux, monsieur, d'appartenir de si près à vos nerfs ! Conservez-les-moi, aimez-moi toujours un peu et ne doutez pas de ma sensible reconnaissance. » Je l'ai déjà dit dans mes *Essais sur la musique :* on n'expliquera peut-être jamais pourquoi une note placée de telle ou de telle autre manière, selon le vrai sens des paroles, et même sans paroles, produit tout son effet ; M. de Livry ne le sait pas lui-même, mais il est affecté fortement quand tel son arrive à ses nerfs.

Il résulte de ce que nous avons dit que le plaisir et la peine sont des sensations proportionnées à notre être, ou trop fortes pour lui. Le son des instrumens nous blesse aussi quand il n'est pas en proportion avec notre organe auditif. Le plaisir de la réminiscence prouve que plus nos organes sont durs à émouvoir, plus il faut de répétitions d'une même nature pour la faire fléchir. La femme sent plus promptement que nous parce qu'elle

(1) Le comte Hippolyte de Livry (1771-1822), qui se fit connaître par son admiration fanatique pour la musique de Grétry. Il alla jusqu'à commander au sculpteur Stouf une statue en marbre de ce maître, qui fut érigée en 1807 au Théâtre Feydeau. Au chapitre XX du volume VI de ses *Réflexions*, Grétry nous parlera longuement et complaisamment de cet honneur qui lui fut rendu de son vivant et, à ce propos, il nous reparlera aussi de ce M. de Livry, dont il tracera un portrait extrêmement piquant.

a les organes sentimentaux plus souples. L'homme a besoin d'addition de sensations pour en former une suffisante. L'enfant ne sent point, parce que ses organes ne sont pas formés. Les bêtes agissent plus spontanément que nous, parce que chez elles l'instinct a plus de force; néanmoins, elles sont susceptibles de réminiscences; elles sont douées de la mémoire... Toutes ces causes et ces effets sont physiques. Chaque chose est parce qu'elle est ainsi; changez son origine, elle est autre. La nature! c'est nous-mêmes; il nous est impossible d'en sortir. L'animalcule qui est né dans vos sourcils, qui vous chatouille en vous rongeant, comme chose à lui appartenant, ne traversera jamais votre front pour aller se loger dans vos cheveux. Il est né là, naturalisé là, il fait partie de son domaine.

Où la chèvre est liée, il faut qu'elle y broute.



CHAPITRE XXXI

DE NOS INCLINATIONS IRRÉSISTIBLES

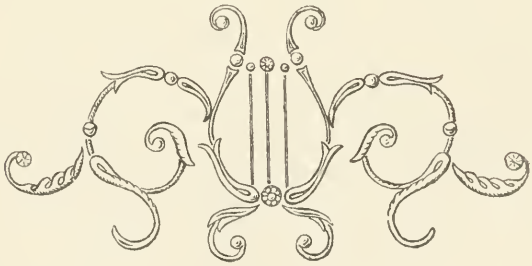
Nous sommes faits de telle ou de telle autre manière : c'est-à-dire que telles substances dominent en nous, sont en petites quantités ou nous manquent totalement. Or, ces substances ayant diverses qualités, étant diversement combinées, étant en plus ou en moins chez les divers individus, sont les agens du résultat forcé de leurs inclinations. Un homme original l'est par nature ; par éducation il n'est que masqué. L'éducation corrige en nous des défauts; mais, en nous contraignant, elle nous en fait contracter d'autres. Il n'est pas moins vrai qu'en société l'éducation est de nécessité absolue. L'homme bien élevé est celui qui est bon à tous ; et comme il n'est point d'action sans réaction, on le rend heureux à son tour par reconnoissance. L'homme des bois, amené parmi nous, excite notre sourire; en revanche, nous excitons sa pitié méprisante quand nous nous trouvons avec lui dans les forêts sauvages. C'est du conflit de l'instinct et de l'éducation que naissent tant d'hommes métis. On façonne, comme la pâte molle, les os de l'enfant qui vient de naître; par les rapports intimes du physique et du moral, c'est changer l'un que travailler l'autre. Dans un collège, on fait des hommes ; dans un autre, on fait des imbéciles; il n'est que le jeune homme qui est

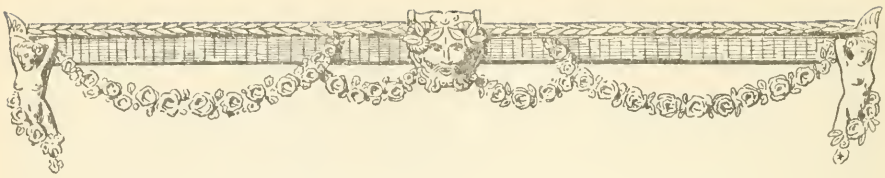
né vigoureux en raison qui résiste à une mauvaise éducation et se rend encore plus ferme par cette résistance. On dit qu'il faut des préjugés à l'homme sociétaire ; je crois qu'il lui faut la vérité, des loix vigoureuses qui la maintienne, et de l'aisance pour vivre; instruisez-le, dissipez son ignorance, alors vous n'avez nul besoin de mentir. — Mais la vanité, l'ambition, l'amour-propre dont il est travaillé sans cesse ! — Quand un sot veut faire ce qu'il ne peut, la société le hue; on le pousse de tant de manières qu'on le met à sa place. Alors, il crie à l'injustice, car malheureusement l'homme se juge mal, se connoît mal, et veut agir au-delà de ses forces. Réduit à sa force naturelle, il ne se croit que bête ; il travaille, se travaille pour être ce qu'il voit de bon dans les autres, il cesse d'être lui ; c'est un grand mal. Tel bon homme qui veut finasser, ressemble au vieil âne caracolant dans un pré. Tel se conduiroit bien s'il suivoit son premier mouvement ; mais pour agir en homme prudent, il réfléchit, combine, perd ainsi la bonne ligne de direction et fait tout de travers. Celui-ci veut toujours avoir l'air décidé, parce qu'il ne l'est jamais. Tel autre, fier de sa probité, rudoie le monde qu'il méprise et donne ainsi des vertus une idée dégoûtante. Tout bien considéré, cet homme est plus à charge à la société que l'escroc qui vide la bourse de quelques riches financiers. Tel bigot qui croit posséder les secrets du Très-Haut, et qui a un saint mépris pour ceux qui ne professent pas sa religion, est plus sot, plus nuisible aux mœurs que l'athée qui, en son particulier, croit que la nature seule opère ses prodiges. Enfin, pourquoi l'artiste habile connoît-il mieux les défauts des productions de ses confrères que ses propres défauts ? — Parce qu'il a deux yeux pour les autres, et qu'il n'en a qu'un pour lui, qui souvent est louche. Nos qualités naissent toujours de quelques foiblesses dont nous ne voulons pas reconnoître la source ; de même, les beautés d'un ouvrage ont un coin d'exagération, et toutes les beautés poëtiques sont de ce genre. Si l'on pouvoit dire d'un homme ou d'un ouvrage : « il n'a pas les défauts opposés à ses qualités », il seroit, pour ainsi dire, parfait; mais la chose paroit impossible. Si Rousseau n'étoit pas hardi dans ses rapprochemens, il ne seroit pas accusé d'aimer les paradoxes. Si Voltaire n'étoit pas sémillant de style,

il seroit plus solide. Si Condillac étoit plus séduisant, il seroit moins essentiel : on ne peut posséder une chose qu'aux dépens d'une autre. Au physique, cet axiome est de toute vérité; au moral, il est probable encore. Cela seul prouveroit que ce monde n'est qu'une ébauche de meilleurs mondes. Si Condillac est le plus vrai de tous les écrivains, pourquoi les autres ne l'imitent-ils pas? — Pourquoi? Parce que chacun pense et agit selon son être et son éducation. Nous avons tous quelques inclinations irrésistibles. Voltaire est enjoué moraliste. Jean-Jacques voit tout comme à travers un prisme humoral ; ils sont ainsi et ne peuvent être autres. Plus on étudie l'homme, plus on voit qu'il ne peut mentir que temporairement : la vérité perce tôt ou tard. J'ai vu... je ne dirai pas tout ce que j'ai vu, mais ce qui me revient actuellement à la mémoire. J'ai vu des musiciens qui m'acclamoient de caresses quand ils croyaient m'éclipser, et qui ont cessé de m'aimer lorsqu'ils ont vu que m'écraser étoit difficile. J'ai vu, pendant et après notre Révolution, des hommes qui ont changé d'opinion selon les circonstances et je n'ai presque point vu de femmes en changer. Pourquoi cette constance chez les femmes, chez le sexe le plus inconstant? Parce qu'elles n'avoient pas antérieurement d'opinion fixe sur les affaires du temps; leur coquetterie, leurs amours, leurs enfans, quelquefois leurs maris, voilà ce qui les occupe en tout temps; le reste, semblent-elles dire, ira comme il pourra. J'ai vu des êtres des deux sexes qui avoient trop de choses dans l'imagination pour avoir des idées nettes. « Vous deviendrez plus riches, leur disois-je, quand l'âge vous appauvrira. » J'ai aussi vu des femmes qui n'avoient de l'esprit qu'autant que la fièvre les dominoit : quelques prises de quinquina les eussent réduites à zéro. J'ai vu et j'ai lu beaucoup d'ouvrages ennuyeux faits par des hommes; ceux des femmes peuvent être foibles, mais ils ont toujours quelques charmes. L'ouvrage ennuyeux d'un homme est une masse qui assomme, celui d'une femme n'est qu'une vapeur gênante dont on se débarrasse d'une secousse. Les femmes (et c'est un bonheur pour l'humanité) n'ont pas assez de force pour être pédantes. Une femme foible ou forte ne peut l'être, pas plus que l'homme fort ne peut être un pédant; il faut un homme efféminé. J'ai vu

des femmes, et même des hommes, qui n'aimoient point quand on les aimoit et qui ont aimé beaucoup quand on a cessé de les aimer. Est-ce par esprit de contradiction? Non, c'est que, le besoin passé, on n'aime que pour être aimé; et que si l'on obtient de l'amour ou la preuve d'amour sans aimer, on n'aime guère, ou point du tout, après l'expérience. Femmes, soyez donc plus réservées, soyez plus cruelles avec l'homme de votre cœur qu'avec celui de vos sens. J'ai remarqué que nous sommes tout en-dedans ou tout en-dehors : c'est-à-dire tout pour nous ou tout pour les autres; c'est là qu'est la différence entre l'égoïsme et la vertu. J'ai vu que les auteurs qui nous ont le plus fourni des idées sont ceux que nous citons le moins; il est inutile de dire pourquoi : donner son existence est le plus grand des sacrifices dans l'œuvre du musicien, du peintre, du sculpteur, de l'architecte. On ne peut dire verbalement : « Tel eut cette idée avant moi », et l'artiste se croit à l'abri de plagiat parce que, dans l'action qu'il représente, il lui est impossible de différencier hier, aujourd'hui ou demain; mais, tel que le mensonge, le plagiat est tôt ou tard reconnu, n'étant pas en rapport intime avec ce qui l'amène ou ce qui le suit. La parole a cet avantage, qu'elle indique les temps, les lieux et tous les détails d'une chose; mais combien l'action seule est plus énergique, en abandonnant les détails à l'imagination de celui qui écoute ou qui regarde! Nous aimons ce qui donne carrière à notre imagination; nous croyons alors que l'ouvrage est nôtre, et plus que de l'auteur qui nous a inspiré. Concluons : Est-il pour l'homme des inclinations irrésistibles? Oui, quand le physique les domine; non, quand il est sûr ou qu'il craint, avec quelque certitude, de faire son malheur en fléchissant sous le penchant qui l'entraîne. La crainte seule d'un ridicule lui suffit pour se vaincre, à moins qu'il ne soit en délire. La preuve est que, devant le public ou devant un magistrat puissant, on peut réprimer tous mouvemens indécens, si on a de l'usage. Nous savons supprimer jusqu'à nos besoins naturels. Quel acteur baîlla jamais d'habitude sur son théâtre, et quel homme, devant un roi, ne sait pas supprimer un éternument? L'indécence n'est jamais prise en bonne part par ceux qui sont obligés de la souffrir; le père dans sa famille, le maître dans son école,

n'inspirent plus le respect nécessaire à la subordination, s'ils s'y abandonnent. Dans le temps que j'étudiois à Rome, j'allois quelquefois aux leçons d'un professeur de médecine qui regardoit comme mortelle la suppression volontaire d'un vent (la colique venteuse étoit une maladie à laquelle il étoit sujet); aussi, au milieu de sa leçon, ne se gênoit-il pas quand le besoin le pressoit. Il eut beau cependant nous offrir l'image de la mort, nous riions de son incongruité. Cet homme étoit Italien, et il ne vouloit pas dissimuler un vent : quel homme rare! La force de l'habitude est telle sur l'homme que les courtisans par métier savent garder tous leurs besoins pour quand ils sont rentrés chez eux. La contenance du corps, le sourire, la douleur... tout est de commande, et leur devient si naturel qu'ils regardent comme un rustre celui qui ne sait pas se modifier de cent manières, selon les lieux et les circonstances. Quand ces espèces de mannequins à ressorts rencontrent un homme instruit et naturel, ils ne disent pas : « C'est un sage », ils s'en gardent bien; ce seroit convenir qu'ils sont fous; ils disent : « C'est un homme singulier. »





CHAPITRE XXXII

AUTRE MODIFICATION DE L'AMOUR-PROPRE (1)

L'amour-propre a autant de modifications et de détours qu'un grand arbre a de feuilles en été ; et, de même que les feuilles tombent à mesure que les fruits mûrissent, de même l'amour-propre s'éteint dans l'homme par la lumière de l'entendement.

L'amour-propre est difficile à définir : c'est autre chose que la sensibilité. Notre sensibilité physique peut être frappée sans que l'amour-propre s'en mêle ; mais en est-il de même de la sensibilité morale ? Je ne le crois pas. Puisque l'amour-propre diminue à proportion qu'on acquiert une instruction solide et vraie, il semble qu'il est un confortatif à notre foiblesse, les béquilles de l'ignorance. C'est presque toujours par amour-propre que nous nous attristons, que nous nous chagrinons. Les bêtes, dont l'humeur a de l'égalité, en sont privées, fort heureusement pour nous, car nous n'aurions pas beau jeu avec elles. On dit que l'éléphant a de l'amour-propre (il est assez gros pour cela), aussi prend-il aisément du chagrin. Le chien s'afflige mortellement, mais ce n'est pas par amour-propre, c'est, quand il perd son maître, par attachement pour

(1) Voyez le chapitre XXIII du premier volume. (G.)

lui, et par habitude. Au reste, nous ne saurons jamais bien ce qu'est une bête (1).

C'est, auprès de nous, un titre de défaveur; cependant, la bête approche plus que nous de l'unité qui semble constituer la perfection individuelle. Il y a peu d'hommes qu'on ne puisse rendre bons, momentanément, en flattant leur amour-propre. Il n'y a que l'homme bon par nature sur lequel, peut-être, cette épreuve n'agit point, parce qu'il est bon par essence. Il suit de là que celui que vous vous rendez favorable par la flatterie n'est pas assez bon, puisqu'on a le moyen de modifier ses actions, et que celui sur lequel la louange n'opère point est l'homme bon par excellence, en supposant que vous lui demandiez une chose injuste. Faut-il flatter et mentir? Faut-il être dur et véridique? C'est selon les cas; mais en général, il ne faut ni l'un ni l'autre de ces moyens d'agir et de faire agir. Flatter le vice est le métier d'un lâche, d'un menteur. Respecter la vertu est justice. Être véridique mal à propos, c'est sottise. Irez-vous dire à l'homme vicieux et puissant : « Je te méprise », tandis qu'à chaque instant il peut vous anéantir? Que peut-il donc? Ne rien faire ni de vil, ni de sot. Opposer une conduite pure à celle du vicieux sans pouvoir : — Ce bon exemple est déjà un grand poids dans la balance sociale; le redresser sans l'aigrir, garder le silence devant la puissance injuste et laisser faire au temps qui amène toute chose à bonne fin.

Un bon livre de morale est le meilleur correctif des mœurs : ce spécifique opère lentement, mais sûrement. En s'adressant à tous, il n'humilie, ne révolte personne. Le livre circule sans contrainte, chacun s'en applique sa part. C'est ainsi que de saines maximes s'établissent et obtiennent à la longue une sanction publique que rien ne peut détruire. L'erreur a beau vouloir usurper la place de la vérité; une erreur est toujours un faux calcul; en secret, mille plumes recommencent l'opération, rectifient l'erreur et la mettent au grand jour.

(1) J'observois l'autre jour, sur une place publique, un savant qui regardoit attentivement un chien entre les deux yeux : « Qu'y-a-t-il dans cette tête? » sembloit-il se demander. — Il y a un instinct incorruptible, irrésistible. (G.)

CHAPITRE XXXIII

NOUS SOMMES FAITS POUR ÊTRE APPARIÉS

Quoique en commençant à compter par un et suivant la marche naturelle des nombres nous trouvions alternativement le nombre impair, et puis pair celui qui le suit, depuis l'unité jusqu'à l'infini, il y a néanmoins plus de nombre pairs que d'impairs, car non-seulement deux nombres pairs composent un nombre pair, mais deux nombres impairs sont encore un nombre pair. Ceci soit dit seulement pour prouver que le nombre pair a une majorité marquée dans la nature des nombres, quoique tous les genres de perfection tendent à l'unité. Voyons notre proposition : *nous sommes faits pour être appariés*. L'amant est délicieusement avec sa maîtresse ; l'ami est bien avec son ami, ou l'amie avec son amie ; le mari avec sa femme quand ils s'aiment et surtout qu'ils s'estiment. Mettez un tiers avec ces couples d'amis, déjà l'harmonie se corrompt. Si vous mettez une femme entre l'amant et la maîtresse, elle devient rivale ou régente. Si vous mettez un homme, la même chose. Entre amis ou amies, un tiers prend nécessairement parti pour un des deux. Entre mari et femme, l'entremetteur court de plus grands risques. Le bonheur fait les jaloux ; le malheur donne la supériorité. Ce système contredit le dilemme antique qui dit : *Omne trinum perfectum ;* j'en conviens ; mais

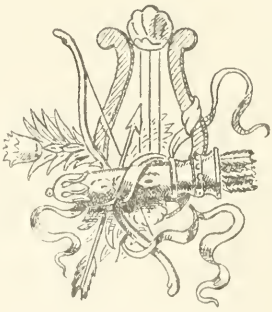
aussi appartient-il plus au physique qu'au moral. La moralité des hommes réunis en grande société est si compliquée qu'on ne parviendra jamais à la rendre supportable. C'est comme une forêt touffue et longtemps abandonnée, la cognée et la hache ne savent par où commencer leur débloyement, et couper fait croître avec plus d'abondance. Aussi est-on peu étonné que des philanthropes, tels que Diogène et J.-J. Rousseau, contractent une espèce de maladie qu'on pourrait nommer *homophobie* (1), horreur de l'homme. Elle est au moral ce qu'est au physique l'*homophobie* de certaines femmes fortes qui exècrent notre sexe, quand il veut les assujettir aux fonctions féminines. Répétons donc que nous sommes faits pour être appariés. *Un*, n'est rien; *deux*, c'est bien; *trois*, c'est déjà trop.

Les hommes ne sont bons qu'en particulier : cette question tient de près à celle que nous venons d'examiner. A-t-on remarqué, en effet, quelle différence, presque totale, il y a entre les mêmes hommes fréquentés dans le particulier ou en présence du monde? Elle est si grande qu'à peine reconnoît-on les mêmes personnes. Celui qui, en tête-à-tête, vient de vous témoigner des sentimens affectueux, qui vous a fait hommage de son respect, a changé du tout au tout du matin au soir. Que signifie ce changement? Qu'on n'est bien que quand on est deux; il y a alors peu de calcul à faire pour l'amour-propre; tour à tour on se cède quelque chose, et l'on se quitte contens. Mais quand on est plus de deux, il faut des combinaisons pour former des ambes. C'est comme à la loterie : dans trois numéros, il y a trois ambes; dans quatre, il y en a six; dans cinq, il y en a dix... L'amour-propre est en moins dans le tête-à-tête, en plus en grande société; mais là, il sait se faire violence et se taire. L'amour-propre dans l'homme est comme un polype qui se multiplie en se divisant en raison du nombre des témoins; on a beau le mettre en pièces, il est entier partout; mais qu'il a de souplesse, comme il sait s'humaniser! Le ton général d'une société de gens polis est vraiment un concert admirable ; c'est là que, par politesse ou par intérêt, l'amour-propre se retire dans ses réduits les plus secrets. C'est comme les concertans en

(1) Pour *anthropophobie* ; *homophobie* signifierait « horreur de ce qui est semblable ».

musique ; il faut que chacun fasse sa partie en renonçant à la prétention d'éclipser les autres ; il faut que chacun contribue à l'unité, sans quoi c'est un charivari et non de l'harmonie. « L'homme est bon, quoique les hommes soient méchans », a dit Jean-Jacques. Je pense aussi que celui qui trompe toute une ville ne trompe pas son laquais, qui lui rendroit la pareille. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Qu'on est le même partout et qu'on dissimule par intérêt. Rousseau, pour le bien général, croit qu'il y a moins de mal à ce qu'un franc coquin se fasse assommer que s'il trompoit et assommoit clandestinement cent honnêtes gens.

Il y a péril à solliciter la faveur de l'homme puissant en présence de témoins ; car si vous méritez à tous égards ce que vous demandez, vous faites violence au donateur ; si vous déméritez, vous le faites rougir. Une jolie solliciteuse doit aussi éviter les témoins : s'ils disent qu'on ne peut rien refuser à Madame, c'est comme s'ils disaient que Madame n'a rien à refuser à Monsieur. Si c'est en particulier qu'elle sollicite, un serrement de main de part et d'autre explique la nature des conclusions, mais sans scandale.



CHAPITRE XXXIV

ESPRIT ET PROBITÉ

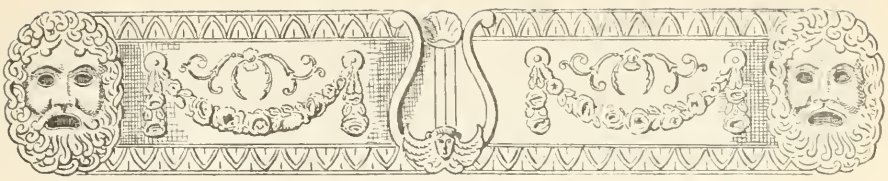
Avoir de l'esprit n'est pas avoir de la probité : il faut un bon esprit, un esprit qu'on dirige sagement, comme le chimiste gradue le feu qui est sous son creuset, sans quoi l'esprit ou les esprits enlèvent la matière; et, tel qu'un ballon rempli d'air plus léger que l'air atmosphérique, l'esprit emporte souvent la matière hors de sa sphère, pour la précipiter en se dégageant de son enveloppe. Être méchant sans esprit, c'est être bête; être méchant avec de l'esprit, c'est être fourbe, passionné outre mesure : l'homme d'esprit a l'idée du juste et de l'injuste, s'il veut se donner la peine de réfléchir. Il est difficile d'être méchant quand on réduit tout au physique; tel est l'esprit des braves de notre siècle; ils sont encore en petit nombre, mais ils augmenteront, et feront la loi. Tel est l'ascendant de l'esprit sur la matière. Jadis, tromper adroitement, c'étoit avoir de l'esprit; aujourd'hui que l'esprit d'analyse, l'esprit physique, si on ose le dire, commence à régner, c'est se tromper soi-même que de fortifier l'erreur des sots. Il est des fourbes qui le sont à tel point qu'ils ne paroissent pas l'être; que gagnent-ils? Un brevet de fourberie les attend au bout de leur carrière. *Omnis homo mendax,* dit-on, tout homme est menteur; c'est faire en trois mots une bien triste histoire de l'humanité. La maxime peut être vraie, mais elle sous-entend des circonstances où l'on force l'homme de bien, non pas à mentir, mais à taire la vérité.

Il nous faut prendre l'homme tel qu'il est, car il est ainsi. Marc-Aurèle disoit : « L'humanité, mes amis et moi. » L'homme ordinaire dit : « Moi, mes amis et l'humanité. » Le sot ne dit rien, ou c'est par écho. L'homme est triple; il est trois dans un. Il est fort, mixte ou foible, et son état dépend de son physique et de son éducation. Fort de bons principes, c'est l'homme droit et déterminé selon les circonstances. Mixte, il ne peut prendre que des demi-résolutions. Foible, il n'a que celles qu'on lui donne, c'est la paille qui s'agite au gré des vents. Fort, écoutez-le, imitez-le, placez-le à votre droite. Mixte (c'est le grand nombre), il se contredit sans cesse : placez-le à votre gauche. Foible, soyez son appui, il se placera derrière vous. Le premier peut être un Achille, le second un Ulysse, le troisième, un pleureur, un Thersyte. Le premier peut encore être un Corneille, un Boileau, un Shakespeare, un Sedaine... Le second, plus sensible et plus maître des rapprochemens physiques et moraux, peut être un Molière, un Racine, un La Fontaine, un Fénelon, un Montesquieu qui ont à leur suite cent imitateurs (1).

Le troisième peut être un bambocheur des boulevards. Ne disons pas qu'un tel, du troisième ordre, a fait une bonne chose ; c'est un moment de délire passager, ce n'est pas lui qui a opéré ; c'est son esprit, mais qui a pris la fuite aussitôt. On n'est véritablement que ce que l'on est toute sa vie, sauf les modifications des âges. Enfin, le premier est dur, le second est tendre, le troisième est mou. Femmes! choisissez le second, vous le rendrez premier. La femme a aussi trois nuances de caractère. La femme forte est trop près de l'homme. La seconde est aimante et coquette. La troisième est une sylphide muette, qu'il faut chérir pour l'amour de ses charmes, si elle en est douée. Il est beaucoup de mélanges de ces trois caractères, tant en hommes qu'en femmes; mais quand on s'est fait trois idées types, on aperçoit aisément leurs dérivés qui sont en grand nombre. On peut faire un volume de ce chapitre, je le sais, je le sens; tant mieux, si mon livre fait faire des livres meilleurs que le mien (2).

(1) Il m'est échappé l'autre jour un mot qui fut trouvé bon. Je disois que l'homme excellent pour les beaux-arts avoit le cœur d'une femme et la tête d'un homme. (G.)

(2) Je reviendrai sur cette matière. (G.)



CHAPITRE XXXV

DISTRACTION

La plus forte distraction n'est que le résultat de ce qui se passe dans le cerveau du distrait. Quand le comte Creutz, après avoir informé Madame Laruette (1) de l'impatience du public, fermoit sa loge à double tour et emportoit la clef dans son manchon (2), il raisonnoit confusément à la manière d'un distrait, il disoit : « Les acteurs ne se feroient pas attendre, si on n'alloit pas les interrompre quand ils s'habillent en rêvant à leurs rôles ; et pour que cela n'arrive pas à madame Laruette qu'on attend dans ce moment, je l'enferme et j'emporte sa clef. » Cependant, si l'on n'avait pas su où trouver l'ambassadeur dans la salle, il falloit briser la serrure ; tout cela demande du temps, et le temps est bien long quand le public crie (3).

(1) Actrice de la Comédie italienne, femme de l'acteur et compositeur dramatique J.-L. Laruette (1731-1792). Créatrice du rôle d'Agathe dans l'*Ami de la maison* après le remaniement de cet opéra (1772) elle y obtint un très vif succès, que son mari, précédemment très apprécié dans les ouvrages de Grétry et de Monsigny, mais alors vieilli et sur son déclin, faillit compromettre.

(2) Cette anecdote est contée dans les *Essais*, t. I, à propos du *Tableau parlant*.

(3) Ceci me rappelle qu'un acteur peu favorisé du public se fit attendre pendant un quart d'heure ; le bruit de la salle étoit affreux et c'étoit un dimanche. L'acteur arrive enfin ; il alloit entrer en scène et recevoir une bordée de sifflets, lorsqu'un de ses camarades (il était Italien) lui dit : *Fais le boiteux, mon ami.* Il le fit, et fut couvert d'applaudissemends. (G.)

Nous ne sommes pas toujours les maîtres de disposer des fibres de notre cerveau qui nous donnent les idées et nous font raisonner ou déraisonner : c'est un instrument qui agit souvent sans notre participation, mais nous pouvons réclamer comme d'abus. Bien ordonné, quelle haute faculté de la matière ou de l'esprit ! Quel autre qu'un Dieu pouvait la lui communiquer ! Je crois trop en Dieu pour être jamais bigot. Les cérémonies des cultes affoiblissent l'idée du grand ordonnateur de toutes choses. Il ordonne, il suffit ; nul cérémonial ne peut ajouter à l'ordre prescrit par celui qui a dit : Que telle chose soit. Et elle fut.

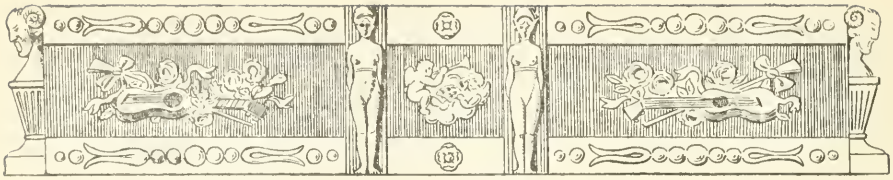
L'étiquette des cours apprend aux rois combien de pas ils doivent faire pour recevoir un prince, un ambassadeur. Faire de Dieu un roi de la terre, c'est le dégrader ; traiter un roi comme Dieu, c'est le persifler. Dieu n'exige de la matière que ce qu'il lui a donné ; il ne peut exiger d'elle ce qu'il lui a refusé.

CHAPITRE XXXVI

VIEILLIR, C'EST PRESQUE CHANGER D'ÈTRE

Dans l'enfance, telles substances dominent : aussi l'enfant montre-t-il les dispositions, les effets de la cause. De ses substances organiques : l'activité, la pétulance, le feu et la primeur de la vie transportent son être.

Dans l'adolescence, l'individu se fortifie avec sa substance. Dans la vieillesse, il dépérit par sa substance. Le corps de l'homme est un vase de chimie où tout se compose, se décompose, je veux dire se mêle de diverses manières, en plus, en moins, produisant toujours des effets différens : vieillir, c'est changer de forme. Prier Dieu pour qu'il nous laisse toujours le même en joie et en santé, c'est le prier de changer l'ordre des choses pour nous seul ; c'est le prier de nous laisser à la place de celui que nous avons engendré, qui nous attend de pied ferme pour nous remplacer. Les hommes sont singuliers ! Ils veulent tous faire l'amour et personne ne veut mourir. Obtenir son semblable, n'est-ce pas faire son remplaçant ? Je l'ai, je crois, déjà dit : il est inutile d'objecter que les substances nutritives sont les mêmes pour le vieillard comme pour l'enfant ; le vase, ou les organes vitaux qui les reçoit, et sur lequel elles agissent, est changé : on digère à vingt ans ce qui donne l'apoplexie à quatre-vingts.



CHAPITRE XXXVII

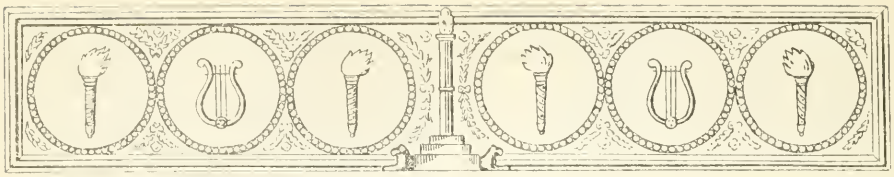
PEUT-ON SATISFAIRE A LA FOIS TOUS LES SENS?

C'est comme si, dans le monde physique, on demandoit à la fois la pluie et le beau temps, le jour et la nuit, le froid et le chaud, le calme et l'orage... Chacun de nos sens est fait pour aider, pour rectifier l'autre. Si je ne vois pas, je touche ; si je ne puis toucher, je flaire ; si le nez est obtus, j'écoute ; si je suis sourd, j'ouvre de grands yeux... Satisfaire tous les sens à la fois, c'est le délire de la volupté. La nature a rendu ce moment très court, parce qu'il est au-dessus des forces humaines ; s'il duroit davantage, il seroit mortel pour trois individus. Femmes, n'ayez pas deux plaisirs à la fois, si vous voulez être mère et si vous ne voulez pas voir périr l'objet que vous aimez autant que la vie (1).

Le fourbe Mahomet, qui dans son Coran ne fait pas ressusciter les femmes de ce monde, parce que, dit-il, elles n'ont point d'âme ; qui promet aux hommes, dans l'autre monde, des houris ou femmes célestes qui transpirent tous les parfums d'Arabie pour toutes sécrétions, promet je ne sais combien de mille ans d'extases amoureuses sans intervalle... Et il est des hommes, beaucoup d'hommes qui croyent à l'Alcoran ! Qu'ar-

(1 Je crois que cette observation est dans la morale de Plutarque. (G).

rivéroit-il de nous, grand Dieu, si tous nos sens à la fois montoient à leur apogée ! Mort subite, assurément. Il n'est que Dieu à qui l'on puisse supposer ce bonheur parfait : *Gloria in excelsis !* Pour nous dont le bonheur n'est jamais pur ni complet, il faut que nos sens soient en équilibre pour que nous soyons dans un calme heureux ; si un l'emporte trop sur les autres, il reste seul en activité. Quand un peintre ou poëte vous demandent : observez-vous bien mon tableau ? m'écoutez-vous ? le proverbe répond : Je suis tout œil ; je suis tout oreille.

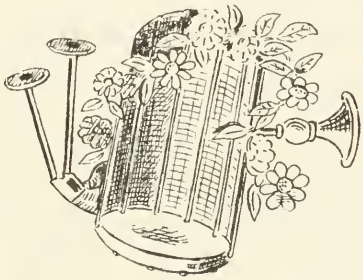


CHAPITRE XXXVIII

CARACTERES

On distingue l'homme par son caractère. L'animalité se montre dans tous les individus vivans, mais la force du caractère rend l'homme indépendant d'un instinct trop machinal. Il faut de l'instinct, c'est l'*être;* il faut de la raison pour le diriger, c'est la boussole. Ceux qui ont plusieurs caractères mêlés n'oseroient se montrer si la bêtise ne venoit à leur secours : dans leur indécision ils prennent un ton décidé, ils imitent ceux qui n'ont qu'un caractère majeur. N'ayons pas peur des gens trop hardis, ils sont souvent ainsi par poltronnerie. Avoir plusieurs caractères à la fois, c'est donc n'en avoir point. Tout est par trois dans la nature, bon, ou mauvais, ou médiocre, qui tient des deux premiers. Il est aussi trois hommes dans l'homme, physique, civilisé, sage. L'homme physique désire peu ; l'homme civilisé veut ce qu'il voit, et plus encore ; le sage prend au juste ce qui convient à la circonstance. Le premier se satisfait de ce qu'il trouve sous sa main; le second se fait mille besoins factices; le troisième se rapproche chaque jour de l'unité en bornant ses désirs. S'il n'a nulle idée de la société, le premier n'a ni vices, ni vertus; le second, en proie à ses désirs, mais soumis aux lois, est forcé de faire

de nécessité vertu ; le troisième croit la vertu nécessitée, et il la pratique. Toute chose étant bonne, mauvaise ou médiocre, on peut appliquer la division de trois à tous les objets physiques et moraux : c'est pourquoi nous rappelons souvent cette division naturelle.



CHAPITRE XXXIX

DIALOGUE ENTRE LA FIÈVRE, L'ESPRIT ET LE JUGEMENT

La Fièvre

Rien n'existeroit sans moi. Je suis la fermentation de la matière. C'est par mes efforts que se rétablit l'équilibre détruit par le partage inégal des élémens et, dans l'homme, par les imperfections organiques ou humorales. Il n'est point d'élan, soit de dévotion, d'héroïsme ou de vertu qui ne viennent de moi ; et...

L'Esprit

Arrête donc, si tu le peux ! Tu nous parles des biens que tu opères ; mais tu ne dis pas combien de maux marchent à ta suite. Sans moi, sans l'esprit qui apprécie et met les choses à leur place, tu n'es qu'une machine désordonnée qu'on arrête difficilement quand elle est en train d'aller. Tu es une espèce de folle qui croit tout faire ; cependant, tu commences tout sans rien finir, et c'est toujours par le mal que tu arrives au bien. Fièvre de dévotion, tu marches de la superstition au fanatisme; fièvre de la liberté, tu égorges l'innocent avec le coupable; fièvre physique, tu détruis les organes vitaux ; fièvre de nerfs,

tu nous laisses entre le oui et le non ; fièvre des talens, sans moi, tu passes le but raisonnable ; enfin, fièvre morale, tu es la source de toutes les passions violentes et de tous les vices qui nous subjuguent.

Le Jugement

Paix, paix, mes amis. Vous ne finirez pas de vous quereller, si vous ne mettez pas plus d'ordre dans vos discours. Vous ressemblez aux auteurs prévenus de leur propre mérite, qui ne voient que les imperfections de leurs rivaux.

Chaque chose a plusieurs faces, qui sont bonnes ou mauvaises relativement à l'objet auquel on les applique. Vous êtes, de même, utiles ou nuisibles ; tout dépend de la place que vous occupez et du résultat utile ou inutile que vous procurez.

Dans ce monde, nous sommes tous les parties d'un grand tout, dont nous ignorons la cause première. En allant plus loin que nos forces naturelles, nous tombons en foiblesse. Permettez-moi une comparaison : « Sans moi, dit le cadran de l'horloge, verroit-on l'heure qu'il est ? » — « Sans moi, la verriez-vous, dit l'aiguille qui est dessus ? » — « Et sans moi, dit chaque pièce de l'horloge, à quoi serviriez-vous ? » — « Et sans moi, dit enfin le ressort intérieur qui fait tout mouvoir, vous seriez tous inutiles. »

La Fièvre

Il n'est pas moins vrai que je prépare toutes les créations. Sans moi, sans mon principe actif, l'esprit, le jugement seroient sans fonction : je suis le ressort qui...

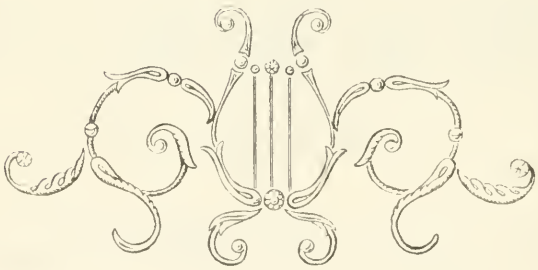
Le Jugement

Tu es la fièvre. Oui, tu prépares les créations, mais tu obéis à la cause qui te meut.

L'Esprit

Le jugement a dit vrai : je puis en juger, car je suis le raffinement de la raison qui...

...Qui souvent lui nuit. Concluons. Toi, la fièvre, tu es nécessaire, car sans toi il n'y auroit qu'inertie dans le monde. Toi, l'esprit, pour être bon, tu dois participer de la fièvre et du jugement. Fièvre ou esprit, tous deux je vous arrête quand vous allez trop loin, et vous me poussez quand je suis trop inactif. Mes amis, suivons notre destinée, que nous ne pouvons éviter. Fièvre, tu dois être fougueuse : ta lenteur nous tue. Esprit, tu es né volage : quand tu reposes, tu n'es plus. Fiez-vous à ma sagesse, je suis l'expérience consommée qui ne s'en laisse plus accroire.



CHAPITRE XL

CONTRASTES

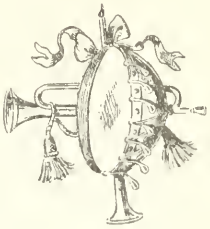
Dans les maladies ou les violens chagrins, voir la personne souffrante rire aux éclats offre un contraste horrible. Je ne sais si l'art dramatique en a fait usage, mais j'imagine qu'un roi Lear, une Nina nous montrant ce délire bien amené produiroit un grand effet.

Ma sœur (madame Lacombe) venoit de perdre son fils unique, âgé de huit à neuf ans. Dans cet âge si tendre, il savoit lire, écrire, calculer ; il jouoit du forte-piano (1), lisoit la musique presqu'à livre ouvert, jouait de tête sans faire de fautes d'harmonie. Je disois à ma sœur que son enfant étoit trop précoce, qu'il ne vivroit pas. Elle répondoit qu'on n'exigeoit rien de lui, qu'il agissoit de sa propre volonté. — « Oui, mais on le caresse, on l'admire. Voilà ce qui le pousse et le tue. Il faut l'envoyer polissonner en campagne, sans livres ni instrumens de musique ; qu'il soit environné de gens qui ne sentent pas le prix des talens, c'est le seul moyen de le sortir du rachitisme qui l'accable. » On ne fit rien de ce que je disois. Se séparer d'un enfant charmant, renoncer, même pour un temps, aux jouissances que donnent ses talens précoces, est un effort difficile au cœur d'une mère.

(1) On disait encore, indifféremment, « piano-forte » ou « forte-piano ».

Il étoit resté petit, les traits non formés ; la nature fit tout-à-coup un effort pour reprendre ses droits et l'enfant mourut de la secousse, en deux ou trois jours. En mourant, il grandit beaucoup, son nez devint grand, et il n'en avoit presque pas étant en vie ; sans les cris de la mère, je n'eusse pas reconnu mon neveu mort. « Allons, dis-je à ma sœur, allons-nous-en chez moi, cette scène de douleur est au-dessus de vos forces. » J'enfermai l'enfant et donnai la clef de la chambre à son père ; la mère le regarda et lui parla encore longtemps par le trou de la serrure ; enfin, je l'entraînai. Dès qu'elle fut dans ma voiture, elle partit d'un éclat de rire immodéré, voulut se jeter à mes pieds. « Il est chez vous, mon fils, allons le revoir ! Ah ! mon frère, mon frère, que vous êtes aimable ! » Elle m'étouffoit de baisers, en riant, pendant que je pleurois. Arrivé à ma porte, je ne pus la retenir, elle franchit l'escalier comme un oiseau. « Il est ici, il est ici, mon frère me l'a dit. » Elle courut de chambre en chambre... « On m'a trompée, il n'y est pas, c'est bien mal... » Elle tomba dans une espèce d'anéantissement.

Bonnes mères, donnez des talens à vos enfans, mais prenez garde que l'amour-propre ne les sollicite trop vivement. « Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré », dit le proverbe.



CHAPITRE XLI

DIFFÉRENCES ENTRE LES CLIMATS ET LES INDIVIDUS

Chaque climat a ses productions homogènes à lui, et qui ne peuvent être autres. L'éducation masque le caractère des hommes ; il en reste cependant toujours quelques marques indélébiles. Les animaux restent plus franchement ce qu'ils sont. Aujourd'hui, un enfant de douze ans, bien instruit, est plus loin de la nature (je n'ose dire brute) que le cheval le mieux dressé. Les animaux perfectionnent leur allure sans changer de mœurs : le chien du roi aime sans préjugés la chienne du berger.

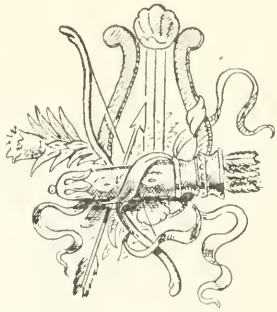
On dit que chaque homme a dans sa physionomie quelque chose d'un animal ; je croirois assez que chaque climat (fût-ce dans un même et grand pays), que chaque portion d'habitans de climats divers a des similitudes avec un animal. Vu leurs rapports avec les hommes et en ne jetant les yeux que sur la France, on diroit que c'est en Franche-Comté qu'est né le paon ; le renard en Normandie ; le chat dans la Gascogne ; l'écureuil à Marseille ; le chien chez les Auvergnats et autres montagnards ; le mouton en Flandre ; le singe à Lyon et dans les villes de second ordre ; tous les métis à Paris, et les grands hommes et les sots partout. Il est cependant des exceptions à cette règle générale. L'homme d'un climat peut naître dans un

autre : « C'est la graine qui fait le chou ». La bonne graine produit, je crois, encore plus dans un mauvais terrain que la mauvaise dans un bon (1).

Ne pouvant transporter un climat dans un autre, on transporte leurs productions : c'est ainsi que les hommes du nord se vivifient des substances du midi et du levant.

La différence entre les individus est plus grande en proportion que les localités climatériques diffèrent entre elles ; la moralité des hommes est alors frappante. Bonhomie dans le nord, fourberie dans le midi ; mélange des deux au levant et au couchant, mais quelque chose de plus au levant : c'est le soleil qui est notre grand distributeur. Il semble que plus l'homme a d'esprit, plus sa moralité dégénère. L'homme des pays chauds est tout ou rien en morale ; un dieu terrestre ou un impie ; un homme sublime en vérités, ou un fourbe, un vrai sac à mensonges.

(1) Helvetius croyoit le contraire ; il pensoit que le terrain ou l'éducation influoit plus sur l'homme futur que le développement de son germe. (G.)



CHAPITRE XLII

SOYONS CE QUE VEUT LA NATURE

Je ne connois pas de ridicules plus tristes que ceux que se donnent les vieillards en voulant dissimuler leur décrépitude. « Savez-vous que je fais encore mes quatre lieues de mon pied léger (cela veut dire pesant) ? que je suis encore un vert-galant qui ... » Quoi ? N'achève pas, mon homme, ton règne n'est plus de ce monde. Remarquez que lorsque les vieillards rient beaucoup, ils pleurent d'autant et en même temps : nature les accuse. La gaieté, la bravoure du vieillard attristent ; il n'y a guère que les vieux et les vieilles qui vantent les vieilles et les vieux. J'ai soixante-quatre ans (1) ; je ne provoque plus mes facultés ; quand elles se montrent obstinément, je les accueille modérément. J'ai vu périr presque tous les vieillards qui se sont donné et qui ont satisfait leurs désirs factices. Un instant de plaisir de trop suffit pour plonger un vieillard dans l'éternité : belle prouesse ! Quand il m'arrive d'être amoureux d'une belle fille, je la flaire comme une rose et je la laisse cueillir par celui qui ne craint pas les épines. Si elle répond à mes vœux, je crois qu'elle aime ma réputation ou mon argent. Si je m'aperçois qu'elle ait des projets d'intrigue suivie, je me sauve ; la bravoure d'un vieux est dans la retraite. On doit remarquer que auprès

(1) An XIII, 1805. (G.)

des femmes, les jeunes gens capables parlent peu et agissent bien ; les vieux font le contraire, mais elles ne les croient point : « A beau mentir qui vient de loin », disent-elles. L'abbé Gagliani (1) étoit gaillard auprès des femmes. Il me disoit un jour, voyant mon piano entouré de sirènes : « Mon enfant, fuyez les coquettes, elles vous mangeroient, vous et votre talent. » Je voulois le faire parler ; je lui dis qu'il étoit souvent difficile de leur résister. — « Bon, savez-vous ce que je fais, moi qui suis délicat et plus vieux que vous ? » — « Quoi ? » — « Quand je veux me débarrasser d'une femme dangereuse, je fais ma cour à sa femme de chambre ; je lui donne quelques louis, je visite entièrement l'appartement de ma belle dame et je m'assure, ainsi, qu'elle n'est pas une divinité telle que mon imagination me la dépeignoit. » Il se mit à rire. « Vous vous rappelez quelque chose de drôle, » lui dis-je. « Oui ; j'étois en campagne, je me lève pour me promener, je trouve dans le corridor un de mes amis en sentinelle à la porte d'une belle. Il attendoit pour entrer. Dans l'instant paroit une femme de chambre. Sortant d'une petite porte à côté, cette déesse du dernier ordre portoit un vase qui ne contenoit pas de parfums ; je me sauve en disant à mon ami : « Je suis bien aise que ce produit d'elle-même n'ait point de part à tes adorations. » Je le vis paroître un instant après moi dans le jardin ; il me dit que ma plaisanterie l'avait terrassé. O destinée ! C'étoit peut-être un grand homme, un héros qui devoit naître de ce tête-à-tête manqué — et manqué par quoi ? »

(1) L'abbé Gagliani, archéologue, économiste, écrivain italien, qui vécut longtemps à Paris, où il se rendit populaire à la fois par sa physionomie originale et par sa vivacité d'esprit (1728-1787).

CHAPITRE XLIII

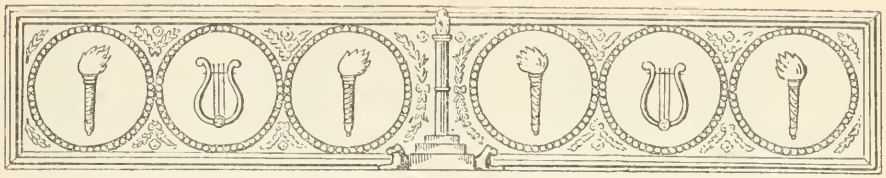
A QUOI L'ON PEUT RECONNOITRE CE QU'EN EFFET EST UN HOMME

Quand on veut faire l'éloge de quelqu'un, on dit qu'il remplit bien les devoirs de son état. Cet éloge est vague, général et ne dit pas assez. Le capitaine de voleurs le dit aussi à ceux de ses enrôlés qui se distinguent dans leur infâme métier. Voleurs et immoralité à part, dira-t-on, il importe peu qu'un homme soit placé haut ou bas, pourvu qu'il fasse son devoir. Cela est vrai, mais l'homme n'est pas essentiellement jugé par cette décision ; il l'est bien davantage par le choix de l'état qu'il a préféré que par la manière dont il en remplit les fonctions. Il n'est pas ici question ni de facultés ni d'aptitudes ; il s'agit de savoir si tel homme, exerçant tel état ignoble, est doué ou peut être doué d'un caractère distingué, étouffé.

Le plat courtisan qui sait le mieux faire sa cour, la fille publique qui n'empoisonne et n'escroque personne en procurant du plaisir à tout le monde, remplissent aussi les devoirs de leur état ; en sont-ils plus estimables ? On dira que la plupart des hommes sont conduits, dès leur bas-âge, à l'état qu'ils professent par leur naissance, leur éducation et les circonstances impérieuses que nul ne peut prévoir ni éviter ; et, à moins que dans l'âge mûr, un caractère fort et déterminé ne les fasse dévier de

leurs premiers principes, ils demeurent forcément à la même place. C'est là ma solution ; c'est tout ce que je demande. Je dirai donc de l'homme qui exerce un métier répugnant, qu'il est vil ou bête. — On dira qu'il est des métiers bien nécessaires, quoique répugnants. Je suis encore de cet avis, mais je dis encore qu'un homme se fait connoître par son état, indépendamment de l'utilité de son office. De quoi s'informe-t-on quand on veut connoître quelqu'un ? De l'état qu'il exerce ; aussitôt il est jugé, quoique généralement. Quelle distance il y a cependant entre l'honnête laboureur et le marquis escroc ! Mais il est telle profession vile et nécessaire qui n'exige pas de réflexions ultérieures. On plaint, on dédaigne l'individu, et l'on s'en sert parce qu'on ne peut s'en passer. L'argent est tout pour ces gens-là ; ils se passent de considération et ils trouvent encore des subalternes qui les servent et leur obéissent.

Honneur à celui qui, étant devenu riche, n'a pas besoin de changer le nom de son père !

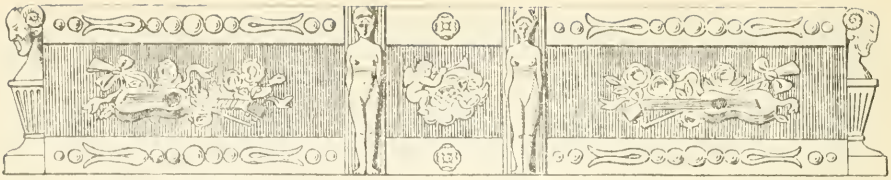


CHAPITRE XLIV

ÉTERNITÉ

La durée éternelle du temps, l'infinité de l'espace seroient plus incompréhensibles qu'elles ne sont si nous n'avions la certitude de l'infinité numérique. Il y a donc, au moins, trois infinités : 1° Celle du temps, qui n'a pu commencer et ne peut finir. Dieu est incréé ; si quelqu'un eût eu le pouvoir de créer Dieu, celui-là seroit Dieu. Dieu est dans le temps ; il est tout ce qui est, par sa seule volonté. 2° L'espace est infini ; s'il avoit une borne, on iroit au-delà ; mais il n'en a pas et n'en peut avoir. 3° Nommer un nombre auquel on ne puisse ajouter un autre nombre est impossible. On peut compter les grains de sable de la mer sans épuiser l'addition des nombres. J'ai dit qu'il existe *au moins* trois infinités, parce que la matière aussi est éternelle. Où étoit ce qui est avant d'être ? Où sera ce qui est après avoir été ? Ces idées sont plus incompréhensibles que l'éternité de la matière.

P. S. — Ce chapitre n'est pas savant, il se comprend. Pour certaines gens, il n'y a que les raisonnemens incompréhensibles qui soient doctes : c'est là une mauvaise manie ; c'est celle de la prétention ridicule.



CHAPITRE XLV

EST-IL IMPOSSIBLE, OU N'EST-IL QUE DIFFICILE DE SOUMETTRE LES AUTRES AUX SENTIMENS QUE NOUS ÉPROUVONS, ET QU'ILS N'ONT POINT ?

Aucune question n'a plus de rapports que celle-ci au physique et moral de l'homme. Est-ce par le premier qu'on peut diriger le second ? Est-ce par le moral qu'on peut atténuer ou fortifier les facultés physiques ? Nous avons maintes et maintes fois agité cette question importante : l'un influe sur l'autre assurément ; mais le physique résiste plus fortement au moral, et celui-ci cède plus aisément au physique. Dans cette proposition, ou cette espèce de syllogisme, le physique, peut-on dire, est la majeure, le moral est la mineure ; l'un est la source, l'autre le produit.

Il seroit aisé d'envelopper ce chapitre de la plus obscure métaphysique, c'est-à-dire du plus sublime galimatias; il ne faudroit pour cela que généraliser au lieu de particulariser les idées que renferme la question. Abstenons-nous-en et soyons clair, s'il est possible, pour dire quelque chose de positif (1).

(1) Un bon homme qui aimoit un savant disoit : « Comme il est fort dans les choses inintelligibles ! » (G.)

Nous appartenons à la nature ; nous apportons donc en naissant nos dispositions naturelles. Cette vérité est tellement majeure, si importante, qu'on ne peut rougir en la répétant sans cesse, et je crois que ceux qui sont trop fiers de leur extraction sont gens auxquels le moral trompeur fait oublier le physique, en attendant qu'ils soient le nez par terre.

L'éducation réprime ce que la nature donne de trop volontaire à l'individu, pour le soumettre aux loix civiles, sans lesquelles nulle société ne peut exister. Le sage obéit aux loix par raison et par vertu ; le méchant ne leur obéit que par la crainte des châtimens. L'un est l'enfant de la nature perfectionnée par les convenances sociales ; l'autre est l'enfant brut de la nature, qu'on ne peut réclamer en société que du consentement de la loi. En supprimant cette distinction, on peut écrire mille volumes en réclamation des droits primitifs de l'homme. Forces vives dans les déserts ou les lieux peu habités ; loix, raison, souplesse et ruses dans les villes. L'homme vertueux qui seroit tel sans loix est un sur mille, sur dix-mille peut-être ; il vit de peu et meurt tranquille, il a fait son devoir.

Rappelons l'intitulé de ce chapitre : *Est-il impossible ou n'est-il que difficile de soumettre les autres aux sentimens que nous éprouvons et qu'ils n'ont point ?* Il faut, je pense, d'abord distinguer le sentiment qu'on veut inspirer, pour pouvoir se servir avec avantage du genre convenable d'impulsion physique ou de séduction morale.

En général, l'homme est foible, vacillant ; lui montrer beaucoup de fermeté, de décision dans le caractère, ne fût-ce souvent que par feinte, c'est le décider, le subjuguer. L'homme qui questionne, cherche encore ; celui qui affirme hardiment, possède : c'est ainsi que nous jugeons des autres. Malheur cependant à l'ignorant qui croit en imposer à l'homme instruit ; son imprudente hardiesse le fait déchoir plus bas que l'ineptie. Abordons de plus près notre question.

Nous avons souvent dit que par un bon régime physique on dispose, on modifie le moral. Rien d'étonnant en cela : jetter de l'eau sur le feu, c'est l'éteindre. Atténuer les substances, les priver du calorique, c'est diminuer l'effet qu'elles devoient produire. Le scélérat, même du premier ordre, après une bonne

maladie, étant purifié par les remèdes, les rafraîchissemens, le régime, peut encore se régénérer ; il peut, dans ce moment de calme et de bonheur, recommencer une nouvelle vie. Il est des scélérats d'une haute naissance qui ne sont tels qu'au jeu et près des femmes. Du reste, leurs manières sont nobles à l'extérieur ; ils sont braves, leur esprit est original, ils ont le cœur bon et généreux et, si la chronique ne devançoit leur personne, on les prendroit pour modèles d'amabilité. Celui d'entre eux qui, dit-on, fit répandre le feu pulvérisé de la cantharide dans les mets et les sucreries d'un festin (1), causa plus de ravage moral dans une nuit qu'un régime doux et salutaire n'en peut prévenir dans six mois. On ne peut calculer le nombre de désirs satisfaits ou mal éteins, les parjures, les infidélités entre amans, les adultères entre époux, les vols faits aux enfans légitimes dont cette infâme plaisanterie fut la cause physique.

L'éducation est, si l'on veut, une violation faite à la nature ; on la force à accélérer ou retarder sa marche et à prendre une direction convenable à la société, mais contraire à son allure ordinaire. Si l'on change le moral par le physique, tout est bien ; mais il n'est point d'individu agissant contradictoirement à sa nature qui ne soit un monstre d'hypocrisie, ou au moins un métis insignifiant ; et la majorité des êtres de la société sont ainsi forcément bons en apparence, avec des arrière-pensées sinistres.

La société, que nous ne pouvons éviter, qui nous enchaîne dans tous ses rapports, est l'écueil de l'homme.

Les épreuves aux initiations des anciens, les rites de la maçonnerie, les abstinences ordonnées par les religions ne font autre chose que modifier le moral par le physique ; c'est pour connoître à fond l'individu qu'on soumet son courage à des épreuves réitérées. Il n'est point d'être, surtout dans le premier âge, dont on ne façonne la volonté en s'y prenant avec art. Cependant, je ne dirai pas que l'éducation fait tout ; encore moins que nous naissons tous avec les mêmes dispositions aux mêmes choses ; on adoucit, on fortifie les organes ; on mélange les

(1) En 1772, le marquis de Sade s'était fait condamner, comme coupable de « sodomie et d'empoisonnement», pour avoir, au cours d'une orgie, fait prendre des pastilles renfermant de la cantharide à des filles publiques, ce dont plusieurs moururent.

substances vitales, sans les changer radicalement. Tel être n'a qu'un pas à faire pour arriver à sa destination ; tel autre, qu'on croit élaborer d'une manière, change en route et devient autre que ce qu'on se proposoit qu'il fût : c'est ainsi que le chimiste trouve ce qu'il ne cherchoit pas, en courant après la pierre jusqu'à ce jour introuvable (1).

Régime doux et bon exemple conduisent l'enfant aux bonnes mœurs et aux passions douces. Régime violent et mauvais exemple le mènent aux excès des passions turbulentes. En général, il est rare qu'il faille exciter, il faut plus souvent *oblitérer*.

La jalousie d'amour, cette passion si naturelle, est d'inspiration chez les amans. C'est surtout là qu'on veut soumettre un autre à sa volonté : le besoin crie et l'amour-propre s'irrite par les obstacles. Les amans savent, ou plutôt ils sentent, que vivre ensemble, respirer tour à tour l'air que l'un et puis l'autre ont respiré est un commerce d'échanges vitaux et amoureusement sympathiques qu'ils ne peuvent et ne veulent abandonner à personne. C'est ainsi qu'ils s'identifient, en attendant de plus intimes rapprochemens.

On dit que les sauvages cèdent leurs femmes et leurs filles à l'Européen de bonne mine; mais on nous dit aussi qu'ils vendent leurs lits en s'éveillant, ne prévoyant pas que le sommeil les atteindra le soir même. Cela prouve que l'homme simple court au plus pressé et que le présent l'occupe. Qu'on nous dise donc aussi qu'irrité par ses terribles désirs amoureux, et tel que le taureau soufflant le feu qui le dévore, le sauvage verse son sang avant de céder la compagne qu'on veut lui ravir. L'amour et l'amour-propre sont les deux passions dominantes de l'homme auquel la nourriture ne manque point. Si le sauvage donne sa femme par amour-propre ou

(1) La pierre philosophale qu'on cherche, en général, n'est plus celle d'autrefois ; ce n'est plus ni l'or ni le diamant, c'est l'homme dans ses substances qu'on cherche pour mieux régler ses mœurs. Ne nous décourageons point ; imitons la nature qui ne compte pas le temps, pourvu qu'elle arrive. On dit que le chimiste Thénard, un peu découragé, en travaillant avec le prince primat, lui dit : « Hélas, Monseigneur, rien n'avance ! » — « *Lespérance* nous reste », dit le prince (*Lespérance* était le nom du souffleur). (G.)

Thénard, illustre chimiste français, pair de France et chancelier de l'Université de Paris, auteur de nombreuses découvertes, notamment celle de l'eau oxygénée (1777-1857).

par intérêt, que font d'autre les maris débonnaires de nos sociétés? Ces infâmes n'épousent-ils pas une belle femme pour la trafiquer après un an de mariage? Et si d'abord leur idée n'est pas telle, si les besoins de vivre, joints à la possession tranquille de leur femme, les induisent à cette lâche complaisance, en sont-ils moins les êtres les plus méprisables de la société?

Résumons-nous. Faire violence aux inclinations de quelqu'un, c'est vouloir que ce qui est blanc soit rouge. Il faut préparer le physique pour que le moral s'ensuive. La vierge dont la douce circulation d'un sang laiteux ne lui fait éprouver qu'un calme parfait peut-elle être en rapports avec l'homme dont le sang est chargé de bitume? Respectons l'innocence et la femme sans besoins. Ne dévorons pas la fleur qui doit produire le fruit; attendons la maturité de chaque chose. La nature travaille pendant mille ans pour former une pierre que nous nommons précieuse; en rassemblant ses débris, nous voudrions la créer dans une semaine; vains efforts! Nous ne faisons qu'une contrefaçon. En pulvérisant la matière, y joignant un ferment analogue, l'exposant au feu, nous formons un bloc; mais le temps, la nature seuls donnent le caractère d'unité distinctive.

Le malheur de presque tous les hommes provient de ce qu'ils s'attachent aux femmes qu'ils croyent aimer parce qu'elles savent piquer leur amour-propre. Imbéciles que nous sommes! Celle qui nous fait des avances est aussitôt repoussée parce que nous nous croyons sûrs de sa possession. Le fat s'aperçoit-il qu'il a trop tôt cru son triomphe complet, il redevient pressant et amoureux. Ce n'est plus que ruses contre ruses entre les soi-disans amans; les protestations, les billets doux trempés de larmes n'inspirent plus de croyance. « Vous baisez cette lettre que vous venez de lire, disois-je à une belle dame; elle vous est donc bien chère? » — « Vous allez lire ma réponse, me dit-elle. Vous jugerez de l'effet qu'elle a produit sur moi. La voici : « Les larmes dont votre lettre est trempée sont douces, « Monsieur, je les ai goûtées du bout de ma langue; une « autre fois, ayez un lacrymatoire plus convenable; mettez du « sel dans le verre d'eau qui produit vos larmes. Il est incroyable

« qu'un *incroyable* (1) tel que vous soit aussi novice dans « l'art de tromper les femmes ! »

Les femmes sont moins dupes de nous que nous d'elles ; elles tiennent les fils qui font agir nos passions. Les jeunes gens d'aujourd'hui ont pris le parti d'être séduisans autant qu'ils le peuvent avec les femmes aimables, en gardant un silence obstiné sur les sentimens qu'ils éprouvent pour elles ; dans leurs propos, dans leurs actions, ils laissent percer, comme par hazard, un rayon d'amour. Ce manège veut dire que Monsieur est le favori des belles et qu'une de plus ou de moins n'est rien pour lui. Cependant, il finit par être le martyr, s'il s'obstine auprès d'une femme d'esprit. Quelle différence entre les amans bavards et expansifs du temps de la chevalerie et les nôtres ! Les anciens disoient et prouvoient jusqu'à l'excès leur passion ; les nôtres s'observent du coin de l'œil, font des mines, ne disent mot, semblant se dire : « Nous nous connoissons trop bien, tout est dit là-dessus. »

La femme qui aime avec ivresse, aime l'*homme ;* celle qui n'est agitée que d'un désir vague ne peut aimer qu'*un* homme, celui que son imagination a créé et qui souvent n'existe que là. Que faut-il pour rapprocher un être aussi charmant que passif de la sympathie amoureuse dont il ne ressent pas encore les effets ? Faut-il, par quelques moyens physiques ou moraux, provoquer les tendres sentimens de la jeune fille innocente ? Non, je le répète, il faut la respecter. Porter atteinte à la candeur est un crime ; il n'est dans la société, dans les spectacles, dans les bals que trop de provocations stimulantes à la perte de ce trésor, de ce souffle angélique. Si la femme reste inanimée d'amour, étant parvenue à l'âge de la maturité, il y a dérangement de santé ; ce n'est que le trop que la nature veut employer à la propagation de l'espèce ; si l'on donne à l'amour ce qui est nécessaire pour exister, c'est donner quelquefois sa vie en un jour. La sagesse habituelle rend aussi la femme circonspecte, même en éprouvant le besoin d'aimer. La presser vivement ou avec des expressions trop libres est pour l'homme un moyen sûr de n'être jamais aimé. L'amour pur, mais non dépourvu de belles facultés, peut seul la mener au but qu'en secret elle désire.

(1) Aujourd'hui, c'est ainsi qu'on nomme les fats et les petits-maîtres. (G.)

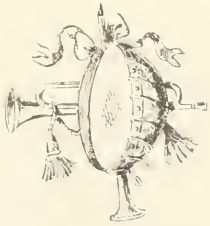
Le dérangement du système nerveux est souvent la cause qui rend les femmes perplexes; les nerfs étant en discordance, ce sont eux qui agissent, qui veulent et ne veulent plus, en vibrant alternativement sur tous les modes. L'être en souffrance n'est que le corps de l'instrument qui reçoit et communique les vibrations justes ou fausses des cordages nerveux. Le mal ôté, reste le bien; l'aplomb étant rétabli dans l'économie animale, c'est avec discernement que la beauté, dédaignant l'hommage de la fatuité, apprécie le vrai mérite et se rend à son vainqueur. La jeune fille s'attache souvent au vice façonné et recouvert d'habits élégans; l'homme modeste et vertueux est très heureux de ne pouvoir lui plaire.

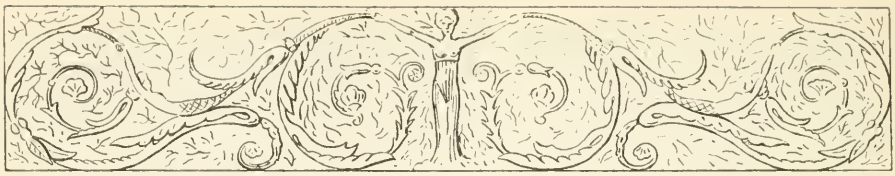
Ne croyons pas remporter la victoire de l'amour sur la femme qui ne se donne pas par sentimens; on possède sans posséder quand on parvient par les moyens factices de la richesse, de l'intérêt et de l'amour-propre. C'est, pour l'homme qui veut être trompé pourvu qu'il jouisse, comme une flamme phosphorique qui ne brûle qu'une nuit, et qui disparoît avec le jour. Fuyez, hommes imprudens, avant que le jour vous éclaire. Mille petit riens vous disent assez que vous n'êtes pas celui qu'on cherche. L'amour n'est pas aussi opiniâtre qu'on le dit à se déclarer chez la femme la plus sage. Un premier instant l'émeut, mais il lui en faut mille pour se décider. Hommes peu favorisés, ne cherchez point à ravir de légères faveurs fortuites au froid objet de votre fol amour; elles vous font désirer, espérer des faveurs plus intimes; elles attisent vos désirs qui ne seront jamais satisfaits, qui ne peuvent s'éteindre que dans le fleuve d'oubli. Dans les momens les plus critiques de l'amour offensé, quand le dépit, la jalousie, le désespoir, la rage troublent votre jugement au point qu'il ne sait plus quel parti prendre et à quelle sorte de vengeance il doit se livrer, que faut-il faire? Rien. Fermer sa bouche et laisser battre son cœur. Le temps amène le calme, il indique la situation juste où l'on est et il découvre les torts, vrais ou exagérés. La femme la plus froide, la plus cruelle, étonnée de ce silence, de ce calme philosophique et non précurseur des orages, admire et trouve, au moins une fois, une qualité estimable dans celui qu'elle a méprisé. Est-ce par les petits soins, les recherches sur sa personne qu'on obtient

l'amour? Non, il existe sans cela. Malheur à qui ne sait pas se faire pardonner son bonnet de nuit : l'amoureux non aimé est presque toujours maladroit; tout ce qu'il fait tourne à son désavantage, s'il ne le rend ridicule.

La vieillesse est plus que ridicule quand elle veut désarmer la beauté. Une femme qui m'avoit confié le dépit que lui causoit un vieil amoureux me disoit ceci : « Il est venu ce matin se jeter à mes genoux, d'où il ne pouvoit se relever; j'ai sonné mes femmes, qui l'ont remis sur pied. Vous croyez peut-être qu'il s'est tenu pour battu après cette catastrophe? Non. Pour me prouver de plus en plus son insipide amour, il m'a coupé une boucle tout entière de mes cheveux pendant que j'étois préoccupée au spectacle. J'ai enfin fermé ma porte à ce monstre. » Il faut rappeler des traits pareils aux vieillards et leur dire qu'ils n'ont qu'un moyen de réussir momentanément : c'est la pluie d'or que Jupiter n'a pas dédaignée. Le riche Bourret (1) le savoit bien; il fit offrir une somme décisive à une jeune femme, qui rejeta son présent avec dédain; cependant, se trouvant par la suite gênée dans ses finances, elle le fit dire à Bourret, qui lui écrivit ce billet : « Ce que je vous demandois, Madame, étoit sans prix; ce que vous m'offrez est trop cher. Recevez l'assurance de mon respect. »

(1) Fermier général célèbre par son immense fortune, sa prodigalité, son insolence et sa vanité († 1777).





CHAPITRE XLVI

CALCUL A FAIRE

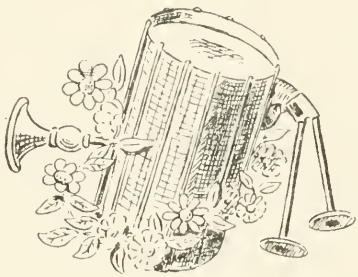
Puisque le calcul qu'on nomme intégral consiste à marcher du petit au grand, c'est-à-dire du petit, qu'on connoît, au grand qu'on cherche à connoître, on peut, avec des recherches, faire le calcul suivant : Après les pierres et les minéraux, la partie osseuse des animaux est la plus dure et la plus durable des substances. Faut-il un siècle ou plusieurs siècles pour terrifier (1) les os? On peut en faire l'expérience. On connoît, et l'on peut encore mieux connoître, la quantité d'animaux qui vivent sur la terre, mais plus difficilement dans les eaux. On connoît, à peu près, la population d'hommes (2). On sait combien de temps ils vivent avant de déposer leurs ossemens. N'est-il pas présumable que si l'on favorisoit trop (au centuple, je suppose)

(1) Réduire en poussière.

(2) Le monde seroit couvert de poules, a-t-on dit, si l'on étoit vingt ans sans faire une omelette; ceci est une répétition. (G.)

Et une exagération... Au lieu de « vingt ans », mettons : « quelques siècles ». Grétry exprime ici, et ailleurs encore (voy. chap. XIII de ce tome), avec une simplicité naïve, mais avertie, un principe important de la science moderne, celui de la progression numérique de l'augmentation des individus, d'où résulte la nécessité de la lutte pour l'existence et de la sélection naturelle. « Tout individu qui, pendant le terme de sa vie, produit plusieurs œufs ou plusieurs graines, doit être détruit à quelque période de son existence, ou pendant une saison quelconque, car, autrement, le principe de l'augmentatton géométrique étant donné, le nombre de ses descendants deviendrait si considérable qu'aucun pays ne pourrait les nourrir. » (Darwin, l'*Origine des espèces*, chap. III.)

la propagation et l'existence des animaux en général, la terre seroit jonchée d'ossemens ; que le globe se trouveroit privé de la quantité de terre végétale, parce qu'il faut un laps de temps pour que l'os se terrifie ; que nous manquerions d'alimens nutritifs, et qu'enfin nous péririons de cette disette. La nature, pour faire exister les diverses espèces, veut donc qu'elles se dévorent les unes les autres avant de vieillir. Admirons en tout sa sagesse et taisons-nous.



CHAPITRE XLVII

MON OPINION EN MÉDECINE

Il n'est point de médecine universelle ; les organes de la vie sont trop multipliés, trop compliqués dans l'homme pour pouvoir l'admettre. Un seul remède ne peut suffire à mille états d'insanité auxquels nous sommes sujets. — Pourquoi pas, dira-t-on, puisque la nature fait tout à si peu de frais? — Oui, mais par mille moyens et sous mille formes. La nature fait et défait par un seul procédé : chez elle, détruire, c'est créer. Qui peut la suivre dans ce grand œuvre? Vouloir lui ravir son secret est l'amusement et le désespoir de l'homme. Nous faisons partie des élémens qui forment le monde où nous sommes, et peut-être l'univers, dont nous ne connoissons pas l'architecte, quoique tout nous annonce son existence.

Il faut que la vie animale soit de quelque prix pour le Créateur, puisqu'il employe autant d'agens secondaires pour la produire. Mais, dira-t-on, un ver, un ciron possèdent la vie de même que l'homme. — Ils possèdent la vie, oui ; de même que l'homme, non. La nature ne fait rien d'inutile ; la complication de nos organes est nécessaire quoiqu'immense ; du reste, un insecte, composé d'un petit sac de peau contenant, à ce qu'il nous semble, une seule humeur, n'est pas moins admirable dans ses fonctions et sa petitesse ; comparé à l'homme, c'est l'unité

soustraite du million. — Qu'un seul remède guérisse le polype, j'y consens; mais l'homme, non.

L'instinct de la matière est dans la matière; dès qu'elle combine de telle manière, forcément l'individu vivant, qui résulte de cette combinaison, est doué de tel instinct qu'il ne peut vaincre. La nature agit-elle ainsi sans efforts (qui ne lui réussissent pas toujours) pour produire tel résultat, ou le résultat est-il le produit fortuit de telle combinaison fortuite de la matière? C'est là la grande question de l'athéisme, qu'on ne résoudra pas sur la terre. La solution de ce problème est peut-être dans les connoissances facultatives des habitans des planètes majeures à la nôtre, telles que Jupiter, Saturne; mais nous, nous devons croire, vu notre intelligence bornée, que l'effet provient de la cause, et des effets qui deviennent causes. Bâtissons de beaux systèmes sur les facultés vitales de la matière, chaque instant de notre vie présente n'en est pas moins un échelon de mort. Le serpent qui ronge sa queue est, dit-on, le symbole de l'éternité; mais les dents du serpent tombent de vétusté; son estomac se débilite et cesse de digérer; alors sa queue ne peut plus lui servir d'alimens; la nature est le vrai serpent qui vit de lui-même. Il faut que tout périsse pour que tout renaisse. Si Dieu exauçoit la prière des mourans, il n'entendroit jamais les actions de grâce des vivans.

La médecine est le plus grand, le plus utile des arts. Ses détracteurs sont des espèces de fanfarons du genre des athées qui crient « O mon Dieu ! » dans les momens extrêmes, comme les incrédules en médecine avalent la drogue la plus amère pendant l'accès du mal. Rien de plus noble que l'état de médecin, quand il est exercé par l'homme philanthrope, érudit, expérimenté, et surtout par celui dont la sagacité du coup-d'œil sait distinguer le moral dans le physique et le physique dans le moral de son malade. Mais quelle défiance ne doivent pas inspirer des animaux brevetés qu'on nomme docteurs, qui, aveugles, ignorans, sans les connoissances immenses qu'exige cet art sublime, suivent constamment une routine qu'ils appliquent à tous les individus attaqués du même mal ! (1)

(1) Je cheminois un jour sur les boulevards de Paris avec un soi-disant docteur. « Voilà, me dit-il en me montrant une inscription, deux beaux vers. » Et je lis : *Tuyau*

« J'ai guéri, disent-ils, tel homme avec tel remède. » Ignorans ! Quel rapport y a-t-il entre tel et tel homme ? Le feu qui consume l'un rendroit la vie à cet autre, privé de calorique. Point de système en médecine ! Epier, aider la nature qui se modifie autant qu'il est d'individus. Art respectable, pourquoi les vraiment doctes ne sont-ils pas les pères de l'humanité ? Pourquoi le gouvernement ne leur fournit-il pas les aisances de la vie, afin que, sans intérêt pécuniaire, ils portent au pauvre comme au riche leurs nobles secours ? Payer un prêtre ou un médecin m'a toujours paru une dissonance morale. En me montrant différens médecins, on me dit : « Celui-ci n'aime pas les drogues ; cet autre déteste la saignée et les purgations ; cet autre n'aime que l'eau et les choses douces ; tel n'ordonne que des remèdes chauds et violens qui décident brièvement de la vie ou de la mort... » Malade, faites une consultation de ces Messieurs rassemblés, et tirez-vous de là si vous le pouvez (1).

Je me résume en répétant qu'il ne faut point de système en médecine ; c'est l'état de l'individu et son naturel qui décident. Point d'horreur pour la saignée ni les purgations ; l'une et les autres abrègent la vie à la longue ; mais, bien ordonnées, elles peuvent sauver de la mort présente. La médecine doit se conformer à notre tempérament, se prêter à nos habitudes longuement contractées, quand nous ne pouvons en changer sans risque depuis trente ans que nous les pratiquons. « Je me purge au printemps, disoit un homme à un médecin. » — « Purgez-vous ainsi jusqu'à cent ans, » répondit sagement celui-ci. — « Ce qu'on croit besoin de purger, dit un autre médecin, est du spasme. » — Et d'où vient le spasme ? — Des nerfs, qu'on nous agite en tous sens par les contrariétés morales. — Les nerfs ne peuvent-ils

de secours pour les incendies. J'aurois pu croire qu'il vouloit dire que, par l'utilité, cette prose valoit mieux que des vers ; mais je vis qu'il comptoit les syllabes sur ses doigts :

Tu|yau de se|cours
1 2 3 4 5

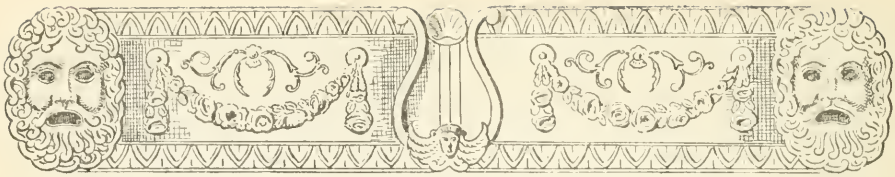
pour les in|cen|dies
1 2 3 4 5

On peut bien n'être ni poète ni musicien et être un bon médecin ; mais peut-on à ce point être ignare et s'appeler docteur ? (G.)

(1) Une gravure angloise, une espèce de Colin Maillard, place le médecin, les yeux bandés et armé d'un bâton, entre la maladie personnifiée et le malade ; il frappe l'un ou l'autre au hazard, et tue ce qu'il attrappe. (G.)

pas aussi être mis en désordre par des contrariétés physiques? — Sans doute, et l'acrimonie des humeurs les agace. — Voilà où j'en voulois venir; notre vie civile est peu naturelle, nous contractons beaucoup d'humeurs peccantes; on a remarqué même que celui qui en a le plus est le plus insociable. Admettons donc une émission douce des humeurs surabondantes et n'attendons pas que la nature s'irrite et nous donne le spasme ou la convulsion, qui soulage, mais qui tue quelquefois. Les bêtes se purgent par instinct; l'homme, éloigné de la nature, a plus qu'elles besoin d'un *purgatoire* au moins annuel, sans quoi le ferment des humeurs est la source de maladies sans nombre. Au reste, ce que je dis n'est pas une règle générale : il n'en est point en médecine. Notre raisonnement regarde plutôt l'homme studieux et sédentaire que tout autre. Le chasseur, ou celui qui fait habituellement de l'exercice, se purge à chaque instant du jour par la transpiration. Le corps humain est comme la mer, qui rejette tout ce qui l'encombre. Au reste, rien de plus funeste que l'habitude contractée des saignées et des médecines; s'il en faut une pendant deux ans, il en faut quatre au bout de cinq, ainsi de suite jusqu'à extinction. La rage des systèmes est telle à Paris qu'on a donné le nom générique de *médecine* à la purgation. Homme, il te faut la médecine tout entière quand tu vis hors de la nature; il te faut peu de remèdes quand tu suis ses loix. Si elle crie, te demande du secours, aide-la; si les excès te tuent, achève-toi ou guéris de la secousse; mais songe que plusieurs secousses, c'est la mort.

P.-S. — Si je voulois comparer l'art dramatico-musical à celui de la médecine, je dirois aussi au compositeur : Point de système en musique! Déclamez juste selon le personnage; surtout, soyez chantant. — Puisque je suis sur l'article de la musique, où je retombe souvent malgré moi, je dirois volontiers deux choses au musicien, que je ne crois pas encore lui avoir dites : 1° Faites une ou plusieurs suspensions, chaque fois que vous changez d'accords; quand on vous attend dans le majeur, allez au mineur et *vice-versa*, vous serez savant. 2° Ne placez aucune note qui n'exprime le sentiment de la chose que vous peignez ou du moins qui puisse lui nuire : alors vous êtes plus que savant; vous êtes sentimental et vrai.



CHAPITRE XLVIII

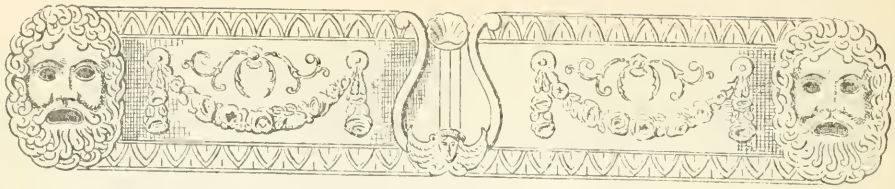
DE L'INFLUENCE DU PRINTEMPS

Le printemps nous accable par son influence active, comme l'automne par son influence passive. L'un avance vers la belle saison, l'autre rétrograde. Ce que l'un a de trop, l'autre l'a de moins. L'influence automnale seroit pour nous plus pénible encore, si les fruits de l'été ne nous corroboroient en automne. L'été et l'hiver sont des saisons déterminées, qui laissent plus d'aplomb à l'organisation (1). On chante, on vante, on désire le printemps ; je ne vois guère, dans nos climats, que les animaux qui aient lieu d'en être satisfaits. Quant à l'humanité, presque tous nous lui payons un tribut de souffrance. Les enfans, par une croissance subite ; les adolescens, par une fermentation fiévreuse qui les porte à mille extravagances. C'est surtout pendant la détestable lune rousse que les amans heureux ou malheureux se tuent de diverses manières, que les joueurs se brûlent la cervelle et que les cabriolets maudits écrasent les piétons dans les rues de Paris. C'est alors que succombe la vieillesse, ne pouvant supporter la véhémence de la sève reproductrice ; que tous les infirmes souffrent de leurs maux mal guéris. Il n'est donc que le rossignol qui chante son bonheur à pleine gorge. Mais après la première impulsion

(1) Pour : l'organisme.

printanière, combien ses influences sont célestes ! Oui, quand le printemps touche à l'été, la révolution est achevée, un calme enchanteur, un aplomb parfait s'empare de nous. C'est le moment de jouir sans fièvre ni délire ; c'est l'instant de goûter le bonheur; c'est le plus beau moment du règne de l'amour. Lisez Horace, Virgile ; invoquez Vénus, qui déjà réside au fond de votre cœur. C'est sans doute à notre manière irrégulière de vivre en société que nous devons attribuer la trop forte pousse du printemps et que l'homme par cette raison la ressent plus vivement que la brute, qui ne peut (malgré nos efforts pour la corrompre) sortir entièrement des limites naturelles.

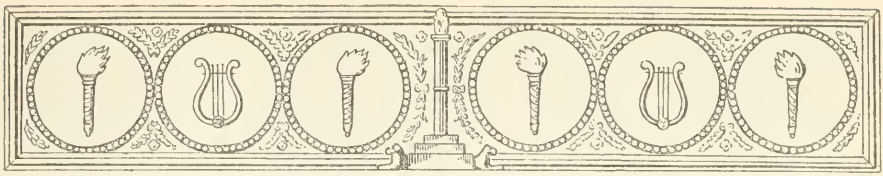
Une espèce de fou me demandoit pourquoi, vers le mois de mai de chaque année, il lui arrivoit quelque malheur. « Parce que, lui dis-je, dans ce temps d'effervescence générale, nous sommes tous un peu plus fous que d'ordinaire. Quant à vous, vivez seul pendant six semaines, buvez du petit lait au lieu de liqueurs fortes ; par la sagesse de ce régime, vous éviterez les malheurs que vous attribuez faussement à la cruauté du sort. Vous éviterez au moins les chagrins que vous pourriez vous reprocher. » Quant à ceux dont l'injustice des autres nous accable, on ne peut les prévoir ni les prévenir tous, la somme des fous est trop forte. La vraie philosophie consiste à ne pas trop se chagriner des prouesses des méchans et des sots : ma conscience est pure, retire-toi, canaille.



CHAPITRE XLIX

CARBONE

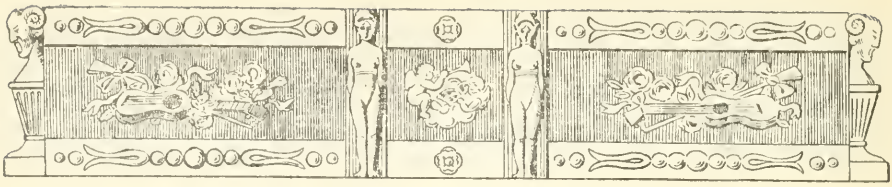
On a longtemps cru que les élémens primordiaux étoient simples ; mais on a, depuis, analysé l'air, l'eau, la terre, et l'on cherche à analyser le feu : on y parviendra peut-être. On sait donc, excepté le feu, de quoi sont composés les élémens. Il y a du carbone dans l'air, cela est bien reconnu. Cette présence du carbone dans l'air est, à ce qu'il semble, un objet de beaucoup de réflexions pour le physicien. On diroit que Buffon l'avoit pressenti quand il a cru que notre planète étoit sortie brûlante du soleil par le choc d'une comète ; qu'elle se refroidissoit graduellement, et qu'enfin elle se refroidiroit tout-à-fait quand le prétendu feu central de Buffon auroit perdu sa chaleur. Si l'analyse de l'air, que l'on doit à nos experts-chimistes, avoit été faite du temps de Buffon, ses idées eussent paru en être une suite assez naturelle.



CHAPITRE L

UN PEU DE TOUT

Un peu de tout pourrait servir d'épigraphe à ce livre. On ne dira pas : L'auteur en sait long ; mais il a l'essence de bien des choses. Celui qui pousse ses argumens jusqu'à satiété, fatigue, et ne dit jamais tout, quoiqu'il puisse dire. C'est comme une goutte d'essence de savon soufflée dans un chalumeau jusqu'à ce que la vessie crève. Le mot de la chose ne dit pas tout, j'en conviens ; mais ce qu'il ne dit pas ici se retrouve ailleurs mieux placé, et sans produire de fatigue au lecteur. C'est ainsi que Plutarque, Montaigne, Marc-Aurèle, et même La Fontaine ont parcouru le domaine de l'esprit humain et de la morale. Que n'ont-ils pas dit! Il faut être bien hardi ou bien désœuvré pour dire encore après ces gens-là ! N'importe pourtant. Je ne crois pas que ce livre, tel qu'il est, soit de trop dans la main des hommes.



CHAPITRE LI

LE RÉVEIL DU MÉCHANT JOURNALISTE

Je dis *méchant*, et non mauvais ou ignorant. Quel homme que celui qui, en s'éveillant, employe une synthèse malfaisante à reconstruire, dans un sens opposé à celui de l'auteur, l'ouvrage qu'il avait analysé la veille; qui ne voit aucune utilité, aucune beauté dans un ouvrage et qui a les yeux du lynx pour en saisir les défauts; qui se dit : « soyons mordants, attachons ou faisons rire le lecteur, le but est rempli; peu importe d'ailleurs que je dise la vérité, pourvu que le mensonge soit piquant. Force abonnés, sans quoi mon journal tombe et moi aussi (1) ». Les hommes, toujours méchans quand ils vivent réunis et courant après les mêmes avantages, les hommes, dit-il avec raison, aiment la satire qui ne frappe que les autres : servons-les selon leur goût. Je risque, sans doute; je suis sûr même de me faire la réputation d'homme malfaisant, mais qu'importe ! C'est une réputation : elle vaut mieux que la nullité. Ecrasons l'homme pour plaire aux hommes, et surtout pour faire mon bien. Point de caresse à un auteur qu'elle ne soit suivie d'une pointe acérée qui corrige la fadeur de l'éloge. Surtout, attaquons vivement les hommes à grande réputation,

(1) Phrase incomplète; à lire peut-être dans ce sens : « Il faut que mon article amène force abonnés », etc.

morts ou vivans ; plus je serai téméraire, plus on s'étonnera de ma hardiesse, et l'étonnement seul du lecteur suffit pour avoir des lecteurs.

La plupart des journalistes sont gens de lettres qui n'ont pu percer avantageusement dans la carrière ; irrités de leur peu de succès, ils se font, pour ainsi dire, bourreaux de leur espèce. Alors, tel que le boucher qui se demande à son réveil quel bétail il va immoler, tel le méchant journaliste prépare en s'éveillant sa feuille du lendemain, où le poison, distillé avec art, ira gonfler la poitrine de quelque malheureux auteur.

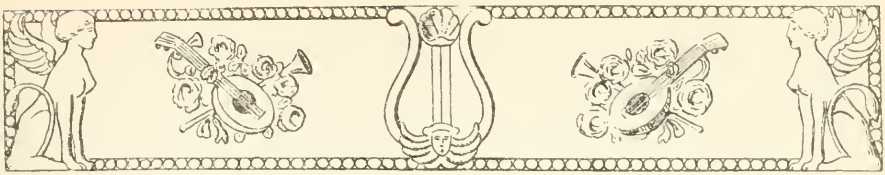
On a souvent fait cette question : Les journaux sont-ils favorables ou nuisibles aux sciences? Les journalistes répondent que leurs feuilles entretiennent le goût du public pour les choses utiles et agréables, qu'il ignoreroit si chaque jour on ne lui en rappeloit l'importance (1) ; que rien ne leur est plus funeste que le silence, qui montre l'insouciance du public sur ces objets ; que plus les hommes sont occupés d'une chose, plus ils s'y attachent et plus elle leur devient nécessaire ; que Paris sans journaux et sans spectacles seroit d'une monotonie insupportable. Il faut en convenir : il y a du vrai dans ces assertions. Mais quand une foule de journalistes, tous ennemis les uns des autres, s'accordent à déchirer les ouvrages et les individus pour la seule raison que tel autre journal en a fait l'éloge ; quand le public sait d'avance que tel auteur, quel que soit son ouvrage, sera déchiré par tel journaliste qui ne veut pas se dédire et qu'il sera loué par tel autre... à quoi servent les journaux ? La feuille tombe des mains, et l'on ne doit plus former le jugement que par soi-même. Combien d'auteurs ont abandonné leurs utiles travaux par dégoût d'une critique sans mesure et de la satire mordante ! Combien d'acteurs se sont retirés du théâtre au milieu de leur carrière brillante, ne pouvant résister à l'idée que, dès le lendemain, on liroit dans les papiers publics qu'ils ont mal rendu tel hémistiche de tels vers ! A cette idée, disent-ils, ils se sentent glacés en entrant sur la scène ; la crainte de faillir dans un seul endroit les rend

(1) Ils pourroient ajouter le goût de la méchanceté, de la critique et le mépris des grands hommes, que les journaux attaquent aujourd'hui pour se donner un air important. (G.)

craintifs et froids dans tout un rôle. Il est aisé de comprendre que, dans les arts où l'imagination entre pour beaucoup, ou même pour quelque chose, il est impossible à l'artiste sensible, qui sait d'avance qu'il sera poursuivi par une censure journalière, de soutenir son âme dans la situation convenable au succès. Le plus vil des acteurs peut seul manger, dormir tranquille, sachant que, demain et après, il essuiera une bordée du parterre ou une diatribe des journaux. Il n'est qu'un homme plus vil que celui qui souffre le mépris ; c'est celui qui s'y accoutume. Un malheureux chanteur, sifflé depuis deux ans, me disoit que le public ne l'avoit pas encore assez entendu pour s'être accoutumé à sa manière de chanter ; il en prit une autre, qui ne lui réussit pas davantage. Cet homme détonoit quand il élevoit la voix ; il prit le parti, dans ce cas, d'ouvrir la bouche sans former aucun son ; mais le parterre, accoutumé à l'entendre chanter faux dans ces endroits, le siffloit de même, quoiqu'il ne chantât pas du tout. Disons qu'un journal encourageant, bien écrit, impartial, qui rendroit un compte détaillé, uniquement des ouvrages reconnus bons par quelques gens instruits et de bonne foi, et qui dédaigneroit même de citer les mauvais et les médiocres ; qui agiroit de même envers les acteurs, seroit d'un prix inestimable. Mériter sa faveur deviendroit le vœu secret des artistes. Son silence obstiné leur diroit : « Efforcez-vous, atteignez la perfection relative à votre objet, la palme est prête, nous vous la décernerons avec joie .» Un tel journal seroit d'une utilité majeure ; mais la tactique journalière (1), usitée à Paris comme à Londres, nous a jetés dans le désordre et l'indécision. Le bien, le mal, l'éloge, la critique, l'envie d'amuser le public à quelque prix que ce soit ; l'abondance d'ouvrages insignifians, vantés par l'un, déchirés par l'autre, font de nos journaux des feuilles beurrières. Enfin, se faire journaliste, c'est obtenir un brevet de médisance. Je connois un homme de lettres (2) que le propriétaire d'un journal a quitté en lui disant qu'il le ruinoit parce qu'il ne vouloit pas être méchant.

(1) Pour : la tactique des journaux.

(2) M. Vigée (G.). — Poète et auteur dramatique français, auteur de quelques pièces sans grande originalité, directeur de *l'Almanach des Muses* ; successivement républicain, impérialiste et légitimiste, partisan de Louis XVIII, qui en fit son lecteur (1768-1820).



CHAPITRE LII

LE MOMENT DE LA CHOSE

Savoir saisir le moment propre au succès de la chose que nous voulons exécuter, ou que nous exécutons réellement, seroit la suprême science de l'homme, s'il en connoissoit les règles et la tactique. Mais cette science est encore à son berceau. C'est la pierre philosopho-physico-morale, que le sage entrevoit et dont il saisit quelques coins, quelques rapports. Qui ne sait que le succès d'une grâce qu'on demande, d'une demande juste qu'on fait dépend très souvent de la disposition actuelle de celui auquel on s'adresse pour les obtenir ?

Nous parlerons plus bas de l'heure du berger, que des amans eux-mêmes saisissent plutôt par hazard qu'avec certitude du succès.

Dans les arts d'imagination, quand le corps est bien disposé, il est des instans de faveur qui étonnent l'artiste, sans qu'il sache à quoi les attribuer ; le physique influe beaucoup dans ce cas. Dans ma jeunesse, je composois souvent ma musique ayant les pieds dans l'eau tiède ; je sentois avoir besoin de ce palliatif pour calmer ma tête. Au contraire, Gluck et Vogel (qui a fait la belle ouverture de *Démophon*) (1), avoient,

(1) Compositeur allemand établi à Paris, imitateur de Gluck; décédé prématurément. L'ouverture de l'opéra en question, très appréciée, fut plus tard intercalée dans un ballet, *Psyché* (1756-1788).

m'a-t-on dit, à côté d'eux la bouteille de bourgogne pour s'exalter l'imagination.

J'ai été plus de trente ans sans faire attention que je jouois passablement au billard avant le repas, et mal après ; j'ai enfin remarqué qu'après le repas j'employois trop de force, je serrois trop la queue et que le matin j'avois l'aplomb, le moelleux nécessaire pour ajuster les billes. A Crône, proche Paris, chez le marquis de Brancas (1), je jouai un jour d'une telle force avant le dîner, et pendant une demi-heure, qu'on me crut le joueur de billard le plus fort de la société, et il y avoit là gens très forts à ce beau jeu.

Pour conserver cette réputation instantanée, je refusai de jouer d'autres fois, en assurant que je n'étois qu'une mazette qui avoit eu un moment de bonheur : à peine vouloit-on me croire. Le billard est le seul jeu que j'aime ; je demeurerois en place un jour entier pour voir jouer Persicot ou son pareil, s'il existe (2).

J'y serois devenu fort, si un de mes yeux n'avoit quelquefois des dispositions à loucher. J'ai cherché vainement un loucheur fort au billard, je ne l'ai pas trouvé et je conseille à ceux qui ont ce défaut de ne pas perdre leur temps à s'y exercer.

L'heure du berger, l'heure à laquelle la beauté se rend à son vainqueur, paroit arbitraire et dépendante du caprice féminin. Cependant, il n'en est rien. Peu d'hommes connoissent le grand art de hâter l'événement. Aussi, l'amant vulgaire essaie tour à tour les stratagèmes, les caresses, les flatteries, les bouderies, tous les momens du jour et de la nuit pour trouver

(1) Brancas, comte de Lauraguais, lieutenant-général des armées du roi, abandonna subitement le service militaire pour vivre à sa guise, avec un mépris parfait des idées et des conventions en usage à son époque. Il était parrain de la deuxième fille de Grétry (1733-1824).

(2) Quelqu'un m'a assuré avoir vu jouer un marqueur de billard qui donnoit, à qui que ce fût, dix-neuf points sur vingt à la partie russe, pourvu qu'on le laissât commencer la partie ; il faisait bille ou caramboloit à chaque coup sans discontinuer. Persicot, cet Italien dont je viens de parler, jouoit assez souvent chez Beaumarchais ; j'avois prié ce dernier de m'avertir quand ce fameux joueur de billard iroit chez lui. Alors, je reçus un billet de l'homme de lettres, dont la signature étoit ainsi conçue : « Beaumarchais, premier poète de Paris, en entrant sur le boulevard par la porte St.-Antoine. » (G.)

l'instant favorable au mystère. *Pulsate et aperietur vobis* (1) est un dilemme pieux qui semble avoir été fait pour les amans. Nous ne décrirons pas cette tactique amoureuse. Le besoin l'ordonne, la nature l'enseigne; elle en sait plus que nous tous. Le rapport qui existe entre les individus des deux sexes qui se conviennent est tellement senti par eux que toute description est inutile ici, puisqu'elle se trouve dans tous les romans. Disons seulement que l'amour est le feu électrique qui pétille dans leurs veines. Ce feu est le même dans les deux individus ; ses étincelles se recherchent, se rapprochent, se confondent pour brûler ensemble ; ce feu subtil et léger s'exhale enfin dans l'atmosphère ; alors, les amans restent muets, s'ils ne se font des reproches aussi injustes que la cause détruite étoit véritable.

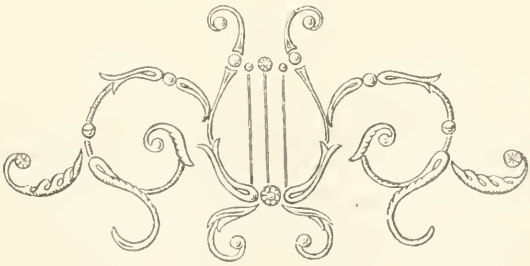
(1) « Frappez et l'on vous ouvrira », selon le mot de l'Ecriture sainte. (G.)

CHAPITRE LIII

DU CHOIX ENTRE LES VERTUS

On n'ose presque pas en convenir, mais nous n'avons de vertu que par résistance au vice contraire. Le soleil producteur, le lion dans sa force, l'agneau dans sa douceur, n'annoncent point de vertus : ils agissent selon leur nature. On ne leur doit point de reconnaissance. On doit le respect aux êtres vertueux : il en coûte pour être chaste, pour être probe, pour être patient et tolérant, pour n'être ni ivrogne, ni gourmand, ni colère... C'est autant de victoires remportées sur les passions, qui nous poussent sans cesse vers les excès, et voici pourquoi. La société est un grand ménage où il faut que tout soit réglé, sans quoi tout est en désordre. L'homme isolé, seul avec le germe des passions, doit être bien malheureux. Il n'a rien à faire, excepté le boire et le manger; il est nul avec lui-même. L'homme de la société est malheureux par le contraire de l'isolement : tout est pris, terre, filles et femmes ; sa tête travaille d'une terrible force : heureux celui qui possède, sans reproches, ce qu'il désire. « C'est mon père, dit-il, qui a gagné mon bien. — Comment l'a-t-il acquis? — Par la force de son corps et de son esprit. — Sans doute. N'a-t-il trompé, trahi personne? — Je l'ignore. — Et vous mangez en attendant. » Riches, croyez-moi, donnez aux pauvres; au moins rendez-leur l'intérêt

des sommes que vous avez acquises par la force ou par adresse. Et vous, riche héritier, faites de même ; c'est la substance du pauvre qui fait votre abondance. Ce père en sueur, cette bonne mère occupée de ses nombreux enfans ont de moins ce que vous avez de trop. — Mais, dites-vous, les besoins naissent en proportion des richesses. — Maxime d'égoïsme que cela ; vous n'avez qu'un estomac à satisfaire, une vie à traîner tant qu'elle dure, le reste est fictions, préjugés aussi bêtes que l'amour-propre d'un sot. Voulez-vous ressembler à ce fermier général qui, sortant d'un repas, gorgé des substances des deux mondes et ventru jusqu'au menton, fut abordé par un malheureux qui lui dit : « Je meurs de faim ! » — « O l'heureux coquin ! » fut toute sa réponse. Venons au fait. Quelles vertus devons-nous désirer et choisir, car on ne peut les posséder toutes ? Celles qui nous sont les plus nécessaires, comme correctifs de nos défauts les plus naturels, qui les effacent à force de travail. Que l'estime publique s'amasse donc sur l'homme d'une probité rigide : cent fois, il a repoussé l'appât des richesses. Qu'elle environne la femme pure dans ses mœurs : elle a résisté à mille pièges séducteurs. Sourions à l'innocence ; mais fléchissons [le genou] devant la vertu triomphante. L'être toujours vertueux parmi la scélératesse des sociétés est admirable aux yeux des hommes, il doit l'être aux yeux de Dieu même. Dieu, source de tous biens, n'a que faire de vertus : il est parce qu'il est ; l'homme vertueux est parce qu'il *veut* être.



CHAPITRE LIV

LA MORT EST SOUVENT AU BOUT D'UNE FÊTE

La vie est partout dans la nature ; donc la mort est partout : c'est le bout de la vie. Un régime doux, une vie calme et prudente peuvent différer l'instant de la mort, mais jamais la rendre inévitable. Combien de fois, en courant après le plaisir, ne rencontrons-nous pas la mort ! Chaque fête, chaque bal est souvent le signal de mort de quelqu'un. Récemment (floréal an XIII), un bateau rempli de jeunes demoiselles, presque toutes charmantes, a péri en revenant d'une promenade champêtre et retournant à la pension qui, en un jour, se trouva déserte (1) ! Dans notre climat inconstant, quatre cents jolies femmes presque nues entrent dans une salle de spectacle ; la mode, la douce température de l'air leur permettent ce dénuement de vêtement ; mais le temps change pendant la durée du spectacle, le vent du Nord souffle à outrance et, en sortant, dix beautés sont frappées de la faux mortelle. Lorsqu'on bâtit

(1) « Dimanche dernier (15 Floréal an XIII, 5 mai 1805), Mme Vedé, maîtresse de pension à la Fère, revenoit de la fête d'une localité voisine avec vingt-cinq de ses élèves. M. Pelletier, garde-magasin de l'arsenal, la rencontrant, lui offrit de la reconduire sur un yacht appartenant à l'artillerie et qui remontoit la rivière Mme Vedé, quoiqu'avec une répugnance extrême, donna son consentement. A peine sont-elles entrées dans le yacht, que les chevaux qui le remontoient font un faux mouvement ; la corde se rompt, le bateau chavire, et dans l'instant tout est submergé... On parvint à sauver la sous-maîtresse, quatre demoiselles et un pontonnier; tout le reste a péri. » (*Journal des Débats.*)

la salle des Italiens, je demandai pourquoi on n'en pratiquoit pas la principale entrée par le boulevard. On me répondit que le sud étoit préférable au nord ; que pendant un siècle que pouvoit durer une salle de spectacle, on sauvoit peut-être la vie à mille personnes par cette précaution. Je trouvai que l'architecte, le savant et prudent Neurlier, avoit raison de préférer l'utile à l'agréable.

CHAPITRE LV

L'EXCÈS EN TOUT EST UN DÉFAUT

Il n'est que la vertu qui ne participe point à cet adage, parce qu'on suppose qu'elle comporte dans son essence la précieuse prérogative d'éviter l'excès de toutes choses.

§ I. — Science

Dans les sciences, on ne passe le but raisonnable que parce qu'on n'est pas encore assez savant. Il n'est point d'excès dans la vérité : c'est l'unité sans combinaison. Mais dès qu'un auteur devient systématique, sa tête s'exalte ; elle échauffe l'amour-propre ; alors, quoique savant, nous ne sommes plus que des enfans perdus. Je n'aime pas à entendre dire : « J'ai ma philosophie. » Il n'y en a qu'une, une bonne. La surabondance d'érudition est comme un cerceau qui a rejoint les deux bouts ; ou c'est une boule qui, pour peu qu'on lui donne une pente, ne demande qu'à rouler. Rien de plus fastidieux qu'un érudit qui manque de tact, de goût et, j'ose dire, d'esprit ; chaque mot qu'on profère amène de sa part une dissertation ; on finit par être fatigué, bourré de son savoir ; on n'ose plus parler de peur qu'il ne parle. C'est souvent un fort bon homme, qu'on prend

en grippe parce que son éternelle loquelle (1) est devenue chez lui un défaut capital. Il joue le rôle de chacun, parle pour tout le monde, personne n'a rien à dire. Les autres savans le portent sur leurs épaules et les combats entre savans dépeints par Molière recommenceroient, s'il n'avoit jeté le grappin du ridicule sur cette méséance pédantesque. J'ai vu un tel homme à l'Institut ; j'observois tranquillement ceux qui avoient envie de parler ; leur agitation interne étoit extrême et, dût-on prendre ceci pour une plaisanterie, je dirai que cette suppression, cette répercussion d'élémens scientifiques souvent répétée peuvent être nuisibles à leur santé.

Nul peuple ne sait moins écouter que le peuple françois. A Londres, à Philadelphie, on excelle dans cette science ; mais ici, tous veulent parler à la fois, et la sonnette du président par-dessus tout ; ici, la science n'a guère plus de flegme que la bavarde ignorance ; à moins, comme nous l'avons dit, que le savant ne soit homme de goût et d'esprit, qualités assez rares, et qui se perdent aisément dans le vaste magasin des sciences. On est étonné de l'amas des connoissances réunies dans une seule tête, mais l'homme ne peut éviter tous les écueils s'il ne vit pas assez pour le perfectionnement total de son espèce ; il nous faudroit l'homme dont la vaste science commençât où celle des autres finit.

§ 2. — Esprit

L'esprit, c'est le ferment des substances ; s'il agit sur des organes réguliers qu'une bonne éducation a consolidés, c'est un bon esprit ; sur des organes irréguliers et détraqués, il est mauvais. La vérité n'est qu'une ; mais, depuis le meilleur esprit jusqu'à l'imbécillité humaine, il est autant de sortes d'esprits que d'individus : comment ne pas se perdre, après cela, dans l'analyse des esprits ? Au moral comme au physique, l'esprit s'envole, tandis qu'on croit le saisir. C'est un labyrinthe où la prétention seule de l'ignorance voit clair. En voyant un écervelé, le philosophe dit : « C'est une plante mal organisée ou mal

(1) Bavardage fastidieux.

cultivée, qu'y faire ? » Laissons-la végéter, si elle ne fait de mal à personne.

L'esprit est souvent trop actif pour être conséquent. Soyons emerveillés des saillies spirituelles, telles qu'en abondoit Rivarol dans sa jeunesse ; mais ce n'est qu'à la maturité de l'homme qu'on peut l'apprécier, et qu'on doit l'estimer. Le jeune homme ardent, spirituel, est néanmoins précieux pour l'homme mûr ; le premier découvre le secret que le second régularise. L'un fait la découverte d'une île inconnue, l'autre la met en valeur. Lequel a plus fait ? Le premier ; sans lui, le second n'eût eu rien à faire.

Disons quelque chose des femmes d'esprit ; il y en a, dans notre siècle, plus que dans les siècles précédens. Une chose assez extraordinaire est que celles qui approchent ou qui égalent les hommes n'ont pas les vertus de leur sexe ; elles donnent dans quelques excès moraux. Il semble qu'il faut la force de l'homme pour éviter les écarts de l'esprit supérieur et tous ne sont pas doués de cette force, tant s'en faut.

Mme de Staël est (selon moi) la femme qui a le plus d'esprit ; il doit se mûrir et se perfectionner, car elle a de l'acquis et des connaissances. Elle voit encore le cœur humain à travers le prisme des passions délirantes ; mais ce foyer s'apaisera et, dissipé de moitié, il doit encore rester dans les pensées de Mme de Staël chaleur modérée et jugement. Une autre femme, Mlle Wiet, Caroline (1), écrit avec autant de force et plus de poésie que Mme de Staël ; mais, ainsi qu'elle, elle a besoin de calmer sa tête trop exaltée, et le temps est le premier des calmans ; lui seul nous persuade que la foiblesse exaltée n'est pas la force véritable. Je ne doute pas que ces deux femmes ne soient dignes de figurer un jour par leurs productions littéraires à côté des hommes renommés. Mme de Genlis a peut-être plus de naturel dans le style ; elle ne s'élance pas dans les idées métaphysiques trop fortes pour elle ; elle sent juste ce qui a rapport au cœur des femmes ; mais elle a trop peu d'estime pour ses maîtres en littérature. Ce travers provient de sa foiblesse ; elle ne peut pas admirer dans les

(1) Mon élève en musique et la plus forte des femmes harmonistes sur le piano. (G).

autres ce qu'elle n'a pas ; au reste, ces trois femmes sont bien supérieures à tant de lettrés qui se croyent doctes.

Quelle sera ma place, à moi, qui me permets d'en classer d'autres ? Je n'en veux qu'une si je la mérite : celle de musicien de la nature, du successeur des sensations de Pergolèse. Qu'on sente, qu'on soit persuadé, en lisant mes écrits, qu'il faut connoître le cœur humain, savoir analyser les sensations de l'homme, au moins par instinct, pour être bon musicien ; qu'on dise, enfin, qu'il faut avoir le sens commun dans plusieurs choses pour en savoir une bien, et je suis content. Je répète ici ce que j'ai dû dire dans mes précédens ouvrages : j'avais trop senti de choses pendant ma longue carrière dramatique pour résister au besoin de jeter mes idées en prose sur le papier, après les avoir dépeintes poétiquement et abstractivement dans ma musique. Au reste, mes écrits fussent-ils inutiles aux autres (ce que je ne pense pas), ils sont nécessaires à ma vie ; ils utilisent ma vieillesse (1). Occupés d'eux et par eux, je me laisse glisser doucement dans l'autre vie, aussi heureux et tranquille qu'il est permis de l'être dans ce monde encombré de préjugés et de tribulations.

§ 3. Musique

L'excès en musique, soit en composition, en exécution, soit manie de concerter, est insoutenable. Excès, c'est pauvreté pour l'homme qui sent juste. L'excès en fait de talent n'est pas cette abondance matérielle qui fait dire : qui a le plus a le moins. S'il en étoit ainsi, l'artiste exagéré n'auroit qu'à diminuer ses moyens pour parvenir au point juste ; c'est, au contraire. parce qu'il n'a pas le sentiment du juste qu'il se jette dans l'excès : c'est le malheureux qui se précipite dans l'abîme, n'ayant pas la force de le côtoyer.

L'excès, chez les exécutans, naît de l'envie de briller ; ils substituent le difficile au simple. Ignorent-ils donc que le simple qui plaît, le simple sans pauvreté est le *nec plus ultra* dans les arts d'agrément ? L'excès ou la manie de musiquer chez les

(1) [Ecrit] à l'Hermitage, 20 prairial an XIII, jour de la Trinité, à 4 heures du matin, dans la soixante-quatrième année de mon âge. (G.)

amateurs est la plus innocente des niaiseries dont le riche puisse s'occuper. On commence, à Paris, à faire les concerts de musique comme je l'ai souvent désiré : plus de chants que de symphonies ; le vague des sons sans paroles, qui leur donnent une fixité, fatigue promptement ; des morceaux bien choisis, variés et bien exécutés ; refuser impitoyablement la place à celui qui prépare l'ennui ; rendre les concerts assez courts pour que le véritable amateur s'en plaigne et que l'obtus dans l'art des sons soit étonné de n'avoir éprouvé que le plaisir.

Le début d'un nombreux concert est admirable ; on est ravi, on est au ciel ; mais plus on écoute, plus on se refroidit : il faut bien descendre quand d'abord on est monté trop haut. On devroit chercher à produire l'effet contraire ; commencer terre à terre, et nous élever ensuite dans les cieux. Les bavardages sont insoutenables dans les concerts où déjà l'on s'ennuye. Un fameux pianiste, qui arrivoit de Londres, me disoit qu'on y payoit bien les musiciens et qu'on les écoutoit mal. « Il m'est arrivé, disoit-il, de poser mes deux bras sur le clavier au milieu d'une sonate pour obtenir le silence : ce chaos de sons étonnoit l'assemblée et me ramenoit l'attention. » Pourquoi ceux qui n'aiment pas la musique vont-ils l'entendre et chagriner les amateurs ? Pour être philharmonique, il faut avoir un sens à part que tout le monde n'a pas ; il faut être né musicien comme on est né pour plaire. Ceux qui n'aiment pas la musique ont bien dans leur vie quelques instans d'amour pour elle ; lorsqu'ils en sont affectés, c'est qu'alors l'harmonie est en rapport juste avec leur situation physique. Mais le vrai philharmonique retrouve chaque jour ce rapport des sons. Les Italiens ont cette prérogative précieuse ; en général, leurs passions sont triples de celles des peuples du Nord.

L'excès dans la trop douce harmonie d'un instrument, tel que l'harmonica, se fait sentir désagréablement sur les nerfs. « Je crois cette femme insensible », me disoit un jeune homme amoureux d'elle. « Faites-lui entendre l'harmonica bien exécuté, lui dis-je ; si elle ne change pas de visage, sauvez-vous. » Étant à table, on a trouvé singulier que je mangeasse du pain avec les méringues. « Cela est trop bon, disois-je, c'est comme l'harmonica pour les oreilles. » J'évite ce que j'appelle *superbon*,

tel que l'harmonica, une trop belle femme. Les méringues, ces friandises des sens, sont trop au-dessus de notre médiocrité ; elles ne servent qu'à nous affadir le goût pour cent autres choses. J'ai dit plus haut que les Italiens sont passionnés ; j'ajouterai qu'ils ont des passions en réserve pour tous les âges. Je connois un vieil Italien, bien gourmand, qui compare tout ce qu'il voit et entend aux mets dont il fait ses délices. Au spectacle, le voisinage de cet homme m'amuse ; il m'excite l'appétit par les détails succulents qu'il fait de son dîner. S'il voit sur la scène une jeune et jolie actrice : il la mangeroit en fricassée de poulet. Si l'actrice est vieille : c'est de la vieille cuisine. S'il entend la la musique de Sacchini, c'est de la moëlle ; celle de Glück, c'est de la bonne couenne... Ses comparaisons sont savoureuses et originales. Les Italiens ont trois passions dominantes, qu'ils n'abandonnent point et dont seulement ils intervertissent l'ordre dans leur jeunesse (musique à part, qu'ils aiment toute leur vie) : c'est l'amour, la dévotion et la gourmandise. Dans leur vieillesse, la gourmandise, la dévotion et l'amour. « A quoi rêvez-vous », disois-je à l'un d'eux, des plus voluptueux et des plus spirituels que j'aie connu en Italie ? — « Je cherche quelque nouveau péché. — Belle occupation ! » Le plaisant vouloit dire « plaisir ». « Papa soleil », comme disent les nègres, est le dispensateur de nos facultés actives. On est étonné, et on ne doit pas l'être, en apprenant que la même fleur s'épanouit à six heures du matin au Sénégal, à neuf heures à Paris, à dix en Suède, et que les fleurs qui ne s'épanouissent qu'à midi au Sénégal ne fleurissent point dans nos régions. Il en est de même de toutes les productions naturelles.

§ 4. — Amour

L'excès en amour est la source de presque toutes nos maladies, soit héréditaires, soit de celles dont l'effet provient de nos désordres ; ajoutons-y hardiment presque tous les crimes, tant physiques que moraux. Amour, décret suprême de la nature ; besoin primordial des êtres organisés qui ont reçu l'ordre de se reprocréer ! Malgré ce décret suprême, il est un second ordre moral indispensable qui régularise autant que possible l'invin-

cible penchant à l'amour. Il faut donc capituler avec le plus puissant besoin. Alors naissent la feinte, la supercherie, le mensonge; alors divisions, subdivisions incalculables de crimes qui se multiplient en autant de modes qu'il y a d'individus et de circonstances amoureuses. Si l'on feuilletoit le recueil immense des procès que s'intentent les hommes ; si l'on recherchoit la filiation, le vrai motif de leurs querelles, on verroit que, sous divers prétextes d'intérêt simulé, l'amour et son cortège entrent pour la presque totalité dans leurs combats juridiques. Si l'on recherchoit la source des mauvais ménages, des divorces, des duels, des vols, des escroqueries au jeu,... l'amour, ce dieu suprême, auroit encore une prééminence presque absolue. Et nous l'aimons, ce dieu de la fable, nous lui sacrifions notre vie, notre être, et pourquoi ? On naît par lui, on vit pour lui, on meurt quand il nous abandonne. La vie, c'est amour. Forces vitales et primordiales dans la jeunesse et l'âge mur ; forces secondaires qui dégénèrent en nullité avec les facultés amoureuses jusqu'à la décrépitude. Enfin, la mort nous rend aux élémens : la vie n'étoit qu'un prêt de la nature ; chaque substance de notre être va se régénérer dans les cieux et se réorganise encore pour aimer. Vie, c'est mort ; mort, c'est vie ; c'est le premier secret de la nature. L'éternité est engendrée par la vie et la mort qui se succèdent comme la vis sans fin.

§. 5. — Religion

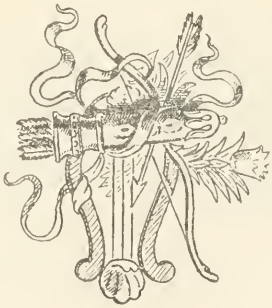
Religion, c'est amour ; amour divin qui console de tout ; c'est la métaphysique de l'âme ; c'est une résignation voluptueuse qui est préférable à la science des physiciens. *Dieu le veut* répond à tout. « Je souffre pour lui parce qu'il l'ordonne », dit le dévôt, et jusque-là il n'est point d'excès. Le philosophe dit de même qu'il est un composé de substances périssables ou movibles, dont rien ne peut empêcher la marche finale : c'est encore dire *Dieu le veut*, car, pour tout homme qui sent, le néant est une chimère. « Un peu de philosophie éloigne de la religion ; beaucoup de philosophie y ramène », a dit Bacon (1). L'excès religieux provient

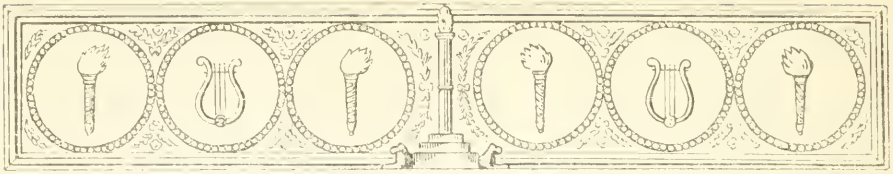
(1) C'est le mot qu'a repris Pasteur pour l'appliquer à la science.

des haines entre les sectes, entre les opinions. Hé! hommes d'un jour, cessez de vous combattre, ou sachez pourquoi vous vous combattez! Dieu veut être honoré de telle manière, dites-vous ; et qui vous l'a dit? Ceux qui prennent votre argent pour vous soumettre, sous prétexte de vous apprendre à honorer la divinité. Vous, l'honorer! Poussière futile que le soleil dessèche chaque jour, et qu'emporte le vent! Et vous vous battez pour honorer Dieu; bel emploi des facultés qu'il vous donne! Stupide vermisseau, remplissez votre tâche selon l'ordre physique que vous ne pouvez fuir ; ne troublez pas l'ordre moral, qui est indispensable, puisque vous voulez vivre en grande famille. Admirez, adorez Celui qui vous donne l'être, mais ne détestez pas les hommes pour l'honorer, car alors vous êtes l'impie qui renverse l'ordre du Dieu qu'il croit servir.

L'homme bon, qui vit tranquille, qui ne fait point le mal, qui procure le bien aux autres autant qu'il peut, qui élève ses regards reconnoissans vers le ciel, est le vrai dévôt chéri de Dieu (1). Mais celui qui, rongé d'un rachitisme religieux, chagrine et veut soumettre un chacun à son opinion..., anathème sur lui! C'est un réprouvé de Dieu et de la nature.

(1) Je n'exclus pas le culte extérieur exercé avec pompe et solennité, mais jamais assez digne de Celui auquel il s'adresse; mais sans idolâtrie, sans mystères, ils préparent trop de maux à l'humanité. Dieu se cache à nos yeux; mais il se montre dans les merveilles de la nature ; n'épaississons pas le nuage sacré qui le couvre. (G.)





CHAPITRE LVI

PHYSIQUE

La physique est l'ennemie irréconciliable de tout ce qui est faux, exagéré ou douteux. Sans avoir l'air ou la prétention d'attenter à rien, elle frappe de nullité toutes les erreurs antiques et modernes de l'imagination de l'homme. L'union est intime entre la physique-type et la morale ; l'une n'est que la conséquence de l'autre : on ne peut les séparer. La physique tolère néanmoins les exagérations de convenance, telles que l'éloquence appliquée au bien, la poésie et la musique. Elle permet les suppositions mathématiques, chimiques, astronomiques, qui, si elles ne sont évidentes, peuvent conduire à des résultats fixes et précieux. C'est en parcourant le cercle des non-probabilités qu'on trouve souvent la vérité, qui est au centre : c'est le repos de l'homme de bien. Du reste, l'homme qui ne s'égara jamais n'existe point ; cet être, c'est Dieu ou la nature qui est son ouvrage. L'homme s'égare pour se retrouver ensuite ; il n'arrive au but qu'en louvoyant.

La musique et la poésie sont nécessaires à l'homme fatigué des sciences exactes. Prony (1) compose la musique d'une

(1) Gaspard Riche, baron de Prony, mathématicien et ingénieur, membre de l'Institut, professeur à l'Ecole polytechnique, auteur de dix-sept volumes de tables logarithmiques et trigonométriques, se reposait de ses immenses travaux en cultivant la musique avec

romance avec délice; Lalande (1) aime encore à chanter un air tendre avec sa voix octogénaire; Bonaparte retrouve avec plaisir l'idiome natif de sa musique italienne. Les beaux-arts sont pour l'homme fortement occupé comme un bain d'eau tiède qui détend ses nerfs.

L'esprit de l'homme livré à l'erreur, c'est le chaos de la raison. Trop resserré, trop circonscrit par l'exactitude géométrique, il souffre dans ses liens. Il lui faut donc, tour à tour, tension et délassement pour qu'il conserve son aplomb et sa vigueur.

Les dictionnaires de physique qui paroissent de nos jours contiennent autant de vérités que les anciens documens de cette espèce contenoient d'erreurs. C'est la physique, l'amour du vrai qui rectifieront le monde primitif, dans les sciences, la morale ou les arts. Un jour à venir, les hommes auront pour refrain : la physique ou la nature approuve-t-elle ? Oui ? *Fiat.* Non ? *Deleatur.*

passion. Son instrument était la harpe; c'est lui qui fut chargé par l'Institut du rapport sur la harpe à double mouvement d'Erard (1815). On lui doit également un ouvrage sur l'application du calcul logarithmique aux intervalles musicaux (1755-1839).

(1) Sur Lalande, voy. plus loin, vol. IV, chap. 44, et vol. V, chap. 1er.

CHAPITRE LVII

MON RÊVE DU TEMPS DE LA TERREUR

Un rêve n'est pas la vérité, mais il la côtoye et la montre plus affreuse qu'elle n'est réellement. Enveloppés du terrible spectacle d'une révolution meurtrière, les sens deviennent en quelque sorte des prismes sanglans qui prêtent leurs couleurs aux objets que présente l'imagination désordonnée du sommeil. Le rêve que je vais décrire s'est retracé plusieurs fois dans ma pensée à des époques différentes de la Révolution, et toujours accompagné de circonstances nouvelles, basées sur les mêmes événemens. Je vais tâcher de le saisir, à peu près, dans son ensemble. La poésie auroit plus de prix que la prose pour rendre les bizarreries d'un rêve. Milton a peint les enfers d'une manière sublime dans son *Paradis perdu* ; il dut peut-être ses tableaux les plus effrayans aux horreurs révolutionnaires qui, de son temps, désolèrent aussi l'Angleterre.

Rêve (1).

1.

Me promenant, ou, plutôt, me traînant sur le mont Etna, j'approche du cratère et j'entends quatre cloches énormes

(1) Quoiqu'en prose, j'ai divisé ceci en strophes. J'aime cette méthode, que le Tasse a adoptée dans sa *Jérusalem délivrée*. Je suis toujours étonné que les poètes ne riment pas par

sortant des entrailles du volcan. Étonné, attentif à cette sublîme harmonie... Alors, la terre tremble sous mes pieds et je suis précipité, vivant et sans blessures, au fond de l'abîme.

2

D'où peut naître un rêve aussi extraordinaire? J'avois assisté, une seule fois, à une séance de Jacobins de Paris, j'avois frémi aux vociférations des orateurs, aux hurlemens de la multitude; j'avois vu des bouches écumantes de rage... En falloit-il davantage? Mon imagination frappée me transporta dans une caverne à peu près semblable, où néanmoins l'ordre étoit mieux établi que dans les clubs révolutionnaires.

3

Étonné que ma chute ne m'eût pas fait périr, je regarde autour de moi et j'aperçois de longues et superbes avenues illuminées et tirées au cordeau. J'avance et, de droite et de gauche, je vois des grottes taillées dans le roc, habitées par les hommes, les femmes et les enfans de ces lieux souterrains.

4

Le propriétaire d'une de ces grottes m'accueille avec bonté : « Je suis, me dit-il, un des savans de ces régions souterraines. Que voulez-vous? Comment êtes-vous ici descendu? » Je lui dis, en peu de mots, ma déplorable histoire. — « Les dieux vous ont protégé, il est juste que je vous protège : entrez chez moi. »

5

« Vous semblez surpris de trouver des hommes sous votre terre, que déjà l'on nomme sublunaire. La nature crée partout; de même que le ciel a ses habitans, que chaque planète a les siens, les entrailles de la terre, où les rayons du jour ne pénétrèrent jamais, sont habitées.

strophes, surtout dans les longues narrations poétiques. Avec un, deux et même trois airs de même rythme, qu'on varieroit à volonté selon le caractère des strophes, on chanteroit un poème épique en totalité ou en partie avec délice. A la simple lecture, ces divisions soutiennent également l'attention.

6

» De même que mille astres lumineux vous envoyent leurs influences bénignes, l'air et les eaux du ciel pénètrent dans ces lieux et nous apportent les germes de fécondité et de vie. Ne soyez donc pas étonné de ce que vous voyez et de ce que vous verrez encore ; ainsi qu'à vous, un même Dieu nous donna l'existence, avec les moyens de la conserver.

7

« Quel âge me donneriez-vous? » — Mais, soixante ans, à peu près. — J'ai bientôt quatre cents ans, et je puis vivre jusqu'à cinq cents: c'est le terme ordinaire de notre vie ici-bas. Vous êtes là-haut vivifiés de plus purs élémens, de plus pures substances ; mais ce qui vous convient, ne nous conviendroit pas, et *vice-versa*. D'ailleurs, on diroit que c'est à usure que le ciel vous dispense ses dons; le soleil vous pompe, vous et vos substances nutritives ; il vous les retire par ses feux dévorans, par lui vous recevez chaque jour et la vie et la mort.

8

« Ici la nature est brute et grossière ; mais la stabilité de nos ténèbres, une fécondité constante, la prodigieuse quantité de substances solaires et terrestres qui y pénètrent sans que le soleil et l'air subtil puissent nous les enlever aussi promptement que chez vous... voilà pourquoi nous vivons cinq siècles. »

9

Dans cet instant, une petite femme, presque aussi large que longue, vint dire à mon hôte qu'il étoit servi. « C'est ma femme, me dit-il, c'est la mère de mes chers enfans. » Je lui fis une profonde révérence, qu'elle me rendit en se retournant subitement, comme une marionnette. « C'est l'usage du pays, me dit mon hôte ; par pudeur, les femmes ne saluent point les hommes en face. » Nous passâmes dans une autre pièce et l'on me fit asseoir entre deux demoiselles qui n'avoient tout au plus que cent ans.

10

La vaisselle étoit d'or et d'argent massif; les mets, de gros poissons noirs qui ne me donnoient pas envie de manger; le pain avoit un goût extraordinaire; point de vin; une eau limpide brilloit dans des flacons de cristal de roche... Mon hôtesse vit mon embarras: « Voilà, me dit-elle, quelques poissons d'eau de roche, vous n'en avez jamais mangé de meilleurs, goûtez-en. » En effet, ils étoient d'un goût parfait.

11

« Allons, dit une des demoiselles, qui m'avoit fait les yeux doux pendant tout le repas (et quels yeux, bon Dieu !), faisons fête au bien-arrivé. » Elle me versa d'une liqueur spiritueuse que je trouvai fort bonne. « C'est, me dit le savant, de l'eau-de-vie tirée de nos poissons et de nos reptiles. »

12

Alors, les deux filles se mirent à danser autour de la table, en chantant et frappant sur des triangles. La chanson disoit :

Bien venu, bien venu qui nous aime ;
Répétons, répétons tous de même :
Bien venu, bien venu qui nous aime.

Cette joie naïve m'amusoit. Cependant, le père se lève, se prosterne à terre, les femmes font de même, je suis leur exemple et le savant dit d'une voix forte qui retentit dans les voûtes : « Dieu de la nature, père des humains, reçois les actions de grâce de tes enfans. » — *Amen, amen, amen*, répondîmes-nous en chœur.

13

Je ne pouvois détacher mes yeux des vases d'or et d'argent garnis de pierreries et de cristaux resplendissans qui couvroient la table. « Vous vous battez là-haut pour ces objets, me dit notre savant; ici, les métaux sont si abondans, les pierres précieuses (selon vous) si communes, qu'on n'en paie que la façon. — Et

avec quoi payez-vous? — Avec ceci! » Il tira de sa poche une monnoie d'or fin, de forme ronde, grande et petite, sur laquelle étoit empreinte une horloge sablière.

14

« Vous devez avoir beaucoup de faux monnoyeurs, puisque vos ouvriers ciseleurs sont habiles, et que l'or est si commun? — A quoi cela servirait-il? L'abondance est telle ici que la monnoie ne sert, presque jamais, que pour payer le fisc. »

15

« Allons nous promener. » Quel spectacle que ces rues symétriques, éclairées de mille flambeaux de matières combustibles attachés à chaque grotte! « Entrons ici, me dit notre savant, c'est le lieu de notre académie, et c'est aujourd'hui la nuit de la séance. — La nuit? — Eh! oui, puisque nous n'avons point de jours, nous comptons par nuits, cela est égal. — Quel moyen de division avez-vous? — L'horloge. N'avez-vous pas aussi des pays où la nuit règne pendant six mois? »

16

Les savans étoient rassemblés. Le président me fit asseoir dans un fauteuil d'or rembourré de peaux d'anguilles, fort commode. Chacun me fixoit avec étonnement. « Ce jeune homme, dit mon conducteur, fut protégé par les dieux. Tombé parmi nous du sommet de l'Etna... » — « Collègue, interrompit un savant (qu'on me dit se nommer Volcanus), dites tombé *ou monté*. La terre est ronde ou à peu près, son atmosphère l'environne, on pénètre à son centre de toutes parts. Descendre d'un côté, c'est monter de l'autre; donc, monter ou descendre sont une même chose, de par la loi de la gravitation. » — « *Concedo* », dit mon hôte, qui étoit un bon homme.

17

Quelques membres voulurent disputer plus longuement sur cette question, mais le président sonna et dit : « C'est le

savant Ferragus qui a la parole. » Le dit citoyen tira de sa poche un manuscrit de peau de poisson, aussi blanc et plus solide que notre papier, et lut ce qui suit :

18

« Est-il plus avantageux pour l'homme d'être éclairé et dévoré en cent ans par le soleil que d'habiter dans ces climats ténébreux où l'homme existe cinq siècles ? » — « La matière est belle, dit le président, et convient on ne peut mieux pour donner à l'illustre étranger qui assiste à notre séance, une idée avantageuse de notre climat. » Malgré les prodiges qui m'environnoient, je sentis que je n'avois nulle envie de m'y fixer, si je pouvois en sortir. Je fis une inclination au président et Ferragus continua dans ces termes :

19

« Le mode d'inconstance qui règne à la surface du globe n'est pas préférable à la stabilité de notre climat ; il a ses avantages ; mais que d'inconvéniens s'ensuivent ! Le soleil divise les jours et, par ses positions et ses diverses influences, il change les saisons. Alors, il n'est pas un jour, une nuit de l'année, il n'est, par conséquent, nul homme qui puisse être le même deux jours de suite, ni le même qu'un autre homme, car chacun diffère d'un autre plus au moins selon son tempérament. Quelle harmonie peut-il donc exister entre ces hommes? Aucune.

20

« La position de l'astre vivifiant diversifie aussi les climats à l'infini, qui, en outre, ont tous quatre saisons : un printemps, un été, un automne et un hiver plus ou moins prononcés, excepté sous les pôles. Chaque peuple, influencé diversement par l'astre mobile, engendre forcément les mœurs qui lui sont propres, se crée une religion différente de celle de son voisin. De là résultent les opinions diverses et les combats interminables, tant religieux que politiques, des habitans de la surface.

21

« D'après cet exposé, nullement arbitraire, remarquons combien l'existence, la volonté de l'homme sont précaires dans ces régions. Sans cesse, il veut et ne veut plus. Il a l'idée du bien, il fait le mal. Dans le comble de sa déraison, il veut pour lui ce qu'il refuse aux autres. Il cherche à se perfectionner, il reste dans une tourmente continuelle, toujours loin de la perfection. Il ne peut vivre que d'ambition, et c'est elle qui le tue. Il s'élève jusqu'aux idées sublimes; mais, encore un degré, il retombe dans le vague de l'idiotisme. Il s'élance après la chaleur qui le consume et le fait mourir, il s'irrite de la coquetterie des femmes; constantes et douces, il ne les aime plus... » Ici les applaudissemens interrompent l'orateur, qui continue ainsi :

22

« Ses désirs surpassent trop souvent ses facultés. Il cherche avec ardeur à se régénérer, et c'est en donnant la vie à son semblable que souvent il périt lui-même. Oui, le fruit de l'arbre de vie lui est offert avec volupté, il en est altéré, il le cueille avec transport et se dévoue à la mort. Dans ses indécisions, dans ses désirs si souvent contraires à ses vrais intérêts, ne semble-t-il pas être tour à tour possesseur et en même temps privé des hautes facultés d'un être accompli, dont l'orgueil le dédommage? La vérité n'est point chancelante comme lui; elle est une, immuable, inaltérable; homme de la surface, non, tu ne la connois pas, ta mobilité l'atteste. (Nouveaux applaudissemens.)

23.

« Ici, quelle différence! Nous sommes plus en harmonie avec nos élémens subterranés (quel bonheur!). Ici, la même saison règne constamment et l'homme est toujours le même, sauf le changement progressif des âges. Tout ce qui est contraire à l'homme superficiel nous est propice. Des ténèbres immuables nous rendent immuables comme elles. Privés de la lumière électrique du soleil, un feu souterrain et plus matériel nous

consolide, nous échauffe, sans emporter aussi promptement notre substance. Notre sang épais circule lentement pendant cinq siècles de vie ; nos sens presque obtus, nos nerfs peu sensibles nous laissent jouir sans irritabilité... Séjour des voluptés! tu te ferois envier du reste des humains, s'ils te connoissoient ! (Transports de l'assemblée.)

24.

« Privés de fades végétaux et de fruits fermentans, une eau pure, filtrée à travers les rochers, nous désaltère. Des marais immenses sont les réservoirs où mille sortes de poissons et de reptiles abondent. Des taupes charmantes se traînent sur nos pas ; mille oiseaux, dont les yeux phosphoriques brillent dans les ténèbres, tapissent nos rochers ; des crapauds aussi volumineux que la baleine de là-haut, des serpens énormes, des chauves-souris dont les ailes portent jusqu'à vingt pieds d'envergure et dont le croassement, le sifflement forment une douce harmonie... C'est là, c'est dans ces lacs immenses de fange vitale que nous trouvons une subsistance abondante et toujours inépuisable, dont nulle influence d'astres malins ne peut nous priver. »

25.

— « Que pense l'illustre étranger, dit le président, des raisonnemens du docte Ferragus ? » — « O merveilleuse nature, me suis-je écrié ! Tu crées partout, et partout l'homme reconnoissant, formé des élémens modifiés qui l'environnent, ne voit rien au-dessus des dons que tu lui fais. Mais qui peut, illustres souterrains, vous avoir initiés dans notre système solaire ? »

26.

— « Vous n'êtes pas le seul, dit un vieux membre, qui soyez descendu ou monté dans ces régions souterraines. De tous temps, des physiciens curieux ont été abîmés dans les bouches des volcans ; presque morts, nous les avons recueillis, et c'est d'eux que nous connoissons votre physique et vos mœurs.

27.

« De plus, dans les momens des éruptions volcaniques, qui nous sont annoncées plusieurs jours d'avance par des indices certains, l'Académie envoie des députés qui observent ce qu'ils peuvent apercevoir de votre ciel radieux. Vous vous élancez jusque dans les cieux; vous comptez les planètes, les étoiles. Nous avons la même ardeur de savoir ce qui se passe dans le ciel et se pratique sur votre terre. Nous aimons notre climat, j'en conviens, mais, malgré nous, nous aspirons après la lumière étincelante du soleil, qui ne nous pénètre que de ses derniers rayons. » — « Continuez, mon illustre confrère, dit le président. »

28.

— « Nous mourons, et la loi de mort suppose une loi de régénération. Amour! puissant véhicule de l'âme, nous t'adorons, amour, et tes flèches plus âcres, plus acérées que sur la terre, triplent nos jouissances. Rien dans le monde peut-il être comparé aux charmes de la belle Rubiconda, dont le sang vermeil transpare (1) la plus belle peau noirâtre, et qui s'unit demain au jeune Formidabilibus, mon fils?

29.

« Que j'aimois à lui entendre dire, hier encore, en s'adressant à sa future épouse : « Oui, ma chère belle, tes soupirs amoureux me charment comme les cris aigus de nos hiboux. Tes yeux, d'un rouge tendre, percent mon cœur à travers les plus épaisses ténèbres. Rien n'égale l'élégante épaisseur de ta taille majestueuse; le teint le plus basané pâlit à côté de ton teint rembruni et l'odeur sulfureuse de ta douce haleine est préférable au nectar des dieux. » (On applaudit, et on lève la séance.)

30

Sortis de l'Académie, mon protecteur et mon guide me dit : « Vous ne pouviez pas mieux tomber; c'est demain le dernier

(1) Pour : transparoît à travers.

jour de notre année nocturne et celui du revirement de la grande horloge. Les habitans de ces contrées viennent de toutes parts, traînés par d'énormes reptiles, par la grenouille aux longues jambes, pour assister à cette mémorable cérémonie; et, comme vous l'avez entendu, la belle Rubiconda se marie au jeune Formidabilibus, le fils de notre collègue. »

31.

Nous fûmes souper chez mon hôte, avec quelques savans qu'il avoit invités après la séance. Je remarquai que chaque grotte excavée dans le roc ou la terre étoit numérotée en transparens. « Nous n'avons pas cette prévoyance, dis-je aux savans; aussi, le soir, nous ne trouvons pas aisément la maison où nous voulons nous rendre. »

32.

Le repas fut plus abondant, plus exquis que le dîner. Les tourtes de poissons et de leurs laites, les pâtés chauds et froids de cuisses de grenouilles ou d'oiseaux étoient excellens. Les écrevisses, dont nos homars ne sont qu'un diminutif, étoient exquises. « Avec quelle farine faites-vous vos pâtisseries et votre pain? » demandai-je. « Avec celle de certains poissons séchés au four. » Vers la fin du repas, même danse, même prière qu'au dîner.

33.

Alors, les convives se retirèrent; mon hôte et l'hôtesse me souhaitèrent un bon repos; les deux demoiselles me prirent par la main et me menèrent dans ma chambre, bien éclairée et bien échauffée par des tuyaux de chaleur; elle me montrèrent mon lit en peaux de poisson, rembourrées de plumes d'oiseaux fort tendres. Elles me firent des révérences en se retournant et me dirent plusieurs fois : « Adieu, beau blanc; adieu, beau blanc! »

34.

Que de réflexions vinrent m'assaillir lorsque je fus seul dans mon lit! Je compris que le Lapon dans sa tanière, les

souterriens dans leurs villes enfumées sont contens dans leurs retraites comme la taupe dans son trou, lorsqu'ils vivent en paix. Mais ces peuples, me disois-je, vivent-ils sans loix ? Quelle est la forme de leur gouvernement ? Je m'endormis en me promettant de faire le lendemain ces questions à mon hôte, le généreux, l'hospitalier Probitatus.

35.

Il vint me trouver à l'heure du réveil et il me satisfit en ces termes : « Notre gouvernement est démocratique. L'égalité seroit parfaite si, entre les hommes, il pouvoit y avoir unité de conscience comme dans les animaux. L'Académie nomme les magistrats-prêtres pour trois ans. Nos subsistances sont communes à tous. C'est le fisc qui entretient les marais poissonneux où chacun va puiser, qui excave la houille que nous allons prendre pour nous chauffer, qui fait extraire l'huile de poisson, qui prépare les torches, qui fait fabriquer nos vases de terre ou de métal dont chacun peut se fournir gratis, qui veille aux tuyaux de chaleur publics qui circulent par toute la ville, qui fait bâtir et entretient les temples... »

36.

— « Et que donnez-vous au gouvernement en échange de tant de bienfaits ? » — « Chaque habitant lui doit une journée par mois du travail qui lui est assigné. » — « Quoi, vous aussi ? » — « Comme un autre, jusqu'à quatre cents ans, que je n'ai pas encore révolus. Je sais tailler la pierre, ciseler, façonner les métaux et la terre... J'ai été six ans apprenti dans les ateliers publics où l'on enseigne tous les métiers et où chaque jeune homme est obligé d'aller vivre six ans. Quand le fisc nous demande de la monnoie, que nous fabriquons tous nous-mêmes, nous courons lui en porter. »

37.

— « Et vos mœurs, sont-elles régulières ? » — « Assez. Chaque chef de famille est maître chez lui. Un père qui écrit aux magistrats : « Punissez mon fils, ma fille ou ma femme »

est obéi aussitôt. » — « Le divorce est-il permis? » — « Quand trois, dix ou vingt personnes attestent que les époux sont malheureux. » — « Je ne vous entens point. » — « Je m'explique. »

38.

« Vous verrez demain, dans le grand temple de l'horloge, trois tables qui contiennent les noms des habitans majeurs de notre ville (on est majeur à cent ans)... » — « Pardon, si je vous interromps, comment s'appelle votre ville ? » — « *Souterreana-bella.* Le premier de ces tableaux, donc, porte en tête : *probité* ; le second : *indécis* ; le troisième : *suspect.* Il faut vingt témoignages *suspects* pour attester un fait, dix *indécis*, et trois seulement pour ceux qui sont honorés du titre de *probité.* » — « Mais qui consulte-t-on pour assigner un titre? » — « La voix publique, qui ne ment jamais. Allons déjeuner, ma famille vous attend. »

39.

Après le déjeuner, mon hôte prit un vêtement de cérémonie. « Est-ce, lui dis-je, votre habit d'académicien ? » — « Mieux que cela, c'est celui de la *probité.* » Nous sortîmes, et je remarquai que les rues étoient parsemées de sable de toutes couleurs, formant des dessins qui produisoient aux lumières un effet charmant. La promenade me parut très agréable dans ces chemins plus doux que le velours. Je le dis à mon hôte, qui me répondit : « Oui, c'est un chemin de goutteux ; envoyez-nous les vôtres, car nous n'en avons pas. »

40.

Nous nous acheminâmes vers le temple. Chemin faisant, nous fûmes devancés par plusieurs chars d'or, d'argent ou d'acier poli, traînés rapidement par des reptiles apprivoisés, comme nos animaux domestiques. Les personnes des deux sexes qui étoient dans les chars saluoient l'homme de probité que j'avois l'honneur d'accompagner. Les dames me disoient : « Salut, beau blanc! » Je crus m'apercevoir, en général, que notre couleur et la forme plus leste de notre taille ne déploisoient pas aux dames souterraines.

41.

« Voilà le temple », me dit mon hôte. Rien de plus imposant que cet aspect. Au frontispice est écrit en lettres de feu :

AU DIEU DE L'UNIVERS

Saint-Pierre de Rome n'est qu'une chapelle en comparaison de cet édifice. Le temple entier est d'or massif. Sa forme est ronde, cent mille torches l'éclairent en dehors et en dedans. Une horloge sablière en bronze noir de trois cents pieds de haut est au milieu du temple. La division des heures, des nuits et des mois est marquée en lignes rouges, sur le verre inférieur qui reçoit le sable, blanc comme la neige, du cristal supérieur. Les heures, les nuits et les mois se comptent numériquement, depuis un jusqu'à douze. En attendant la cérémonie, les habitans s'occupoient à régler leurs montres sur la grande horloge.

42.

Une odeur d'encens délicieuse parfumoit le temple. « Une chose m'étonne », dis-je à mon ami (car il l'étoit déjà). — « Quoi ? » — « Dans votre temple, vos maisons, vos rues, on est peu incommodé de la fumée, quoique partout la résine enflammée abonde. » — « Les grands volcans que vous connoissez, et cent autres plus petits que vous ne connoissez pas et que vous appellez crevasses, sont nos soupiraux, nos cheminées, et nous avons de nombreux ventilateurs. »

43.

— « Avez-vous des agitations de l'air, des vents souterrains...? » — « Ils sont terribles pendant les explosions des volcans ; ce que vous regardez comme un fléau purifie l'air de nos climats. La fureur des élémens est ici plus redoutable que chez vous : le feu souterrain, celui qui provient de la matière sulfureuse qui s'attache à nos murailles, les éboulemens de terres et de rochers, les tremblemens de terre, les inondations, par torrens... L'industrie humaine ne peut prévenir ces convul-

sions élémentaires (1), qui du reste sont rares et réparées avec activité. Passons par ici. Quatre temples, également de forme ronde, correspondent à la grande enceinte de l'horloge. L'un est dédié à Mercure, comme dieu de la santé ; le second à l'hymen, le troisième à la mort, le quatrième à Mars, dieu des combats. » Nous passâmes successivement dans ces quatre temples.

44.

Dans celui de Mercure coule un fleuve du métal qui porte le même nom. « C'est là, me dit Probibatus, que les malades attaqués de la lèpre, de la gale, qui sont communes dans ce climat, sont envoyés par notre fameux médecin Cratérus pour recevoir des frictions salutaires. En revanche, nous connoissons à peine la pulmonie, dont les vapeurs sulfureuses nous préservent. » Nous passâmes ensuite dans le temple de l'hymen, où la foule se portoit.

45.

Ce temple est décoré de larmes d'or et d'argent et de trophées de flèches amoureuses en acier fin et poli. La belle Rubiconda et le jeune Formidabilibus étoient attendus ; ils arrivent couronnés de diamans et de rubis resplendissans (ce sont les fleurs du pays) et le temple retentit d'acclamations. Après quelques cérémonies d'usage, telles que d'interroger les futurs et d'inscrire leurs noms au livre des mariages, le plus ancien magistrat prend la future épouse par la main et la conduit vers le dieu Priape.

46.

La statue est d'or ; on voit le dieu mollement couché sur un matelas d'argent extrêmement blanc. Le membre menaçant du dieu est de bronze. La vierge souleva doucement ses vêtements, fut se coucher avec précaution sur le dieu, fit un cri et vola dans les bras de son heureux époux : le temple retentit une seconde fois d'applaudissemens. « Cet usage est païen,

(1) Pour : des élémens.

dis-je à mon guide. » — « Il est nécessaire ici, où le sexe est sage et robuste : il abrège les travaux de l'hymen. »

47.

Comme il me vit refléchissant sur ce qu'il me disoit : « N'avez-vous pas remarqué chez vous, me dit-il, que les passions voluptueuses et efféminées suivent les gradations des ardeurs du soleil ? Nous sommes privés de ses ardentes faveurs et des maux qu'elles entraînent. Ici, les passions sont grossières, fortes, mais franches sans astuce : dans un mois il se forge plus de mensonges sur la terre qu'ici pendant cent ans. » — « La vérité est au fond du puits, » lui dis-je en souriant.

48.

Le temple immense de la mort est taillé dans le roc vif ; il est nu ; la chaleur y est extrême, car un fleuve de bitume enflammé et bouillonnant le traverse. C'est dans ce Styx des souterrains de la ville qu'on jette les cadavres, qui sont consumés dans l'instant. Mon guide me fit remarquer qu'il seroit dangereux de donner une autre sépulture aux morts, à cause du peu d'élasticité de l'air.

49.

Le quatrième temple latéral, celui de Mars, est construit en fer. C'est l'arsenal du pays pour les armes et les machines de guerre, dont heureusement, me dit Probibatus, on ne se sert point depuis plus de mille ans. La statue formidable du dieu de la guerre est au centre du temple, couronnée de piques, de canons et de mortiers énormes, qui forment comme une citadelle que Mars domine.

50.

Nous retournâmes une seconde fois dans le temple de l'horloge, où il y avoit plus de cent mille âmes. Chacun se rangea pour laisser passer l'homme respectable qui me condui-

soit. J'entendois dire à chaque instant, en parlant de moi : « C'est un homme de la surface, c'est un blanc, il paroît aimable. » Les femmes me saluoient avec une sorte d'éventail qui leur sert à chasser les moustiques, qui sont fort incommodes.

51.

Il n'y a rien dans ce temple immense d'or poli que l'horloge sablière, qui a (comme je l'ai dit) trois cents pieds d'élévation. La nuit où le sable cesse de couler est une nuit solennelle, c'est la dernière de l'an. Mille bras armés de leviers sont prêts pour retourner l'horloge, si nécessaire dans un pays où le soleil ne luit point.

52.

En attendant le moment désiré, une musique formidable éclata dans la voûte du temple ; formidable, dis-je, car elle est composée : 1° D'un directeur d'orchestre, armé d'une bûche de fer de trois pieds de long, avec laquelle il frappe les divisions de chaque mesure sur un pupitre d'airain, et les subdivisions sur deux autres pupitres qui rendent des sons plus aigus ;

53.

2° Deux mille tromboni, qui se permettent des agrémens non écrits (1) ; 3° Quatre mille contrebasses-violoncelles qui démanchent mieux que nos premiers violons (2) ; 4° Vingt-quatre mille paires de timbales et cymbales, autant de cors, de trompettes et de bassons ; 5° Vingt-six mille hautbois, clarinettes et petites flûtes (3), qui sont exercés dans l'art des dissonances et

(1) L'ornementation musicale, laissée à la discrétion de l'interprète, était souvent encore considérée, au XVIIIe siècle, comme une prérogative des instrumentistes.

(2) A cette époque, le démanché était encore considéré comme une sérieuse difficulté. Au siècle précédent, on ne démanchait pas encore, comme l'atteste le manche court des anciens violons, qui tous ont dû être renmanchés.

(3) Le métal dont tous ces instrumens sont faits leur donne un son clair et fort singulier. (G.)

Grétry souscrit encore au préjugé ancien d'après lequel le timbre des instruments à vent subit l'influence de la matière dont ils sont faits ; les expériences célèbres de Chladni, mettant cette croyance à néant, n'étaient pas encore connues.

à qui la septième diminuée, les sons enharmoniques semblent doux comme miel, et qui tous (je parle des musiciens) font une grimace horrible quand le compositeur a risqué un accord parfait qu'ils ne tolèrent qu'au début et à la finale des morceaux. Ajoutez à cela quatre-vingt mille poitrines de bronze qui forment un chœur plus qu'enragé par ces paroles (1) :

54.

HYMNE

« Dieu des peuples souterrains, Dieu du plus solide des climats, entens nos voix suppliantes, descens dans ces antres de ténèbres, où ton nom sans cesse est révéré! Viens jouir de la douce joie de tes enfans, qui t'invoquent au renouvellement de leur année nocturne! Ici, tu entendras la voix mélodieuse des grenouilles, celle plus sonore des crapauds, celle plus argentine des serpens, celle des hiboux plus douce que la laitance de nos poissons, celles enfin de nos femmes qui les surpassent toutes. » (Le chœur du peuple, formé de cent mille voix, répète ces paroles.)

55.

« Ici, dans tous les temps, règne l'abondance, car les saisons sont uniformes. Ici, l'abondance de mille sortes de poissons savoureux, les reptiles les plus succulens, purifiés par la flamme, nourrissent tes enfants. Daigne nous conserver le bonheur dont nous jouissons dans ces belles retraites, Dieu des peuples souterrains et sous-marins, Dieu du plus beau des climats, en attendant que ta bonté divine transporte nos âmes au céleste séjour, plus agréable encore. »

(Le chœur répète.)

(1) Je ne doute pas que la musique outrée de nos jeunes compositeurs du temps de la Terreur n'ait donné lieu à cette folle vision auditive. Au reste, en écrivant ce rêve, je me permets les détails nécessaires à l'ensemble de la narration. Après tout, ceci n'est qu'un rêve, et l'on rêve plus follement. (G.)

56.

Cependant, la musique cesse et le plus parfait silence règne dans l'assemblée. Le sable coule encore, mais il s'arrête enfin. Alors, le premier magistrat dit, en élevant la voix : *Le moment est arrivé!* Sa phrase n'est pas finie que la machine énorme a déjà fait son évolution, et que déjà le sable coule avec la nouvelle année.

57.

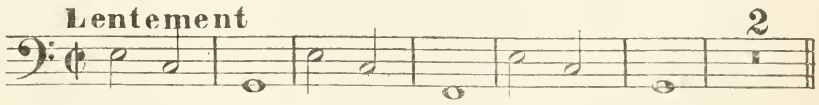
Les souterranéens, tous silencieux, le regardent couler avec satisfaction. Alors, en signe de réjouissance, on entend quatre cloches que mille hommes nerveux pourroient à peine mettre en branle. Leur grosseur, leur ampleur immense les font sonner à l'octave basse de nos plus grosses cloches, et je reconnus les mêmes sons que j'avois entendus sur le mont Etna avant d'être précipité dans le volcan.

58.

Enfin, pressé par la foule qui sortoit du temple, je perdis mon guide et, m'éveillant en sursaut, je vis que j'avais rêvé à peu près tout ce que je viens de dire. Il est probable que ceux qui voyagent dans les planètes et qui nous en détaillent les merveilles savent rêver comme moi.

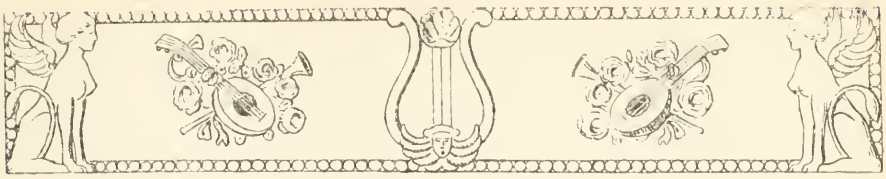
Réflexions sur les cloches des souterrains

L'harmonie en étoit sublime et peut donner à réfléchir aux musiciens. Voici les quatre sons et comme ils se succédèrent pendant un quart-d'heure :



La pendule, qui marque chaque temps de cette mesure, contient sept pieds huit pouces de ficelle. « La mécanique qui fait sonner les cloches est superbe, m'avoit dit mon guide; c'est

un cylindre de cuivre que cent hommes font tourner. » Je me doutois bien que ce n'étoit pas à la volée que ces cloches sonnoient. La sous-dominante *fa*, qu'on n'entend qu'une fois dans huit mesures, et l'exactitude du rythme m'avoient fait soupçonner que c'étoit par une mécanique. Tous les sons de ces quatre cloches étoient beaux, mais on ne se fait pas d'idée de l'effet que produit la sous-dominante *fa*, à chaque fois qu'elle revient. Si j'étois riche, et que j'eusse un château environné d'une belle terre boisée, j'aurois de grosses cloches et j'inventerois des sonneries. J'aurois aussi un grand orgue dans une rotonde au milieu de mon parc. Conçoit-on le plaisir que procureroient ces deux superbes agens musicaux aux amans et aux promeneurs répandus dans les forêts circonvoisines!



CHAPITRE LVIII

CHANT

Un homme de ma connoissance prétend connoître le caractère d'une personne en observant son écriture. Cela peut être ; mais notre premier maître à écrire a pu nous inculquer des principes indélébiles. Il m'est plus aisé de conjecturer ce qui se passe dans l'âme de quelqu'un par son chant que par sa manière d'écrire ; cela prouve que, dans ce monde, si l'on n'est pas bon d'un côté, on l'est de l'autre. C'est chacun son lopin, depuis le rustre jusqu'au savant. Disons donc que ce que l'on est paroît dans tout ce que l'on fait ; mais il n'est ici question que du chant. Si l'on observoit bien les oiseaux, la qualité chaude, tempérée ou froide qui les domine, et surtout la structure de leur gosier, on reconnoîtroit, par la différence de ces objets, quel chant doit produire le petit animal. C'est par imitation de leurs parens qu'ils chantent, a-t-on dit. Bêtise que cela ! En naissant, le petit moineau entend le rossignol, et pendant toute sa vie il n'a qu'un son, tout au plus deux.

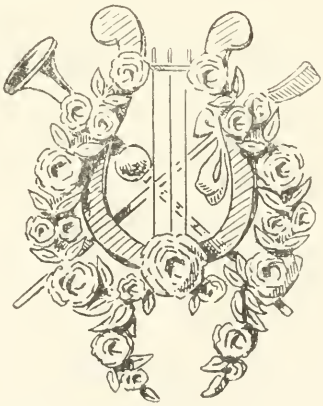
« Elle chante son imbécillité », disois-je d'une vieille folle à prétentions, qui chantoit à faire peur. A peine ai-je entendu une phrase du chant de quelqu'un, que je devine son estoc musical et, par analogie, sa manière d'être en général. On peut mal chanter et avoir de l'esprit : témoins presque tous les poètes

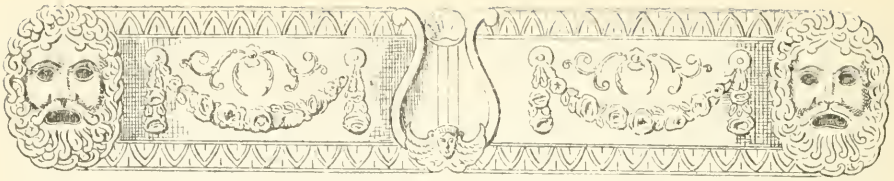
et gens de lettres (1). Mais alors on ne chante pas, ou l'on chante quand on est seul. Le chant est le langage explicatif de l'âme. Il dit si elle est dure, craintive, candide, tendre, amoureuse, passionnée, active, passive, spirituelle ou bête. Tout se devine dans le chant pour celui qui a l'oreille musicienne, comme les passions ou le néant des passions se peignent dans les yeux. L'avare chante en tremblant ; il craint de faire soupçonner son trésor en montrant sa joie. L'orgueilleux chante faux ou juste avec audace. L'envieux chante en-dessous, sans ouvrir la bouche. Le libertin déhonté chante fort et d'une voix enrouée. On chante presque toujours quand on n'est pas en état de chanter. On chante de peur. L'ignorant chante fort par amour-propre, il s'étrangle pour faire la grosse voix. « Que fais-tu donc dans cette mare », disoit-on à un chantre de village ? — « Je nous enrhumons pour chanter demain à la fête de la paroisse. » Le chant a été parfaitement défini par un Père de l'Eglise : « Le chant, dit-il, c'est la juste entre-dépendance des sons qui le constitue. » Les musiciens se disputent souvent en soutenant que la mélodie donne l'harmonie ; d'autres, au contraire, que c'est l'harmonie qui donne la mélodie. Les premiers n'ont pas tort, et les derniers ont raison : la mélodie la plus sentimentale est dans l'harmonie comme l'Apollon étoit dans le bloc d'où l'artiste l'a sorti. Il semble que les jeunes filles refusent de chanter pour ne pas se faire connoître ; cet instinct les domine peut-être autant que l'amour-propre. Chanter, c'est faire connoissance (2) ; on chante avec ceux dont on est connu, sinon on refuse. Les mères disent trop souvent : « Chantez, mademoiselle ». Laissez-la faire, elle sait pour qui elle garde sa chanson.

Si l'on veut fouiller dans les replis du cœur humain, on verra que, dans les champs et les bois, les jeunes villageoises poussent souvent des cris aigus qui semblent dire : on m'insulte ! quoi qu'il n'en soit rien, et que souvent elles ne vaillent pas l'insulte ; mais c'est pour donner à croire qu'elles le méritent. Les filles villageoises amoureuses chantent haut et fort, étant seules dans les champs ; c'est un appel aux jeunes gens qui

(1) Grétry aurait pu ajouter, sans rougir : « et presque tous les compositeurs ».
(2) Pour : donner à se connoître.

travaillent à quelque distance. Mariées, elles chantent plus bas; entourées de marmots, elles ne chantent plus que pour les endormir. Comparez les deux extrêmes, le chant de la fille amoureuse et son chant de mère ; ils ne se ressemblent pas plus que le majeur et le mineur en musique. Le chant de la fille étoit tantôt fier, élevé, plein d'ardeur, de tendresse ou d'amour ; celui de la mère est traînant, terne et plaintif. On chantoit pour soi ; à présent on chante pour un autre ; cet autre nous est aussi cher que nous-même, mais ce n'est pas nous-même. C'est par accès de délire qu'on donne sa vie tout d'un coup pour l'objet qu'on aime le mieux ; si on se laisse périr de langueur, c'est une mort lente, qui annonce encore de l'indécision. Que faut-il à la fille qui perd son amant ? Un autre amant plus aimable que le premier. Que faut-il à la jeune mère qui perd son enfant ? Vite un autre enfant. Une femme n'est forte que quand elle est double : elle et son fruit. Celui qui n'a nul respect pour la femme grosse n'aime pas sa mère ; il ne vaut pas la vie et ne méritoit pas de naître.





CHAPITRE LIX

CHANSONS

Je voudrois que tous les bons proverbes (qui sont la morale du peuple) fussent mis en chanson ; que les vers fussent simples et coulans comme

Ah ! vous dirai-je, maman,
Ce qui cause mon tourment...

Point de parenthèses, il est presque impossible de les mettre en musique ; point d'inversions, point d'élision de voyelles, quand la première [syllabe] termine par un *s*. Tous ces défauts sont dans la chanson suivante, qu'on chante néanmoins depuis longtemps, parce que l'idée en est jolie.

Au bord d'un clair ruisseau,
Une jeune bergère...

Il y a déjà inversion.

Dans sa course légère...

Est-ce la bergère qui court ? On ne sait que c'est le ruisseau qu'après le vers suivant :

Regardoit courir l'eau (1) ;

(1) D'après ce vers, c'est au contraire la jeune fille !

Ainsi passent les jours,
Dit-elle, du bel âge...

Mettez « dit-elle » en musique, vous serez bien habile!

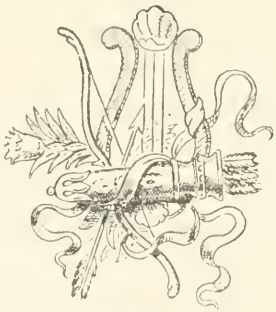
Mais pour en faire usage,
Donnons-les aux amours.

Comme *zo-za* est charmant! Il fait mal au cœur.

Je voudrois que les airs fussent simples et bien phrasés, comme nos bons vaudevilles qu'on chante depuis des siècles. Le poète qui rendroit ce service à la morale auroit plus mérité d'elle que s'il eût composé un traité en plusieurs volumes; le musicien qui réussiroit à les mettre convenablement en musique, très chantante, auroit fait plus que s'il eût composé certains grands opéras. On a mis l'histoire de France en vaudevilles. Ce titre, aussi fastueux que plaisant, explique tout: l'auteur veut amuser, même aux dépens de la vérité. Ce que je propose n'est pas pour rire, c'est un code de morale, le catéchisme des enfans, digne d'être traduit dans toutes les langues. Le but est sévère, opportun, c'est ici que la belle poésie, la bonne musique peuvent se montrer conservatrices des mœurs et faire, en quelque sorte, amende honorable pour avoir négligé le plus utile emploi de leurs charmes.

Au reste, cette tâche intéressante ne peut être remplie entièrement par deux hommes, quels qu'ils puissent être. Un proverbe bien exprimé en paroles simples et élégantes, mis sur un air qu'on aime à retenir, et sans aucune faute de prosodie, est une bonne fortune pour le poète comme pour le musicien, et les bonnes fortunes ne se commandent point. On objectera qu'un proverbe, un adage, un dicton ne comportent pas d'action suivie qui demande plusieurs couplets, ce qui caractérise la chanson. D'accord; mais il est diverses sentences ou proverbes qui attaquent une même passion dangereuse et qui peuvent produire divers couplets. L'orgueil, l'avarice, l'envie, la gourmandise, l'amour déréglé... auront chacun leur chanson, et quand chaque couplet d'une même chanson réprimeranderoit un défaut différent, la chanson n'en seroit que plus utile et plus variée. Si La Fontaine vivoit, je voudrois qu'il commençât ce recueil, tiré en

grande partie de ses œuvres, et je me changerois volontiers d'en faire la musique. Quelle bonne leçon pour l'enfant auquel on ferait souvent chanter la chanson de son défaut capital ! Il se corrigeroit en chantant, cela est de son âge ; elles aiment tant à rire et chanter, ces aimables créatures ! Ceci me rappelle ce que me disoit une mère qui entendoit pleurer ses petits enfans en s'éveillant ; elle court près d'eux : « *Qu'avez-vous, mes chers petits?* » — « *Rien, maman, nous pleurons pour rire.* » — Comme ce propos est charmant, et comme il peint l'enfance ! On n'oublie pas ce qu'on a chanté dans sa jeunesse. Je le demande aux hommes expatriés : n'est-ce pas par quelques vieilles chansons, quelques vieux noëls, qu'ils se rappellent avec plaisir leur pays et leur idiome natif? Depuis plus de cinquante ans que je suis expatrié, je chante encore quelques vieilles chansons liégeoises.



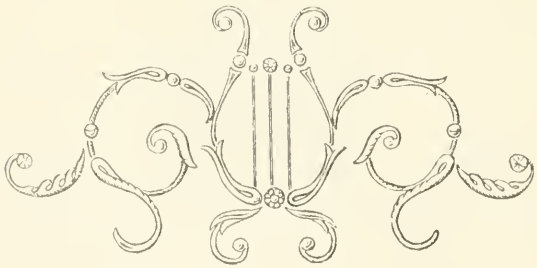
CHAPITRE LX

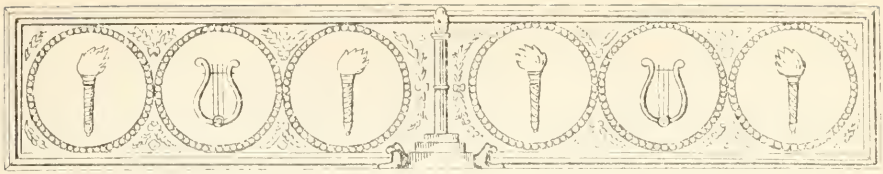
PHOSPHORE

Il ne faut qu'un mot pour donner matière à une conversation. « Qu'est-ce que cela? » disoit hier soir une jeune personne qui rapportoit sur son gant quantité de vers luisans. — « C'est du phosphore vitalisé », lui dis-je. — « Ah ! oui ! Je me rappelle... Le phosphore reluit dans l'obscurité. » Alors, la conversation s'établit. « Ce petit animal phosphorique, dit quelqu'un, doit être ardent en amour. » — « Il l'est, je le parie », dit un autre. Et il chante (par plaisanterie) un passage du *Huron*, mon premier opéra : « Il est toute âme, il est tout feu ». — « Si Mademoiselle veut les mettre dans le gazon, avant la fin de l'été ils auront triplé leur nombre. » Elle le fit, nous verrons ce qui en sera.

L'analogie entre les êtres et les idées s'empare alors des esprits. — En analysant l'essence principe de chaque animal, on peut reconnoître sa nature — c'est ce que font les chimistes — et dès qu'on connoîtra *principalement* l'essence qui domine un être, il sera aisé de rectifier ses mœurs, s'il en est besoin, en changeant, rectifiant cette essence. — C'est là le secret de la médecine, de la chimie et de la physiologie qui vient après ; mais cette connoissance est moins difficile à supposer qu'à exécuter. C'est dans notre intérieur qu'opère la médecine; on peut détruire un organe capital en en rectifiant un autre : cet art sera donc toujours plus ou moins conjectural.

Nous vivons trop peu pour conduire à sa fin une aussi intéressante opération ; il faudroit au plus habile homme une suite de siècles pour l'effectuer. — Oui, mais la vie d'un homme se rattache à la vie d'un autre; l'homme meurt, ses conceptions restent, cent hommes n'en font qu'un pour l'art. Dès que le résultat d'une chose est trouvé, peu importe que l'homme meure, s'il laisse son secret. Peu importe que les idées qui nous ont conduits à la perfection d'une chose aient été lentes à se présenter, ou qu'un ou mille s'en soient utilement préoccupés ; les idées acquises par nos sensations ou celles des autres, c'est égal ; la chose est trouvée, perpétuée par l'impression ; elle appartient à tous, puisqu'elle est l'œuvre de tous. C'est quelquefois le plus ignorant qui pose la première ou la dernière pierre de l'édifice. On dit que c'est Mme Montgolfier qui fit le premier ballon aérostatique, en chauffant sur la paille enflammée une chemise pour son mari : il vit, il exécuta ; il fit une plus grande chemise, voilà tout.





CHAPITRE LXI

MYSTERES QUI N'EN SONT PAS

C'est ainsi qu'on fait les romans de nos jours : à l'imitation d'Homère, qui fait, dans son *Iliade*, bouder son héros principal pour, en même temps, établir et suspendre l'intérêt de son poème, nos romanciers ont trouvé la pie au nid quand ils peuvent soutenir notre attention par un secret épouvantable en apparence, qu'ils n'éclaircissent qu'aux deux tiers de l'ouvrage. Les mystères que j'ai à révéler ne sont pas plus importans ; mais enfin, ce sont des mystères, c'est toujours quelque chose.

Un de mes amis qui, du village voisin de l'Hermitage (Groslay) (1), aperçoit avec une longue vue les fenêtres de ma chambre, dit : « Il fera beau temps aujourd'hui, mon voisin Grétry a mis sa bouilloire sur sa fenêtre. » On ne conçoit pas tout d'abord quel rapport il peut y avoir entre ma bouilloire de tôle et le beau temps. On raisonne là-dessus, et l'on me questionne. « C'est, dis-je, tout bonnement, que quand il fait soleil je chauffe mon eau sur ma fenêtre. »

Un mystère plus inconcevable, le voici : Cent personnes par jour, quelquefois, viennent visiter l'Hermitage de Jean-Jacques ; celles qui aiment la musique me demandent et je les reçois dans ma chambre, où sont les meubles que feu

(1) Bourg à deux kilomètres à l'ouest de Montmorency.

Mme d'Epinay avoit prêtés à Rousseau. C'est un écritoire, deux chandeliers, plusieurs sièges, un baromètre, une vieille tapisserie, deux chiffonniers, quatre bocaux ouverts par le haut, dans lesquels Rousseau mettoit ses lumières quand il alloit souper dans son jardin (1). Tous les pèlerins qui viennent chez moi, et qui sont conduits par la jardinière ou sa fille, vont écrire leurs noms dans la niche où est le buste de Jean-Jacques. De ma fenêtre on voit cette niche, qui m'a servi pour en faire une autre, comme on va le voir. J'avois dans ma chambre quelques personnes. « Je ne sais pourquoi, leur dis-je (je mentois), tous, hommes et femmes, qui approchent de Jean-Jacques, le saluent en se balançant d'une jambe sur l'autre : vous allez voir. » Trois ou quatre personnes s'approchent de la niche et, après y être restées quelques instans, elle se mettent à danser, à se dandiner. « Parbleu, voilà qui est extraordinaire ! Et toutes font de même? » — « Toutes; et vous aussi, vous ferez, malgré vous, cette cérémonie quand vous irez vers cette niche mystérieuse. » — « Ah! voilà qui est plus fort ! Allons-y. » — « Un moment ! laissez partir ceux qui y sont. » Et l'on parla d'autres choses. Enfin, la place est libre, elles descendent, et je les suis. La fille de ma jardinière ouvre la niche. « Voilà, dit la *Cicerone* villageoise, les vers que Mme d'Epinay a fait mettre au bas de la niche quand M. Rousseau a quitté l'Hermitage pour aller demeurer à Mont-Louis (2). »

Ils lisent, et voici ces vers :

O toi dont les brûlans écrits
Furent créés dans cet humble Hermitage,
Rousseau, plus éloquent que sage,
Pourquoi quittas-tu mon pays ?
Toi-même avois choisi ma retraite paisible,
Je t'offrois le bonheur et tu l'as dédaigné ;
Tu fus ingrat, mon cœur en a saigné;
Mais pourquoi retracer à mon âme sensible...
Je te vois, je te lis, et tout est pardonné.

(1) Son lit est dans mon grenier. Je ne puis m'en servir, il tombe de vétusté. Il n'y a amour de la philosophie qui tienne ; il faut qu'un lit soit propre. Je dis cela à ceux qui me demandent où est son lit. (G.)

(2) C'est un quartier de la ville de Montmorency. (G.)

« Voilà, dit la jardinière, derrière la tête de M. Rousseau, les vers qu'il a (dit-on), écrits lui-même, en réponse à ceux de Mme d'Epinay. » Ils lisent et se dandinent tous d'une jambe sur l'autre. « Eh bien ! leur dis-je, vous dansez ? » En effet, on ne peut lire cette réponse, couverte par le buste, qu'en se penchant d'un côté et puis de l'autre. Voilà les mystères expliqués.

Combien de choses sont ainsi, jusqu'à ce qu'on en ait la clef! Voici la prétendue réponse de Jean-Jacques. L'écriture ressemble parfaitement à la sienne. Rousseau a demeuré assez longtemps dans la ville de Montmorency et il a dû venir revoir son ancienne habitation, où il avoit, dit-il, aimé d'un amour véritable pour la première fois de sa vie :

Ingrat, mon cœur ne l'a jamais été.
Avec plaisir j'entrai dans cet asile,
Par l'amitié tendrement présenté.
Tu sais si je t'aimois, si j'y vivois tranquille ;
Mais, sans regrets je t'ai quitté
Quand, des plus noirs complots, malheureuse victime,
Par toi-même persécuté...
Je ne pouvois le conserver sans crime.

Remarques sur les vers de Mme d'Epinay et la réponse de Jean-Jacques. « Rousseau plus éloquent que sage... Tu fus ingrat... heureusement tout est pardonné... » Quel bonheur ! Il est bien singulier qu'une femme se permette de parler ainsi à un grand homme! Mais il vivoit ; on ne l'apprécioit pas encore comme à présent. D'ailleurs, Mme d'Épinay étoit intimement liée avec Grimm, qui détestoit Jean-Jacques. Et celui-ci le lui rendoit bien (voyez les *Confessions*). Vingt fois j'eusse fait sauter la pierre où sont les vers de cette dame, si je n'eusse respecté la réponse de Rousseau. Les « noirs complots » dont Jean-Jacques se dit la « malheureuse victime », tout cela est expliqué quand on sait que Jean-Jacques devint amoureux fou de Mme d'Houtetot (belle-sœur de Mme d'Épinay), qui, en l'absence de Saint-Lambert, son amant, venoit recevoir (en tout bien et tout honneur) les brûlans hommages du citoyen de Genève, alors à l'Hermitage. Les gens de lettres, furieux de cette passion, de cette intrigue qui tendoit à enlever à Saint-Lambert sa maîtresse, et,

peut-être, ne cherchant qu'un prétexte pour accabler Rousseau parce que cet aigle littéraire montoit trop haut, jetèrent feu et flammes. Pauvre Jean-Jacques, tu te serois épargné bien des chagrins (et des jouissances sans doute) si tu eusses fui Mme d'Houtetot, quand pour la première fois tu sentis battre ton cœur pour cette aimable femme! Elle est venue deux fois à l'Hermitage depuis que j'en suis possesseur; en passant devant le buste de Jean-Jacques, elle me dit : « Pendant toute sa vie, il n'eut pas un instant de bonheur. » — « Si vous aviez voulu, Madame la Comtesse... » lui dis-je. Elle sourit.

CHAPITRE LXII

LE PRÉSENT N'AIME QUE LE PASSÉ EN COURANT APRÈS L'AVENIR

Primo : Le présent est précaire ; il se compose de trois unités de temps : le passé, le futur et lui, présent. 2° Le temps redouble le souvenir du plaisir, autant qu'il atténue la douleur du passé : c'est le plus bel avantage de notre condition. 3° Avec quel délice on se rappelle les scènes passées qui, lorsqu'elles étoient présentes, ne nous affectoient pas autant parce que l'émotion n'étoit qu'une, et que plusieurs réminiscences en redoublent le sentiment! 4° Le présent (notre seul avoir) est si malencontreux qu'il gâte tout pour se faire une existence. Il se délecte sur ce qui n'est plus et ne peut plus être ; il espère ce qui probablement ne sera pas, et se forge ainsi un état d'emprunt qui n'est, n'a été ni ne sera peut-être jamais. 5° Pour flétrir le présent, nous le jugeons toujours en comparaison du passé, que nous trouvons admirable : en fait de temps, l'absent a presque toujours raison, quoiqu'il ait presque toujours tort comme agent du plaisir, surtout en amour, où les délais se mesurent par l'impatience. 6° Il n'est pas étonnant qu'on aime et qu'on regrette le passé ; l'espace qu'il laisse entre lui et le présent nous montre nos mécomptes à découvert. 7° Il n'est pas plus étonnant qu'on anticipe sur l'avenir ; on espère faire mieux que par le passé. 8° On

pressent le plaisir par anticipation, comme on ressent le plaisir passé par réminiscence. 9° Anacréon étoit le sage des sages; il ne pleuroit pas sur la sottise des hommes comme Héraclite; il n'en rioit pas ironiquement en se chagrinant, comme Démocrite; l'heureux naturel d'Anacréon étoit impassible pour le passé et l'avenir, et il jouoit, jouissoit avec le présent. Il avoit l'art d'oublier le passé dans tout ce qu'il pouvoit remémorer de fâcheux et de se délecter de ses bonnes réminiscences. Il avoit l'art de ne pas s'élancer dans l'avenir nébuleux, à moins qu'il ne lui présageât le bonheur : c'est ainsi qu'il se constituoit un présent délicieux. Anacréon étoit-il bien exactement tel qu'il se peint dans ses vers? Voilà le *hic*. Il est possible que, par système, un auteur se dise : « Je tairai toutes mes peines, et je dirai mes plaisirs. » Un autre, plus atrabilaire, adopte le système contraire. En regardant le buste de Rousseau, Mme d'Houtetot disoit : « Il n'a pas eu un instant de bonheur pendant sa vie. » (1) Moi, je crois que Jean-Jacques a joui, et beaucoup, dans son horizon mélancolique, amoureusement fiévreux, parce qu'il n'acheva jamais son rêve. Un caractère comme le sien, chaud, mélancolique, ivre de gloire, généreux, timide, confiant et noble, ne trouvant nulle part dans les autres ce qu'il sent en lui... un tel caractère est dans la nature : Jean-Jacques le prouve. 10° Les têtes philosophiques de la Grèce étoient exagérées, parce qu'elles étoient trop engouées de leurs systèmes. Nous, c'est de tout un peu; c'est le ton de la France. Une dame présentoit un jour des savans fort empesés à une petite maîtresse, son amie. « Quelle gêne! lui dit-elle, après les avoir entendus. N'as-tu pas ici un aimable coquin qui me désennuie? »

(1) Voyez le chapitre précédent. (G.)

CHAPITRE LXIII

LE CÔTÉ FOIBLE

J'ai dit (chapitre LXIII de ce deuxième volume) que si l'on n'est pas bon d'un côté, on l'est de l'autre ; j'aurois pu ajouter que nous sommes toujours un peu fous par quelqu'endroit. Qu'est-ce que la force? C'est l'aplomb. Sans nul mouvement fébrile. si la fièvre s'en mêle, c'est excès de force, c'est une force factice. Et quel homme entouré d'êtres qui le contrarient en tous sens peut toujours conserver cet aplomb? Ce stoïcisme qu'on prête à d'anciens philosophes est, je crois, plus fabuleux que véritable. Rassembler ses forces d'un côté, c'est s'en priver de l'autre. Socrate étoit patient avec sa méchante femme ; s'il eût eu plus de fermeté, il l'eût peut-être rendue bonne. — Lorsqu'elle lui jeta un pot d'eau sur la tête, il dit modestement : « Je me doutois bien qu'un tel orage ne se passeroit pas sans pluie. » — Nouveau Socrate, Rousseau souffroit de sa femme, du peu d'usage et des tracasseries de ses confrères, qu'il exagéroit beaucoup. Il eût pu les déjouer toutes en fuyant ; dans quel pays, dans quelle cour n'eût-il pas été accueilli ? Il ne vouloit pas être protégé, dira-t-on. Voilà le côté faible, quoi qu'il soit fort en apparence, car il faut être fort par soi ou par autrui pour vivre en paix parmi les hommes. Souffrir n'est pas l'indépendance, c'est être victime. S'il est des victimes qui aiment

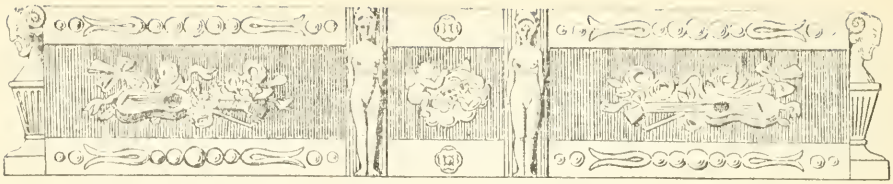
à l'être pour se rendre intéressantes, voilà le côté foible; ne les plaignons pas au-delà de ce qu'elles souffrent. L'amour-propre les console avant nous. L'homme intrigant et sans délicatesse court après la fortune et l'atteint, car il a de l'astuce, de l'esprit et de l'esprit infernal. Il croyoit qu'avec de l'or il alloit se procurer toutes les jouissances, mais il est détrompé : il voit le côté foible qui poursuit l'immoralité, en lisant dans les yeux de l'homme de bien le mépris qu'il inspire.

L'artiste se dit : « Je ferai mieux que mes confrères, car je connois leurs défauts. » En les évitant, il fait d'autres fautes plus essentielles et, tôt ou tard, il voit son côté foible; s'il ne le voit pas, d'autres le voient. Un autre artiste obtient un brillant succès de circonstance (il y en a dans les arts d'agrément comme en amour); il croit que son succès n'est dû qu'à son mérite; il travaille, travaille sans plus être aidé d'heureuses circonstances, extrêmement rares; alors il va de chute en chute, en montrant son énorme côté foible.

Une jeune femme possède les grâces de son sexe; on l'enivre de louanges; elle fait de nouveaux efforts pour les mériter; alors, l'art étouffe la nature, elle devient affectée en montrant le côté foible.

En campagne, dans une société du grand ton, une coquette obtient tous les hommages, parce qu'elle n'est entourée que de femmes sans attraits; survient une jeune beauté sans art, tous les hommes font volte-face. On n'est jamais aimable quand on est humilié; la migraine, les étouffemens, les maux de nerfs remplacent l'enjouement. Un homme du tiers-ordre, encouragé par la disgrâce de la belle, ose se déclarer son amant; c'est pour elle le comble du malheur. La confiance de cet homme lui dit combien elle est déchue. Heureusement, la jeune beauté part, la coquette renaît, comme la fleur presque desséchée qui reçoit du ciel le fluide vivifiant. On a l'adresse de médire adroitement de sa rivale : nouveau triomphe; mais que de côtés foibles ont paru dans l'espace de trois jours! Soyons ce que nous sommes. Tromper, c'est se tromper, de quelque manière qu'on s'y prenne. La coquetterie est sans doute le côté le moins rebutant de l'amour-propre féminin; cependant, c'est une arme traîtresse, c'est le poison mêlé avec le miel, c'est un appel sans

le besoin de réponse véritable. Selon l'homme auquel elle s'adresse, ses amorces produisent divers effets : le jeune idiot en est enivré, le fat regarde sa belle jambe et le sage sourit en invoquant sa raison.



CHAPITRE LXIV

IL FAUT DU TEMPS POUR FAIRE LE TOUR D'UN BON LIVRE

Il en est d'un livre comme de la connoissance que nous faisons avec les hommes. La première fois que nous voyons quelqu'un, on l'observe; la seconde, on l'approfondit; la troisième, on se décide pour ou contre. En quittant un ennuyeux, on se dit : « Je fuirai cet original. » On dit de même d'un livre qui déplaît : « Je ne te lirai plus. » En lisant un mauvais livre qu'on veut néanmoins achever, on compte les pages qui restent à lire. On compte aussi, mais avec regret, celles qui restent d'un ouvrage qui nous plaît. Les livres qu'on recommence avec satisfaction sont comme les gens aimables et probes avec lesquels on voudroit passer sa vie. Quels sont les livres qu'on relit, et qui sont les seuls usés dans nos bibliothèques ? Ceux qui contiennent beaucoup d'idées saines, sans mélange ni papillotage. C'est là qu'on apprend à être soi au milieu des autres ; qu'on apprend que le mensonge est éphémère et que la vérité reste ; c'est là le magasin du poète et de l'auteur dramatique, car c'est un métier à part que de savoir versifier avec grâce ou de savoir dessiner une action, en la renfermant dans son cadre, sans troubler l'unité. Les moralistes, tels que Plutarque

et Montaigne, n'ont pas tenté cette besogne, parce qu'ils n'y eussent pas réussi.

On aime la satire bien faite : c'est une foiblesse de notre part ; mais nous croyons qu'on nous élève quand on abaisse les autres. On aime aussi l'histoire et les mémoires des hommes connus, écrits par eux ou leurs amis. Il s'y trouve tant de noms propres ! Cela rend la scène vivante. On distingue deux sortes de livres (sans parler des mauvais) : les agréables et les utiles. Qu'il est aimable ce roman ! Mais il n'apprend rien : on a rêvé sans dormir. Qu'il est bon ce livre ! On se sent plus fort après l'avoir lu. Le premier a beau me faire rire, pleurer, frissonner, on a passé le temps agréablement, mais utilement ? Non. On ne peut quitter un roman, et on le quitte tout-à-fait au dénouement. On quitte cent fois un bon livre rempli de choses, preuve qu'on le reprend d'autant. Distinguons pourtant un bon roman : c'est l'histoire et la morale du cœur mises en action ; c'est un drame de cabinet, au lieu d'être disposé pour la scène théâtrale. Richarson fait penser autant que Molière ; mais qu'il est difficile d'être Molière ou Richarson ! La critique a, sans doute, voulu mordre à leurs œuvres immortelles quand elles ont vu le jour pour la première fois ; mais elle sert, au lieu de desservir, un bon ouvrage ; les morsures, les plaisanteries, les si, les mais, les car, tout passe et l'ouvrage reste. Un mauvais ouvrage ne cause pas de dispute, on est d'accord quand on l'a lu. On m'a nommé un homme qui lit chaque soir depuis dix ans l'*Iphigénie* de Racine avant de s'endormir. Rousseau relisoit Plutarque et Montaigne ; il trouvoit toujours là de la pâture. Il a donné plus de force aux idées-mères qu'il pompoit dans ces écrits substantiels. Si Condillac revenoit et qu'il nous donnât le résumé des idées nettes de Jean-Jacques, je crois qu'on retrouveroit, à nu, Montaigne et Plutarque. Ils ont tout dit ; nous ne faisons qu'appliquer, contourner leurs pensées selon la variété de nos mœurs. Leur bonhomie, que nous aimons tant à retrouver, a malheureusement passé de mode. La corruption des mœurs nous a rendus si délicats, si chatouilleux, qu'on n'ose plus nommer les choses par leurs noms ; notre style, par ses détours, est de la poésie, celui des anciens

est l'expression naïve du cœur. Nous sommes si contrefaits, qu'on n'ose plus parler devant nous sans blesser nos chastes oreilles ; aussi, comme on nous accommode quand nous sommes absens (1) !

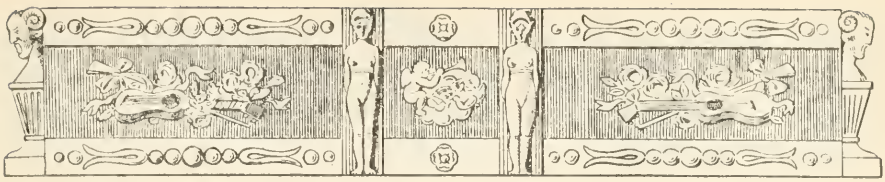
(1) « Par derrière », allois-je dire. Montaigne l'eût dit. Mais, fi donc ! il n'y a plus pour nous ni devant ni derrière, il ne nous reste que des côtés. Je fais quelquefois lire les bons vieux par une sœur de ma femme, qui est sourde, mais qui a du jugement ; à chaque expression qui a trop de fumet, elle ôte ses lunettes et me dit pesamment : « Qu'est-ce qu'il dit donc, cet homme ? » Je ris de bon cœur de son étonnement. Je lui fais lire aussi quelquefois des livres qui traitent des anciens Romains, et quand il y a un M devant leur nom, elle dit « monsieur » ce qui devient très plaisant. (G.)

CHAPITRE LXV

TABAC

Le tabac, pour ceux qui en prennent, est un baromètre de santé. On en prend quand on est gai, assez souvent quand on est préoccupé, mais peu ou point quand on a un violent chagrin et quand on est malade. On n'y touche pas quand on a la fièvre; le cerveau n'a pas alors besoin de stimulant. Le tabac est une invention moderne. Je le crois plus nécessaire (s'il l'est) au Nord qu'au Midi. C'est une singulière habitude que celle de se chatouiller le nez mille fois par jour. Si la mode vouloit qu'on se pinçât le bout du petit doigt ou toute autre chose, on ne pourroit plus s'en passer sous peine de mélancolie. Nos goûts et nos dégoûts pour certaines choses sont physiques. J'ai vu un petit garçon qui craignoit les jeunes filles comme la peste ; quelqu'une d'elles, sans doute, avoit voulu le rendre précoce, et Nature (qui sait si bien attendre) ne le vouloit pas ; l'enfant fuyoit pour lui obéir. Je l'ai vu ensuite fort amoureux et courant après les demoiselles. On aime dans un temps ce qu'on déteste dans l'autre, preuve que notre corps change. J'ai détesté l'oignon dans mon enfance, je ne le hais plus. Horace avoit l'ail en horreur. « Si vous trouvez, dit-il à peu près, un monstre qui ait trahi sa patrie, égorgé son père et sa mère, pour le punir faites-lui manger de l'ail. » C'est un poète qui parle. Je déteste

de voir et d'entendre violer le nature, et l'on ne voit que cela, tant nous sommes factices et irrésolus. J'entendois ces jours-ci, dans ma forêt du Champau, gueuler une petite fille. Ces cris périodiques et prolongés n'indiquoient pas le châtiment d'une mère ou d'un père envers son enfant. J'approche et je vois un jeune couple de dix ans qui, debout alors, s'embrassoit comme frère et sœur : déjà tout étoit pardonné. Je pris ma prise de tabac (chacun son plaisir) et je rebroussai chemin. On viole plus positivement la nature quand on force un enfant à manger ce qu'il n'aime pas. L'enfant qui a le dégoût invincible des navets par exemple (cette aversion est commune aux enfans) les aimera peut-être un jour ; le navet est très adoucissant ; l'enfance abonde en humeurs douces et molles qui tendent à se fortifier, donc le navet lui est contraire. Un jour, l'enfant devenu homme, ses humeurs auront trop de forces, et il recherchera le navet pour les adoucir. Revenons au tabac : fait-il du bien, fait-il du mal ? Un peu de tabac dissipe, stimule ; il ragaillardit les fibres du cerveau ; presque tous les hommes studieux en prennent. Trop est un mal : il doit diminuer la mémoire, paralyser les fibres du cerveau en les stimulant trop et trop souvent. Il éclaircit la vue : se moucher, prendre du tabac vaut une paire de lunettes, comme on va le voir. Une vieille femme, qui n'y voyoit qu'à peine, goûtant avec ses amis le plaisir de jaser sur le tabac, leur dit en avoir une vieille bouteille en réserve. On désire le goûter, elle décachette le goulot, le bouchon éclate, le tabac lui saute dans les yeux ; elle pousse des cris. On la soigne, la voilà guérie ; il lui semble qu'elle y voit mieux qu'auparavant ; elle prend un livre, lit sans lunettes et ne s'en sert plus depuis cet accident heureux. L'essence du tabac avait purgé l'organe visuel.

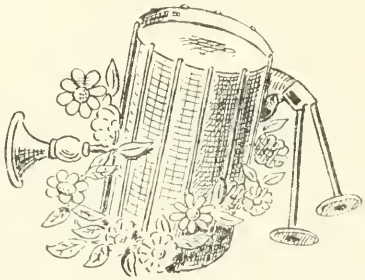


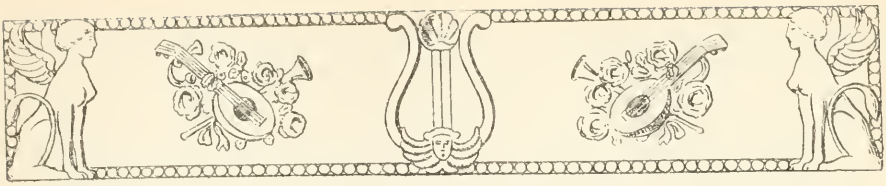
CHAPITRE XLVI

GÉNÉROSITÉ

Si ma bonne vieille aux lunettes, qui n'en porte plus, avoit été avare, elle n'eût pas débouché sa vieille bouteille de tabac pour en régaler ses amis : en recouvrant la vue, sa générosité a eu sa récompense, et je crois que toujours elle la trouve : *Un bienfait n'est jamais perdu.* Montrez-moi un homme généreux, un bon cœur qu'on n'aime pas et qu'on n'aime pas à soulager quand il est dans le besoin, je croiroi que le proverbe a tort. Les amis se retirent quand le sac est vide, dit-on. Ce n'étoient pas des amis ; mais, dans le nombre des obligés, il n'en faut qu'un pour aider le généreux ruiné et il le trouve. On ne lui rendra pas un million, s'il l'a dépensé follement ; mais il trouvera suffisamment pour vivre. On ne peut éviter la réaction d'une chose, et la générosité a la sienne, inévitablement. Etre libéral, c'est souvent placer son argent à un petit intérêt, sans doute ; c'est comme le produit territorial : il est mince, mais sûr et permanent. L'avare ruiné n'a de ressources que dans ses larmes ; le sourire naît encore sur les lèvres du généreux après son désastre. Qu'il est doux de s'entendre dire : « Vous m'avez fait du bien, je vous le rends, selon mes facultés. » Sans doute que le généreux, toujours riche, ou à peu près, fait des ingrats ;

l'art de donner est si délicat ! Mais s'il devient pauvre, et qu'il se montre tel, la reconnoissance résonne dans le cœur de ses obligés et quelques-uns s'exécutent avec délice, tandis que les ingrats se retirent.





CHAPITRE LXVII

CALORIQUE

Si les mots changent, les choses restent les mêmes. Ce qu'on appeloit feu élémentaire, flogistique, s'appelle calorique : le froid lui est opposé ; c'est le bon et le mauvais principe. Le chaud a ses tempêtes ; elles sont terribles : c'est le feu de la vie en fermentation avec la matière. Le froid à son dernier degré semble le *statu quo* de la nature aux abois. Quoique l'excès de l'une ou de l'autre de ces températures extrêmes soit mortel, il ne s'ensuit pas moins que le bien vient du chaud et le mal du froid, au physique comme au moral. Au moral, avec de la force qu'on nomme vertu, on résiste à l'impulsion du calorique mal employé ; mais sa privation, c'est nullité : on ne peut pas résister à rien, il faut que ce soit à quelque chose. Rien de plus sinistre à l'œil que les élémens congelés : c'est le néant ou la mort. Dès que le calorique y revient pour les raviver, ils tombent en poussière, en eau ou en éclats : on ne vit pas deux fois sous la même forme, nature l'a défendu. On dit que, l'hiver, on danse à Pétersbourg dans de superbes palais construits de glaçons tirés de la Néva. C'est joliment se moquer du soleil ; c'est tirer parti des extrêmes ; c'est la danse des vivans au sein de la mort ; si la danse s'échauffe trop, le palais s'écroule. Amour, religion, enthousiasme, bonnes actions, esprit, génie, poésie, musique...

proviennent du calorique; le froid ne donne que la stupidité. Heureusement, disent les physiciens, qu'on ne peut absolument priver aucun corps de tout son calorique ; c'est fort heureux ; mais peu ne suffit pas pour vivre, et c'est assez pour mourir. Cela prouve encore que le bon principe est supérieur au mauvais, qu'il est immortel, tandis que l'autre n'a qu'un état précaire.

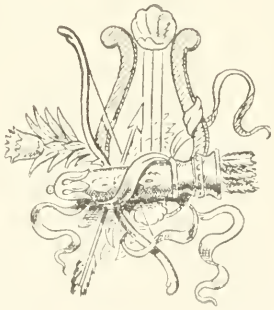
Que sont deux amoureux? Deux êtres enflammés qui veulent s'unir et ne faire qu'un ; ils se trompent, puisqu'ils en font un troisième. La nature est une madrée qui se joue de nous quand nous croyons jouer avec elle ; rien d'étonnant à cela ; elle est nous, nous sommes elle : nous ne sommes pas faits pour notre bon plaisir, c'est pour le sien.

Qu'est-ce que la religion? Une vive reconnoissance envers le Créateur, qui daigne nous échauffer de l'amour divin. L'extase des amans et des dévôts n'a qu'une même cause, c'est de l'amour produit par le calorique diversement dirigé. Enthousiasme, c'est chaleur excessive, dilatation des esprits, qui alors s'exaltent. Bonnes actions, c'est le partage du bien que nous possédons avec ceux qui en manquent. Il faut être en bonne disposition pour être bon. Rarement on est compatissant quand on souffre : *primo mihi*, demain je t'aiderai. Esprit, c'est le raffinement de la raison, c'est essence de calorique ; génie, c'est incendie. C'est la foudre qui part des cieux et qui vient, par attraction, se joindre à la tête fulminante de l'homme inspiré. Poésie, c'est amour pour le choix des mots et l'ordre des choses. Musique, c'est amour des sons ; le système harmonique est l'optique des oreilles, aussi sublime, aussi physique que le système des astres répandus dans les cieux. Quand la théorie des sons sera démontrée évidemment (ce qui ne sera peut-être jamais), le système universel nous sera connu. Il y a dans les sons une magie métaphysique que les âmes vivaces sentent avec attendrissement, sans pouvoir la définir. Pythagore a souvent promené ses idées numériques dans ce monde harmonieux ; s'il en eût trouvé l'entière solution, nous ne la chercherions plus. Le musicien sensible ne vit qu'en courant après cette noble chimère ; il mourroit volontiers pour avoir la pleine certitude de cette démonstration. Qu'est-ce que la mort pour l'homme de génie?

C'est le retour dans son pays natal. Pythagore, Diderot, Jean Jacques! âmes de feu, têtes flogistiquées, vous avez senti le sublime des arts; les nombres étoient pour vous l'œuf procréateur renfermant toutes choses (1). Il n'est pas étonnant que tout soit dans les nombres; ils représentent tout; c'est le grand *ad libitum;* il y là depuis l'unité jusqu'à l'infini; c'est à nous de prendre et de bien choisir, voilà le difficile.

Si cette métaphysique est peu savante, du moins elle est claire. Pourquoi, je le répète, vouloir faire entendre aux autres ce qu'on ne comprend pas soi-même? C'est abus de mots, c'est errer dans le vide. « Cet homme, disoit quelqu'un en présentant un métaphysicien à ses amis, est trop fort dans les choses incompréhensibles. »

(1) Jean-Jacques Rousseau désiroit qu'on solfiât par nombres, et il avait raison. (G.) — Il s'agit du *Projet concernant de nouveaux signes pour la musique*, qui a servi de base aux systèmes de musique chiffrée actuellement en usage.



CHAPITRE LXVIII

LES ABUSÉS ET LES DÉSABUSÉS

Les abusés sont-ils plus heureux que les désabusés ? Est-on plus heureux à Pékin, à Constantinople qu'à Paris ? Grandes questions ! En Chine, l'innovation en toutes choses est prohibée; loix, usages, cérémonial, musique, vêtemens... tout est à l'ancienne mode. On ne peut occuper son esprit qu'à faire ce que les autres ont fait, et défense de faire mieux, de par la loi. Il a fallu défendre, en outre, l'entrée du pays aux étrangers, pour protéger les anciens usages ; car en comparant le mieux avec le pis, les Chinois eussent été malheureux. On dit qu'il n'est point de belle prison ; on vit pourtant assez heureusement en Chine, à ce qu'il paroît. L'homme est fait de telle sorte qu'il prend son parti quand la force et l'usage lui ordonnent de le prendre. Les Turcs, moins anciens, surtout moins claquemurés que les Chinois, n'ont pas comme eux l'amour des vieilles coutumes, mais ils sont serrés de près pour certaines choses. On leur dit : « Ne vous mêlez en rien des affaires du gouvernement ; faites votre commerce, amusez-vous, ayez autant de femmes que vous pouvez en nourrir, renouvelez votre harem comme votre haras ; encore une fois, faites tout ce qui vous est permis, et laissez faire au gouvernement ce qu'il ne veut pas que vous fassiez, et tout est bien. » On vit encore assez heureusement en Turquie, à ce

qu'il paroît ; la force, l'usage et le cordon fatal le veulent ainsi, et l'homme se soumet en humant son délicieux café, en buvant ses sorbets au milieu de cent femmes qui convoitent ses faveurs. Partout les charmes des talens, des grâces et de la coquetterie (1).

Dans l'un et l'autre de ces deux pays, on cultive néanmoins les sciences, mais c'est en secret. Les abusés sont en si grand nombre que les désabusés ne comptent pas. Ils ne sont nullement en rapport avec la masse et ils sentent que la science dans une pauvre tête est comme un aliment lourd dans un foible estomac : il n'engendre que des humeurs âcres qui donnent l'indigestion. En Italie, en France, en Allemagne, on ne voit autre chose que des abusés, des métis et des désabusés. Lesquels sont les plus heureux ? Est-ce ceux qui ne savent rien et qui croyent tout ce qu'on leur dit ? Est-ce les métis qui croyent tout savoir ? Ceux qui ont fait le tour des connoissances humaines et qui n'aperçoivent pas davantage le terme après lequel ils aspirent ? Je crois que l'homme est heureux quand il croit l'être, et que c'est presque toujours un grain de folie qui le constitue en bonheur.

Voyons avec pitié, avec bonté, l'ignorance. C'est l'ancien type dont nous sommes sortis. Admirons le sage dans sa sainte modération ; ne forçons jamais l'ignorant à sortir de sa sphère. Il en est de la science comme de tous les plaisirs : on s'en passe quand on ne les connoît pas ; mais dès qu'on en a goûté on ne peut plus s'en passer : c'est l'histoire du fruit défendu. Les désabusés ne peuvent plus se soumettre aux préjugés de l'ignorance ; ils refuseroient un trône à cette condition; s'ils l'acceptoient, ils feroient semblant de croire, ils joueroient la comédie pour ne pas agiter la populace. Les philosophes de la Grèce et de Rome croyoient à l'existence d'un seul Dieu et, vis-à-vis du peuple, ils offroient des sacrifices aux divinités du pays qu'ils habitoient, selon la religion, les rites et la fête du jour. Se soumettre à ce qui est établi n'est pas tromper directement, c'est prudence ; et s'y montrer réfractaire n'est pas d'un bon citoyen : le temps mûrit et fait déchoir les abus ; laissons

(1) La pluralité des femmes est-elle désirable, soit pour l'avantage de la population, soit pour le bonheur ? Nous examinerons cette question dans le chapitre suivant. (G.)

faire ce grand maître. Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui deux religions sur la terre, connue et fréquentée par nos négocians ; partout on adore un seul Dieu créateur ; les cultes différens ne changent point cette croyance. On vous dit : dans l'autre monde, vous vivrez tranquille et éternellement sur un trône d'or ; vous aurez des houris des plus charmantes à choisir, et la volupté finale qu'elles vous procureront durera des années. Dans mon enfance on me disoit dans le patois liégeois : « Si vous êtes sages, *vò magré du souc al losse* (1) ». Toutes ces promesses, toutes ces lettres de change pour l'autre monde sont arbitraires ; mais qui oseroit aujourd'hui imaginer un Dieu autre que celui que nous adorons dans sa puissance infinie sans le concevoir ? Laissons donc l'homme libre d'honorer Dieu comme il l'entend, et défendons rigoureusement à chacun de descendre dans la conscience d'un autre. N'oublions pas, n'oublions jamais les débats ridicules de nos anciens ergoteurs ! Combien (tel est l'empire de la mode), combien d'excellentes têtes ont perdu leur temps à disséquer un mot inexplicable ! Combien de fois le sang a coulé pour soutenir (*ad majorem et minorem*) ce qu'on n'entendoit pas, et qui étoit indifférent ! Voilà où mène l'exaspération des idées, le mensonge, la superstition et la sottise. Il viendra peut-être un nouveau fou qui dira qu'il faut tromper les hommes, qu'ils ne sont heureux que dans leurs chimères, que la vérité n'est qu'une abstraction et que les illusions seules des souvenirs passés et l'espérance dans l'avenir donnent le bonheur présent. Défiez-vous de cet enfant de ténèbres ; renvoyez-le à la poésie énigmatique, qui n'a d'autre but que de nous tromper en nous amusant. Son génie est une fumée soporifique qui flatte l'odorat, s'évapore et ne laisse que le mal de tête. L'erreur, si belle qu'elle soit, n'a jamais produit que des instans d'illusion, que nous payons trop cher quand le soleil nous éclaire. C'est le rôle de Satan, déguisé en nymphe de théâtre pour tenter les voluptueux et les précipiter ensuite dans le Tartare.

L'espérance est sans doute la plus douce chimère de l'homme infortuné. Oh ! que je suis loin de vouloir la lui ravir ! Le tendre souvenir est l'époux qu'elle aime, il s'unit à

(1) « Vous mangerez du sucre à la grande cuillère. » (G.)

elle pour nous communiquer le bonheur présent; je l'ai dit; mais l'austère vérité répare les illusions trop flatteuses de ce couple charmant; elle parle, et les songes s'enfuient à sa voix, comme l'œil de la nuit aux regards du dieu du jour, — je veux dire comme la lune aux rayons du soleil.

Aujourd'hui qu'on appuye la morale sur les vérités physiques, il faut plus que des contes pour persuader des hommes corrompus. La vérité palpable, tirée du témoignage des sens, ne leur suffit pas encore; les passions déréglées les subjuguent au point d'oser croire que tout est bien quand on est convenu que tout le monde se trompe à tour de rôle. Cette harmonie infernale est celle qui règne en France depuis le chaos révolutionnaire. *J'étois, je suis, je veux être* sont trois cris qu'on entend de toutes parts. Et c'est avec des contes, des illusions surnaturelles, des souvenirs vaporeux qu'on prétend guérir de telles gens! Non, c'est endormir et prolonger un mal qu'il faudroit cautériser. Les Français, plus que les autres peuples, ont besoin d'un type pour régulariser leurs mœurs. Qu'on amuse le Turc, le Chinois, le Persan, l'Égyptien avec des contes de ma mère-l'oie, leur éducation, leur imagination ne demande que cette pâture; mais le Français, inconstant comme son climat, exige un guide sûr pour tout ce qui est essentiel; et quel guide plus sûr que la physique ou la nature! Qu'il s'amuse ensuite de tout ce qui est indifférent; qu'il s'habille de vingt manières dans dix ans; qu'il aime les belles et la danse constamment; la musique assez foiblement... il n'en est pas moins le peuple le plus aimable et le plus aimé. Vous qui êtes érudits, qui savez compiler et faire des livres avec des livres, donnez-nous en un petit, divisé en trois parties, qui sera bien précieux.

1.

Vérités physiques et vérités conjecturales, mais désirables.

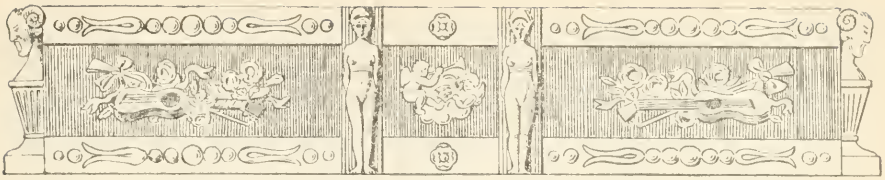
2.

Erreurs des sens, qui flattent sans améliorer.

3.

Erreurs constamment préjudiciables.

Mettez à contribution les savans et les moralistes de tous les siècles et, comme le dit un de nos chapitres, donnez le vrai pour le vrai, le douteux pour douteux, et le faux pour ce qu'il est; soyez concis : les dissertations sont dans les ouvrages que vous citerez. Nommez, si vous le voulez, votre livre *Dictionnaire des Dictionnaires*. Ne craignez pas la critique, il n'y a ici rien de vous que la méthode : les compilateurs ne sont que des échos innocens. La critique ne foudroye que les gens de génie; mais la substance de leur être, plus subtile et plus pure que celle des autres hommes, va former ensuite dans les airs la foudre véritable qui fait trembler l'ignorance et l'impiété, tandis que le sage admire et dirige le phénomène.



CHAPITRE LXIX

LA PLURALITE DES FEMMES EST-ELLE DÉSIRABLE, SOIT POUR L'AVANTAGE DE LA POPULATION, SOIT POUR LE BONHEUR DES INDIVIDUS ?

Il est certain que l'homme bien portant qui a dix femmes peut jouir cinq fois au bout d'une année du bonheur de la paternité. C'est à peu près quatre fois en sus de ce que nous pouvons espérer n'ayant qu'une femme. S'il en a vingt, trente, quarante, cinquante ou cent, il peut féconder la moitié de son bercail sans que personne que lui s'en mêle. Mais, ce qui n'est pas rare, si le Turc ou l'oriental est riche, orgueilleux, voluptueux et stérile ou d'une foible complexion, il voudra de même avoir son harem, et c'est de la terre en friche. Compensation faite (et l'on a déjà dû faire ce calcul d'après la population qu'on rédige (1) aujourd'hui dans tous les pays, année par année), on pourroit parier que, toutes proportions gardées, la population de Constantinople ne surpasse pas celle de Paris, en comptant, pour ce dernier, les enfans de l'amour qui naissent des liaisons illégales et clandestines, et dont les parens prennent soin, et ceux que la misère dépose dans les hôpitaux. C'est donc le despotisme de l'homme qui élève les harems, comme ce sont les liens con-

(1) Pour : recense.

jugaux trop resserrés et la grande liberté de nos femmes qui nous induisent au libertinage.

Si un État ne consultoit que le besoin de se peupler et de se donner des défenseurs, il ne faudroit que suivre les anciennes loix de Sparte : elles vouloient que les jeunes époux n'allassent voir leurs femmes qu'en bonne fortune, et que les enfans fussent élevés en commun aux frais du fisc. On dit même qu'ils se débarrassoient cruellement des fruits du mariage qui n'annonçoient pas de la vigueur, pour ne pas s'exposer, sans doute, à des dépenses infructueuses et pour n'avoir chez eux que des êtres vigoureux des deux sexes. Quel déchirement pour une mère d'être obligée d'abandonner le fruit de son hymen, par la raison même qu'il est foible et languissant ! Si nous nous en rapportons à l'extérieur chétif de presque tous les hommes illustres, ils n'annonçoient pas leur vigueur de tête à leur naissance. Que de grands hommes on détruiroit si l'on exécutoit partout cette loi barbare des Spartiates ! Mais ils ne comptoient pour rien la force de l'esprit, ils ne vouloient que des hommes vigoureux pour se défendre contre leurs ennemis, et des femmes fortes capables de les engendrer.

Quant à ce qui concerne le bonheur, en fait de volupté, il est tout entier pour les Orientaux mâles, et les femmes, esclaves-nées, y sont sacrifiées à leur orgueil. Les charmes de la beauté, ceux des talens sont une marchandise qu'on se procure avec de l'argent ; les femmes sont des bijoux qu'on achète et qu'on dépose dans un écrin pour en jouir à son aise quand les hommes en ont l'envie.

Conçoit-on combien les mœurs s'éloignent de la nature quand on s'entasse dans un même lieu ? Despotisme et esclavage d'un côté ; orgueil et courage de l'autre, on ne peut éviter l'un ou l'autre sort : l'homme non cocu est le phœnix d'Europe ; la femme heureuse est celui de l'Asie.

Comment diable régulariser une affaire dans laquelle l'homme et la femme ont les mêmes droits, les mêmes besoins, et où l'homme seul veut être libre de manquer au contrat? S'il y a coulpe d'un côté, il y a vindicte de l'autre, cela est immanquable. Voici cependant les avis que je donnerois aux femmes de nos contrées. Je leur dirois : « La balance ne peut jamais être

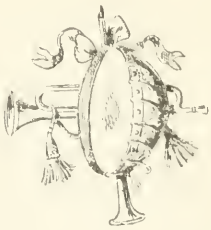
égale entre femme et homme, puisque vous pouvez me donner des enfans qui ne sont pas miens et que je ne puis vous en donner qui ne soient vôtres. Vous n'êtes bonnes que pendant cinquante ans et je suis bon pendant soixante et plus. Songez donc — et ceci est bien essentiel pour vous — songez que l'homme pardonne tout à sa femme, excepté l'infidélité ; et que, si vous lui pardonnez durant votre jeunesse et la sienne quelques erreurs qui ne vous humilient pas devant le monde, il vous récompensera par tous les égards, tous les bons procédés possibles pendant votre automne et votre vieillesse. » On distingue facilement sur les visages et dans les manières des époux surannés ce que fut la femme dans sa jeunesse. Si elle fut sage, c'est ma bonne, ma douce, ma tendre amie; si elle manqua à ses devoirs et à sa réputation, c'est Madame tout sec. Et il est rare que les enfans élevés chez leurs parens ne les prennent pas pour exemple.

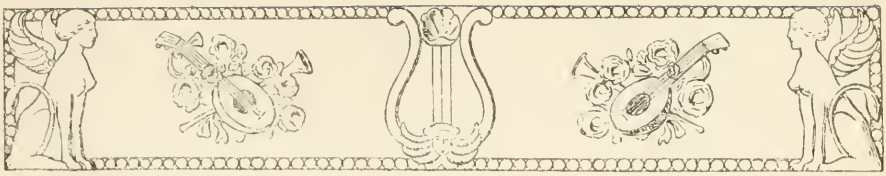
On peut, en général, juger les hommes d'après leur manière de traiter les femmes. Les Grecs et les Romains avoient trouvé le vrai moyen de les rendre sages, en rendant un éclatant hommage à leur vertu. Dans les pays chauds, où l'espèce est précoce, il est aisé, passé trente ans, de remplacer chez la femme la volupté par l'amour-propre; à trente ans, on a joui, le corps change, on peut remplacer une passion par une autre passion, que l'intérêt protège. Les Asiatiques, moins instruits et plus orgueilleux que ces pères des nations, en ont fait des esclaves; les Français, des divinités; les peuples marchands, de bonnes mères de famille et quelques pédantes (il y a avantage d'un côté et peu de mal de l'autre). Chez l'homme grossier, surtout dans le Nord, l'amour est plus bachique que tendre. La femme, sans être esclave, éprouve de la part de son mari toutes les brutalités d'un despote ignorant. « C'est ma femme » ou « c'est mon chien » sont des synonymes. Il n'y a pas un siècle qu'une loi de Russie défendit aux maris de battre leurs femmes. A Liége, dans ma jeunesse, je me rappelle que moi et les compagnons de mon enfance nous étions occupés à soulager une femme, notre voisine, qui avoit des convulsions nerveuses. Arrive son mari. « Ah! elle a ses vapeurs? je vais la guérir. » Il rentre chez lui et en ressort aussitôt, muni d'une botte de paille. Il en couvre sa

femme étendue par terre, y met le feu (nous étions tout étonnés); à peine la flamme commence à paroître, que la malheureuse se lève précipitamment et dit mille injures à son brutal époux, qui rit aux éclats. Par dérision, nous l'appelâmes « Monsieur le Docteur », et le nom lui est resté.

Malgré ces brutalités quotidiennes de la part des hommes envers leurs femmes, il ne faut pas trop se mêler des brouilleries de leur ménage; les femmes, chez le peuple grossier, sont battues le jour, mais bien servies la nuit: un procédé compense l'autre.

On se plaît à nous reprocher les vices de la civilisation; ils sont innombrables sans doute, et la plupart sans remède ; mais combien l'homme frémiroit s'il connoissoit les désordres de l'ignorance complète ! La faculté de faire plus que notre instinct nous tue en nous élevant jusqu'au ciel. Cette barrière de l'instinct, que nous franchissons sans cesse et que l'animal est forcé de respecter, lui donne l'unité de volonté que nous atteignons si difficilement. Non, la nature n'a plus chez nous que des droits très circonscrits ; elle n'existe que dans les forêts; allez-y, hommes stupides, ou obéissez aux loix. Dites-vous sans cesse : « Je ferai pour autrui ce que je désire qu'on fasse pour moi. » Il n'est point d'autre règle de justice distributive, ou, si vous êtes froissés, ne vous plaignez pas des maux qui ne sont que la réaction des coups que vous avez portés à la société.





CHAPITRE LXX

OÙ LE VÉRITABLE AMOUR FINIT

J'ai souvent remarqué que le prestige de l'amour est en partie dissipé quand l'amant se complaît inutilement à faire un pompeux éloge de sa maîtresse : ce sont des efforts qu'il fait pour revenir à son premier délire. Il n'en avoit pas besoin quand son amour était extrême et dans son printemps ; sa maîtresse et lui étoient l'univers ; il étoit tellement enveloppé de l'essence d'amour qu'il ne distinguoit rien dans elle qu'une foule de perfections entraînantes, dans lesquelles il se perdoit délicieusement. Faire l'éloge de sa maîtresse, à moins qu'on ne la dénigre, ah ! qu'un amant ait soin de s'en garder ! Il tressaille quand on parle d'elle avantageusement ; il dit : « Tout cela est à moi, à moi seul ! Gardons-nous d'apprendre aux autres qu'elle est mille fois supérieure à l'idée qu'ils en ont conçue. » S'il la vante, c'est pour se vanter de sa possession ; il ne craint pas qu'on la connoisse, qu'on la lui ravisse, c'est un homme perdu pour l'amour extrême ; son premier prestige ne reviendra plus (quand nous recourons au passé et à l'avenir, nous ne sommes pas satisfaits du présent). Non, les amans fortement épris ne parlent point l'un de l'autre aux autres sans nécessité ; ils craignent de se découvrir ; mais pour faire l'amour à la nou-

velle mode, la femme doit, devant le monde, maltraiter l'homme qu'elle aime ; cela veut dire : je l'adore, le monstre ! Nos jolies femmes galantes sont devenues des chattes, elles font les avances, et puis égratignent.

Les femmes savent mieux que nous à quel degré sentimental nous sommes parvenus en amour ; nous sommes pour elles, dans ce cas, des thermomètres sûrs dont elles ont la clef. Il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi ; l'homme n'est rien s'il n'est actif ; la femme est encore femme dans sa passivité ; l'un est hors d'état de réfléchir, tandis que l'autre a des instans pour observer. Je disois un jour à une dame, excellente musicienne, qui se plaignoit à moi de son amant refroidi, que les volcans même se refroidissoient, que la gamme ascendante et descendante de notre musique étoit le symbole de l'amour, avant et après la jouissance. « Votre amant, lui dis-je, est à peu près au *sol* descendant (1) ; vous voyez que bientôt il achèvera sa gamme amoureuse : prévenez-le. » Mais on ne renonce pas aisément à l'objet qui nous fut cher et qui l'est encore, par la raison qu'il se détache le premier. Alors, par cent stratagèmes infructueux, on veut ranimer le feu qui s'éteint ; mais cette flamme est peu durable. On se fait plus belle, on se fait plus beau, — peines inutiles ; on agite les serpens de la jalousie en feignant d'aimer ailleurs ; l'amour se change en rage. Donc ce n'est plus de l'amour, de cet amour printanier, confiant, soumis, plein d'ardeur et de candeur, qui absorbe l'être dans un autre être (2). Que faire donc ? Payer sa dette ; payer le plaisir dont on a été enivré, plaisir suprême qu'on a volé aux dieux, et dont eux seuls étoient dignes. Irez-vous changer d'objet pour retrouver le même bonheur ? Ah ! qu'il n'est pas là de si tôt ; vous avez excédé les facultés communes de votre âme par un délire extrême, permettez qu'elle se rétablisse, et il faut au moins deux printemps pour que l'effet s'efface et ramène la cause. Diable ! messieurs les amans, comme vous y allez ! Vous voudriez établir sur la terre le paradis de Mahomet, le bonheur

(1) C'est à dire au 5e degré de la gamme par rapport à *ut*, 1er degré.

(2) Quand la femme a quitté son homme, un vieux proverbe, assez grossier, dit : « Elle m'a pété dans la main. » Cette expression triviale n'est pas toujours une métaphore. La femme qui aime ne s'oubliera jamais à ce point : c'est celle qui n'aime plus qui sonne la retraite. (G.)

sans fin. Mais dame Nature ne le veut pas ; souffrez, puisque vous avez joui. Si vous possédiez tout ici-bas, que vous resteroit-il à désirer pour l'avenir ? Vous dédaigneriez d'être un jour admis au rang des bienheureux.

CHAPITRE LXXI

QUE DEVIENT L'HOMME APRÈS LA PASSION DE L'AMOUR?

O nature, tu es en amour le premier des sophistes. Tu nous trompes, tu ordonnes, tu nous entraînes, tu changes tout à nos yeux; mais, dans tout autre temps, tu es pour nous aussi sévère qu'inexorable. La meilleure tête d'homme se perd dans tes prestiges amoureux, et quelqu'assemblage de matière, quelques os recouverts de chair te suffisent pour opérer tes prodiges. Nous excusons l'homme ivre, excusons-le aussi étant amoureux : il résiste mal quand la nature ordonne. Il lui faudroit plus de petites maisons que de prisons, si on le jugeoit bien. Tout est miraculeux dans la nature, mais l'amour est son plus grand miracle. « C'est un beau mariage de Dieu que la nécessité et le plaisir », a dit Charron. Observez ce petit niais de huit ans; revoyez-le à quinze, ce n'est plus lui : l'amour l'a métamorphosé. Il pleuroit pour une pomme qu'on lui avoit volée; aujourd'hui, il répandroit son sang si vous maltraitiez sa maîtresse. N'insultons pas même le poltron devant celle qu'il aime : il est capable de devenir brave. L'amour et l'amour-propre sont les ballons qui enlèvent l'homme plus haut que lui-même. Dieu ou la nature dit : Je suis, parce que je suis. Nous voulons en vain

rétorquer l'argument et dire : Si nous faisons partie de la nature, nous sommes aussi, parce que nous sommes. C'est, tout bêtement, se déifier. Non, nous ne sommes pas parce que nous sommes, mais parce qu'elle est. Hors la nature (si nous pouvions y aller), nous ne serions rien; dans elle, nous sommes un de ces rouages qui s'use par le frottement, et qui prend une nouvelle direction quand la précédente a fini son cours. Venons plus directement à la question qui nous occupe. *Que devient l'homme après la passion de l'amour?* L'enfance n'est que l'état préparatoire à celui de la reproduction de l'être, le seul que la nature apprécie. On diroit qu'elle ne nous laisse vivre que par indulgence, n'étant plus en état de générer; aussi cet état n'est-il qu'une décadence continuelle jusqu'à la mort. Les femmes surtout, quand elles cessent d'être fécondes, ont un interstice entre la vie et la mort que la moitié de leur sexe ne franchit pas. Dans ce moment final de l'amour, la nature est pour elles aussi cruelle qu'elle leur avoit été favorable dans leur jeunesse, en leur prodiguant mille charmes séducteurs qui nous attiroient vers elles; la nature semble se venger après avoir été prodigue envers cette belle moitié de l'espèce. Si l'homme n'éprouve pas cette crise, c'est parce qu'il est plus longtemps capable de se reproduire. Cependant, tout change aussi pour lui après la saison des amours; les vaisseaux qui élaboroient le baume de vie se dessèchent souvent et la gourmandise remplace l'amour. Il grossit et crève souvent dans l'apoplexie. Pourquoi la nature donne-t-elle un appétit désordonné, qui tue l'individu qui cesse de lui être utile? C'est peut-être pour cela même; elle semble dire pour l'homme et pour la femme qui surmonte la crise qui lui est seule commune : « Mange, crève et fais place à ceux qui te guettent pour te continuer. » Après l'inhabileté ressentie, l'un tourne à la graisse, l'autre à la bile, devient sanguin, et chacun prend le caractère moral de son humeur dominante, dont l'amour, ou plutôt l'humeur prolifique, ne permettoit pas le développement. Avec lequel de ces hommes faut-il préférer de vivre? « Gros homme, bon homme; grosses gens, bonnes gens », dit le proverbe. Vive la paresse; elle est bonne à quelque chose; elle nous empêche d'être méchant; le bilieux est dur et caustique, quoique souvent juste; il se fâche pour purger la bile qui

l'étouffe, et les occasions qu'il recherche ne lui manquent pas dans le monde.

Diogène se purgeoit en grognant dans son tonneau, comme le fermier général en grondant la canaille qui lui demandoit l'aumône. Le sanguin est vif, compatissant et bon ; c'est le plus sociable parce qu'il est le plus heureux... Mais je raconte ce qui est dans les almanachs, qu'on peut consulter.

Sommes-nous ce que veulent nos humeurs, ou les formons-nous, par notre bon ou mauvais régime moral ? Ou, si on l'aime mieux, l'humeur donne-t-elle le caractère moral ; ou la moralité publique, dont nous sommes de toute part enveloppés, engendre-t-elle l'humeur qui nous domine ? Elles agissent, je crois, sur nous, réciproquement. D'abord, en naissant, nous sommes quelque chose, de par notre père et notre mère ; ensuite, l'éducation, notre régime, nos excès, notre profession... font en nous dominer une humeur plus que l'autre. En tout, il semble que l'homme n'est réellement mauvais que par causes morales ; on le bourre, il rend les coups qu'on lui porte et, tant que de battans que de battus, nous sommes tous dupes du dédale moral des sociétés et de notre amour-propre qui s'irrite en voyant les autres s'emparer de ce qui nous convient. Livré au physique pur, l'enfant joueroit sur l'herbette, l'amoureux feroit exclusivement l'amour, le gros homme s'empliroit de plus en plus ; il est, en crevant, une si ample pâture pour les vers et les rayons du soleil ! Le bilieux iroit à la chasse pour se purger par la transpiration, sans compter le plaisir de tuer, et le sanguin riroit des sottises des dupes, en amusant les désœuvrés de ses saillies. Hélas ! je m'amuse aussi en écrivant cet ouvrage, tant au-dessus de mes forces ! L'idée que ma morale est pure m'encourage ; l'impiété ne s'y montre pas, quoique je suive et épie partout la nature. Non, je ne crains pas qu'on me soupçonne d'athéïsme. Dieu, ce nom suprême, qu'on ne peut prononcer sans respect, est le pivot sacré sur lequel roulent toutes mes idées. Faut-il donc opter entre Dieu et l'éternité de la nature ? Erreur trop longtemps prolongée ! La nature veut un maître ; sans lui tout est vague ; un effet sans cause est inconcevable. Que gagnerions-nous en adoptant le système de l'éternité de la matière sans le secours de Dieu ? Rien. Mais en

adoptant un Dieu-Créateur, nous mettons l'intelligence suprême à la place du hazard, qui n'est qu'un mot vide de sens (1). — L'existence de Dieu est donc ici partout respectée jusqu'à l'adoration, quoique le fanatisme religieux y soit proscrit. Les cultes ne sont pas la religion; on peut adorer Dieu par tous les cultes, hors ceux de l'idolâtrie. Tant que les hommes ne seront pas déterminés sur deux points : Dieu, Créateur suprême, et liberté des cultes pour l'adorer, la morale manquera de base; les systèmes des naturalistes n'empêchent pas cette croyance. Que Dieu nous ait créés d'une manière ou d'une autre, qu'importe! Nous sommes. Les atomes, les monades ont eu leurs partisans; aujourd'hui, notre terre est, dit-on, une exhalaison sortie jadis du soleil. Les substances se sont rapprochées par affinité et par attraction et sont devenues tout ce qui compose notre globe : cela peut être. Tout est sorti brûlant du soleil (2), mais la terre se refroidit, et déjà l'on s'en aperçoit. Cela peut être encore, mais qui a fait le soleil, qui a produit cette exhalaison? C'est Dieu. Il est peut-être de l'essence du soleil de produire des exhalaisons qui se durcifient et qui forment des planètes, comme il est naturel à l'homme de rendre des sécrétions. Et que deviendrons-nous si la terre se refroidit tout-à-fait et ne végète plus? Nous périrons, et notre terre inculte et inhabitée restera un point dans l'immensité. D'ailleurs, qui sait si la terre refroidie ne produira pas des êtres aussi froids qu'elle-même? La nature crée toujours partout où elle est, et où n'est-elle pas? Disons donc que raisonner ou déraisonner sur les phénomènes naturels, ce n'est nullement méconnoître la divinité. Adorer le grand Être dans ses œuvres, depuis le soleil jusqu'au caillou, c'est être religieux et non matérialiste, pris en mauvaise part. On a été plus loin : chez quelques peuples, on a déifié les bêtes. C'est trop sans doute; mais si, en admirant leurs

(1) Grétry ne cache pas l'embarras où il est d'accorder sa croyance en l'éternité de la matière, en un monde sans commencement et sans fin (v. chap. XXII et XLIV), avec sa croyance en un Dieu *Créateur*. Les deux se contredisent évidemment. Il s'en rend compte, et se sauve par quelques contes puérils.

(2) On a, dit-on, échauffé une masse de matières mêlées jusqu'au dernier degré de chaleur; on a vu le temps qu'elle a mis à se refroidir totalement; or, on sait de combien la terre est plus grosse qu'une masse connue et on a calculé combien de temps la terre resteroit chaude; c'est je crois, 30.000 ans. Nous ne sommes forts qu'en allant du petit au grand, preuve que nous sommes bien petits.(G.)

facultés, on n'avoit voulu que rendre hommage à leur créateur, c'eût été un acte religieux. Vraiment, nous aurions raison de désirer pour nous la bonne qualité qui distingue chacune d'elles; pour faire un homme parfait, il lui faudroit la force du lion, la finesse du renard, la prudence du chat, la diligence de la fourmi, l'instinct merveilleux de l'abeille, la fidélité du chien, le tact de l'araignée... Mais que sert-il de désirer ce que nous n'avons pas? Notre raison doit mettre des bornes à nos souhaits et c'est elle qui nous pousse hors de ses limites. La nature veut que chacun ait son lot; elle veut que tous fassent un tout. Il nous faut mourir pour savoir ce que nous serons, et même ce que nous avons été. Prenons patience : chaque moment nous mène à ce dernier moment. Quelques élèves de Platon se tuèrent, dit-on, après avoir entendu son discours sur l'immortalité de l'âme; c'est un abus de l'exaltation de l'esprit. Si Platon avoit fait suivre son discours d'un autre sur la main invisible qui nous fait aimer la vie et redouter le moindre mal, il eût bien fait; cette thèse étoit moins métaphysique, plus facile à soutenir, plus abondante en preuves que la première. Dieu ne veut pas que nous le comprenions, mais que nous le connoissions, que nous l'admirions dans ses œuvres. Il ne veut pas que nous mourrions de notre chef, avant le temps préfixé qu'il a déterminé; cet instinct de conservation est en nous, et dans tout ce qui respire. Soyons fiers, si nous voulons, de nos facultés rationnelles qui, dans le vrai, peuvent nous humilier autant qu'elles nous élèvent; soyons plus fiers de notre vertu qui nous est si nécessaire pour supporter l'injustice des hommes : c'est là notre apanage. O vertu ! jamais tu ne fus plus importante aux hommes ! Mal appris, ils s'égorgeoient; plus instruits, qu'ils se supportent. O amour de la vérité ! Viens rectifier les erreurs des sens et des passions subversives ; la douce chaleur, l'heureux enthousiasme que tu donnes à notre sang font mépriser l'injustice et tous les faux plaisirs qu'elle procure.

CHAPITRE LXXII

CE QUE POURROIT DANS LE MONDE UNE FEMME AUSSI BELLE QUE SPIRITUELLE

Les Aspasie, les Phryné, les Ninon ont fait merveille dans l'ancien et dans le nouveau monde, mais elles n'ont pas mérité l'empire que devroit posséder la beauté jointe aux grands talens. Si la nature n'avoit pas imprimé dans le cœur des femmes l'envie de plaire presque exclusivement par leurs charmes, elles seroient nos maîtresses en plusieurs choses comme elles le sont en amour. Le pouvoir qu'auroit celle qui, en nous captivant par les attraits de sa personne, profiteroit de son pouvoir et de sa grande intelligence pour arriver à une fin calculée avec méthode, est inconcevable.

Nous disions dans le chapitre précédent que l'homme, pour être parfait, auroit besoin de réunir les qualités de tels et tels animaux. Supposons (rien n'est impossible à la nature), supposons qu'une femme les possède seulement en partie, car on n'ose dire toutes à la fois, et qu'elle y joigne l'esprit et le jugement ; elle seroit un être de perfection tel que nous serions presque indignes de vivre avec elle ; elle nous seroit supérieure autant que le soleil est au-dessus de la terre. Mais ne craignons pas cet objet trop inégal de comparaison ; chacun ici-bas a quelques défauts qu'entraînent ses qualités : douceur, candeur, beauté frisent la

foiblesse et la coquetterie ; force d'esprit et imagination inclinent vers les excès.... La nature a tout prévu, tout combiné pour contrebalancer le fort et le foible, le bien et le mal. Elle donne à l'un ce qu'elle refuse à l'autre : l'un est chaud, l'autre est tiède et l'autre est froid ; leurs germes et leurs substances sont ainsi. Si, pour le bien général de la société, ils sont obligés de vaincre leurs penchans, ils sont vertueux envers la société, souvent en violentant la nature. Leurs germes et leurs substances sont ainsi, venons-nous de dire ; oui, et Dieu lui-même ne peut faire qu'une chose faite en soit une autre, qu'en changeant la nature de cette première chose. Telle étoit la loi du destin, à laquelle la mythologie avoit soumis les dieux mêmes.

Pour être autant aimable qu'aimée, la femme doit surtout être occupée du grand art de plaire ; et ne plaît point, celui ou celle qui nous subjugue par la force du caractère et de l'esprit. On l'admire, mais forcément. Il faut avoir en propre, comme la femme, l'attrait physique et la récompense occulte qui nous attirent et nous captivent malgré nous pour être aimée d'un véritable amour. Ainsi donc, la femme qui nous forceroit à l'admiration par trop de talens réunis, quoique belle, cesseroit d'être l'idole de notre âme. Et *Homo facta est*, seroit écrit sur son front, et notre idolâtrie amoureuse feroit place au respect. Que nous sommes loin de vouloir respecter la beauté ! Nous ne lui voulons de la pudeur que pour la lui ravir. Elle a beau couvrir ses charmes de vêtemens, notre imagination les écarte. Si elle vient à nous ou si elle nous quitte, nous croyons deviner d'où elle vient, où elle va; notre instinct voluptueux, notre impureté machinale la suit partout. Avant de l'avoir fréquentée, l'éloge qu'on nous feroit d'une beauté parfaite douée des dons de l'esprit nous séduiroit, nous enflammeroit pour elle sans doute : tout ce qu'on voit en perspective paroît étonnant ; mais en la voyant de près, en l'écoutant parler en savant, l'amour se rangeroit en seconde ligne et, bientôt, la jalousie, le dépit, la rivalité naturelle des sexes détruiroient l'attractif sentiment de l'amour. On ne voudroit lui plaire que pour la rendre à son sexe; son caractère mâle détruiroit le charme féminin et je doute que, même en la possédant, on aimât véritablement une femme de telle

étoffe (1). La racine, le tronc et la tige forment l'arbre. La racine, c'est la source; le tronc, c'est l'homme; la tige, c'est la femme. Si l'un empiète sur la destination de l'autre, rien ne va.

Mais puisque nous nous amusons à faire des suppositions, il ne nous en coûte rien de les faire cadrer avec notre proposition; supposons l'impossible, si tant est que la nature le connoisse dans le résultat de ses immenses combinaisons substantielles. Imaginons donc une femme de vingt ans, belle comme un ange, ayant l'esprit vif de Voltaire, la force de caractère de Mirabeau et le jugement juste de Condillac. Je sais combien ces facultés sont incompatibles et combien peu elles peuvent loger ensemble; mais nous supposons que la nature a jeté cette femme dans un monde extraordinaire; qu'elle peut jouir de ses facultés et de ses talens, ensemble ou séparément, à sa volonté. Alors, si elle est dans un bal, elle danse comme Terpsichore et n'a plus d'autres prétentions; si elle chante une douce romance en s'accompagnant de la lyre antique, elle est tendre comme Vénus, et rougit en baissant les yeux aux éloges qu'on lui adresse. Si elle est dans un cercle brillant où l'on entend un ouvrage d'esprit ou d'imagination, elle est la dernière à donner son avis, qu'on attend avec impatience; elle le donne enfin, mais accompagné de tant de grâce, de modestie, d'esprit et de justesse, qu'elle entraîne tous les suffrages. Si l'on parle de grandes affaires politiques, c'est Minerve dans toute sa majesté qui s'énonce avec éloquence, qui dédaigne les subtilités et les sophismes. Si l'on est occupé de sciences abstraites ou de morale, son jugement et son laconisme prouvent qu'elle a parcouru le cercle des connoissances humaines. Le trône du monde seroit-il digne d'une telle femme? Chacun lui adjugeroit, chacun l'adoreroit en secret et craindroit peut-être de la profaner en la possédant intimement, si l'homme n'étoit l'orgueil même. Disons plus : une telle femme ne semble pas être faite pour subir la loi de l'hyménée; l'homme qu'elle honoreroit de son choix seroit trop effacé près d'elle; il seroit la lune devant le soleil. Cet

(1) Je connois une femme célèbre qui voulut conserver son premier nom en se remariant; son second mari étouffoit de dépit chaque fois qu'on annonçoit sa femme dans un salon et je comprends qu'il avoit raison de se sentir humilié. (G.)

homme, dont chacun croiroit devoir envier le bonheur et l'honneur, ne seroit en effet que l'étalon fortuné qui, au lieu d'éterniser la race céleste de sa femme, feroit craindre qu'il ne la détériorât. Sans doute, on voudroit être son amant chéri; quel poste plus digne d'envie! Mais le seul homme ignorant, orgueilleux, fort de corps et foible d'esprit ne craindroit pas de compromettre sa virilité en devenant l'époux, le soutien supposé d'une telle femme. Le célibat seroit donc son lot. Tel que Dieu dans le ciel, elle n'auroit point de second sur la terre. La richesse, la beauté, l'admiration publique pour ses talens seroient son partage. Telle que les rois qui n'ont point d'amis, victime brillante de son exaltation, elle devroit renoncer au bonheur de la maternité; car, si la nature daignoit se complaire à réunir une fois les extrêmes du bon et du beau dans un individu, il ne pourroit que perdre et dégénérer dans sa progéniture en s'unissant avec un être moins accompli.

Il nous eût été aussi facile de supposer un homme parfait qu'une femme parfaite; mais il falloit à l'être entraînant que nous avons supposé le charme irrésistible qui n'appartient qu'au sexe privilégié par sa beauté, et qu'il n'a, je crois, jamais prêté au nôtre, malgré la vivacité de son imagination.

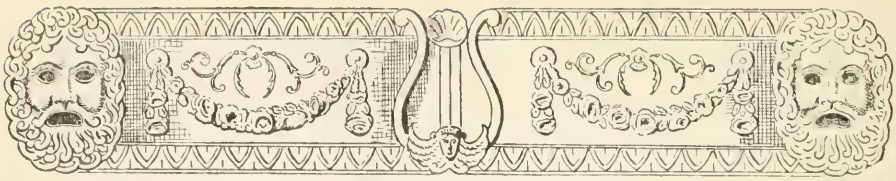
On voit beaucoup de belles femmes magiciennes seulement en amour; c'est parce qu'on ne leur donne que l'éducation relative à leur beauté, qu'on étouffe leurs facultés intellectuelles. Chaque sexe à son genre d'égoïsme; les femmes nous aiment pour elles, et nous les aimons pour nous. Cependant, notre vue est si courte quand elle ne s'étend pas plus loin que nous; une certaine incurie s'empare de nos sensations quand nous n'allons pas au-delà de nous-mêmes. Quand on aime beaucoup en particulier, on aime peu en général. Mais ne demandons pas l'impossible : l'amoureux transi n'aime véritablement que sa maîtresse; la nature entière n'est là que pour lui prêter de nouveaux charmes.

Nous n'avons fait ci-devant qu'un être fantastique, rapprochons-nous du vrai. Il peut naître une femme qui aura la tête et l'âme poétique de Clotilde de Surville (1) ou la force d'intel-

(1) On avait publié deux ans auparavant (1803) les œuvres de cette prétendue poétesse française du XVe siècle, recueillies par le marquis Joseph Etienne de Surville, un

lect et de précision d'un de nos forts géomètres, ou le don de la philosophie d'action de Molière, ou l'ingénuité poétique de La Fontaine, ou le talent de faire comme moi, et mieux que moi, de la musique adaptée aux paroles. Joignez à un de ces talens la beauté qui n'est que fortuite, et qui cependant nous captive malgré nous et double le talent; cette femme l'emportera sur l'homme son égal. Telle que je viens de la souhaiter, elle peut être, sans doute, puisque l'homme type auquel je la compare existe. Notre supposition n'est donc plus un rêve, et la crainte seule d'être détrôné peut rendre l'homme peu empressé de perfectionner l'esprit des femmes. Pense-t-il que c'est dans leur sein qu'il se forme, et que nous n'aurons jamais que des moitiés d'homme, tant que les femmes-mères ne seront que des machines d'amour? Je sens combien les devoirs d'épouse et de mère, les occupations multipliées qu'elles donnent, les incommodités qui y sont attachées doivent éloigner la femme des travaux scientifiques et, aussi, combien les saintes fonctions auxquelles la nature les appelle sont préférables à l'étude des arts et des sciences; mais, une femme sur dix mille, investie des facultés nécessaires pour parvenir à un grand talent, ne doit pas résister à cette belle vocation. Dans une ruche d'abeilles on trouve une reine, des bourdons, des pondeuses, des travailleuses et des sentinelles. Combien une société humaine feroit sagement de prendre ces petits animaux pour modèles! Mais notre raison est mobile, l'instinct est fixe. On diroit que Dieu ne nous a donné cette raison et la liberté d'agir que pour voir ce que nous en ferions. Hé! ne le savoit-il pas d'avance? Peut-on supposer qu'un Dieu ait besoin d'éprouver les qualités qu'il donne? Nous avons toujours la fatuité de le comparer à nous, qui ne connoissons le résultat des choses qu'après les avoir éprouvées maintes et maintes fois; mais lui, pour qui le passé, le présent et l'avenir ne sont qu'une sensation et une pensée, il n'a pas besoin d'épreuve pour connoître et statuer sur ses opérations. Il dit, et c'est fait. Nous, nous disons et puis nous essayons de faire. L'affirmatif est d'un côté, le doute est de l'autre.

de ses descendants. Tout porte à croire qu'il s'agissait (la question souleva pendant longtemps les plus vives discussions) d'une supercherie littéraire et que le véritable auteur des poésies de Clotilde de Surville fut le marquis lui-même.



CHAPITRE LXXIII

LA DANSE

Si les hommes s'observoient bien, ils chanteroient avec le petit Antonio (dans *Richard Cœur de Lion*) :

La danse n'est pas ce que j'aime,
Mais c'est la fille à Nicolas.

Et si les filles s'observoient de même, elles diroient aussi :

La danse n'est pas ce que j'aime
Mais c'est le fils à Nicolas.

L'intérêt de toutes choses naît de l'objet qu'on traite. Le mot patrie excitoit l'enthousiasme des Grecs ; chez nous, les noms des femmes et ce qui a rapport à elles, le nom d'enfant ou de fleur nous intéressent de diverses manières.

En me parlant de Sedaine, Beaumarchais me disoit souvent : « Ce diable d'homme amène, en deux lignes de prose, l'intérêt sur la scène » Je le pense aussi; mais je crois que Sedaine ne force à l'attention que parce qu'il sait choisir les sujets qu'il traite, et qu'il ne présente aux spectateurs que des objets qui les intéressent forcément. L'intérêt, l'effet magique de la danse provient des femmes qui y déploient toutes leurs grâces naturelles. Un ballet d'hommes n'est qu'une pierre d'attente

pour les spectateurs; qu'un groupe de femmes paroisse, à l'instant la scène s'échauffe. C'est le contraire pour les spectatrices, dira-t-on ; je ne le crois pas. La femme n'aime bien qu'un homme, et nous désirons toutes les femmes aimables. Après la conception, les neuf mois du repos nécessaire à la femme lui donnent, je crois, par ordre de la nature, cette manière différente d'aimer (1).

Une danse de mannequins pourroit, par l'effet d'une mécanique bien faite, offrir les attitudes les plus élégantes du corps humain; mais l'intérêt ne seroit qu'imaginaire; mettez des jolies danseuses à la place des marionnettes, aussitôt l'œil et le cœur sont en mouvement (2).

Je vois deux sortes d'artistes dans les artistes : l'un sait choisir les scènes d'une nature intéressante, l'autre croit que la méthode et l'art de présenter les objets suffisent pour être bon ; le premier néglige les formes parce qu'il est sûr de l'effet, le second s'applique à la forme et au style parce qu'il est vide d'intérêt direct; et une fois l'habitude contractée, notre manière de faire et de sentir a pris son pli; il est presque impossible d'en contracter une autre. Il y a souvent des fautes dans les ouvrages d'imagination et d'intérêt; il y a presque toujours du froid dans ceux qui sont compassés avec sévérité. Réunir à la fois l'invention et l'exécution chaude à la précision sans tache est chose rare. C'est comme au physique, le calorique fond la glace, ou la glace chasse le calorique. Le difficile d'un ouvrage (surtout dramatique) est de ne rien y mettre d'inutile; de ne pas mettre avant ce qui doit être après et *vice-versa*. L'effrayant Racine,

(1) On peut croire que toute femme grosse qui vit dans l'incontinence, nuit à son fruit; elle le tue les premiers jours, le rend difforme et bête dans les premiers mois et, dans la suite, elle lui nuit encore plus ou moins. La nature ne peut avoir le tort de donner, à la femme qui a conçu, des désirs inutiles et nuisibles; c'est pure dépravation. Que de maux proviennent de cette source de vie! Nommons-la source de mort. (G).

(2) C'est un nouveau spectacle dont je donne ici l'idée; mais quand ce livre paroîtra, la dansomanie sera évaporée. Aujourd'hui je ne doute pas que, parfaitement exécuté, il n'enrichît son entrepreneur, quoiqu'il y ait vingt spectacles ouverts tous les jours à Paris. Il ne faudroit pas oublier de faire ressembler les marionnettes, soit pour les traits du visage, soit pour les attitudes du corps, et surtout les tics et les manières, aux premiers sujets de la danse de l'opéra; bientôt ces petites copies s'empareroient du nom de leurs originaux. Le nom seul du spectacle (ballet mécanique) suffiroit aujourd'hui pour attirer tout Paris ; joignez-y le piquant de la méchanceté, la parodie de la danse et des danseurs : sa fortune est faite. (G.)

pour ceux qui veulent écrire en vers, disoit : « Je tiens toutes mes scènes, il ne me reste plus qu'à écrire. » Quel *reste* que le style de cet homme divin! Les gens de lettres qui ne sont que cela prétendent qu'un ouvrage mal écrit est mort-né. Les inventeurs disent qu'un ouvrage qui n'est que bien écrit n'est que du vent : laissons-les se disputer et revenons à notre affaire.

La physique, qui n'est autre chose qu'une philosophie expérimentale des phénomènes naturels, a pris le pas sur sa sœur. Tout ce qui n'est pas aujourd'hui constaté par l'expérience est à refaire et à examiner de nouveau. Les vieux documens physiques de Plutarque, Montaigne et autres (qui nous ont néanmoins conduits au vrai) ne sont pour la plupart que des aperçus du bon vieux temps qui font sourire nos physiciens. La musique a eu son temps de mode et de ridicules disputes entre les Gluckistes et les Piccinistes, ou plutôt entre la Dauphine, jadis écolière de Gluck, et Madame Dubarry, qui étoit toujours en opposition à ce que désiroit cette princesse. Elle a eu son temps, dis-je, et en France il faut un siècle pour qu'une même chose revienne à la mode. C'étoit donc le tour de la danse qui, quoiqu'élégante, n'avoit jamais primé comme aujourd'hui. Le François, ce peuple aimable, aimant et léger, n'avoit, je le répète, rien de mieux à faire que de danser après la tourmente, et il danse. Si le tremblement de terre qui désole dans ce moment les Etats napolitains nous avoit foudroyés, Paris auroit couru comme eux dans les campagnes ; mais bientôt, après quelques instans de désolation, mille danses légères s'y seroient formées et auroient fait oublier le désastre.

Nous avons dans ce moment à Paris (1) et donc en France une rage de danse inconcevable; c'est ce que les Français pouvoient faire de mieux que de danser après leur chaos révolutionnaire. Toutes nos jeunes femmes et jeunes filles dansent comme nos danseuses de l'Opéra ; on trouveroit, à Paris seulement, six mille danseuses de société capables de figurer sur ce théâtre. Il n'est pas un danseur de l'Opéra qui n'ait son cabriolet et vingt écolières. Duport est le zéphir à la mode (2).

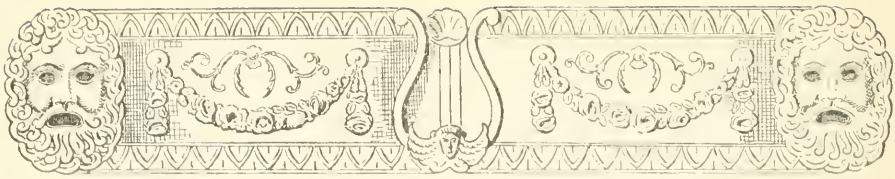
(1) An XIII. (G.).

(2) Duport, Louis, danseur et chorégraphe français (1781-1833). Engagé à l'Opéra, il y balança la gloire du célèbre Vestris, en dansant le rôle de Zéphire du ballet

Trenis est le danseur de société le plus en vogue (1). Je ne vois point de mal à cela : la danse fortifie le corps et donne de l'élégance à tous nos mouvements ; un danseur ne peut être maladroit que dans ses discours et ses actions ; du reste, il se présente toujours bien. D'ailleurs, les mariages commencent souvent dans les bals. La philosophie a perdu quelque chose dans l'opinion depuis le terrible résultat de la Révolution. Pourquoi l'accuser? La terre est-elle responsable quand un arbre pousse de travers? Un peuple de philosophes français devoit outrepasser le but raisonnable; on devoit s'y attendre et la philosophie devoit le prévoir. Elle a vivement ressenti les excès de ses jeunes prosélytes ; mais quand le feu est dans la mine, il n'est plus temps de l'éteindre, il faut qu'elle saute. Il falloit peut-être à la philosophie l'expérience qu'elle acquiert de nos fautes pour la rendre plus prévoyante à l'avenir. C'est comme une bonne mère qui a gâté par trop d'amour quelques-uns de ses enfans ; elle ne cesse de les plaindre et de les corriger.

de *Psyché*. Le public se divisa en deux camps avec une telle ardeur que le poète Berchoux y trouva le sujet d'un poème, *la Danse ou la Guerre des Dieux à l'Opéra*. Poursuivi par les intrigues et les misères que lui suscitait son rival, Duport prit la fuite, un soir, déguisé en femme, et, accompagné de Mlle Georges, l'illustre tragédienne, il se rendit en Russie et y demeura jusqu'au 1816.

(1) Le danseur *Trenis*, ou *Trenitz*, a donné son nom à une contredanse qui était autrefois la quatrième figure du quadrille ordinaire.



CHAPITRE LXXIV

DES ODEURS

On est privé d'un cinquième des jouissances de la vie quand on ne peut supporter les parfums. Il semble que chaque peuple caresse particulièrement un de ses cinq sens. Les Orientaux, l'odorat ; les peuples du Nord, le goût, par les liqueurs fortes. Quant au toucher, la vue, l'ouïe, et le sixième sens, ils sont plus ou moins du goût de tout le monde.

L'amour des odeurs prouve la solidité du système nerveux. Nous devrions, par l'exercice, nous rendre assez forts pour pouvoir supporter les plus fortes odeurs, agréables et désagréables, quand nous y sommes forcés. On est bien foible quand, comme d'un coup de pistolet, on se trouve mal dans un nuage d'ambre ou de tubéreuses. Si les anciennes amazones, qui se battoient contre les hommes, avoient eu les nerfs aussi délicats que nos femmes, il eût été plaisant d'envoyer des espions répandre des odeurs fortes dans leurs tentes et de les aller trouver évanouies, les armes à la main.

Les hommes les plus robustes sont ceux qui aiment et qui supportent les odeurs ; dont les sons les plus forts n'étonnent pas l'ouïe ; dont les yeux, bien construits et de bonne nature, voyent tout, excepté le soleil (1). — Quant au goût et au tact,

(1) A-t-on examiné l'œil de l'aigle ? Sait-on pourquoi il fixe cet astre éblouissant ? C'est peut-être parce qu'ils se rapprochent dans leur nature ; c'est probablement force de calorique et force nerveuse dans l'aigle. (G.)

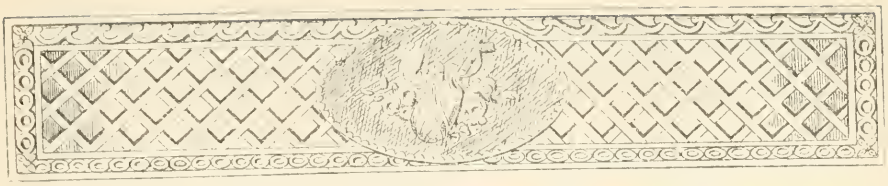
tant physiques que moraux, trop de force individuelle leur nuit peut-être.

Le sens de l'odorat est tellement en rapport avec les autres sens par lesquels nous participons avec la nature en général, qu'on pourroit faire une théorie très instructive des odeurs qui nous frappent diversement; je ne doute pas que l'habile médecin n'en retire des inductions utiles à la santé de ses malades. Depuis le haut de la tête jusqu'au bout des pieds, chaque organe du corps humain a son odeur particulière. Les petits garçons, les petites filles, chaque femme, chaque homme selon son âge, son tempérament et son régime habituel, diffèrent encore. Une femme sensible et faite pour aimer se sent saisie à l'odeur d'homme, de l'homme robuste ressemblant à Hercule; et lui, sûr de la victoire, contemple avec fierté sa douce proie. L'eunuque ou l'homme épuisé n'ont pas même l'odeur caractéristique de la femme forte; c'est la mort ambulante, qui cherche son tombeau.

Notre odeur locale accuse l'état de la substance humorale qui vivifie ou qui nuit à cette partie du corps; et si l'on s'y connoissoit, notre odeur en général doit indiquer la nature de l'être dont elle émane et, par analogie, sa moralité. En embrassant un homme de bien, j'ai souvent dit qu'il sentoit bon. Un ange féminin sent bien meilleur encore (1). La bonne ou mauvaise réputation d'un homme semble avec elle exhaler une bonne ou mauvaise odeur. Un nom souvent répété dans les journaux devient célèbre en bien ou en mal; si c'est en bien, à l'aspect de l'homme on se sent réjoui de sa présence; si c'est en mal, on détourne la tête pour ne pas le voir ni le sentir. Il seroit plaisant, le médecin physicien particulièrement exercé à la théorie des odeurs, qui viendroit flairer notre bobo pour y remédier! Qui sait ce qui arrivera? Tout est de mode à Paris; cet homme auroit sa fortune au bout de son nez. Mais ne plaisantons pas; la nature, vaste et infinie dans ses analogues, n'est nullement matière à plaisanterie. Un habile anatomiste pourroit parcourir tous les organes du corps et en faire l'histoire,

(1) A-t-on remarqué qu'on se mouche quand on reçoit une odeur désagréable? Ce n'est pas pour la sentir mieux sans doute; mais, par instinct, nous voulons faire sortir ce que l'odorat a pompé de mauvais. (G.)

cela est déjà fait sans doute; je me borne donc à peu de choses, laissant cette tâche aux experts dans cette partie. Je ne puis cependant me dispenser de dire un mot qui concerne les yeux et dont les physiciens expliqueront le mystère, car c'en est un pour moi. Voici ce que je viens de découvrir. Je viens de voir les deux prunelles des yeux parfaitement dessinées sur les lunettes d'une dame âgée de soixante-quatre ans. Ces taches grisâtres répondent exactement aux deux prunelles et l'on ne peut les effacer. La dame se sert depuis douze ans des mêmes lunettes; mais ces taches ou ce dessin des prunelles n'existe que depuis deux ans; il a donc fallu dix ans pour qu'elles se formassent. Est-ce le feu, le calorique des prunelles frappant toujours aux mêmes endroits, c'est-à-dire au milieu des verres, qui les a calcinés? Ou ces taches proviennent-elles de la lumière extérieure du soleil? Les verres qui y sont longtemps exposés prennent les couleurs du prisme et se calcinent, je le sais; mais ici, comme je l'ai dit, les prunelles sont exactement dessinées sur les deux verres et ces lunettes (n° 18) ne sont pas sorties des mains de la dame et n'ont pas servi de verre ardent. Si on objectoit que toutes les lunettes dont on se sert depuis longtemps devroient porter les mêmes marques, je répondrois que tous les yeux ne se ressemblent point.



CHAPITRE LXXV

ÉGALITÉ

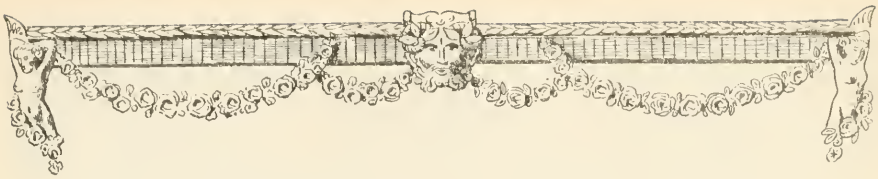
Il n'est point d'égalité physique et, hors l'égalité devant la loi, il ne peut exister d'égalité morale entre les hommes. Ce qui manque à l'un, l'autre le possède, et chacun croit que son savoir mérite la primauté. Nous ne sommes réellement égaux qu'en prétentions ; chez les ignorans, le vide du talent est rempli par autant d'amour-propre et, quoique plus dissimulé, l'amour-propre joue le même rôle chez les gens d'esprit.

Le *connois-toi* des anciens est la première des maximes morales ; mais on ne se connoît pas encore assez au physique, comment connoîtroit-on son moral ? Défendre aux hommes d'étudier la nature ou leur nature, c'est vouloir la continuation du chaos qui nous environne depuis que le monde existe.

Le monde n'est composé que de deux sortes d'hommes : de battans et de battus. Heureusement que les battans se fatiguent et que les battus s'aigrissent par les coups qu'ils reçoivent ; dès qu'ils se relèvent, les battans deviennent les battus. En lisant l'histoire des révolutions des empires, on voit partout le peuple belliqueux et demi-sauvage, la dague au poing, « le chacun son tour » à la bouche, s'emparer du domaine de l'ancien et tranquille possesseur, qui a perdu dans la mollesse la force de se défendre. Parlons plus *ad hoc*. C'est pitié de voir comme on

se tâte tous réciproquement en société, d'abord par quelques mots tranchans, ensuite par les manières supérieures. On ne sait donc pas qu'il est des finauds qui lâchent exprès la corde des convenances harmonico-morales pour vivre en paix, et pour voir un peu où l'on veut en venir et, qu'ayant aperçu des prétentions ridicules, prennent une contenance ferme qui impose à l'impudent qui s'étoit trop avancé? Mais alors, l'impudent se contente de se dire : « Bon pour celui-là, essayons d'un autre. » Quel triste rôle que cela ! C'est cependant celui de tous les métis. J'aime mieux une bonne bête, s'il en est, que ces gens-là. L'amour ou les femmes est le talisman qui établit le plus d'égalité factice parmi les hommes ; le fat se croit supérieur à tout autre en se voyant préféré. Une femme judicieuse devroit appeler ces petites bonnes gens « mon bonnet de nuit ». Quand dans une société trois hommes font des efforts pour plaire à une femme, ils se croyent égaux en droits, quoique l'un soit vieux et l'autre bossu. S'aperçoivent-ils que la belle a choisi son héros? Les deux restans changent de contenance et l'objet charmant de leurs voluptueux désirs devient à leurs yeux, et à l'instant même, une folle sans discernement.

L'égalité n'existe pas plus chez les bêtes que chez nous. J'observois l'autre jour mes poules, qui étoient rentrées dans leur dortoir sans le coq, qui s'étoit empétré dans un tas de fagots ; elles faisoient un sabbat de caillettes ; enfin, maître coq arrive, et tout rentre dans l'ordre à l'instant. Rien ne résiste à la force qui commande ; c'est par la force qu'une bête régit une autre bête ; c'est par poltronnerie ou par intérêt que l'homme fléchit devant un autre homme. Si l'inégalité morale n'étoit plus puissante chez l'homme que celle physique, les coups de poing précéderoient souvent la parole. Il n'est point d'inégalité morale entre les bêtes, elle est toute physique. Nous avons ri l'autre jour à la promenade en observant deux chevaux, l'un monté par le maître, l'autre par son valet. Le cheval du dernier vouloit toujours être à côté de son camarade et ne concevoit pas pourquoi il falloit qu'il fût derrière ; dès qu'il y étoit resté quelques instans, il regagnoit du terrain de droite ou de gauche. « On ne fera jamais rien de bon de cette bête-là », dis-je à mon ami, qui s'obstine à croire qu'un cheval vaut un autre cheval.



CHAPITRE LXXVI

QU'IL NE FAUT PAS TROP TÔT SE PRÉVENIR NI EN BIEN NI EN MAL

Je dis *pas trop tôt,* parce qu'il est impossible d'empêcher une sensation de naître et de nous frapper subitement ; mais, après l'impulsion donnée et reçue, le jugement doit arrêter l'imagination, souvent trop prompte à nous prévenir pour ou contre.

Nous ne sommes des êtres pensans que parce que nous sentons. — Les bêtes sentent, dira-t-on, et ne pensent point. — Qui vous l'a dit ? Elles pensent et se préviennent comme nous et plus que nous, parce que rien n'arrête leurs sensations premières et spontanées ; témoin le chien, qui ne souffre pas un homme déguenillé, à moins qu'il ne soit son maître. Nous, nous avons un reliquat de raison et de jugement dont les bêtes sont privées en grande partie. — Pourquoi ? — Il faudrait un volume pour répondre à ce pourquoi. C'est parce que l'homme et le chien sont ainsi faits et qu'ils ne se ressemblent que peu. Revenons.

On se prévient défavorablement aujourd'hui contre quelqu'un qu'on aimera demain à la folie. Il faut même très peu de chose pour se prévenir en bien comme en mal. Un sourire flatteur nous prévient pour celui ou celle qu'on ne connoît pas ;

tant mieux du reste, si on ne veut pas nous tromper. Un habit extraordinaire, une cravate, une perruque (qu'on a peut-être mis pour nous plaire) nous préviennent en mal. Arrêtons ce jugement précipité ; demain, le soir même, ces vêtemens seront changés ; nous aurons causé avec la personne que nous trouverons très aimable et que (autre prévention) nous aimerons trop, ne la connoissant que depuis hier. J'ai vu des amateurs de musique prévenus contre quelques-uns de mes airs qu'un chanteur sans âme avoit défigurés ; un Lays (1), un Elleviou (2) les exécutoient mieux, et l'on m'en faisoit compliment.

La critique et la médisance régneroient moins dans le monde si l'on se donnoit le temps d'apprécier les choses. Si vous voulez former un jugement sur quelqu'un, n'allez pas trop aux informations, car le bien et le mal qu'on vous en dira vous rendront indécis. Que faire donc? Si vous êtes en état, voyez et jugez par vous-même, et donnez-vous le temps de juger. Si vous voyez le bien d'un côté et le mal de l'autre (ce qui arrive presque toujours), prenez la balance de l'équité; si le bien l'emporte, c'est bien ; si le mal, rejetez et fuyez.

Nous avons tous quelques défauts provenant de qualités, ai-je déjà dit; un point au-delà du bien, le mal commence. Il n'est que Dieu et la nature qui n'outrepassent pas ce point de perfection désirable, et nous voyons de quelle manière la nature opère, en grand, le bien général. C'est une terrible égoïste que la nature! Elle fait tout pour elle ; c'est en détruisant qu'elle crée et renouvelle l'univers. Ses loix sont à tel point impérieuses qu'on ne seroit pas étonné d'entendre dire au philosophe expirant : « Je finis, un autre commence. »

(1) Lays, de son vrai nom François Lay, (1769-1841), chanteur de l'Opéra, célèbre par son admirable voix de baryton et par l'ardeur patriotique qu'il déploya en 1792 quand la République, dont il avait adopté les principes avec enthousiasme, eut à se défendre contre l'invasion étrangère. Chaque soir, devant un autel à la patrie dressé sur la scène, il électrisait le public en chantant la *Marseillaise*. Il créa un grand nombre de rôles, notamment celui de Delphis dans *Delphis* et *Mopsa*, le dernier ouvrage de Grétry (1803). Voir sur cet intéressant artiste *l'Opéra-Comique pendant la Révolution*, par Arthur Pougin.

(2) Jean Elleviou (1769-1842), le plus célèbre ténor de l'Opéra-Comique à cette époque ; chanta avec un grand succès à partir de 1801 plusieurs rôles de Grétry, notamment Blondel de *Richard Coeur de Lion* et Azor de *Zémire et Azor*, et créa *Joseph* de Méhul (1769-1842).

CHAPITRE LXXVII

PENSÉES SECRÈTES. SENSATIONS DOUBLES. QUESTIONS DANGEREUSES A FAIRE. INDISCRÉTIONS.

1.

Que pense une jolie fille qui apprend que sa rivale en beauté a la petite vérole?

2.

Que ressent l'auteur qui apprend que l'ouvrage de son confrère vient d'être sifflé?

3.

Le chirurgien appelé chez un riche qui vient de se fracturer un membre, que ressent-il?

4.

L'amoureux d'une femme, surveillée par un mari jaloux, que pense-t-il si l'époux meurt subitement?

5.

Nous venons de passer dix-mille de nos ennemis au fil de l'épée; faut-il chanter *Te Deum laudamus*?

7.

Si l'abbé Geoffroy (1) se cassoit une jambe en descendant l'escalier de son imprimerie, que diroient les auteurs qu'il maltraite?

8.

Dans un duel, quand l'ennemi qui vouloit vous tuer tombe à vos pieds percé du coup mortel, que ressentons-nous?

9.

Dans quelle situation est la jolie femme qui vient de tout accorder à son amant après lui avoir longtemps tout refusé?

10.

Deux plaideurs acharnés l'un contre l'autre, qui se rencontrent dans un dîner où l'on sert un plat de champignons, en mangent-ils tous deux?

11.

Que ressent le malade qui entend de son lit passer un enterrement?

12.

Que dit le portier d'une grande maison de Paris, sachant qu'on est riche au premier étage, en faillite au second, qu'on fait une noce au troisième, qu'on accouche au quatrième et qu'on se meurt au cinquième?

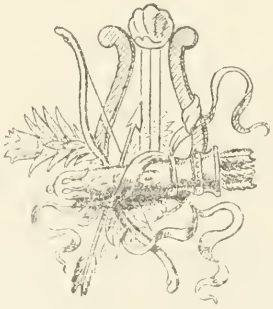
Indiscrétions.

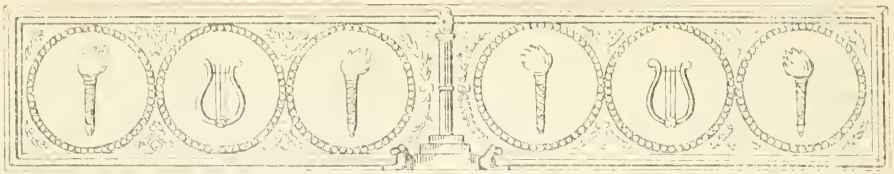
La prudence et la retenue sont utiles à tous; mais les amans, les médecins, les chirurgiens et les confesseurs ne peuvent être trop prudens. Un jeune homme nous racontoit qu'il étoit, en campagne, couché à côté de sa maîtresse et de

(1) Julien-Geoffroy (1743-1814) créa en 1800 le feuilleton dramatique du *Journal des Débats* et y batailla, jusqu'à sa mort, contre les idées philosophiques du XVIIIe siècle avec une passion et une verve qui lui valurent d'innombrables ennemis.

sa mère, dont il n'étoit séparé que par des cloisons de bois. Il fit peu de bruit pour ne pas leur faire soupçonner qu'il les entendoit jaser. Pendant la nuit, il fit du vent dans le lit de ces dames. Est-ce la fille? Est-ce la mère? Les amoureux sont curieux. Le lendemain, notre jeune homme, se promenant avec sa belle, parle du souper de la veille et apprend qu'elle en a été malade toute la nuit. C'est ainsi qu'un plat de haricots, suivi d'une indiscrétion, peut changer les idées de perfection que se prêtent les amans et rompre, peut-être, un mariage projeté.

Un chirurgien raconte qu'il vient d'être obligé, après plusieurs bains et tous les remèdes laxatifs possibles, d'opérer avec des instruments une jeune dame qui ne sécrétoit pas depuis plus de quinze jours : il ne la nomme pas. Cependant, un an après je dîne chez elle; le même chirurgien s'y trouve, et, pendant le dîner, une amie de la dame lui dit : « Ne mange donc pas de truffes; tu sais ce qu'il t'en a coûté, l'année dernière. »





CHAPITRE LXXVIII

DES RAPPORTS SPIRITUELS

Les rapports matériels et moraux se détruisent par le temps, qui change tout et nous-mêmes. Une substance matérielle passe dans une autre; les mœurs des hommes changent avec leur fortune et les rapports moraux sont détruits. L'enveloppe de l'âme, notre corps, change aussi de nature après la mort, rien n'est plus sûr. Si l'on enterre des cadavres dans une terre stérile, bientôt elle est propre à la végétation : des roses naissent sur les cadavres. En est-il de même de l'âme ou de notre esprit du premier ordre? (1) Il semble être d'une nature assez pure pour se conserver inaliénable et inaltérable. Les essences spiritueuses peuvent s'amalgamer chimiquement dans le creuset ou la cornue, mais je ne pense pas qu'elles puissent changer de nature comme tout ce qui est matériel (2). Le corps et l'âme sont deux choses distinctes. Faisons une comparaison : L'esprit renfermé dans un vase y reste forcément. Le vase se brise-t-il? Aussitôt l'esprit prend l'essor et vole dans le ciel. N'est-ce pas là l'image de la séparation de notre âme et de notre corps? Comment l'âme, ou l'esprit, se trouve-t-il, pour un temps, enchaîné à la matière? Je l'ignore. C'est là qu'on voit le *digitus Dei*.

(1) Voyez le chapitre XV, vol. III de mon livre intitulé *De la vérité*. (G.)

(2) J'appelle changer de nature quand, par exemple, le doux devient aigre... (G.)

La substance spirituelle qui anima mes trois filles mortes, et qui furent formées du plus pur de notre sang, est donc en rapport avec l'âme de leur mère et avec la mienne. Douce illusion, ne te détruis jamais! (1) Les rapports physiques et moraux sont donc délébiles; les rapports spirituels sont indélébiles. L'esprit des êtres émanés de nous, que nous perdons par leur mort, nous reste attaché par amour, par sympathie, et même par homogénéité physique. Il n'y a rien là qui répugne à la raison. Si ces êtres, ces esprits purifiés par la mort ne se montrent pas visiblement à nos organes matériels, c'est parce qu'ils ne le peuvent pas; leur substance céleste n'est plus en rapport physique avec nous, mais toujours en rapport avec notre esprit. Nous voyons que les bêtes oublient totalement leurs petits, devenus grands ou morts. L'homme et la femme y restent attachés; une mère pleure souvent toute sa vie l'enfant qu'elle a perdu.

Les esprits vitaux, plus matériels que l'âme, dont toute la nature est imprégnée, sont aussi plus ou moins en rapport avec nous; ces rapports expliquent les sympathies, les impressions d'attachement et d'amour que nous ressentons entre vifs, et dont nous sommes subitement atteins pour certains êtres plutôt que pour d'autres, même pour un animal qui nous aime, pour une fleur que nous aimons. Cette chaîne amoureuse constitue le bonheur des âmes sensibles, philanthropiques et vertueuses, qui vivent en amour pour les autres et s'oublient elles-mêmes. Ces rapports entre êtres d'une même trempe sont tellement réels et naturels, qu'on va dix fois aux promenades, en société, aux spectacles, prévenu du désir de voir et de contempler une personne qu'on aime avant de lui avoir parlé. Les antipathies sont l'inverse de ce que je viens de dire; elles existent sans doute, mais elles sont plus souvent morales que physiques. Le tact de l'homme d'esprit consiste à savoir démêler dans l'instant ceux qui sont en rapports aimans avec lui. C'est l'instinct qui le guide, comme l'animal sait choisir l'herbe qui lui est salutaire. On peut se prévenir à faux contre quelqu'un; on ne l'aime qu'avec raison. — Et si l'on est trompé par celui ou celle qu'on

(1) Voyez le chapitre intitulé *Des talens précoces. Essais sur la musique,* vol. II, page 388. (G.)

aime? dira-t-on. — Je répons que les analogues sont multipliés à l'infini dans la nature: j'aime et ne suis pas aimé, parce que je suis en rapports avec tel être, qui est lui-même en rapports plus intimes avec un autre être. Peut-être aussi n'a-t-il rien à communiquer à personne, parce qu'il est en souffrance, dans un état maladif. Aimer, c'est donner et recevoir le plus pur de notre être; c'est un échange de substances spiritueuses qui s'échappent de deux corps aimans comme du nuage électrique. Et que peut donner l'être maladif? Son mal? Car le mal cherche toujours à fuir, à se rectifier; ce qui occasione la fièvre. C'est par un instinct bienfaisant pour nous que l'être souffrant nous refuse ses émanations: obéissons et retirons-nous s'il nous repousse; il n'est pas plus en rapports avec nous que l'enfant dont les organes n'ont pas reçu leur développement.

On sait que les gens abîmés d'humeurs peccantes mettent pour se purger de jeunes chiens dans leur lit, et que ces animaux ne tardent point à être impotens et à mourir. Voudrions-nous servir de chien médical? C'est pourtant ce qui arriveroit si on s'obstinoit à cohabiter avec quelqu'un qui veut nous éloigner par antipathie physique. Je me rappelle qu'il fut défendu à un menuisier de mon pays de Liége d'épouser une septième femme après en avoir fait périr six, qui étoient en parfaite santé en l'épousant. Monsieur purgeoit ainsi ses humeurs froides internes, et ne se portoit bien qu'en empoisonnant ses compagnes en tout bien et tout honneur. Revenons aux rapports spirituels pour clore ce chapître et ce second volume.

Ce que je vais dire n'est qu'un rêve, mais il m'est cher. Depuis la perte de mes trois filles, elles m'apparoissent constamment en rêve dans les circonstances où je suis menacé de quelque malheur. L'aînée, étant morte, vint m'annoncer la perte de sa puînée; toutes deux vinrent me consoler de la mort de la troisième qui alloit les suivre; toutes les trois m'annoncèrent une longue maladie de leur mère à l'époque critique des femmes, dont elle n'est pas encore parfaitement rétablie. Au printemps dernier (1805), à mon arrivée à l'Hermitage, elles m'ont apparu tristes et couronnées de feuilles mortes; elles avoient l'air de me dire : « Papa, tu nous oublies ». Je changeai dès le lendemain la guirlande de feuilles de chêne qui couronne

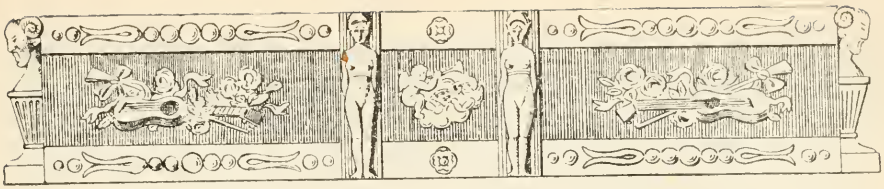
leurs trois portraits qui sont dans ma chambre, ce que je fais constamment chaque printemps en arrivant à la campagne, et que cette fois j'avois retardé de quelques jours. Peut-être aussi que ces chères enfans, mortes dans l'âge de la sainte innocence, peut-être que ces anges d'inspiration m'annonçoient des chagrins domestiques que nous redoutons, leur mère et moi. Les apparitions de mes trois filles ne sont que des rêves, je le crois. Ces trois objets sacrés sont tellement empreints dans mon âme que le temps (tout formidable qu'il est) ne peut qu'adoucir et jamais effacer l'amertume de les avoir perdus. Puissent ces rapports sensibles durer autant que moi! Puissent-ils m'annoncer une réunion future qui déjà fait le charme de mon existence terrestre! On retrouve toujours des larmes en remontant à leur source; mais ces larmes moins amères s'adoucissent par le temps, qui roule son existence éternelle, formée du passé, du présent et de l'avenir.

TROISIÈME VOLUME

DU MANUSCRIT DE GRÉTRY

CHAPITRES I A XXV

(MANQUENT)



CHAPITRE XXVI

DU SOUVENIR DES PEINES DE LA RÉMINISCENCE DU PLAISIR

L'autre jour, je pris la bêche que mon jardinier avoit laissée dans un quartier de terre qu'il labouroit ; je labourai quelques instans ; je sentis mon cœur se gonfler et mes yeux se mouiller. Qu'est-ce ? dis-je en moi-même. Alors je me rappelai mon grand-père, chez qui j'ai été élevé dans ma tendre jeunesse ; j'y labourois et j'avois cinq ou six ans.

Les philosophes ont quelque raison de nier l'existence du présent, d'autant qu'il est déjà passé quand on y arrête sa réflexion. Au souvenir des peines, à la réminiscence du plaisir ajoutez l'espérance souvent trompeuse, c'est ce qui constitue notre état présent, qui existe, quel que court qu'il soit et quoi qu'en disent les trop savans. Pour sa facilité, l'homme divise ou rassemble les parties du temps d'après ses opérations ; si l'ouvrage qui l'occupe dure un an, il regarde comme un même et seul temps celui qu'il a employé à la confection de son œuvre. Il est de même (le temps) très divisible ; chacun le morcèle comme il veut et comme il peut, en attendant que nous soyons nous-mêmes morcelés par lui.

C'est un malheur attaché à l'humanité, mais le souvenir des peines se prolonge dans l'avenir plus que celui des plaisirs.

Pourquoi ? L'homme cherche le plaisir et évite la peine, c'est à quoi il passe sa vie ; mais la recherche même du plaisir est souvent une peine pour lui ; il y met tant d'activité qu'il se donne la fièvre pour avoir du plaisir, qui souvent n'arrive pas à terme, se change en douleur au moment d'éclore, ou après qu'on l'a goûté. D'ailleurs, la pâte humaine se gonfle aisément d'amour-propre; c'est là son levain. De même que la femme est à cheval sur un petit animal qui lui fait la loi (cette idée originale n'est pas de moi), l'homme est dominé par un orgueil excessif, et il n'y a pas de quoi, car nous ne sommes riches qu'en abstractions et pauvres en positif. Cela étant ainsi, et bien constaté depuis le commencement des siècles, l'homme regarde le plaisir dont il jouit comme un juste tribut envers sa chère personne, et la peine comme une infraction à ses droits d'existence. S'il n'ose trop haut accuser la nature, qui ne lui doit rien, il accuse la société et il a raison. On a toujours parlé des besoins de la vie, de l'amour, du temps nécessaire pour élever les enfans... Comme principe de la fondation des sociétés humaines, on aurait dû ne pas oublier l'amour-propre, qui veut des témoins de ses hauts faits. L'homme dans l'isolement cherche sa nourriture, puis une femme, et puis il sommeille ; en société, il veut des admirateurs, puis il mange d'un bon appétit, fait l'amour et s'endort. Le premier est simple égoïste, il vit pour lui ; le second est égoïste double, il vit dans les autres pour lui. Rousseau a dit quelque part que celui qui n'est heureux que par son amour-propre est, à coup sûr, un sot ; en ce cas, nous serons promptement expédiés le jour du jugement dernier.

Il y a plus. Le mal nous arrive souvent en proportion du bien dont nous avons joui ou dont nous jouissons et le *vice-versa* de cette proposition s'effectue bien plus rarement. Pourquoi ? Parce que toute chance a sa réaction inévitable, physique ou morale, et quelquefois toutes les deux. Celui qui jouit peut s'attendre à la cessation de son plaisir. Le mal ? Il nous est encore plus défavorable. Il nous atterre. Il faut une force majeure pour se relever, et où la prendre quand le physique est en défaut ? En tout état, le mal suit donc une pente naturelle ; le bien est comme un bon billet gagné à la loterie, mais pour venir à notre aide il est des âmes charitables, — quelques-unes : mais en

général on fuit le malheur. Dans une journée on lui donne quelques instans ou de l'argent pour avoir plus tôt fait, le reste est pour nous par droit de préséance. Notre bonheur, c'est nous; celui que nous procurons en est l'ombre; celui que nous n'avons pas procuré, c'est un larcin qu'on nous a fait. Ce serait un beau spectacle qu'une société où chacun vivroit pour un autre; aux mœurs près, ce seroit la troupe des amans de Sparte ressuscitée. C'est, dira-t-on, ce que font nos amoureux. — Oui; mais les tourmens d'amour, la jalousie, la coquetterie, la rage d'aimer et d'être aimé quand on ne l'est pas ou qu'on ne l'est plus, et la satiété, l'épuisement qui suit les passions fortes et qui rembrunit tout à nos yeux, jusqu'à notre blonde maîtresse... L'amour n'est qu'une maladie fiévreuse, qui se guérit par la jouissance comme la fièvre intermittente par le quinquina. Est-ce là le bonheur? Non. Il n'y a que du bonheur et du plaisir acheté par beaucoup de peines. Les foibles sont dupes de l'amour; les forts secouent son joug autant qu'ils peuvent; le foible pleure, soupire aux genoux de sa belle; le fort se cache pour pousser ses hurlemens solitaires; la femme amoureuse qui, par pudeur, n'ose se déclarer la première, pleure et s'enfuit. Encore une fois, est-ce là le bonheur? Non. C'est une obéissance, une observance forcée à la grande loi de nature. L'amour est une flamme qui échauffe, qui éclaire, qui fait vivre et mourir. Produire un être, c'est diminuer le sien; la génération et la dégradation de toutes choses sont là. Génération, c'est feu, mouvement, amour ou homogénéité. Dégradation totale, c'est privation de mouvement, de chaleur ou d'amour, c'est usure de forces vitales, c'est hétérogénéité. Alors, repos ou mort est nécessaire; c'est-à-dire nouvelle fabrique, nouvelles combinaisons et nouvelle vie qui se préparent entre les substances et qui s'effectuent toujours, plus tôt ou plus tard. Génération, c'est arriver pour aller en avant; dégradation, c'est diminuer pour être refait, être mis à neuf. D'après son germe bien placé, tout croît, tout prospère: arrivé au terme du dernier développement, tout rétrograde. C'est là la géométrie physique de la nature. Cette règle est générale, depuis le rocher de granit jusqu'à l'homme.

L'espérance est le joujou humain et, je crois, de tout ce qui sent. En courant après le bonheur, nous rencontrons la

mort; c'est le *ah! ah!* au bout de l'allée. En comparant la vie de l'homme aux couleurs, on pourroit dire : son printemps est rose, son été rouge, son automne jaune, son hiver noir, et puis plus rien. Un médecin allemand disoit ceci, et il avait raison : A 20 ans, on tue le plaisir, à 30, on le goûte, à 40, on le ménage, à 50, on le cherche, à 60, on le regrette. Mais combien de nuances, de modifications d'existence n'y a-t-il pas entre la génération et la dégradation des choses, c'est-à-dire entre la vie et la mort? D'abord les climats qui se bonifient ou se détériorent, et c'est la plus notable des influences, parce qu'elle correspond à tout. Il ne faut qu'un mouvement du soleil pour changer tous les climats; alors tout change en bien ou en mal. Il n'est point de *statu quo*, ni en morale, ni en politique, ni dans les sciences et les arts. Quand la nature change, ses dérivés changent forcément avec elle, à moins d'une force opposante. Tout se met en harmonie avec le climat; il n'est pas plus possible de transporter les mœurs, ni les facultés plénières d'un climat dans un autre que d'y transporter le climat lui-même ; on ne peut prendre des mœurs lointaines que ce qui nous convient, en les modifiant à notre manière d'être. Outre l'influence du climat qui agit sur nous, nos institutions changent encore par la raison que tout augmente ou décroît et qu'il n'est de *statu quo* en rien; qu'il n'est point d'existence sans mouvement et que tout mouvement déplace. Mouvement, c'est vie; vie, c'est user, c'est usure, soit qu'on aille vers l'apogée ou qu'on le quitte.

Il est trois sortes de vies : existence végétale; existence végétale et sensible; existence végétale sensible et raisonnable : c'est celle de l'homme. Outre l'impulsion du physique, le moral agit encore sur lui-même dans l'état d'ignorance, il cherche à s'instruire. Tout est leçon pour son impatience; à moitié instruit, il brûle d'acquérir encore; instruction plénière (rapport à ses facultés) lui laisse apercevoir combien il est loin de tout savoir. Cependant, se sentant déçu et au bout de sa carrière, et le mouvement intérieur continuant toujours, il faut qu'il descende, ne pouvant plus monter. C'est la grande roue qui tourne et qui tournera tant qu'il plaira à Celui qui ordonne ou qui a ordonné qu'ainsi soit. Voilà cependant ce que dans l'homme on nomme improprement inconstance : ce n'est que besoin d'agir dans un

sens quand il ne peut agir dans un autre; il descend quand il ne peut plus monter parce que le *statu quo* lui est impossible, le mouvement étant continu.

Dans les sciences et les arts, si les choses ne changent pas dans le fond, elles changent dans la forme; ceci dit pourquoi les productions qui n'ont que la façon sans principes naturels, ou dont le principe est faux rapport à l'ensemble, se perdent dans le temps, et que celles qui sont vraies restent et resteront même en changeant de forme. La musique de Rameau, souvent bonne par le fond harmonique, a vieilli dans le style; qui empêche de la rajeunir? Montaigne, Molière se servent d'expressions devenues indécentes depuis qu'on ne dit plus ce qu'on pense et qu'il faut que chaque chose ait trois noms; qui empêche d'en substituer d'autres? Prenez, au contraire, une œuvre surannée, sans fond et sans idée: c'est du fumier et rien de plus. On a souvent dit que le langage épuré d'une nation prouve en faveur de ses mœurs. On a dit aussi que plus l'homme est corrompu, plus il affecte en public d'être blessé par des expressions libres. Ces deux propositions étant contradictoires, laquelle faut-il adopter? Toutes deux, je pense: les mœurs pures inspirent des expressions qui leur sont propres, et les hommes corrompus, l'étant par le mensonge, savent, comme j'ai dit, parler d'une manière en pensant de l'autre. Corruption, c'est maladie, et peu de chose blesse un malade. L'homme de bonnes mœurs est sain de corps et d'âme; sa force résiste aux égratignures qui font crier le foible; mais il y a plus, et je pense qu'encore ici notre dernière proposition influe aussi sur les langues qui se perfectionnent et se détériorent par le besoin qu'ont les hommes d'innover. Le vieillard a beau crier contre l'innovation, il a beau dire que de son temps tout étoit mieux qu'aujourd'hui, la jeunesse (c'est là qu'est le mouvement) va son train; pis ou mieux, il faut qu'elle agisse: pour elle, le *statu quo*, c'est la mort. On se plaint de la pauvreté de chaque langue, parce que dans quelque langue que ce soit on ne peut tout exprimer; reste à savoir si ce qui manque dans une ne se trouveroit pas dans l'autre. Peut-être bien! Mais que d'expressions antiques et surannées, que d'expressions étranges il nous faudroit adopter! Et n'importe. Pour être complète, il faut qu'une

langue ait les moyens de tout dire, voilà sa règle principale. Faut-il dire crûment les saletés comme nos anciens? Je n'en vois pas la nécessité et je trouve, au contraire, un avantage à métaphoriser en pareils cas. Le style poétique jette une espèce d'encens sur tout ce qui ne flaire pas comme baume. Il convient merveilleusement à tout ce qui est haut ou bas et dans certaines matières on entend que de reste, il n'y a pas de mal d'en voiler la moitié.

Le style métaphorique ou poétique sert à la gravelure comme la noblesse à un personnage immoral. Soit dans le monde, ou au théâtre, la noblesse dans les manières, la générosité et la bravoure atténuent l'immoralité par le brillant de leur vernis: un don Juan pris dans la lie du peuple ne seroit pas plus supportable qu'une courtisane sans beauté. Revenons aux langues.

On se plaint, avons-nous dit, que les langues sont pauvres et qu'elles manquent chacune d'expressions pour rendre les idées d'une autre langue. Si un pays manquoit de beaucoup de denrées et que, par le commerce, il eût la liberté des échanges avec ses voisins, ne seroit-ce pas sa faute s'il restoit dépourvu? Il en est ainsi des langues. L'Académie française, qui peut regarder notre langue comme ayant remplacé, dans les sciences, les langues grecque et latine, s'est-elle occupée du seul procédé qui puisse donner à la langue française l'universalité des expressions? J'en doute. Il faudroit, ce me semble, pour rendre notre langue aussi riche que possible, emprunter, de toutes les langues, et même des idiomes populaires qu'on nomment patois, toutes les expressions que nous n'avons pas et qui nous sont nécessaires. Que de mots expressifs dans Rabelais, Amyot, Montaigne, que nous dédaignons comme surannés! Que d'expressions grecques, latines, angloises, allemandes, russes, turques, espagnoles, italiennes!.. Enfin, dans tous les idiomes des pays qui nous sont connus, que d'expressions qui nous manquent! On se moque du néologisme qu'enfanta notre Révolution; cependant, je crois que toutes fois qu'un mot clair et net peut épargner une circonlocution, on fait bien de s'en servir; je crois aussi que toute expression nouvelle est bonne si elle dit plus que l'ancienne qu'elle remplace. Le dépouillement

auquel toutes les académies de l'Europe pourroient concourir étant confectionné, c'est seulement alors que tous les sentimens, toutes les idées auront une signification matérielle ; c'est alors qu'on ne dira plus que notre langue ne peut rendre telle idée conçue dans une langue étrangère. Si j'ai dit qu'il falloit pour cette opération recourir aux divers dialectes, même populaires, c'est que le jargon liégeois, qui me revient souvent dans la mémoire après 50 ans d'absence de mon pays natal, me présente des expressions originales que je ne puis traduire ni en italien, ni en français, ni en latin. Outre les expressions morales, il est dans chaque idiome des mots techniques qui nous sont peu connus. L'autre jour, à l'Institut, on faisoit l'énumération des armes antiques. Ajoutez, dis-je, *crainekin*, espèce d'arbalète dont, à Liége, les enfans se servent encore pour tirer au blanc. On envoya prendre le plus vieux dictionnaire et l'on trouva : *crainekin* « qui servoit à combattre à travers les craineaux » (1).

Si les mots techniques se trouvent dans les dictionnaires de tous âges, les expressions morales et sentimentales sont chez les diverses langues ou dans les dialectes : recherchons-les dès qu'elles nous manquent. Les pays chauds, tempérés ou froids, les montagnes, les plaines, les forêts inspirent à leurs habitans des sensations différentes et des expressions pour les rendre.

Outre les deux mouvemens de progression et son contraire dont nous venons de parler, et qu'on pourroit comparer aux deux mouvemens du cœur, il est une autre contrariété dans l'homme ; il semble composé de tout un peu, et alors sa moralité doit être aussi mobile que son physique. Je connois un homme (il y en a mille) qui est presque faux et presque véridique, un peu athée et un peu dévôt, un peu libertin et un peu honnête homme, fier dans ses discours et bas dans ses actions... En voilà assez pour ne pas le nommer. Un tel caractère, si c'en est un, est élastique comme gomme ; c'est une selle à tous chevaux, à peu près comme une fille publique. Comment trouver l'unité dans l'homme, s'il est si communément plusieurs dans un ? Est-ce par l'éducation qu'on le fixera ? Qu'on ait donc grand soin de savoir en quoi il est bon ou le meilleur, car sans

(1) Grétry a orthographié *craineaux* pour *créneaux*. De même le mot liégeois s'écrit indifférement *crainekin* ou *crènekin*.

cela on le poussera à gauche quand il devroit rester à droite. Si quelqu'humeur le corrode, il sera dur, entêté; si l'humeur douce prédomine en lui, il sera tendre, calme et mou ; s'il reste entre les deux, il ne sera ni l'un ni l'autre complètement, ou tous deux tour à tour, selon que le vent soufflera sur ses nerfs. Oh! combien l'homme a besoin d'institutions! Qu'il a besoin d'arc-boutans qui le soutiennent de droite et de gauche, devant et derrière! Ces soutiens sont dans la raison perfectionnée. Quand arriverons-nous au perfectionnement de la raison? Depuis que le monde existe, ne devrions-nous pas être à bout de cette grande affaire? Oui, mais il est tant de causes premières et secondes qui s'y opposent! Les causes physiques sont les phénomènes de la nature, qui bouleversent la terre et qui souvent la régénèrent quand nous crions miséricorde; celles morales font les guerres et les révolutions politiques; il semble que nous ne puissions avancer sans reculer ensuite. Il semble qu'une fatalité se joue des efforts des humains. De même que la vertu ne s'élève qu'à travers la corruption des vices moraux, de même la raison, pour se perfectionner, a à vaincre l'ignorance, l'amour-propre et la prétention obstinée de demi-savans qui ne voyent qu'en petit parce qu'ils ne peuvent embrasser une proposition entière. L'homme est donc trop assujetti aux causes physiques et morales pour pouvoir établir mathématiquement une règle de direction vers le perfectionnement. Il est trop souvent forcé de s'arrêter au milieu de ses élans et d'agir d'après les circonstances imprévues plutôt que d'après soi-même. Il n'est que la nature qui fasse tout bien, parce que le mal individuel ne préjudicie pas à la masse et que là souvent se trouve le bien général. Il est presque aussi difficile de faire coïncider le moral général avec nos desseins particuliers que de résister au physique qui nous maîtrise. Combiner tous les incidens et accidens qui peuvent survenir pendant le cours d'une affaire pour la conduire au terme prévu est impossible ; mais, outre la marche naturelle de l'affaire qu'on projette, se servir de tous les incidens qui surviennent chemin faisant pour aller à son but, c'est agir comme la nature qui profite de tout. Mais, enfin, le moment arrive où l'homme est à quia ; où toutes ses combinaisons lui deviennent inutiles. La nature, au contraire, sort

toujours triomphante de ses opérations ; quoiqu'elle fasse, c'est toujours bien pour elle ; bonne à elle, son égoïsme se montre en totalité dans l'homme, et en détail dans les animaux : empêcher un chat, une araignée de dévorer l'insecte qui va leur servir de pâture est impossible, comme de conjurer l'orage qui gronde sur nos têtes. L'amour-propre dans l'homme n'est qu'égoïsme dissimulé. A-t-il aussi son mouvement progressif et rétrograde ? Pourquoi pas? Puisqu'il s'oblitère par les connoissances approfondies, c'est une preuve que son trône est l'ignorance. C'est un sens de plus, un chatouillement moral que la nature a donné à l'homme : l'animal se revenge si on le frappe ; chez nous, c'est moins le mal physique qui nous offense qu'une humiliation toute morale. C'est donc la raison qui nous donne l'amour-propre, et c'est lui qui nous fait déraisonner avec tant de complaisance. Il se modifie selon le degré d'instruction et selon le tempérament.

L'amour-propre est atroce chez l'homme sauvage. S'il est ignorant sociétaire (1), on ne voit en lui que bêtise et prétention ; s'il est à moitié instruit, il est (selon son caractère) audacieux et timide à l'excès ; souvent il cherche de plus ignorans que lui, avec lesquels il tranche du docteur. S'il est véritablement instruit, il s'aperçoit que l'amour-propre n'est qu'une maladie provenant de foiblesse à laquelle il oppose sa force ; il prend en pitié les travers de cette maladie native dont sont atteints ses semblables ; et, quant à lui, si on ne l'humilie, il ne s'en fait plus accroire. Le meilleur homme possible est donc celui qui sait le mieux son affaire, qui comprend que chacun a des dispositions particulières à certains talens dont lui n'a qu'une première notion. D'ailleurs, l'amour-propre est poussé ou retenu par la constitution physique et individuelle. Dans l'homme doux, tranquille et timide, l'amour-propre est mollement enveloppé, mais il existe. Dans l'homme sanguin, il est violent et se calme après l'orage. Dans le bilieux atrabilaire, il est atroce, dissimulé et ne pardonne jamais, même après avoir écrasé sa victime. On vante l'égalité d'humeur dans l'homme ; rien n'est plus propre que l'instruction pour arriver à cet équi-

(1) Pour : vivant en société.

libre. Au physique, égalité d'humeur dit tout ; c'est-à-dire qu'aucune humeur ne domine, à moins qu'une passion, un mouvement violent ne la fomente (il est probable que chacune de nos humeurs coïncide avec une de nos passions) ; c'est ainsi, je pense, qu'étoit Socrate. A force de se régenter, de se contenir, l'homme assujettit ses humeurs physiques au joug moral ; les petits tyrans disparoissent peu à peu, l'égalité d'âme s'établit, pourvu que nul excès ne s'y oppose.

Il est des balances pour peser les liqueurs ; n'en pourroit-on trouver pour peser l'amour-propre ? On parle souvent de la connoissance du cœur humain, du don si précieux de cette connoissance que la nature ne donne qu'à si peu de gens. Elle est là ; c'est par l'amour-propre, si l'on pouvoit le peser, que nous verrions à nu ce qui se passe dans l'homme qui, quel qu'il soit, jeune ou vieux, ignorant ou instruit, né sous un des pôles ou sous la ligne, en a toujours assez pour être aperçu, pesé, et nous dévoiler par là le fort et le foible de son être. Quel qu'instruit, de quel que rang que soit un homme, on ne risque rien en le flattant. Si le flatteur est ignorant, il me considère sur parole, se dit-on, il en a plus de mérite, il est l'écho du bruit de ma réputation. Nous n'aimons pas le chien qui nous aboye ; nous aimons mieux celui qui nous caresse. De quel que part qu'il vienne, nous n'avons pas assez de force pour dédaigner l'encens qu'on nous envoye et, chose étonnante, moins le talent dont on nous loue est fondé en preuves, plus l'amour-propre s'exaspère aux doux accens de la louange. Par exemple, nous ne connoissons Dieu que par les merveilles de la nature ; eh bien ! les prêtres, quand on les laisse faire, sont les dominateurs du monde. Les poètes n'existent qu'en fictions aimables ou terribles : leur amour-propre est *in excelsis*, comme leur imagination. Celui des autres artistes est moins exalté, mais aussi chatouilleux. Le peintre a plus d'exaltation que le sculpteur et l'architecte ; le musicien autant que le poète, dont il rend les idées. L'amour-propre du savant en principes physiques est traitable, mais ne lui parlez pas de l'avantage des arts de pur agrément, il exciteroit son sourire. Pour lui, la vérité est dans A plus B et les plaisirs plus ou moins que naturels sont des abstractions.

L'ouvrier travaille trop pour l'argent qu'il gagne, cet intérêt détourne l'amour-propre de son attention ; cependant, voyez-le le dimanche à la taverne, vous entendrez le dénombrement des prouesses de sa semaine. L'amour-propre des femmes est principalement fondé sur leur beauté ; qu'est-il de plus fragile? Sur les faveurs qu'elles nous accordent ; qu'est-il de plus singulier? Mais la valeur infinie que nous y attachons leur fait croire aisément que nos hommages leur sont dûs plus par droit de nature que par droit de conquête. C'est en raison de notre avidité pour elles, en raison du délire occasionné par une passion tragi-comique telle qu'est l'amour, qu'elles apprennent ce qu'elles sont et qu'elles sentent ne pouvoir attacher trop de prix à leurs faveurs. Caton aux genoux d'une petite fille seroit un tableau qui réuniroit les extrêmes de la force soumise à la foiblesse ; mais la nature, la philosophie n'y verroient que l'homme contraint par un pressant besoin.

Ce qui prouve le plus sur nous l'empire des femmes, c'est de nous faire renoncer à notre amour-propre pour les obtenir ; mais l'homme victorieux se relève après avoir fléchi, et la femme garde l'empreinte de la puissance du sceptre viril. Nulle femme ne doit se rappeler sans une espèce de confusion les momens où, subjuguée dans tout son être, il ne lui reste que la faculté des soupirs. Si d'abord elle résiste, c'est pour doubler nos forces ; si elle s'abandonne ensuite, en victime immolée, c'est que sa résistance égaleroit ou surpasseroit nos facultés décroissantes. L'évanouissement est le voile de la pudeur aux abois. Quel reproche peut-on faire à l'être qu'on croiroit inanimé, s'il ne conservoit et son cœur et sa tête?

En général, c'est tout faire qu'habituer l'homme à renoncer à son amour-propre. Depuis les coups de bâton que reçoit le serf jusqu'à l'obéissance servile du courtisan, l'amour-propre est également soumis par différentes causes. Le courtisan obéit pour commander à son tour; s'il est plat valet à la cour, il est aussi plat despote avec ses inférieurs. L'homme digne de son nom ne laisse prendre aucun ascendant sur lui par qui que ce soit, mais il dédaigne le dévouement trop absolu de ceux-mêmes qui voudroient se soumettre à ses volontés. Compatissant avec l'imbécillité, indulgent avec les sots, fier avec l'homme de

mérite ou puissant qui s'oublie, sachant envers lui-même réprimer les écarts fortuits de son amour-propre... son initiation avec la nature lui dit que chaque donnée a son résultat aussi sûr que la solution des proverbes populaires qui ont traversé plusieurs siècles pour arriver jusqu'à nous. L'expérience en toute chose est préférable au raisonnement ; on a raisonné cent fois pour expérimenter ; mais, avant l'expérience, le raisonnement n'est qu'une recherche, non confirmée. « Un bonheur ne va pas sans l'autre », dit le proverbe, et il dit de même du malheur. Il n'est pas plus étonnant qu'après une victoire on en recueille les fruits, qu'après une défaite l'armée fuie en déroute. Dès que le malheur existe en nous, c'est pour enfanter des monstres accablans.

Le bonheur, au contraire, ouvre les voies à toutes les félicités, autant de notre part que de celle des autres. Les rayons de la gloire nous éclairent ; les ténèbres nous absorbent. Malheureux, on nous abandonne ; heureux, on accourt nous embrasser comme favori de la fortune. Est-ce par amour du prochain que nous aimons les heureux? Non, c'est parce que leur bonheur peut rejaillir sur nous, et cela n'empêche pas l'envie de se mêler à nos félicitations. L'amour-propre joue encore ici son rôle : il change le fiel en nectar dans les veines de l'homme heureux ; il pèse en masse de plomb sur le cœur de ses victimes. L'amour-propre couronné d'un succès établit l'aplomb dans la conduite ultérieure de l'homme de mérite ; chacun, par des hommages, lui donne l'ardeur nécessaire pour en obtenir un second : c'est ainsi qu'un bonheur est naturellement suivi d'un autre. L'amour-propre blessé par un non-succès, éloigne de nous tout ce qui pourroit contribuer à relever nos forces : perte de courage, de repos, de sommeil et de santé. Nul encouragement de la part des autres, car les consolations d'autrui, les complimens de condoléances sont tels qu'ils abaissent plus le courage qu'ils ne le relèvent, à moins qu'ils ne soient vrais, énergiques et bien placés. J'ai vu dans une église de Rome un chanteur nouveau venu imposer de telle sorte au premier chanteur du pays, que ce dernier restoit sans facultés et chantoit comme un écolier. Pendant une ritournelle, un vieux musicien de ses amis sortit de sa place et vint lui dire à

l'oreille : « *Ramentati che sei mazzanti* ». Ces paroles firent sur lui l'effet d'une commotion électrique, il reprit courage et surveilla son rival. — En général, on peut remarquer que, soit au physique, soit au moral, une bonne ou mauvaise chance est presque toujours suivie d'une chance pareille. Au physique, on ne fait guère de faux pas sans risquer de se rompre le cou ; au moral, les malheureux n'ont point d'amis, dit le proverbe. Musiciens, compositeurs : remarquez que vous ne faites guère une faute de prosodie, qu'elle ne soit immédiatement suivie d'une autre.

Me voilà, ce me semble, bien loin de ma première proposition (du souvenir des peines ; de la réminiscence du plaisir), mais comme tout est peine ou plaisir dans le monde (car la passive indifférence ne mérite pas d'être comptée), je ne pouvois guère m'écarter de mon sujet. Les passions fortes, telles que l'amour et l'amour-propre, ont des rapports qui se représentent partout. La Rochefoucauld a écrit un livre de maximes sur ces deux passions, et cent volumes du même genre ne suffiroient pas. Plus un sentiment est profond et inné, plus il tient au physique et au moral. L'amour embrasse le monde. (Puissions-nous nous embrasser de même par amour !) Sa force est extrême et sa métaphysique est immense ; là est le grand ressort de la société, avec lequel la législation fera tout et sans lequel elle ne fera rien. Les femmes savent à merveille combien peu de choses, dans le physique et le moral de l'amour, nous enflamme ou nous refroidit jusqu'à l'insensibilité, jusqu'au dégoût. Il ne faut qu'un coup d'œil pour nous rendre amoureux ; mais aussi, un rien, une faute de langage, une chute en dansant ou en marchant, une fâcheuse exhalaison, même étrangère à la personne qu'on a soupçonnée un instant, un tic désagréable... peuvent détruire le charme prêt à s'enraciner. C'est l'arme favorite de la rivalité entre femmes ou des amans rebutés que de révéler ces sortes de désavantages. On savoit qu'une jolie femme ne pouvoit vaincre l'habitude qu'elle avoit contractée de sucer ses lèvres, ce qui faisoit entendre un sifflement aigu. Un méchant, dépité de ne pouvoir lui plaire, imagine de clouer une forte épingle dans une boîte découverte qu'il avoit en poche et, partout où il rencontroit son inhumaine, il

pinçoit de cet instrument de vengeance qui rendoit le même son que le sifflement des lèvres. Ainsi persécutée, il la fit enfin s'évanouir dans une assemblée. J'aime ce mot d'un peintre à une femme qui, prenant séance pour faire son portrait, resserroit sa bouche de plus en plus : « Ne vous gênez, pas, Madame ; si vous le désirez, je ne vous en ferai pas du tout. » Mais s'il faut peu de chose pour éloigner les amours, il ne faut qu'un coup d'œil pour être engagé dans les filets du dieu malin. Que de choses il y a dans le regard humain ! Il y a là une métaphysique entière ! C'est l'œil surtout qui nous distingue des animaux. Dans les regards de l'homme, il y a, comme en musique, expressions de tous genres, modulations et rythmes. — L'œil de l'homme vaut à lui seul tous les yeux, même celui du lynx. L'étude physico-morale des yeux seroit peut-être plus déterminante que celle des crânes dont on s'occupe maintenant en Allemagne pour expliquer les passions (1). Depuis l'innocence jusqu'à la tyrannie, quelle échelle de regards célestes ou monstrueux ! Un regard nous rassure. Les yeux, dit-on, sont le miroir de l'âme : que de vilaines âmes il y a donc, et que d'âmes louches !

On voit des yeux fins, fourbes, sévères, audacieux, pieux, innocens, criminels, hardis, poltrons, hardis et poltrons tout à la fois... Il y a de quoi se perdre. Il n'y a point de lunettes qui puissent dévoiler clairement les intentions clandestines de ces faux témoins, et il n'en faut pas du tout pour lire dans les yeux de l'innocence et de la probité sainte l'expression de la vérité. Nous ne sommes trompés par les regards des autres que par notre amour-propre : on croit plutôt être aimé que haï, et souvent ce n'est ni l'un ni l'autre; c'est par intérêt personnel qu'on nous fait les yeux doux. Pour revenir encore à notre affaire, disons que la nature est une mère prévoyante et bonne ; il y a, pour tout, compensation entre le bien et le mal. — J'ai dit, au commencement de ce chapitre, pourquoi les peines se prolongent dans l'avenir plus que les plaisirs ; cependant, ceci demande une

(1) Les doctrines phrénologiques du docteur Gall furent produites à Vienne en 1797 et professées par lui dans les principales villes de l'Allemagne, où elles soulevèrent de vives polémiques. On sait que Gall prétendait connaître et expliquer les dispositions intellectuelles et affectives d'un individu par la seule inspection de son crâne.

restriction. Pour certains caractères mélancoliques, passé, présent et avenir, tout est peine. D'autres caractères, plus joyeux, oublient par les larmes du présent le passé trop incommode, pour se rappeler les délices du plaisir. En général donc, si l'image des peines se conserve dans notre souvenir pour les raisons que j'ai dites, je crois aussi que, par intérêt pour nous, le mal s'adoucit plus radicalement que le bien dont nous aimons à conserver les stigmates, encore par intérêt pour notre chère personne. C'est avec plaisir et même un peu de honte, que nous sentons nos anciennes peines adoucies et presque effacées par le temps; c'est encore avec plaisir que nous nous rappelons nos réjouissances passées; cette perspective morale est toute à notre avantage. Il semble que les petites peines de la vie se perdent avec les filamens nerveux de la jeunesse, qui ont été les agens physiques de ces peines. Dans l'âge avancé, il ne reste que des organes endurcis; aussi fait-on le tour de la vie passée fort en raccourci. Quelques époques nous sont présentes, voilà tout : nos premières amours, notre mariage, s'il fut d'inclinations réciproques; notre premier succès dans l'emploi que nous professons, voilà l'itinéraire de la vieillesse, se rappelant le voyage de la vie; le reste disparu pour toujours, avec l'extrême sensibilité des nerfs. L'activité de sentiment est à la jeunesse ce que le souvenir est pour la vieillesse : l'une possède et jouit, l'autre se rappelle ses anciennes jouissances. Il est dans le monde physique trois sortes de sensibilités comme trois sortes de vie : sensibilité passive dans la plante; active dans la brute; passive, active, comparative et judicieuse dans l'homme. L'insensibilité est le remède à tous les maux, mais aussi l'obstacle de tous les biens : c'est le néant de la vie. Se priver entièrement du bien pour se garantir du mal est une folie qui ressemble à celles des prêtres payens qui se débarrassoient de leur virilité pour être chastes (1). Il faut que le mal existe pour que le bien soit; ils

(1) Les Galles, prêtres de Cybèle. D'après la mythologie phrygienne, Cybèle (ou Rhéa), personnifiant la Terre, avait pour amant un dieu efféminé, Attis (Atys ou Aty), qui personnifiait le Soleil. La fête de ce dieu se célébrait au printemps. Le troisième jour, les Galles, au paroxysme de leurs exercices orgiastiques, s'enlevaient les organes de la génération en l'honneur de Cybèle et pour imiter Attis, que la tradition disait avoir immolé sur l'autel de la Science toutes les joies de la vie. Lucien de Samosate a raconté en grands détails les cérémonies de ce culte étrange (*Sur la déesse syrienne*, p. 15 et suiv.). Voyez aussi Catulle, *De Aty*.

sont les deux extrêmes du cercle moral qui se touchent et se combattent. Ils sont aussi les deux extrêmes physiques, puisque mourir aujourd'hui, c'est sous une autre forme rajeunir demain. Le mal et le bien seroient confondus si la nature n'avoit posé des bornes partout. La nature crée ou a créé les germes par l'ordre d'un maître, ou l'ordre est forcément dans la création, sans quoi il n'y auroit que confusion, ou plutôt, dès longtemps, tout auroit fini et seroit retombé dans le chaos. Il faut que les substances matérielles ou spiritueuses aient une faculté (on ne conçoit rien sans faculté et quelquefois plusieurs). La faculté matérielle, quelle qu'elle soit, prend une forme qui lui est analogue : polie, si la matière est douce, pointue, si elle est acerbe... Toutes les substances entre elles se recherchent, ou s'évitent, ou sont neutres, c'est-à-dire qu'elles s'attachent ou ne s'attachent pas les unes aux autres. Donc tout est amour, ou haine, ou indifférence entre elles. L'impulsion donnée par le soleil les agite ; elles se rencontrent et celles qui s'aiment s'unissent. Mais celles qui n'aiment point ne sont pas inutiles ; elles sont aimées et entraînées par celles qui ont trop d'amour et de facultés : tel le libertin aime la virginité et l'innocence, il recherche l'humeur douce pour calmer la violence de ses humeurs. L'union des substances amoureuses forme un individu qui a proprement l'instinct de ses substances prédominantes. — Est-ce là la vie ? — Oui. — Comment se conserve-t-elle ? — Par l'incorporation de mêmes substances nutritives dont nous sommes faits. — Pourquoi cette manie ou cet instinct de donner la vie ou de produire son semblable ? — Par attraction ou amour entre nos substances et celles de l'objet aimé. — D'où nous vient le germe ? — De notre nature même : on ne peut exister sans germe. Depuis le premier couple jusqu'à celui qui s'unit actuellement, c'est dans toutes les espèces le même germe partagé entre deux êtres de sexes différens qui s'est perpétué et se perpétuera. On ne peut exister sans germe, ai-je dit ; mais s'il est défectueux, monstrueux, il ne produit plus ; cet ordre est de rigueur pour que rien ne puisse se détériorer absolument. Un peu, passe ; plus loin, il y a borne. — D'où vient cette limitation d'instinct et de facultés dans chaque espèce, puisque toutes les espèces sont formées de même substance ? Des germes qui

diffèrent entre eux et qui font que nous sommes renfermés dans un cercle d'où nous ne pouvons sortir. — Pourquoi, encore une fois, puisque nous sommes tous, gens et bêtes, composés de même nature? Même matière, oui, mais organisés diversement.— D'où viennent les organes? — Du germe, comme je l'ai dit. — Les germes se recréent-ils; s'en forme-t-il de nouveaux? — Je ne le pense pas; le maître est trop grand pour avoir rien oublié. C'est donc un maître qui a dit : Que tout soit selon ma volonté, que tout obéisse à la nature que j'ai douée de telles facultés! — Oui, et, quoique le cercle de notre intelligence n'aille pas jusqu'à cette conception, parce que là, surtout, il y a borne, nous concevons mieux une chose faite par ordre que nous ne concevons une chose merveilleuse existant par elle-même. — Et depuis quand l'ordre est-il donné? — Depuis toujours. — Cette idée de l'infini est terrible à concevoir. — Pas plus que les nombres, comme je l'ai déjà dit. On peut toujours ajouter des nombres à quelque nombre que ce soit; l'unité elle-même est une image de l'infini; rien avant, tout après (1). Mais la bête et l'homme sont-ils de même nature? — Ils ne sont pas plus comparables que un l'est à cent mille; non par la force matérielle des muscles, dont celle de certain animal équivaut aux forces réunies de cinquante hommes, mais par la supériorité de l'intelligence et de l'activité d'instinct, qui, toujours, dans l'homme, lui font devancer l'action par la pensée! Il a beau être limité dans ses conceptions, ses désirs restent sans bornes. Il sait qu'un jour, terrassé sous la faulx du temps, il restera sans vie; la mort n'est pour lui que le présage d'une autre vie : trouver la vie dans la mort est un chef-d'œuvre de métaphysique, si ce n'en est un de l'amour-propre.

Point de *statu quo* pour l'homme; il monte, descend, remonte encore, se perd et se retrouve et, par ordre suprême, tout est *statu quo* dans l'instinct de la brute. Non, point de repos pour l'homme; son instinct sans bornes le promène tour à tour dans les cieux, sur les mers et dans les entrailles de la terre; souvent en se perdant dans ces vastes domaines de la nature,

(1) Grétry revient à diverses reprises, dans ses *Réfléxions*, sur ce sujet de l'infini et de l'éternité, qui lui inspire des idées tantôt ingénieuses, tantôt assez vagues et même contradictoires. — Cf. notamment son deuxième volume, chap. XXII, XLIV et LXXI.

mais enfin toujours contraint de chercher au-delà de lui-même. Les dictionnaires d'histoire naturelle, après avoir raisonné sur l'instinct des bêtes, pourroient en fixer l'étendue comparative par des cercles toujours croissans à mesure que telle espèce montre plus d'intelligence que celle qui l'a précédée (ainsi qu'on le voit dans la figure qui est à la fin de ce chapitre); mais le cercle de l'homme, si éloigné des autres cercles, marqueroit combien l'intelligence humaine est au-dessus de tous les instincts des bêtes condamnées au *statu quo*, malgré leur finesse et leur ruse, toujours à peu près les mêmes dans chaque espèce.

CHAPITRES XXVII A XXIX

(MANQUENT)

CHAPITRE XXX

LE MALHEUR DE L'HOMME EST DE N'AVOIR QUE DES DEMI-PASSIONS

Le lion, le tigre, les bêtes féroces et toutes les bêtes en général sont décidées dans leurs goûts et leurs passions, parce que l'instinct seul les domine. La raison et, plus souvent, les demi-raisons contrarient l'instinct de l'homme, et de là ce conflit de volonté qui sans cesse dit : *il faut, il ne faut pas.* L'homme seul est donc vacillant ; est-ce la faute de la nature ou de la société ? La nature veut que les passions se satisfassent ; c'est elle qui parle en elle ; tant pis pour le foible, tant mieux pour le fort. La société veut que chacun se modère et se soumette également aux loix. La modération est donc l'état le plus désirable pour l'homme social ; elle a beau être la source des dissimulations et des perfidies, celles-ci sont moins funestes qu'une tuerie générale et continuelle. Ulysse le menteur est préférable à Cartouche l'assassin. Après cela, serons-nous étonnés que tant de gens s'écrient : « Quel triste et funeste présent que la vie ! » Le sauvage ne dit pas cela. Il agit par impulsion de son instinct, ne raisonne que dans les occasions urgentes et cesse de raisonner aussitôt qu'il est sans besoins. Les demi-passions donnent les demi-talens ; de là, les erreurs philosophiques, physiques, morales, politiques et religieuses ; de là, les haines

entre savans, entre artistes. « Qu'as-tu fait aux dieux, toi, pour réussir mieux que moi, dit l'homme médiocre à l'homme habile ? » — Qu'a fait cette pomme, dirai-je à mon tour, pour être délicieuse quoique née à côté d'une autre qui est amère ? La cause de ces différences est naturelle et non introuvable. Tout ce qu'on peut dire, c'est : *Gaudeant bene nati !* Mais, dira-t-on, on peut avoir passion forte et demi-talent. Non, ce n'est pas passion forte, c'est force amour-propre qui donne l'envie de se distinguer. L'amour-propre est une passion sans doute, mais elle agit souvent sans permission de l'instinct ; c'est un père libertin qui viole son générateur. Quand on possède les qualités requises d'un talent, il suffit de se mettre en fièvre, et l'on sait si les facultés nécessaires nous sont refusées totalement ou à demi en se fatiguant. C'est une fièvre contraire à la chose, une fièvre exotique qui nous saisit, car il faut bien que la fièvre nous vienne quand on la provoque fortement. Aussi l'homme médiocre ne trouve point ce qu'il veut ; c'est ce qu'il ne faudroit pas qui se présente, et cette production (car c'en est une telle quelle) ne réveille dans les autres que des sensations confuses, parce que l'auteur a travaillé dans le chaos : il n'a rassemblé que des germes incohérens et de quoi faire un monstre ; le misérable embrion meurt en naissant et son déplorable père reste sans postérité.

Si l'homme n'a que des demi-passions, la femme, excepté en amour, n'adore que des quarts de passion ? Je le croirois assez, et cela explique leur peu de succès dans les choses fortes et pourquoi leurs succès sont incomplets. Mais, dira-t-on, puisqu'elles sont plus initiées que nous dans le mystère amoureux, pourquoi cette puissance active ne les porte-t-elle pas au délire nécessaire pour produire de grandes choses ? Même hors l'amour, il y a bien à dire là-dessus. D'abord, elles sont tellement inclinées à l'amour et à tout ce qui s'y rapporte, qu'il ne leur reste pas assez de facultés vigoureuses pour concevoir fortement. Une double conception, et d'égale force, paroit être refusée aux mortels et, pour homme comme pour femme, il est toujours un côté foible, parce que nous avons un côté fort en comparaison du premier. Nous dépendons de nos organes ; ne voit-on pas qu'en nous ceux qui sont doubles ne sont pas égaux

en force ? Ajoutez à la grande inégalité des forces (entre le bas et le haut) l'éducation des femmes, si difficile à concerter avec leur vocation toute amoureuse et sensuelle ; ajoutez-y la rage des hommes qui ne savent les entretenir que de désirs ou de regrets d'amour... On conviendra que cet être charmant est hors de ligne quand il compte les étoiles ou qu'il fait de la métaphysique. En un mot, furies en amour, foibles pour toute autre chose, voilà leur lot. La nature n'a pu les rendre héroïnes amoureuses sans appauvrir le reste de leur individu. J'aime à le répéter : que seroient-elles, grand Dieu ! si partout elles étoient de force égale à leurs organes et à leur instinct d'amour ? Elles seroient Hercule et nous pigmées. Le monde serait renversé.

Les caractères mixtes engendrent les demi-passions ou, si on l'aime mieux, les demi-passions font les demi-caractères d'hommes qui, tantôt athées, tantôt dévôts, tantôt hauts, tantôt bas, selon les circonstances ou les personnes, sont proprement des pantins qui agissent au gré de leurs petits intérêts. L'exemple contribue essentiellement à nous rendre indécis et serviles. Quelle éducation peut donner le pédagogue qui est fier et imposant avec son élève et rampant avec son père? Un tel disciple ne peut être un jour qu'un thermomètre de cour, marquant le chaud et le froid, un plat courtisan dont les rois se servent comme d'un torchon de toilette. On passe à une femme la souplesse et la dissimulation : fuir ou tromper est la ressource du foible. Mais qu'un homme fait puisse vivre en contestation avec son vrai caractère, qu'il puisse de bonne foi se plier sans cesse aux intérêts communs, cesser d'être égoïste sans saisir une vindicte satisfaisante qui s'offre à lui, c'est une œuvre morale et politique qu'on n'ose espérer et qui n'arrive jamais à sa misérable perfection dans une créature aussi compliquée, aussi foible, aussi mobile que l'homme. Récapitulons.

Pourquoi la brute est-elle déterminée dans ses volontés ? Nous l'avons dit. Nous remarquerons seulement qu'il est assez plaisant qu'on l'appelle brute, parce qu'elle fait ce qu'elle veut et qu'elle veut ce qu'elle sent. Pourquoi l'homme est-il vacillant ? Nous l'avons dit encore, mais peut-être pas assez complètement. C'est parce qu'il est doué de deux puissances qui se combattent : l'instinct et la raison, entre lesquelles il est forcé de louvoyer

continuellement. Aime-t-il ? C'est souvent la fille ou la femme d'un autre que l'instinct lui indique. Cette fille est-elle libre? L'épouse-t-il ? La possession ralentit son ardeur. Les défauts qu'on lui avoit cachés ou qui n'alloient qu'au trot reprennent le galop, et le voilà inconstant. Ceux qu'il avoit lui-même dissimulés pour plaire et séduire mènent à une même catastrophe. Il en est ainsi de toutes les possessions; dès que la dissimulation ou le mensonge s'en mêle, l'attelage est boiteux; clopin-clopant, il nous met tôt ou tard le nez par terre. Quoi qu'on fasse donc, il faut toujours en revenir à l'instinct. Mais l'instinct lui-même est-il invariable ? Hélas, non ; dans l'homme surtout, il change presque à chaque tour de roue du char du soleil. Cependant, il est des loix sociales ; il faut leur obéir ou être puni et diffamé. Alors naissent les passions factices ; on dissimule ce qu'on désire, on en attrape une partie qu'on dévore sous le manteau. Quel homme peut donc se vanter d'une probité pure ? Elle ne peut l'être dans l'état civil. Presque toutes nos actions sont des crimes si elles ne sont consenties par des loix du pays qu'on habite ; et si elles nous sont permises ou ordonnées, on s'en dégoûte promptement, parce qu'en nous usant nous les usons et qu'elles nous deviennent insipides par l'habitude.

On remarque un autre effet des demi-caractères. Tel homme est absolument probe sur un point de morale et relâché sur un autre. Tel se croiroit deshonoré s'il volait votre bague ou votre mouchoir, qui séduit et vous enlève votre fille ou votre femme. Tel avocat sait que votre cause est mauvaise et il fait son possible pour vous la faire gagner : demi-caractère que cela, si ce n'est pis. Ah ! comme il a plaidé telle mauvaise cause qu'il a perdue et qu'il devoit perdre! se dit-on. Je dis, moi, que malgré son éloquence, monsieur l'avocat a menti tout du long de son plaidoyer. — Mais vous, ne faites-vous pas votre possible pour faire réussir votre mauvaise pièce de théâtre? — Je la croyois bonne avant la représentation; d'ailleurs, une pièce de théâtre n'est qu'un jeu d'esprit; un procès dont dépend l'honneur ou la fortune du citoyen est d'une importance incomparable.

Chacun semble avoir sa petite conscience à part de la grande au service de sa passion favorite. Le laquais ivrogne est bête au

point de ne rien voler, excepté votre vin. Cependant, j'aime encore mieux la bêtise que l'esprit dans les gens mal nés et sans éducation ; leur esprit est bête, leur bêtise est naturelle et nous réjouit. L'autre jour, mon valet raccommodoit le cordon de ma sonnette. Il sonna et accourut me demander ce que je voulois ; le bruit de la sonnette et cette question marchoient de suite par habitude. Telle dévote qui se croit damnée pour avoir, à l'église, soufflé de l'air par en bas, médit à la journée de tous ses voisins et fait enrager sa maison. Ce ne sont donc qu'inconséquences dans les actions de l'homme ! Il est ainsi, dira-t-on, et pourquoi est-il ainsi ? Parce que (et je le dis pour la centième fois) parce que les élémens dont il est formé passent successivement du chaud au froid, du sec à l'humide, et le *vice-versa* de tout cela, dans des proportions infinies du plus ou du moins. Comptons encore l'éducation et l'âge qui chemine de minute en minute en nous modifiant sans cesse jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire la mort. Quant au climat, s'il est brûlant, il produit en nous l'abrutissement de la dilatation. S'il est glacé, l'abrutissement de la congélation. S'il est tempéré, le climat est variable et l'homme varie comme son climat. Ceci est un archétype moral : si chaque homme s'observoit, il trouveroit en lui son baromètre qui varie selon le temps et son état physique. Il n'y a pas plus de concordance entre un homme et un homme qu'entre plusieurs horloges ! On dit que le roi d'Espagne actuel (ceci a été écrit avant la Révolution de l'Espagne), grand amateur d'horlogerie, s'est fait lui-même (ou s'est fait faire) une garniture de petites montres en forme de boutons d'habit et, comme pas une de ces montres ne marque le même instant avec les autres, on dit que Sa Majesté est l'homme de son royaume qui sait le moins bien l'heure qu'il est. Enfin, quel parti prendrons-nous puisque les passions entières, excepté la vertu, sont funestes ou punissables, et que le malheur de l'homme provient des passions mixtes et dissimulées ? Il est inutile de trop spéculer sur cet article ; nous n'y changerions rien et les choses iroient comme de coutume. De même que l'eau filtrant à travers la terre ne se détourne que pour reprendre son cours quand l'obstacle n'y est plus, de même l'homme expérimenté par les siècles chemine vers son but. S'il s'est trompé, il recom-

mence ; s'il rencontre des obstacles, il biaise, se baisse, se redresse, louvoye entre l'espoir du bonheur et l'infortune ; enfin, la mort qui est de tout âge l'abat tout à fait. Telle est sa destinée ; l'homme, en dernière analyse, n'est que pâture de mort.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE TOME II

Pages.

Note sur le buste de Grétry reproduit en tête de ce tome I

DEUXIÈME VOLUME DU MANUSCRIT DE GRÉTRY

Chapitres.

I. Donnons le vrai pour vrai, le douteux pour douteux et le faux pour ce qu'il est 5
II. Il faut s'entendre 9
III. Recours pour les consciences timorées 14
IV. Tolérance 21
V. Trois ou un. 26
VI. Marche mortuaire. 30
VII. Obstination. 32
VIII. Unité de création 34
IX. Observation sur les mouches 39
X. La lune 41
XI. Où est la vie ? Qu'est-ce que la vie ? 42
XII. L'homme d'esprit est-il partout de même ? 44
XIII. Destruction. 47
XIV. Promenade 49
XV. Chaque femme veut être aimée à sa manière 52
XVI. Métaphysique 63
XVII. Lecture 66
XVIII. Du repentir qui suit les grandes passions 68
XIX. Le mot de la chose 70
XX. Métempsycose 73
XXI. Prédestination 75

Chapitres. Pages.

XXII. Cause et effet 77
XXIII. L'homme jugé par ses trois penchants principaux : la volupté, les talens, et l'amour-propre qui les suit . . . 79
XXIV. Avenir 82
XXV. De la paresse 85
XXVI. A quoi l'on reconnoît la cessation de l'amour 88
XXVII. Comment les mêmes organes nous donnent les sentiments du plaisir ou de la douleur 91
XXVIII. Application de quelques paroles d'un psaume 94
XXIX. Appendice à mes Mémoires ou Essais sur la musique . . 96
XXX. Plaisir et peine 116
XXXI. De nos inclinations irrésistibles 119
XXXII. Autre modification de l'amour-propre 124
XXXIII. Nous sommes faits pour être appareillés 126
XXXIV. Esprit et probité 129
XXXV. Distraction 131
XXXVI. Vieillir, c'est presque changer d'être 133
XXXVII. Peut-on satisfaire à la fois tous les sens ? 134
XXXVIII. Caractères 136
XXXIX. Dialogue entre la fièvre, l'esprit et le jugement 138
XL. Contrastes 141
XLI. Différence entre les climats et les individus 143
XLII. Soyons ce que veut la nature 145
XLIII. A quoi l'on peut reconnoître ce qu'en effet est un homme. 147
XLIV. Eternité 149
XLV. Est-il impossible, ou n'est-il que difficile de soumettre les autres aux sentimens que nous éprouvons, et qu'ils n'ont point ? 156
XLVI. Calcul à faire 158
XLVII. Mon opinion en médecine. 160
XLVIII. De l'influence du printemps 164
XLIX. Carbone 166
L. Un peu de tout 167
LI. Le réveil du méchant journaliste 168
LII. Le moment de la chose. 171
LIII. Du choix entre les vertus 174
LIV. La mort est souvent au bout d'une fête. 176
LV. L'excès en tout est un défaut 178
LVI. Physique 186
LVII. Mon rêve du temps de la Terreur 188
LVIII. Chant 207
LIX. Chansons 210
LX. Phosphore. 213

Chapitres. Pages.

LXI. Mystères qui n'en sont pas 215
LXII. Le présent n'aime que le passé en courant après l'avenir . 219
LXIII. Le côté faible 221
LXIV. Il faut du temps pour faire le tour d'un bon livre . . . 224
LXV. Tabac 227
LXVI. Générosité 229
LXVII. Calorique 231
LXVIII. Les abusés et les désabusés 234
LXIX. La pluralité des femmes est-elle désirable, soit pour l'avantage de la population, soit pour le bonheur des individus? 239
LXX. Où le véritable amour finit 243
LXXI. Que devient l'homme après la passion de l'amour ? . . 246
LXXII. Ce que pourroit dans le monde une femme aussi belle que spirituelle 251
LXXIII. La danse 256
LXXIV. Des odeurs 260
LXXV. Egalité 263
LXXVI. Qu'il ne faut pas trop tôt se prévenir ni en bien ni en mal. 265
LXXVII. Pensées secrètes. Sensations doubles. Questions dangereuses à faire. Indiscrétions 267
LXXVIII. Des rapports spirituels 270

TROISIÈME VOLUME DU MANUSCRIT DE GRÉTRY

Chapitres. Pages.

I à XXV (manquent).
XXVI. Du souvenir, des peines, de la réminiscence du plaisir . . . 279
XXVII à XXIX (manquent).
XXX. Le malheur de l'homme est de n'avoir que des demi-passions . 299
(Les autres chapitres manquent).

FIN DU TOME II

Imprimé pour
MM. G. Van Oest & Cie, Éditeurs,
par
l'Imprimerie Veuve Monnom,
Bruxelles.

M.

Date Due

Library Bureau Cat. No. 1137

WELLESLEY COLLEGE LIBRARY
3 5002 03000 690 7

ML 410 .G83 A3 2

Gr etry, Andr e Ernest
Modeste, 1741-1813.

... R eflexions d'un
solitaire